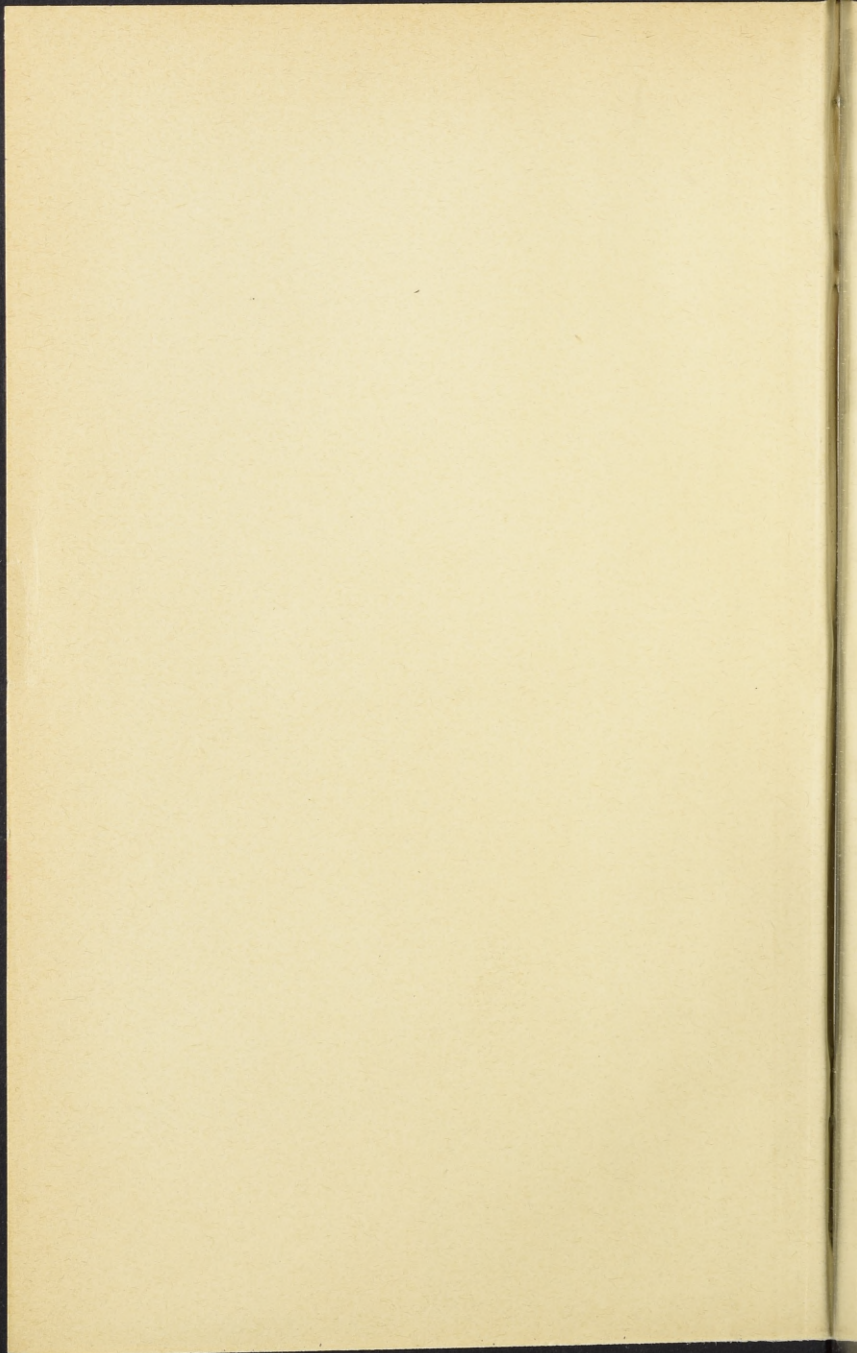


GE Biblioth. pub. et univ.



1061311905 A



Tome XVI

45
1
OEUVRES COMPLÈTES
du Comte
Léon TOLSTOÏ

ANNA KARENINE

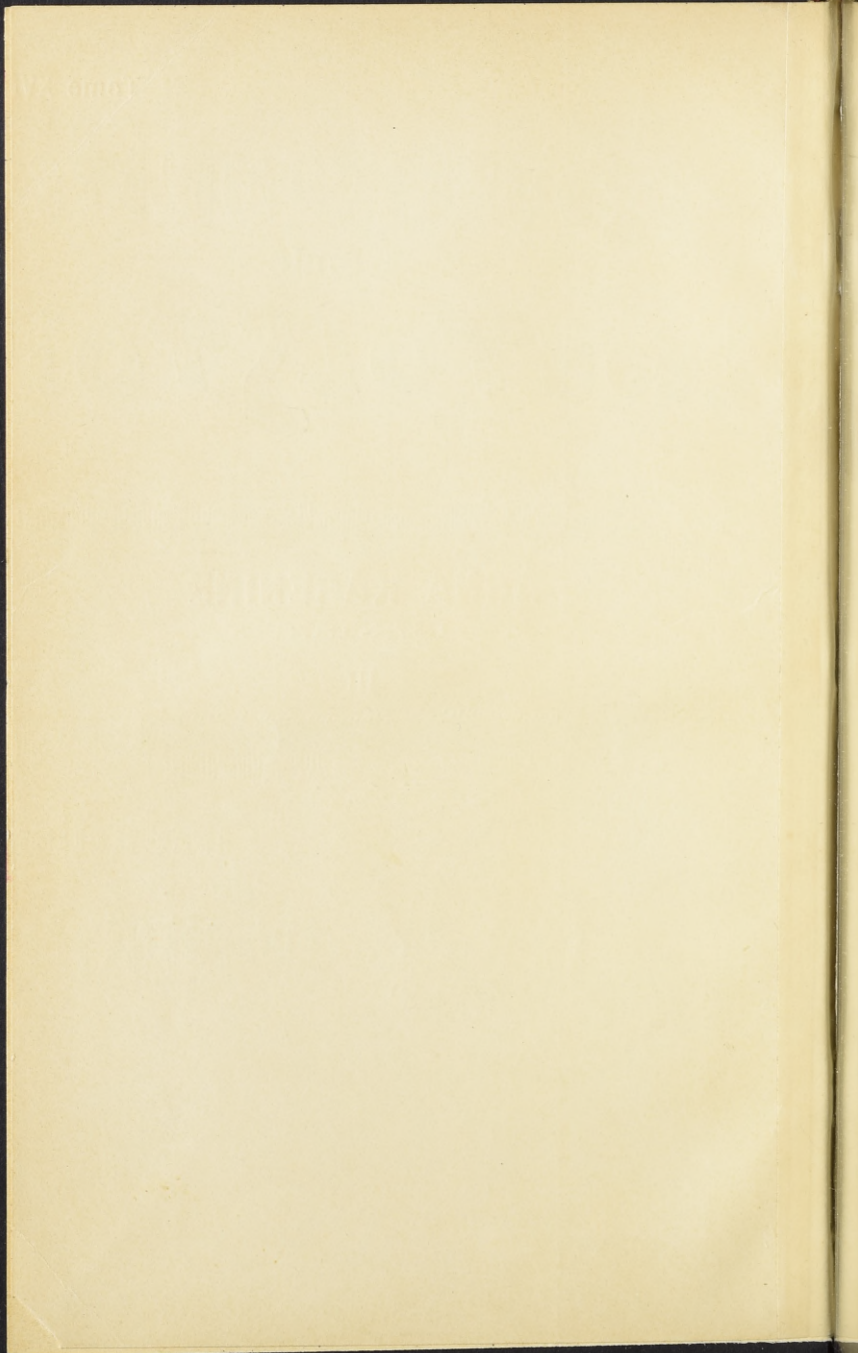
1873-1876

III

Traduction
de
J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur. [®]



Ouvrage honoré d'une souscription du ministère
de l'Instruction Publique.

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

XVII

ANNA KARÉNINE

1873-1876

TOME TROISIÈME



PARIS. — 1^{er} ARR.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

1907

*Il a été tiré à part de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*



CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

XVII

ANNA KARÉNINE

1873-1876

TOME TROISIÈME

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en juillet 1907.

Cette édition définitive des OEuvres Complètes du
C^{IE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.

ANNA KARÉNINE

ROMAN EN HUIT PARTIES

(1873-1876).

CINQUIÈME PARTIE

I

La princesse Stcherbatzki considérait comme impossible de célébrer le mariage avant le carême ; d'ici là, en effet, il ne restait que cinq semaines et ce délai ne serait pas même suffisant pour la confection de la moitié du trousseau. D'autre part, et, sur ce point, Lévine partageait son avis, elle estimait qu'il serait excessif d'attendre la fin du carême, parce que la vieille tante du prince Stcherbatzki était très malade ; d'un instant à l'autre elle pouvait mourir et ce deuil occasionnerait un nouveau retard. On résolut donc de faire le trousseau

en deux fois et de célébrer le mariage avant le carême. La princesse décida de ne préparer tout d'abord qu'une partie du trousseau : la lingerie, et d'envoyer le complément par la suite ; elle eut à ce sujet de grandes discussions avec Lévine qui ne pouvait se décider à lui déclarer sérieusement s'il consentait ou non à cette combinaison, d'autant plus acceptable cependant que les jeunes mariés devaient, aussitôt après la cérémonie, partir à la campagne où ils pourraient se passer de l'autre partie du trousseau comprenant les costumes.

De son côté Lévine était toujours aussi affairé, persistant à croire que sa personne et son bonheur constituaient l'unique but de la création ; il ne pensait à rien, ne se préoccupait de rien, persuadé que les autres le suppléeraient en tout.

Il ne formulait même aucun projet, n'assignait aucun but à sa vie future ; il s'en remettait entièrement aux autres, certain d'avance que tout irait bien. Son frère Serge Ivanovitch, Stépan Arkadiévitch et la princesse étaient ses guides. Son rôle se bornait à acquiescer à tout ce qu'on lui proposait. Son frère empruntait pour lui de l'argent ; la princesse lui conseillait de quitter Moscou après le mariage, Stépan Arkadiévitch l'engageait à partir pour l'étranger. Il consentait à tout. « Faites tout ce que vous voudrez, pensait-il, je suis heureux et mon bonheur est de ceux auxquels, quoi qu'il arrive, rien ne saurait porter atteinte. »

Quand il fit part à Kitty du conseil que lui donnait Stépan Arkadiévitch d'aller à l'étranger, il fut très étonné qu'elle refusât ; et constata avec surprise qu'elle avait sur leur vie future des plans à elle, bien arrêtés.

En réalité, Kitty savait que Lévine avait à la campagne une occupation qu'il aimait. Ces affaires que non seulement elle ne comprenait pas mais qu'elle ne cherchait pas à comprendre, lui apparaissaient cependant comme très importantes.

Elle savait qu'ils devaient habiter la campagne et elle n'éprouvait nullement le désir de partir à l'étranger, préférant se rendre immédiatement à l'endroit où elle devait se fixer.

Cette décision exprimée d'une façon très ferme étonna Lévine mais sans beaucoup émouvoir son indifférence générale. Il pria donc Stépan Arkadiévitch, lui en faisant presque une obligation, d'aller chez lui à la campagne et de présider avec son bon goût habituel à l'installation de la maison.

— A propos, dit un jour à Lévine Stépan Arkadiévitch, à son retour de la campagne où il avait tout organisé pour l'arrivée des jeunes mariés, as-tu ton billet de confession ?

— Non, pourquoi ?

— Mais c'est indispensable pour se marier.

— Aïe ! Aïe ! s'écria Lévine. Voilà neuf ans que je ne me suis confessé. Je n'y avais pas encore songé.

— Tu es bon ! fit en riant Stépan Arkadiévitch. Et tu me traites de nihiliste ! Voyons, il faut t'en occuper. Tu dois te confesser.

— Quand ? Nous n'avons plus que quatre jours.

Ce fut encore Stépan Arkadiévitch qui arrangea cette affaire et Lévine commença ses dévotions.

Pour Lévine, comme pour tout incrédule qui, cependant, respecte les croyances des autres, l'obligation d'assister à des cérémonies religieuses de toutes sortes lui était très pénible. Dans l'état d'attendrissement où il se trouvait actuellement, cette nécessité de feindre, non seulement lui était pénible, mais odieuse. Comment en effet en ce moment où il se sentait en pleine gloire, en pleine joie, comment lui serait-il possible de dissimuler, de railler les choses saintes ?

Il demanda à Stépan Arkadiévitch s'il n'y aurait pas moyen de recevoir le billet sans être obligé de se confesser ; mais, hélas ! il lui fallait en passer par là.

— Et qu'est-ce que cela te fait ? c'est l'affaire de deux jours. Tu verras, c'est un très bon vieillard, très intéressant. Il t'arrachera cette dent sans même que tu t'en aperçoives.

Pendant la première messe Lévine s'efforça de faire revivre en lui les impressions juvéniles de ce vif sentiment religieux qu'il avait éprouvées entre seize et dix-sept ans. Mais il ne tarda pas à se convaincre qu'il y était impuissant. Il essaya

alors d'envisager ces cérémonies comme une coutume ordinaire et sans importance, comme celle, par exemple, de faire des visites. Mais il n'y réussit pas davantage. Ainsi que la plupart de ses contemporains, Lévine se trouvait, au point de vue religieux, dans l'incertitude la plus grande. Il ne pouvait pas croire et cependant il n'allait pas jusqu'à douter d'une façon absolue. C'est pourquoi, partagé entre son manque de foi et l'impuissance où il se trouvait de considérer ces cérémonies comme de vagues formalités, pendant tout le temps que durèrent ses dévotions, il éprouva autant d'embarras que de honte. Sa conscience ne cessait de lui reprocher de commettre de ce fait un acte mensonger, mauvais.

Pendant les offices, tantôt il écoutait les prières, en s'efforçant de leur attribuer une importance conciliable avec ses opinions ; tantôt, se sentant incapable de les comprendre et obligé de les critiquer, il tâchait de ne les pas écouter, et se laissait aller à ses pensées, à ses observations, ou aux souvenirs qui lui revenaient avec une vivacité particulière pendant ces heures d'oisiveté passées dans l'église.

Il entendit ainsi la messe, les vêpres et les prières du soir, et le lendemain matin, levé plus tôt qu'à l'ordinaire, il se rendit à jeun, dès huit heures du matin, à l'église, pour entendre les prières et se confesser.

Dans l'église déserte il n'y avait qu'un soldat qui

mendiait, deux vieilles femmes et les desservants.

Un jeune diacre vint à sa rencontre et, aussitôt, s'approchant d'une petite table, placée près du mur, il se mit à lui lire les prières. Tandis qu'il lisait, et surtout au moment où il répétait avec précipitation les mots : « Ayez pitié de nous, Seigneur ! » Lévine sentait sa pensée s'égarer ; mais il ne songeait même pas à réagir, par crainte de provoquer en lui-même une confusion plus grande encore. Et debout derrière le diacre, sans écouter ni juger, il pensait à ses propres affaires.

« Ses mains ont vraiment beaucoup d'expression », pensait-il, se rappelant la soirée de la veille qu'il avait passée avec Kitty, près de la table du coin. Ils n'avaient rien à se dire, comme il arrive toujours à ce moment ; elle s'amusait à poser sa main sur la table, l'ouvrant et la fermant tour à tour, et riait elle-même de ces mouvements. Il se rappelait comment il avait baisé sa main et en avait examiné les lignes.

« Encore : ayez pitié de nous, Seigneur ! » pensa Lévine se signant et s'inclinant, tout en regardant le mouvement rapide du diacre qui faisait de profondes génuflexions.

« Ensuite, elle a pris ma main et en a examiné les lignes : Tu as une très jolie main, m'a-t-elle dit. » Et il regarda sa main, puis celle du diacre qu'il trouva très courte. « Je crois que nous approchons de la fin... Non, on dirait que ça recom-

mence... pensa-t-il, écoutant les prières. Mais si, c'est la fin... Le voilà qui salue jusqu'à terre. C'est toujours ainsi que cela se termine. »

Le diacre reçut le billet de trois roubles qu'on lui glissait discrètement dans la main, puis disant à Lévine qu'il allait l'inscrire, il disparut derrière l'autel en faisant claquer ses chaussures neuves sur les dalles de l'église déserte. Une minute après il reparut et invita Lévine à le suivre. Une pensée qu'il s'était efforcé jusqu'alors de refouler obsédait de nouveau Lévine, mais il se hâta de la chasser. « Cela s'arrangera d'une façon quelconque, » pensa-t-il; et il se dirigea vers l'autel. Il gravit les marches, et, tournant à droite, aperçut le prêtre. C'était un vieillard dont la barbe rare était presque toute blanche; son regard était doux, mais fatigué. Debout devant le lutrin, il feuilletait un missel. Il salua légèrement Lévine et aussitôt, d'une voix lasse et monotone, se mit à lire les prières. Quand il eut fini, il s'inclina très bas, puis se tournant vers Lévine :

— Le Christ assiste, invisible, à votre confession, dit-il en désignant le crucifix. Croyez-vous en tout ce que nous enseigne la sainte Église apostolique? continua le prêtre. Et détournant les yeux du visage de Lévine, il mit sa main sous l'étole.

— J'ai douté et je doute de tout — prononça Lévine d'une voix dont le timbre sonna désagréablement à ses propres oreilles; puis il se tut.

Le prêtre garda le silence pendant quelques secondes, attendant que Lévine dit autre chose ; et, fermant les yeux, il reprit avec son accent de la province de Vladimir, en appuyant sur les *o* :

— Le doute est propre à la faiblesse humaine, mais il faut prier le Dieu miséricordieux pour qu'il nous fortifie... Quels sont vos principaux péchés ? ajouta-t-il sans s'arrêter, comme s'il craignait de perdre du temps.

— Mon principal péché c'est le doute. Je doute de tout ; et presque toujours je suis dans l'état de doute.

— Le doute est propre à la faiblesse humaine, répéta le prêtre. De quoi, principalement, doutez-vous ?

— Je doute de tout. Parfois même, je doute de l'existence de Dieu, dit malgré lui Lévine.

Et il s'effraya de l'inconvenance de ses paroles.

Mais elles parurent ne produire aucun effet sur le prêtre.

— Comment peut-on douter de l'existence de Dieu ? dit-il vivement, avec un sourire à peine perceptible.

Lévine se tut.

— Comment pouvez-vous douter de l'existence du Créateur, quand vous voyez partout ses œuvres, continua le prêtre, de sa voix ordinaire et rapide. Qui a créé la voûte du ciel et les étoiles ? Qui a embelli la terre ? Comment tout cela serait-il possible

sans Créateur? prononça-t-il en jetant un regard interrogateur sur Lévine.

Lévine sentit qu'il serait inconvenant d'engager avec le prêtre une discussion philosophique et il répondit simplement à sa question :

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas? Alors comment doutez-vous que Dieu ait créé tout cela, dit le prêtre joyeusement étonné.

— Je ne comprends rien, dit Lévine en rougissant et sentant que ses paroles étaient stupides, mais qu'en se rétractant il n'en pouvait être autrement.

— Priez Dieu ; suppliez-le. Les saints eux-mêmes ont eu des doutes, et ils ont prié Dieu d'affermir leur foi. Le démon est puissant, mais nous devons lui résister. Priez Dieu : suppliez-le. Priez Dieu... répéta-t-il très vite.

Puis il se tut un moment, semblant réfléchir.

— J'ai entendu dire que vous avez l'intention d'épouser une de mes paroissiennes, ma fille spirituelle : la princesse Stcherbatzki? dit-il avec un sourire. C'est une charmante jeune fille.

— Oui, fit Lévine, rougissant pour le prêtre.

« Pourquoi me demande-t-il cela en confession? » pensa-t-il.

Répondant à sa pensée, le prêtre lui dit :

— Vous vous préparez au mariage, et peut-être Dieu vous accordera-t-il une postérité. Eh bien!

quelle éducation pourrez-vous donner à vos enfants si vous ne réussissez pas à vaincre en vous les tentations du démon qui vous incitent à l'incrédulité? dit-il d'un ton de doux reproche. Si vous aimez vos enfants en bon père, vous ne souhaitez pas uniquement pour eux la richesse, le luxe et les honneurs, mais aussi leur salut; vous voudrez voir luire en eux la lumière de la vérité. N'est-il pas vrai? Que répondrez-vous à l'enfant innocent qui vous demandera: « Père, qui est-ce qui a créé tout ce qui m'enchanté en ce monde: la terre, les eaux, le soleil, les fleurs, les herbes? » Lui direz-vous: « Je ne sais pas »? Vous ne pouvez l'ignorer, parce que Dieu, dans sa grande bonté, vous l'a révélé. Et si votre enfant vous demande: « Qu'est-ce qui nous attend après cette vie? » que lui direz-vous si vous ne savez rien? Comment lui répondrez-vous? L'abandonnerez-vous aux séductions du monde et de Satan? Ce n'est pas bien? dit-il; et il s'arrêta, inclinant la tête de côté et regardant Lévine de ses yeux bons et doux.

Lévine ne répondit rien. Non qu'il craignit de discuter avec le prêtre, mais parce que personne encore ne lui avait posé de pareilles questions, et que d'ici que ses enfants fussent en âge de les lui faire, il sentait qu'il aurait le temps de réfléchir à la réponse.

— Vous abordez une phase de la vie où il faut choisir sa voie et s'y tenir, reprit le prêtre. Priez

Dieu, afin que dans sa bonté, il vous aide et vous pardonne, conclut-il : « Notre Seigneur Dieu, Jésus-Christ, dans ta bonté et ta magnanimité, par ton amour pour l'humanité, pardonne à cet enfant... » Et le prêtre, terminant les formules de l'absolution, le bénit et le congédia.

Ce jour-là, en rentrant chez lui, Lévine se sentit heureux d'être sorti de sa situation fautive sans avoir été obligé de mentir. En outre, il lui restait l'impression que ce bon et charmant vieillard n'avait pas dit des choses aussi sottes qu'il lui semblait tout d'abord ; et certaines mêmes méritaient d'être approfondies. « Sans doute, pas maintenant, pensait Lévine, mais plus tard. »

En ce moment Lévine sentait qu'il y avait en son âme des points obscurs, et que, sous le rapport religieux, il se trouvait dans ce même état qu'il remarquait si clairement chez les autres ; état qu'il déplo-rait et qu'il reprochait à son ami Sviageski.

Lévine passa la soirée avec sa fiancée, chez Dolly, et fut très gai : et pour expliquer à Stepan Arkadiévitch l'état de surexcitation dans lequel il se trouvait, il lui dit qu'il se sentait gai comme un chien auquel on aurait appris à sauter au travers d'un cerceau, et qui, ayant enfin compris ce qu'on exigeait de lui, pousserait des cris, agiterait la queue, et dans sa joie sauterait sur la table et sur la fenêtre.

Le jour du mariage, Lévine, selon la coutume (la princesse et Daria Alexandrovna se montraient très strictes sur ce point) ne vit pas sa fiancée. Il dîna à son hôtel en compagnie de trois célibataires, réunis chez lui par hasard : Serge Ivanovitch, Katavassov, son camarade de l'Université, maintenant professeur des sciences naturelles, que Lévine avait rencontré par hasard, dans la rue, comme il rentrait chez lui, enfin Tchirikov, son témoin, juge de paix à Moscou, et son compagnon de chasse.

Le dîner fut très gai. Serge Ivanovitch était d'excellente humeur et s'amusait fort de l'originalité de Katavassov.

Celui-ci, sentant que son originalité était appréciée et comprise, se mit en frais. Tchirikov apportait à tout sa bonne humeur.

— Ainsi, notre ami Constantin Dmitritch, disait

Katavassov, en appuyant sur les mots à la manière des professeurs, quel garçon capable c'était ! Je parle au passé, car il n'existe déjà plus. Il aimait la science quand il sortit de l'Université ; il s'intéressait à l'humanité, et maintenant une partie de ses capacités lui sert à se tromper lui-même et l'autre à donner à ses fictions une apparence de vérité.

— Je ne connais pas d'ennemi du mariage plus convaincu que vous, remarqua Serge Ivanovitch.

— Non, je ne suis pas l'ennemi du mariage, je suis l'ami de la division du travail. Les hommes qui ne sont capables de rien faire doivent propager l'espèce, et les autres, contribuer au développement intellectuel, au bonheur de l'humanité. Telle est mon opinion. Nombre de gens prétendent cumuler ces deux fonctions ; pour ma part, je ne suis pas de leur nombre.

— Comme je serais heureux d'apprendre que vous êtes amoureux ! dit Lévine. Je vous en prie, invitez-moi à votre nocé.

— Mais je suis déjà amoureux.

— Oui, des lézards... Tu sais, dit Lévine s'adressant à son frère, Mikhaïl Sémionovitch écrit un ouvrage sur la nutrition, et...

— Allons, ne bafouillez pas ! Peu importe ce que j'écris. Mais il est vrai que j'aime les lézards.

— Cela ne vous empêcherait pas d'aimer une femme.

— Non, mais une femme m'empêcherait de les aimer.

— Pourquoi cela ?

— Vous le verrez. Tenez, maintenant vous aimez l'agriculture, la chasse ; eh bien, vous verrez !

— Aujourd'hui j'ai vu Archip, dit Tchirikov ; il m'a dit qu'à Proudnoié il y a beaucoup d'élans et deux ours.

— Eh bien ! vous les chasserez sans moi.

— Tu vois bien ! dit Serge Ivanovitch. Et dorénavant, dis adieu à la chasse à l'ours ; ta femme ne t'y laissera pas aller.

Lévine sourit. L'idée que sa femme ne l'y laisserait pas aller lui était si agréable qu'il était prêt à renoncer pour toujours au plaisir de la chasse à l'ours.

— C'est tout de même dommage qu'on prenne sans vous ces deux ours, dit Tchirikov. Vous souvenez-vous à Kopilovo, la dernière fois?... Quelle belle chasse ce serait !

Lévine ne voulait pas le désenchanter, ni lui dire que sans elle il n'y avait pour lui rien de bon nulle part. C'est pourquoi il se tut.

— Cette habitude d'enterrer la vie de garçon n'est pas dépourvue de sens ! dit Serge Ivanovitch. Quelque heureux que l'on soit, on regrette toujours sa liberté.

— Avouez que, semblable au fiancé de Gogol, on éprouve l'envie de se sauver par la fenêtre.

— Certainement, mais il ne l'avouera pas, dit Katavassov, riant à gorge déployée.

— Eh bien ! la fenêtre est ouverte... Partons tout droit à Tver ? Il y a un ours, on peut aller le surprendre. Allons ! il y a un train à cinq heures ! Et ici, à la grâce de Dieu ! dit Tchirikov en riant.

— Je vous jure, dit gaiement Lévine, que je ne puis trouver dans mon âme la moindre trace de regret pour ma liberté perdue !

— Oui, votre âme est actuellement un tel chaos que vous n'y pouvez rien trouver, dit Katavassov. Mais attendez qu'un peu d'ordre y soit rentré et alors vous trouverez !

— Non... Je sentirais bien un peu qu'à côté de mon sentiment... de bonheur, (il ne voulut pas dire devant eux, d'amour) je regrette ma liberté... J'éprouve au contraire une très grande joie à la pensée de cette perte de la liberté.

— Ça va mal ! Voilà un malade dont le cas est désespéré ! dit Katavassov. Eh bien ! buvons à sa guérison, ou au moins souhaitons-lui la réalisation d'une centième partie de ses rêves ; et ce sera déjà un bonheur tel qu'il n'en existe pas sur terre !

Peu après le diner, les convives se retirèrent afin d'avoir le temps de faire leur toilette pour la cérémonie.

Resté seul, Lévine, se rappelant la conversation de ses amis, se demanda de nouveau s'il y avait en son âme ce sentiment de regret de la liberté

dont ils parlaient. Et cette idée le fit sourire : « La liberté ? Pourquoi la liberté ? Le bonheur pour moi, c'est de l'aimer, de vivre de ses pensées, de ses désirs à elle, sans aucune liberté. Voilà le bonheur ! »

« Mais puis-je connaître ses pensées, ses désirs, ses sentiments ? » lui murmura tout à coup une voix intérieure. Le sourire disparut de son visage et il devint pensif.

Soudain, un sentiment étrange l'envahit : la peur et le doute, toujours le doute !

« Et si elle ne m'aimait pas ? Et si elle m'épousait uniquement pour se marier ? si elle faisait cela sans même en avoir conscience ? » se demanda-t-il. « Elle peut reconnaître plus tard son erreur, et après le mariage seulement, comprendre qu'elle ne m'aimait pas et ne pouvait m'aimer ? » Et des pensées étranges, blessantes même pour elle, lui venaient en tête. Il se reprenait, comme un an auparavant, à éprouver pour Vronski un vif sentiment de jalousie ; il se souvenait, comme d'un fait de la veille, de cette soirée où il les avait vus ensemble, et il la soupçonnait de ne lui pas avoir tout avoué.

Il se redressa brusquement.

« Non, je ne puis en rester là, se dit-il avec désespoir. J'irai chez elle, je lui parlerai une dernière fois... Nous sommes encore libres... Ne vaudrait-il pas mieux briser là ? Tout vaut mieux que le

malheur de la vie entière, la honte, l'infidélité!... »

Le désespoir dans le cœur et plein de haine envers tous les hommes et envers lui-même, il sortit de l'hôtel et courut chez Kitty. Il la trouva dans une chambre reculée.

Elle était assise sur un coffre et donnait des ordres à sa femme de chambre, en faisant un choix parmi toutes sortes de robes claires étalées sur le dos des chaises et sur le parquet.

— Ah! s'écria-t-elle, toute rayonnante de joie, en l'apercevant. C'est toi, c'est vous! (Jusqu'à ce jour, elle lui disait tantôt toi, tantôt vous.) Je ne comptais pas vous voir... Vous voyez, je distribue mes robes de jeune fille...

— Ah! c'est très bien! fit-il en jetant un regard sombre sur la femme de chambre.

— Va-t'en, Douniacha, je t'appellerai! dit Kitty.

— Qu'as-tu? demanda-t-elle, en le tutoyant résolument, dès que fut sortie la femme de chambre.

Elle avait remarqué son visage bouleversé et se sentait prise de peur.

— Kitty! Je souffre! Je ne puis souffrir seul, dit-il, le désespoir dans la voix, en s'arrêtant devant elle et fixant sur elle un regard suppliant.

Il voyait bien à son visage aimant et sincère que ses craintes étaient vaines; cependant, il avait besoin de le lui entendre dire.

— Je suis venu te dire qu'il n'est pas encore trop tard... que tout peut encore être réparé...

— Quoi ? Je ne comprends pas. Qu'as-tu ?

— Ce que je me suis dit, ce que j'ai pensé des milliers de fois., que je ne suis pas digne de toi... Tu n'as pu consentir à m'épouser... Réfléchis bien... Tu ne peux pas m'aimer... Non... mieux vaut l'avouer... disait-il en la regardant... Je serai malheureux, qu'importe... qu'on dise ce qu'on voudra... tout vaut mieux que le malheur... maintenant, il en est encore temps...

— Je ne comprends pas, répondit-elle effrayée. C'est-à-dire ? Quoi ? Tu veux reprendre ta parole... rompre...

— Oui, si tu ne m'aimes pas.

— Tu es fou ! s'écria-t-elle, en rougissant de dépit.

Mais la vue du visage désolé de Lévine arrêta sa colère, et repoussant les robes qui étaient sur la chaise, elle s'assit plus près de lui.

— Qu'est-ce que tu penses ? Dis-moi tout.

— Je pense que tu ne peux pas m'aimer. Pourquoi m'aimerais-tu ?...

— Mon Dieu ! que puis-je faire ! dit-elle ; et elle fondit en larmes.

— Ah ! Qu'ai-je fait ? s'écria-t-il, et se jetant à ses genoux, il lui couvrit les mains de baisers.

Quand la princesse, cinq minutes plus tard, entra dans la chambre, elle les trouva déjà complètement reconciliés. Kitty non seulement lui avait affirmé qu'elle l'aimait, mais même lui avait expliqué pourquoi.

Elle l'aimait, lui disait-elle, parce qu'elle le comprenait à fond, parce qu'elle savait ce qu'il devait aimer et que tout ce qu'il aimait était bon et bien. Et Lévine trouva cette explication tout à fait claire.

Quand la princesse entra, ils étaient assis sur le coffre, examinant les robes et discutant sur leur destination. Kitty voulait donner à Douniacha la robe brune qu'elle portait le jour où Lévine l'avait demandée en mariage; lui, ne voulait pas que cette robe fût donnée à personne et insistait pour que Douniacha reçût la bleue.

— Mais comment ne comprends-tu pas qu'étant brune le bleu ne lui ira pas; j'y ai déjà pensé...

En apprenant pourquoi Lévine était venu, la princesse le gronda en riant et le renvoya s'habiller; d'ailleurs, Charles allait venir coiffer Kitty.

— Elle est assez excitée sans cela; elle ne mange rien, aussi elle enlaidit, et toi, tu viens encore la troubler avec tes bêtises, lui dit-elle. Allons, mon cher, va-t'en!

Lévine honteux et confus, mais rassuré, rentra à l'hôtel. Son frère, Daria Alexandrovna, et Stepan Arkadiévitch, tous en toilette, l'attendaient déjà pour le bénir avec les icônes. Il n'y avait pas de temps à perdre. Daria Alexandrovna devait encore aller chez elle pour prendre son fils, qui, pommadé et frisé, devait porter l'icône avec le fiancé. Ensuite il fallait avoir une autre voiture pour aller chercher

les témoins et renvoyer celle qui prendrait Serge Ivanovitch. En général, un jour de mariage, il y a beaucoup de combinaisons très compliquées. Une seule chose était indiscutable, c'est qu'il ne fallait pas perdre de temps, car il était déjà six heures et demie.

La cérémonie de la bénédiction avec l'icône manqua de sérieux. Stepan Arkadiévitch prit une pose solennelle et comique auprès de sa femme ; il leva l'icône et obligea Lévine à se prosterner, pendant qu'il le bénissait avec un sourire affectueux et railleur. Puis il l'embrassa trois fois ; Daria Alexandrovna fit de même ; elle était pressée de partir et s'embrouillait dans les arrangements des voitures.

— Eh bien, voilà ce que nous allons faire : tu vas aller le chercher dans notre voiture. Serge Ivanovitch aura sans doute la bonté de partir tout de suite et de renvoyer la sienne.

— Très volontiers.

— Et nous deux nous viendrons ensemble. Tes bagages sont expédiés ? demanda Stepan Arkadiévitch.

— Oui, répondit Lévine ; et il appela Kouzma pour l'aider à s'habiller.

III

Une foule, composée surtout de dames, emplissait l'église brillamment éclairée pour la cérémonie du mariage. Les personnes qui n'avaient pas pu entrer se bousculaient aux fenêtres, se disputant les places, tout en jetant un regard à travers les vitraux.

Plus de vingt voitures étaient déjà rangées à la file dans la rue. Un officier de paix, malgré le froid, se tenait en uniforme brillant, près de l'entrée. Des équipages arrivaient sans cesse et déposaient tantôt des dames en chapeaux à plumes, qui relevaient les traînes de leurs robes, tantôt des messieurs qui soulevaient leurs képis ou leurs chapeaux haut de forme en entrant dans l'église. Les deux lustres étaient déjà allumés ainsi que tous les cierges devant les images des saints. L'éclat de l'or sur le fond rouge de l'iconostase, les ciselures d'or

des icônes, l'argent des lustres et des candélabres, les mosaïques du sol, les petits tapis, les bannières du chœur, les degrés de l'autel, les vieux missels noircis, tout cela était inondé de lumière.

Dans la foule qui occupait le côté droit de l'église, parmi les habits et les cravates blanches, parmi les uniformes, parmi les toilettes de velours et de soie, parmi les fleurs, les épaules et les bras nus haut gantés, se tenaient, à mi-voix, des conversations animées qui résonnaient étrangement sous les hautes coupes. Chaque fois que la porte s'ouvrait en grinçant, les conversations s'apaisaient et l'on se retournait, pensant voir paraître les mariés. La porte s'était ouverte déjà plus de dix fois mais toujours pour livrer passage à quelque retardataire qui se joignait au groupe des invités, à droite, ou à quelque curieux ayant réussi à tromper ou à amadouer l'officier de service et qui allait se placer à gauche, parmi les étrangers.

Les invités et les curieux avaient déjà traversé toutes les phases de l'attente. D'abord on n'avait attaché aucune importance au retard des mariés ; puis on s'était retourné de plus en plus souvent vers la porte se demandant s'il n'était pas survenu quelque chose. Enfin, ce retard était devenu gênant ; les parents et les invités, feignant de ne pas se préoccuper des mariés, se mirent à s'absorber dans leurs conversations. Le diacre, comme pour rappeler qu'il perdait un temps précieux,

toussait avec impatience, en faisant trembler les vitres. Dans le chœur, les chantres ennuyés essayaient leur voix ou se mouchaient. Le prêtre envoyait à chaque instant tantôt le sacristain, tantôt le diacre, pour savoir si les mariés n'étaient pas arrivés, et lui même en soutane violette et ceinture brodée se montrait de plus en plus souvent à l'une des portes latérales pour voir arriver le cortège.

Enfin une dame regardant sa montre s'écria : « Cela devient étrange ! » et tous les invités, pris d'inquiétude, commencèrent à exprimer tout haut leur surprise et leur mécontentement. Un des témoins partit aux nouvelles.

Pendant ce temps, Kitty en robe blanche, long voile et couronne d'oranger, prête depuis longtemps, attendait au salon avec sa marraine et sa sœur madame Lvov, et regardait à la fenêtre pour voir arriver le témoin qui devait l'avertir de l'arrivée de son fiancé à l'église.

De son côté, Lévine, en pantalon, mais sans gilet ni habit, arpentait sa chambre, ouvrant à chaque minute sa porte pour regarder dans le couloir. Mais il ne voyait pas venir celui qu'il attendait, et rentrait désespéré. S'adressant alors à Stepan Arkadiévitch qui fumait tranquillement :

— A-t-on jamais vu, disait-il, un homme dans une situation plus absurde ?

— Oui c'est vrai ! confirmait Stepan Arka-

diévitch en souriant. Mais calme-toi on va l'apporter tout de suite.

— Non, non ! disait Lévine avec une fureur contenue. Combien sont stupides ces gilets ouverts ! Rien à faire ! disait-il en regardant le plastron froissé de sa chemise. Et si les bagages sont déjà expédiés ? criait-il avec désespoir.

— Tu prendras la mienne.

— J'aurais dû commencer par là !

— Que c'est donc ridicule... Mais, attends !

Tout s'arrangera.

Quand Lévine avait appelé Kouzma pour l'aider à s'habiller, son vieux serviteur lui avait apporté son habit, son gilet, et tout ce qu'il fallait.

— Et la chemise ! s'était écrié Lévine.

— Elle est sur vous, avait répondu Kouzma avec un sourire tranquille.

Kouzma avait oublié de mettre de côté une chemise propre et, suivant l'ordre qu'il avait reçu, il avait fait porter tous les bagages chez les Stcherbatzki, d'où les jeunes mariés devaient partir le soir ; il n'était resté que l'habit. La chemise que Lévine avait prise le matin était froissée, et il ne pouvait la garder avec un gilet très ouvert.

Envoyer chez les Stcherbatzki on n'y pouvait songer, c'était trop loin. D'autre part, impossible d'acheter une chemise, un dimanche, tous les magasins sont fermés. On fit prendre une chemise chez Stepan Arkadiévitch. Elle se trouva trop large et

trop courte. Enfin, on se décida à envoyer chez les Stcherbatzki, où il fallut ouvrir les malles.

Tandis qu'on attendait le marié, à l'église, lui, comme une bête en cage, arpentait sa chambre, regardant à tout moment dans le couloir et songeant avec effroi et désespoir à ce qu'il avait dit à Kitty et à ce qu'elle pouvait s'imaginer.

Enfin le coupable Kouzma accourut tout essoufflé, apportant une chemise.

— Je suis arrivé juste à temps, dit-il ; on emportait les malles à la gare.

Trois minutes après, Lévine se précipitait dans le couloir sans regarder l'heure pour ne pas s'irriter davantage.

— Tu n'y changeras rien, lui disait Stepan Arkadiévitch qui le suivait en souriant, quand je te dis que tout s'arrangera...

IV

« Ils viennent ! Les voilà ! Lequel ! Est-ce le plus jeune ? Et elle, ma chère, plus morte que vive ! » murmurait-on dans la foule quand Lévine, attendant sa fiancée près de la porte, entra avec elle dans l'église.

Stepan Arkadiévitch raconta à sa femme la cause du retard, et les invités, en souriant, se mirent à chuchoter entre eux. Lévine, lui, ne remarquait rien, ne voyait personne et ne quittait pas des yeux sa fiancée.

En général, on la trouva moins jolie que de coutume : sa couronne ne lui seyait point ; mais tel n'était pas l'avis de Lévine. Il regardait sa haute coiffure, son voile blanc, son bouquet blanc, son col attaché de côté d'une manière particulière, et échancré par devant, sa taille remarquablement fine, et il la trouvait plus jolie que jamais, et pour

lui ce n'était pas les fleurs, ni le voile, ni la robe faite à Paris qui ajoutaient quelque chose à sa beauté, mais bien cette expression d'innocence et de sincérité qu'en dépit de ce luxe du costume, avaient conservé son charmant visage, son regard, ses lèvres.

— Je commençais à penser que tu t'étais enfui, dit-elle en souriant.

— Ce qui m'est arrivé est si bête que j'ai honte de le dire, fit-il en rougissant; et il se tourna vers Serge Ivanovitch qui s'avancait de son côté.

— Elle est bien bonne, ton histoire de chemise! dit Serge Ivanovitch en hochant la tête avec un sourire.

— Oui, oui, fit Lévine sans comprendre ce qu'on lui disait.

— Voyons Kostia; voici l'instant de prendre une décision, dit Stepan Arkadiévitch, en feignant un air embarrassé. La question est grave, et tu es précisément en état d'en apprécier toute l'importance. On me demande s'il faut allumer des cierges neufs ou entamés? La différence est de dix roubles, ajouta-t-il en plissant les lèvres pour sourire. J'ai pris une décision, mais je crains que tu ne l'approuves pas.

Lévine comprit qu'il s'agissait d'une plaisanterie; mais il n'était pas en train de rire.

— Eh bien, neufs ou entamés? que décides-tu?

— Oui, oui, neufs.

— J'en suis ravi. La question est tranchée ! dit Stepan Arkadiévitch en souriant. Que l'homme devient donc stupide dans cette situation ! dit-il à Tchirikov quand Lévine s'approcha vers sa fiancée après lui avoir jeté un regard éperdu.

— Fais attention, Kitty, mets-toi la première sur le tapis, dit la comtesse Nordston en s'approchant... Vous en faites de belles ! ajouta-t-elle s'adressant à Lévine.

— Tu n'as pas peur ? demanda Maria Dmitrievna, une vieille tante.

— N'as-tu pas froid ? Tu es pâle ? Attends. Baisse-toi un moment, dit la sœur de Kitty, madame Lvov, et lui posant ses beaux bras sur les épaules, en souriant, elle répara un léger désordre dans la coiffure de sa sœur.

Dolly s'approcha. Elle voulait dire quelque chose mais ne put articuler une parole ; elle se mit à pleurer et à rire nerveusement.

Kitty regardait tout le monde d'un air aussi absent que Lévine.

Pendant ce temps, les desservants avaient revêtu leurs habits sacerdotaux, et le prêtre accompagné du diacre était venu se placer devant l'autel. Il adressa la parole à Lévine, mais celui-ci ne comprit pas ce qu'il lui disait.

— Prenez votre fiancée par la main et conduisez-la, dit l'un des témoins à Lévine.

Lévine ne pouvait arriver à comprendre ce qu'on

voulait de lui. Malgré tout ce qu'on lui disait, il ne donnait jamais la main qu'il fallait, et les autres découragés allaient déjà y renoncer quand enfin, il comprit qu'il devait, sans changer de position, prendre de la main droite, la main droite de sa fiancée. Le prêtre fit alors quelques pas devant eux et s'arrêta près du pupitre. La foule des parents et des invités s'avança derrière eux, dans un froufrou de robes; quelqu'un se pencha pour arranger la traîne de la mariée; puis le silence devint tel qu'on entendait les gouttes de cire tomber des cierges.

Le vieux prêtre, en calotte, ses cheveux blancs brillants comme de l'argent retenus derrière les oreilles, retira ses petites mains ridées de dessous la chasuble d'argent, ornée d'une croix dans le dos, et toucha quelque chose près du lutrin.

Stepan Arkadiévitch s'approcha doucement de lui, lui chuchota quelque chose à l'oreille, et faisant des yeux un signe à Lévine, retourna à sa place.

Le prêtre alluma deux cierges ornés de fleurs, en les tenant un peu inclinés de la main gauche, de sorte que la cire en dégouttait lentement, puis il se tourna vers les jeunes gens. C'était ce même prêtre qui avait confessé Lévine. Il regarda les mariés d'un œil fatigué et triste, soupira, et, sortant sa main droite de dessous la chasuble, les bénit; puis, avec une nuance de tendresse, posa ses doigts, pliés, sur la tête baissée de Kitty. Ensuite il

leur donna les cierges, s'éloigna lentement et prit l'encensoir. « Est-ce bien vrai ? » pensa Lévine ; et se retournant il regarda sa fiancée. Plusieurs fois il l'avait vue de profil et aux mouvements de ses lèvres et de ses cils il avait remarqué qu'elle sentait son regard. Elle ne remua pas la tête, mais sa grosse ruche s'agita et remonta jusqu'à sa petite oreille rose. Il comprit qu'elle étouffait un soupir et vit que sa main, haut gantée, qui tenait le cierge, tremblait. Tous les tracas avec la chemise, le retard, les conversations des amis et des parents, leur mécontentement, sa situation ridicule, tout cela disparut d'un coup et il se sentit heureux et ému.

L'archidiacre en robe d'argent, un bel homme aux cheveux frisés, s'avança majestueusement et d'un geste familier, soulevant l'étole de ses deux doigts, s'arrêta devant le prêtre.

— Sei...gneur... bé...nis...sez-nous ! prononça-t-il lentement ; et ses paroles résonnèrent solennellement dans l'air.

— Que le Seigneur Dieu vous bénisse, maintenant et dans tous les siècles des siècles, répondit d'une voix douce et chantante le vieux prêtre, tout en continuant à manipuler quelque chose près du lutrin.

Puis, remplissant toute l'église, jusqu'aux voûtes, s'élevèrent dans l'air les accords d'un chœur invisible, d'abord larges et pleins, qui gran-

dirent pour s'arrêter bientôt et mourir doucement.

On pria comme d'habitude pour le repos éternel et le salut des âmes, pour le Saint-Synode, pour l'Empereur. On pria aussi pour les serviteurs de Dieu, Constantin et Catherine, les nouveaux époux.

« Prions Dieu de leur envoyer son amour, sa paix et son secours ! » semblait demander toute l'église par la voix du diacre.

Lévine écoutait ces paroles et en était frappé.

« Comment ont-ils deviné que j'ai précisément besoin d'aide ? » pensa-t-il, se rappelant ses craintes et ses doutes récents. « Que sais-je ? Que puis-je faire, sans aide, dans des circonstances si difficiles ? Oui, c'est précisément maintenant que j'ai besoin de secours. »

Quand le diacre eut terminé, le prêtre, un livre à la main, s'adressa aux époux.

« Dieu éternel, prononça-t-il de sa voix douce et chantante, Dieu qui a béni l'alliance indissoluble d'Isaac et de Rébecca, bénis de même tes serviteurs Constantin et Catherine, conduis-les dans la voie du bien, toi qui es miséricordieux et qui aimes les hommes.

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, à présent comme toujours et dans tous les siècles des siècles. »

« Amen ! » fit entendre de nouveau le chœur invisible.

« Que ces paroles sont profondes et comme elles

correspondent à ce que j'éprouve en ce moment ! pensa Lévine. Mais elle, les comprend-elle comme moi ? » se demanda-t-il.

Il se détourna, rencontra son regard, et de l'expression de ce regard, il conclut qu'elle comprenait comme lui. Mais il se trompait : Elle ne comprenait point les paroles du service et même ne les écoutait pas ; durant toute la cérémonie elle ne pouvait écouter ni rien comprendre tant était fort l'unique sentiment qui remplissait son âme et augmentait de plus en plus. Elle ressentait la joie intense de voir enfin s'accomplir ce qui pendant plus d'un mois avait fait successivement le bonheur et le tourment de son âme.

Depuis ce jour où, vêtue de sa robe brune, elle s'était, dans le salon de leur maison de l'Arbarte, approchée de lui en silence et lui avait donné son consentement, depuis ce jour, depuis cette heure, elle avait arraché de son âme tout le passé, pour faire place à une existence nouvelle inconnue, tandis qu'en apparence sa vie d'autrefois restait la même. Ces six semaines avaient été pour elle une période à la fois heureuse et tourmentée : toute sa vie, tous ses désirs, tous ses espoirs étaient concentrés sur ce seul homme qu'elle ne comprenait pas bien, vers lequel la poussait un sentiment qu'elle comprenait moins encore et qui tantôt l'attirait vers lui, tantôt l'en éloignait. Cependant elle continuait de mener sa vie ancienne, et elle cons-

tatait avec terreur son indifférence invincible pour tout son passé, pour les choses, les habitudes, les gens qu'elle avait aimés et qui l'aimaient, pour son père, si bon, et qu'autrefois elle chérissait tant. Parfois elle était effrayée de cette indifférence, mais parfois aussi elle se réjouissait en songeant à sa cause déterminante. Elle ne pouvait rien désirer, rien se représenter en dehors de sa vie avec cet homme. Mais cette nouvelle vie n'avait pas encore commencé et elle ne pouvait même s'en faire une idée.

C'était l'attente mêlée de crainte et de joie du nouveau et de l'inconnu. Mais cette attente de l'inconnu, ce remords de ne pas regretter le passé, allaient avoir une fin. La nouvelle vie allait commencer, et en présence de l'inconnu, elle ne pouvait s'empêcher de trembler ; depuis six semaines, l'heure décisive avait sonné, et ce jour n'était que la consécration de ce qui s'était alors accompli en son âme.

Le prêtre, se retournant de nouveau vers le lutrin, saisit avec peine la petite bague de Kitty et, prenant la main de Lévine, la lui glissa dans la première phalange de son doigt.

« ... Le serviteur de Dieu, Constantin, s'unit à la servante de Dieu, Catherine ».

Puis passant le large anneau de Lévine dans le petit doigt rose et délicat de Kitty, il répéta la même formule.

Les mariés cherchaient à comprendre ce qu'on voulait d'eux, mais ils se trompaient chaque fois, et le prêtre les corrigeait à voix basse. Enfin quand ils eurent fait ce qu'il fallait, les signant avec les bagues, il remit de nouveau à Kitty la grande bague et à Lévine la petite; de nouveau ils s'embrouillèrent et deux fois il fallut recommencer.

Dolly, Tchirikov, Stepan Arkadiévitch s'avancèrent pour leur indiquer ce qu'ils devaient faire. Il se fit un mouvement : on riait, on chuchotait, mais l'expression grave et attendrie des jeunes mariés ne changeait pas. Au contraire, au milieu de leur embarras ils gardaient une attitude plus sérieuse et plus grave qu'auparavant, si bien que le sourire de Stépan Arkadiévitch qui chuchotait que chacun devait mettre sa bague s'arrêta involontairement sur ses lèvres. Il sentit que tout sourire les blesserait.

— « O Dieu qui, dès le commencement du monde, as créé l'homme et la femme, commença le prêtre, après l'échange des bagues, c'est toi qui unis les époux pour la continuation de l'espèce humaine... Bénis tes serviteurs Constantin et Catherine et mets dans leur cœur la foi, la vérité et l'amour. »

Lévine sentait de plus en plus que toutes ses idées sur le mariage et tous ses rêves d'avenir étaient puérils et enfantins. Ce qui s'accomplissait

avait une portée dont il n'avait pas idée jusqu'alors et qu'il s'expliquait encore moins maintenant. Sa poitrine se gonflait de sanglots et des larmes parurent malgré lui dans ses yeux.

Tout Moscou était à l'église, tant amis que parents, et durant toute la cérémonie, au milieu de l'éclairage brillant de l'église, parmi les femmes et les jeunes filles richement habillées, les messieurs en habits et cravate blanche ou en uniformes on entendait chuchoter sans interruption, les hommes surtout, tandis que les femmes étaient absorbées par leurs observations sur les mille détails, toujours pleins d'intérêt pour elles, de la cérémonie.

Parmi le groupe d'intimes qui entouraient la mariée se trouvaient ses deux sœurs, Dolly, et l'ainée, la belle et majestueuse madame Lvov, arrivée de l'étranger.

— Pourquoi Marie est-elle en lilas foncé? disait madame Korsouskï.

— Avec son teint, c'est tout ce qu'elle peut se

permettre, répondit madame Droubetzki. Je suis étonnée qu'ils aient choisi le soir pour la cérémonie ; cela sent le marchand...

— C'est plus joli... Moi aussi, je me suis mariée le soir, dit madame Korsouski en soupirant et se rappelant combien elle était belle ce jour-là, combien son mari était ridiculement amoureux, et combien tout cela était changé.

— On prétend que ceux qui ont été garçons d'honneur plus de dix fois ne se marient pas. J'ai voulu m'assurer de cette façon contre le mariage, mais la place était prise, dit le comte Séniavine à la jolie princesse Tcharskaïa qui avait des vues sur lui.

Mademoiselle Tcharskaïa ne répondit que par un sourire. Elle regardait Kitty, songeant à ce qu'elle ferait quand, à son tour, elle se trouverait avec le comte Séniavine, dans cette situation ; combien alors elle lui reprocherait cette plaisanterie.

Stcherbatzki faisait part à la vieille demoiselle d'honneur Nicolaev, de son intention de poser la couronne sur le chignon de Kitty pour lui porter bonheur.

— Pourquoi ce chignon, répondit mademoiselle Nicolaev, qui avait décidé depuis longtemps que si le veuf sur lequel elle avait des vues, l'épousait, la cérémonie serait très simple.

Serge Ivanovitch plaisantait avec Daria Dmitrievna, lui affirmant que si la coutume de partir

aussitôt après la cérémonie s'était tant répandue, cela tenait à ce que les nouveaux mariés éprouvaient généralement une certaine honte.

— Votre frère peut-être fier, lui. Elle est charmante, ravissante. Vous devez lui porter envie?

— J'ai passé ce temps-là, Daria Dmitrievna, répondit-il; et une soudaine expression de tristesse se peignit sur son visage.

Stépan Arkadiévitch racontait à sa belle-sœur son calembour sur le divorce.

— Il faudrait lui arranger sa couronne, répondit-elle sans l'écouter.

— Quel dommage qu'elle soit enlaidie, disait la comtesse Nordtson à madame Lvov; et malgré cela il ne vaut pas son petit doigt, n'est-ce pas?

— Non, il me plaît beaucoup et non seulement en qualité de beau-frère, répondit madame Lvov. Et comme il a bonne tenue! C'est si difficile en pareil cas de ne pas être ridicule. Et lui n'est pas ridicule : on sent qu'il est touché.

— Il me semble que vous vous attendiez à ce mariage?

— Presque. Elle l'a toujours aimé.

— Eh bien, voyons qui des deux mettra le premier le pied sur le tapis. J'ai conseillé à Kitty de commencer.

— C'est inutile, répondit madame Lvov, dans notre famille nous sommes toutes soumises à nos maris.

— Moi, quand j'ai épousé Basile, j'ai fait exprès de mettre le pied la première sur le tapis. Et vous Dolly?

Dolly était près d'elles, et les entendait, mais elle ne répondit pas. Elle était trop émue; ses yeux étaient remplis de larmes et elle n'aurait pu prononcer une parole sans pleurer. Elle était heureuse pour Kitty et Lévine, et faisant un retour à son propre mariage, elle regardait Stépan Arkadiévitch tout rayonnant et oubliait le présent pour ne plus penser qu'à son premier et innocent amour.

Elle pensait non seulement à elle-même mais encore à d'autres femmes, ses amies, qu'elle se rappelait à cette heure unique et solennelle de leur vie, où, comme Kitty, elles étaient sous la couronne, le cœur plein d'amour, d'espérance et de vanité, ayant renoncé à tout leur passé pour aborder un mystérieux avenir. Au nombre de ces mariées qu'elle se rappelait, elle revoyait sa chère Anna, dont elle venait d'apprendre les projets de divorce; elle l'avait vue aussi couverte d'un voile blanc sous la couronne d'oranger. Et maintenant? « C'est étrange, affreux! » murmura-t-elle.

Les sœurs, les amies, les parentes, n'étaient pas seules à suivre les détails de la cérémonie, des spectatrices étrangères étaient là, émues, retenant leur souffle dans la crainte de perdre un seul mouvement des mariés, un seul jeu de leurs physionomies, et elles répondaient avec dépit, ou même

ne répondaient pas du tout aux plaisanteries déplacées des hommes.

— Pourquoi est-elle si émue? La marie-t-on contre son gré?

— Contre son gré, avec un gaillard pareil. Est-il prince?

— Est-ce sa sœur qui est en satin blanc? Écoute comment le diacre va entonner : « Que la femme craigne son époux! »

— Sont-ce les chantres du couvent de Tchoudov?

— Non, du Synode.

— J'ai interrogé un domestique. Il dit que son mari l'emmène tout de suite dans sa propriété. On dit qu'il est extrêmement riche. C'est pourquoi on l'a mariée.

— Non, c'est un très beau couple.

— Marie Vassilievna, vous qui disiez qu'on portait les crinolines d'une autre manière; regardez celle-là.

— Comme elle est charmante la fiancée, un vrai petit agneau. On a beau dire, la femme est toujours à plaindre.

Ainsi parlaient les spectatrices qui étaient parvenues à se glisser à l'intérieur de l'église.

VI

A la fin de la cérémonie, l'un des officiants vint étendre au milieu de l'église, devant le lutrin, un grand morceau d'étoffe rose, pendant que le chœur entonnait un cantique d'une exécution difficile et compliquée, où la basse et le ténor se répondaient. Et le prêtre, se retournant, indiqua aux mariés l'étoffe rose.

Tous deux avaient souvent entendu parler du préjugé qui veut que celui qui monte le premier sur le tapis devienne le vrai chef de la famille, mais ni Lévine ni Kitty ne se le rappelèrent quand ils firent ces quelques pas. De même ils n'entendirent pas les remarques et les discussions des gens, les uns soutenant que Lévine avait mis le pied le premier sur le tapis, les autres affirmant qu'ils l'avaient mis tous deux en même temps.

Après les questions habituelles sur leur volonté

de s'unir par le mariage, en toute liberté, et leur réponse, qui résonnait étrangement pour eux-mêmes, un nouvel office commença.

Kitty écouta les prières et chercha sans y parvenir à les comprendre. A mesure que la cérémonie s'avavançait elle sentait son cœur se gonfler d'une joie grave et triomphante qui empêchait son attention de se fixer.

On pria Dieu « pour que les époux eussent une grande postérité ». On rappela que « la femme avait été tirée d'une côte d'Adam », et « qu'elle devait quitter son père et sa mère pour ne faire qu'un avec son époux », et que « ce mystère était très grand ». On pria Dieu « de les bénir comme Isaac et Rébecca, comme Joseph, comme Moïse et Séphora, et de les faire vivre assez longtemps pour voir les enfants de leur enfants. »

« Tout cela est très bien, pensait Kitty ; tout cela ne peut être autrement. » Et un sourire de joie, qui se communiqua involontairement à tous ceux qui la regardaient, éclaira son visage.

— Mettez-la lui complètement sur la tête conseilla-t-on à Stcherbatzki, quand sa main gantée d'un gant à trois boutons souleva en tremblant au-dessus de la tête de Kitty la couronne que lui avait remis le prêtre.

— Mettez-la moi, chuchota-t-elle en souriant.

Lévine se retourna de son côté, et fut frappé du rayonnement de son visage. Le sentiment qu'elle

éprouvait, involontairement se transmettait à lui ; et, comme elle, il se sentit heureux et rasséréné.

Ils écoutèrent, pleins de joie, la lecture des épîtres et le roulement de la voix du diacre au dernier vers et que le public étranger attendait avec impatience. Ils burent avec joie le vin rouge, tiède, mélangé d'eau, dans la coupe, et plus gaiement encore, suivirent le prêtre qui, écartant sa chasuble et prenant leurs deux mains dans les siennes, leur fit faire le tour du lutrin, pendant que la basse chantait : « Isaïe, réjouis-toi ! »

Stcherbatzki et Tchirikov qui tenaient les couronnes derrière eux, s'embarrassaient dans la traîne de la mariée ; eux aussi, souriaient joyeusement, et tantôt restaient en arrière, tantôt se heurtaient aux jeunes mariés, quand le prêtre s'arrêtait. L'éclair de joie allumé par Kitty se communiquait, semblait-il, à toute l'assistance. Lévine était même convaincu que le prêtre et le diacre eux aussi voulaient sourire.

Quand les couronnes furent ôtées, le prêtre lut les dernières prières et félicita les jeunes époux. Lévine regarda Kitty : jamais jusqu'à ce jour il ne l'avait vue si belle ; l'éclat de bonheur répandu sur son visage la transformait.

Il voulut parler mais s'arrêta, craignant que la cérémonie ne fût pas encore terminée. Le prêtre le tira d'embarras, lui disant doucement, avec un bon sourire : « Embrassez votre femme ; et vous, em-

brassez votre mari. » Et il leur reprit les cierges.

Lévine mit un baiser sur les lèvres qui lui souriaient, offrit son bras à Kitty, et, avec l'impression nouvelle et étrange de se sentir tout à coup rapproché d'elle, il sortit de l'église. Jusqu'ici il n'avait pas cru et ne pouvait croire à la réalité de ce qui venait de se passer ; mais quand leurs regards étonnés et timides se rencontrèrent, il sentit qu'ils étaient réellement unis.

Le même soir, après le souper, les jeunes mariés partirent pour la campagne.

VII

Vronski et Anna voyageaient ensemble, en Europe, depuis déjà trois mois. Ils avaient visité Venise, Rome, Naples et venaient d'arriver dans une petite ville italienne où ils comptaient séjourner quelque temps.

Un important maître d'hôtel, dont les cheveux épais et bien pommadés étaient séparés par une raie qui partait de la nuque, vêtu d'un habit ouvert sur un large plastron blanc, et portant de nombreuses breloques se balançant sur un abdomen arrondi, les mains dans les poches, répondait négligemment, en clignant les yeux avec mépris, aux questions que lui adressait un monsieur.

Des pas qu'il entendit de l'autre côté du perron firent retourner le maître d'hôtel, et il aperçut le comte russe, qui occupait le plus bel appartement de l'hôtel. Aussitôt il retira respectueusement ses

mains de ses poches et, s'inclinant, informa le comte que le commissionnaire était venu annoncer que l'intendant du palais, pour lequel on était en pourparlers, consentait à signer le bail.

— Ah ! tant mieux ! fit Vronskī. Madame est-elle à la maison ?

— Madame était sortie, mais elle vient de rentrer, répondit le maître d'hôtel.

Vronskī ôta son chapeau mou à larges bords, essuya avec son mouchoir la sueur de son front et de ses cheveux, qu'il rejetait en arrière pour dissimuler sa calvitie, puis il jeta un regard distrait sur le monsieur qui se tenait encore là et l'examinait. Il allait s'éloigner quand le maître d'hôtel lui dit :

— Ce monsieur est russe et vous a demandé.

Vronski se retourna, ennuyé à l'idée de ne pouvoir éviter ces rencontres, et content cependant de trouver une distraction quelconque dans la monotonie de sa vie. Son regard rencontra celui de l'étranger, et leurs yeux, à tous deux, s'éclairèrent.

— Golinitchev !

— Vronskī !

C'était en effet Golinitchev, un camarade de Vronskī au corps des pages. Comme il appartenait au parti libéral, il était sorti du corps sans entrer au service, si bien que les camarades s'étaient complètement perdus de vue, et depuis ne s'étaient rencontrés qu'une seule fois.

Lors de cette rencontre Vronskī avait cru com-

prendre que Golinitchev, très intelligent, s'adonnait à une activité libérale quelconque, et à cause de cela, méprisait la carrière militaire ; en conséquence, il l'avait traité avec cette hauteur, cette froideur qui chez lui voulait dire : « Que ma façon de vivre vous plaise ou non, je m'en moque. Si vous voulez me connaître, commencez par me respecter. » Golinitchev était resté très indifférent à cet accueil, qui cependant ne lui avait pas donné le désir de le revoir.

Et cependant ce fut avec un cri de joie qu'ils se reconnurent. Vronskī n'aurait jamais cru éprouver une joie si vive en raison de cette rencontre, mais peut-être ne se rendait-il pas compte lui-même de l'ennui qu'il éprouvait ; et, oubliant l'impression désagréable de leur dernière rencontre, ce fut avec un visage joyeux qu'il tendit la main à son ancien camarade. La même expression de joie succéda bientôt à l'expression d'inquiétude qui avait tout d'abord paru sur le visage de Golinitchev.

— Comme je suis heureux de te rencontrer ? dit Vronskī avec un sourire qui découvrit ses fortes dents blanches.

— Oui ! J'ai entendu prononcer le nom de Vronskī, mais j'ignorais lequel c'était. Je suis très très heureux.

— Mais entre donc chez moi. Eh bien ! que fais-tu ?

— Moi ? J'habite ici depuis deux ans. Je travaille.

— Ah! fit Vronskī. Eh bien! entrons.

Et selon l'habitude propre aux Russes de dire en français ce qu'ils veulent cacher aux domestiques, il dit en français :

— Tu connais madame Karénine? Nous voya-
geons ensemble. J'allais chez elle.

Et tout en parlant il examinait attentivement le visage de Golinitchev.

— Ah! je ne savais pas, fit Golinitchev avec indifférence (Il le savait parfaitement).

— Tu es arrivé depuis longtemps?

— Non, trois jours, répondit Vronskī en exami-
nant toujours attentivement le visage de son cama-
rade.

« C'est un homme bien élevé, qui voit les choses sous leur véritable jour, on peut le présenter à Anna », se dit Vronskī, comprenant l'expression du visage de Golinitchev et la cause du changement de conversation.

Depuis les trois mois que Vronskī avait passés à l'étranger avec Anna, à chaque nouvelle rencontre il s'était toujours demandé comment les nouveaux venus envisageraient ses relations avec Anna. En général, les hommes comprenaient la situation *tel qu'il le fallait*. Mais si on leur eût demandé le sens de cette expression, ils eussent été lui et eux bien embarrassés de répondre.

En réalité, ceux qui, pour Vronskī, comprenaient sa situation *tel qu'il le fallait*, n'y comprenaient

rien, mais se contentaient d'une tenue discrète, comme il sied à des gens bien élevés en présence d'une situation délicate et compliquée. Ils évitaient les allusions et les questions ; ils feignaient de comprendre parfaitement l'importance et le sens de la situation ; ils l'admettaient et même l'approuvaient, mais jugeaient inconvenant et inutile de se l'expliquer.

Vronskī devina aussitôt que Golinitchev était un de ces hommes ; c'est pourquoi il fut doublement heureux de le voir. En effet, quand Vronskī l'eut présenté à madame Karénine, son attitude envers elle fut précisément celle qu'il pouvait désirer ; sans le moindre effort apparent, il évitait toute conversation pouvant amener la gêne.

Golinitchev ne connaissait pas Anna, et fut frappé de sa beauté et encore plus de la simplicité avec laquelle elle acceptait sa situation. Elle rougit quand Vronskī lui présenta Golinitchev, et cette rougeur enfantine qui couvrit son beau visage lui plut infiniment. Mais il fut surtout charmé de la façon naturelle avec laquelle, afin d'éviter tout malentendu devant un étranger, elle appela Vronskī tout simplement Alexis, et dit qu'ils allaient s'installer dans une maison qu'on appelait dans le pays le *palazzo*.

Cette façon simple et franche d'envisager sa situation plut à Golinitchev, et lui qui connaissait Alexis Alexandrovitch et Vronskī, ne put s'empêcher

de donner raison à cette jeune femme pleine de vivacité et d'énergie. Il lui sembla comprendre ce qu'elle-même ne comprenait pas : qu'elle pût être heureuse et gaie tout en ayant fait le malheur de son mari et de son fils et perdu sa réputation.

— Il est marqué dans le guide, dit Golinitchev, parlant du palais qu'avait loué Vronski. Il s'y trouve un superbe Tintoretto de sa dernière manière.

— Faisons une chose : le temps est superbe, allons le voir encore une fois, dit Vronski s'adressant à Anna.

— Très volontiers. Je vais mettre mon chapeau. Vous dites qu'il fait chaud? dit-elle en s'arrêtant près de la porte et regardant Vronski d'un air interrogateur. Et, de nouveau, de vives couleurs couvrirent son visage.

Vronski comprit à son regard qu'elle ne savait pas dans quels rapports il était avec Golinitchev et si elle avait eu avec lui le ton qu'il fallait.

Il la regarda longuement, tendrement, et lui répondit :

— Non, pas trop.

Anna devina qu'il était satisfait d'elle, et, en lui souriant, elle sortit à pas rapides.

Les amis se regardaient avec un certain embarras. Golinitchev, qui visiblement l'admirait, aurait voulu parler d'elle et ne savait que dire, et Vronski le désirait et le craignait à la fois.

— Alors tu t'es installé ici, dit Vronski pour entamer une conversation quelconque. Et tu t'occupes toujours des mêmes études? continua-t-il, se rappelant avoir entendu dire qu'il écrivait un livre.

— Oui, j'écris la seconde partie des *Deux principes*, dit Golinitchev s'empourprant de plaisir à cette question; ou plus exactement, je ne l'écris pas encore, je la prépare, je réunis les matériaux. Ce livre sera beaucoup plus vaste et embrassera presque toutes les questions. Chez nous, en Russie, on ne veut pas comprendre que nous sommes les héritiers de Byzance...

Et il commença une longue dissertation animée.

Vronski tout d'abord se sentit gêné parce qu'il ne connaissait pas la première partie des *Deux principes*, de laquelle l'auteur lui parlait comme d'une chose très connue; mais ensuite, quand Golinitchev se mit à exposer ses idées, et qu'il put les suivre, alors, sans même connaître les *Deux principes*, il l'écouta avec un certain intérêt, car Golinitchev parlait très bien. Cependant Vronski était surpris et irrité de l'émotion qui s'emparait de son interlocuteur. Au fur à mesure qu'il parlait, ses yeux s'enflammaient, ses objections à des adversaires imaginaires devenaient plus rapides, l'expression de son visage devenait plus irritée.

Vronski se rappela Golinitchev, au corps des pages, enfant maigre, vif, naïf, bon, aux sentiments élevés, toujours le premier de sa classe, et

il ne pouvait nullement comprendre les causes de cette animation qu'il n'approuvait pas. Ce qui lui déplaisait surtout c'était que Golinitchev, bien qu'étant un homme du meilleur monde, se mit sur la même ligne que des scribes quelconques qui l'agaçaient et le poussaient à bout. En valaient-ils la peine ?

Vronskï n'admettait pas cela ; toutefois, il sentait que Golinitchev en était malheureux et il le plaignait. Une souffrance presque malade se peignit sur son visage mobile, assez beau, quand sans même remarquer l'entrée d'Anna, il continua d'exposer rapidement et avec chaleur ses idées.

Ayant mis son chapeau et sa pèlerine, Anna, tout en jouant nerveusement avec son ombrelle qu'elle tenait de sa jolie main, s'arrêta près de Vronskï ; celui-ci fut heureux de se soustraire au regard que Golinitchev tenait fixé sur lui, et dans un élan d'amour il regarda sa charmante amie, pleine de vie et de joie.

Golinitchev eut quelque peine à reprendre possession de lui-même ; il restait triste et sombre ; mais Anna, qui était disposée tendrement envers tout le monde (elle l'était particulièrement en ce moment), eut tôt fait de l'égayer par son humeur simple et joyeuse. Après avoir essayé plusieurs sujets de conversation elle l'amena sur le chapitre de la peinture dont il parlait en connaisseur, et elle

l'écouta attentivement. Ils allèrent à pied jusqu'à la maison et la visitèrent.

— Je suis surtout enchantée d'une chose, c'est qu'Alexis aura un très bel atelier, dit-elle à Golinitchev en entrant. — Il faut absolument que tu prennes cette chambre, dit-elle à Vronskï, en russe ; — elle n'hésitait pas à le tutoyer devant Golinitchev, car elle avait déjà compris que dans leur solitude, celui-ci deviendrait un intime devant qui il n'y aurait pas à se cacher.

— Est-ce que tu t'occupes de peinture? demanda Golinitchev en se retournant rapidement vers Vronskï.

— Autrefois je m'en suis occupé, et maintenant je m'y remets un peu, répondit Vronskï en rougissant.

— Il a beaucoup de talent, dit Anna avec un sourire joyeux. Il est vrai que je ne suis pas bon juge, mais c'est ce que m'ont dit bien des connaisseurs.

VIII

Anna, dans cette première période de délivrance morale et de retour à la santé, se sentait impardonnablement heureuse et pleine de la joie de vivre. Le souvenir du mal qu'elle avait fait à son mari ne troublait pas même son bonheur. Ce souvenir, d'une part, était trop terrible pour qu'elle osât y penser, et d'autre part, le malheur de son mari lui valait un trop grand bonheur pour qu'il lui fût possible d'en avoir du remords.

Le souvenir de tout ce qui s'était passé après sa maladie : sa réconciliation avec son mari, la rupture, la blessure de Vronski, son retour, les préparatifs du divorce, le départ de la maison de son mari, les adieux à son fils, tout cela lui paraissait un cauchemar maladif dont son voyage à l'étranger, seule avec Vronski, l'avait délivrée.

Le souvenir du mal qu'elle avait fait à son mari

provoquait en elle une sorte de haine, quelque chose de semblable à ce qu'éprouve celui qui se noie en repoussant l'homme qui s'accroche à lui. Cet homme se noie, certes, c'est un mal pour lui, mais c'est pour l'autre l'unique moyen de salut ; à quoi bon revenir sur ces horribles détails ?

Dès les premiers moments de la rupture, et maintenant au souvenir du passé, un seul raisonnement la calmait : « C'est moi, se disait-elle, qui ai fait le malheur de cet homme, mais du moins, je n'en profiterai pas. Je souffrirai aussi. Je renonce désormais, à tout ce qui avait pour moi le plus de prix : ma réputation et mon fils. Puisque j'ai péché, je ne veux ni le bonheur ni le divorce. Je supporterai la honte et la séparation de mon fils. »

Mais malgré son sincère désir de souffrir, Anna n'y parvenait pas. Elle n'éprouvait aucune honte. Avec le tact qui les caractérisait tous deux, ils évitaient à l'étranger la société russe et tout ce qui aurait pu les mettre dans une fausse situation, et partout ils ne voyaient que les gens qui feignaient de comprendre leur situation, bien mieux qu'eux-mêmes ne la comprenaient. Quant à la séparation d'avec son fils qu'elle aimait beaucoup cependant, elle n'en souffrit pas non plus les premiers temps. Sa petite fille était si gentille et elle s'y était tellement attachée depuis qu'elle n'avait plus qu'elle, que rarement elle pensait à son fils.

En raison du besoin de vivre qui se faisait sentir

en elle d'une façon plus pressante depuis sa guérison, en raison aussi des conditions de ce genre de vie dont elle ressentait toute la nouveauté et tout le charme, Anna se sentait impardonnablement heureuse. Plus elle connaissait Vronski, plus elle l'aimait. Elle l'aimait non seulement pour lui-même, mais parce qu'elle se sentait aimée de lui. Sa possession entière était pour elle un plaisir toujours nouveau, sa présence lui était toujours agréable. Chacun des traits de son caractère, qu'elle connaissait de mieux en mieux, lui paraissait charmant; son extérieur même, depuis qu'il avait quitté l'uniforme, lui plaisait comme à une jeune amoureuse. En tout ce qu'il disait, faisait et pensait elle voyait quelque chose de noble et de supérieur. Elle s'effrayait presque de cette admiration excessive et cherchait vainement, en lui, quelque trait désavantageux. Mais elle n'osait pas lui montrer qu'elle avait conscience de sa propre infériorité. Il lui semblait que s'il le savait, il cesserait plus vite de l'aimer, et bien que son appréhension ne fût nullement fondée, rien actuellement ne lui semblait plus terrible que la perte de son amour. Toutefois elle ne pouvait lui céler sa reconnaissance pour sa conduite envers elle, ni combien elle l'appréciait. Lui, à qui elle attribuait une vocation si marquée pour la carrière politique, où il devait jouer un rôle important, n'avait pas hésité à lui sacrifier son ambition sans jamais se laisser aller,

depuis, à formuler le moindre regret. Jamais au contraire il ne s'était montré aussi respectueux, aussi tendre, aussi préoccupé de la crainte qu'elle ne souffrit de sa situation. Lui, cet homme si absolu, non seulement ne lui faisait jamais la plus petite objection, mais ne manifestait aucune volonté, et ne paraissait soucieux que de prévenir ses désirs. Comment n'aurait-elle pas été reconnaissante, bien que cette incessante préoccupation dont elle était l'objet, ces soins assidus dont il l'entourait lui fussent parfois un peu pénibles.

Quant à Vronski, en dépit de la réalisation de ses vœux les plus ardents, il n'était pas complètement heureux. Il ne tarda pas à s'apercevoir que la satisfaction de son désir ne lui donnait qu'une faible parcelle de cette immense félicité qu'il avait espérée. L'éternelle erreur des gens qui s'imaginent que le bonheur consiste dans la réalisation de leurs désirs lui apparut alors dans toute sa vanité. Tout d'abord, lorsqu'il avait dépouillé l'uniforme, il avait senti tout le charme inconnu pour lui de sa liberté et, en particulier, de la liberté de l'amour. Il avait été alors vraiment heureux. Mais ce bonheur fut de courte durée. Il sentit bientôt naître l'angoisse dans son âme. Il voulut se trouver des désirs, leur assigner un but. Malgré lui il s'attacha à des caprices passagers, les prenant pour des aspirations sérieuses. Il lui fallait employer son temps à l'étranger, en pleine liberté, hors des

cercles et des devoirs mondains qui remplissaient sa vie à Pétersbourg. Il ne pouvait plus songer à ces distractions de célibataires auxquelles il avait eu recours lors de ses précédents voyages à l'étranger ; une seule tentative de ce genre : un souper à une heure avancée, avec des amis, avait provoqué chez Anna un véritable désespoir. Il lui était interdit également d'entrer en relation avec la société russe ou indigène en raison de leur situation. Quant aux curiosités du pays, outre qu'il les connaissait déjà, il n'y attachait pas, en qualité de Russe et d'homme d'esprit, l'importance excessive d'un Anglais. Et comme un animal affamé se précipite sur tout ce qui lui tombe sous la dent, espérant trouver de quoi se rassasier, inconsciemment Vronski se jetait tantôt sur la politique, tantôt sur les livres nouveaux, tantôt sur la peinture.

Il avait, dans sa jeunesse, montré des dispositions pour la peinture, et, ne sachant comment dépenser son argent, il s'était composé une collection de gravures. Ce fut à l'idée de peindre qu'il s'arrêta, et ce travail servit d'aliment à ses forces intellectuelles inutilisées. Il comprenait l'art, avait du goût et y joignait un don d'imitation qu'il prenait pour des facultés artistiques. Il hésita quelque temps entre la peinture historique et religieuse, le genre ou le réalisme ; enfin il se mit au travail. Tous les genres lui étaient bons, et il choisissait indifféremment l'un ou l'autre, suivant sa fantaisie ;

mais il ne pouvait se figurer qu'on pût ignorer ces diverses classifications de l'art et ne s'inspirer que des émotions de l'âme sans se préoccuper du groupe auquel appartiendrait l'œuvre.

Comme il ne recherchait pas l'inspiration directement dans la vie, qu'il ne comprenait qu'entrevue à travers les incarnations de l'art, il s'imprégnait sans peine des pastiches passables du genre qu'il voulait imiter.

Il affectionnait surtout l'école française dans ses œuvres gracieuses et brillantes, et il commença le portrait d'Anna dans ce goût. Il la représenta en costume italien, et tous ceux qui virent ce portrait le jugèrent aussi favorablement que l'auteur lui-même.

Le vieux palazzo abandonné où ils s'étaient installés, avec ses hauts plafonds sculptés, ses fresques, ses parquets de mosaïques, ses hautes fenêtres garnies de lourds rideaux jaunes, ses vases sur les consoles et les cheminées, ses portes sculptées, ses salons sombres ornés de tableaux, son extérieur même, entretenait Vronskī dans une agréable illusion. Il se sentait moins un propriétaire russe, un chambellan en retraite, qu'un amateur éclairé des arts, faisant modestement de la peinture et ayant renoncé au monde, à ses relations et à ses ambitions pour la femme aimée.

Le rôle qu'avait choisi Vronskī en s'installant dans le palais le satisfit quelque temps. Par l'intermédiaire de Golinitchev, il fit quelques connaissances intéressantes. Il travailla sous la direction d'un professeur de peinture italien, avec lequel il

peignit des études d'après nature, et s'occupa de la peinture italienne du moyen âge. Cette époque lui inspira même un si vif intérêt qu'il finit par porter des chapeaux moyen âge et par se draper dans un plaid, ce qui du reste lui allait très bien.

— Nous vivons ici et nous ne savons rien, dit un matin Vronski à Golinitchev qui entrait chez lui. As-tu vu le tableau de Mikhaïlov ?

Et il lui tendit le journal russe qu'il venait de recevoir, en lui désignant l'article sur ce peintre russe qui vivait dans la même ville et venait d'achever un tableau dont on parlait depuis longtemps et qui était acheté d'avance.

L'article blâmait le gouvernement et l'Académie d'abandonner cet artiste sans secours et sans encouragements.

— Je le connais, répondit Golinitchev. Il ne manque certainement pas de talent, mais il fait fausse route. Ce sont toujours ces conceptions du Christ et de la vie religieuse à la façon d'Ivanov, de Strauss, de Renan.

— Quel est le sujet du tableau ? demanda Anna.

— Le Christ devant Pilate. Le Christ est un juif, dans tout le réalisme de la nouvelle école.

Cette question touchant un de ses sujets favoris, Golinitchev poursuivit :

— Je ne comprends pas comment ils peuvent se tromper aussi grossièrement. Le type du Christ a été défini dans l'art par les maîtres anciens. Et

s'ils ne veulent pas représenter Dieu, mais un révolutionnaire ou un sage, qu'ils prennent Socrate, Franklin, Charlotte Corday, mais pas le Christ. Ils choisissent le seul personnage auquel l'art doit s'interdire de toucher...

— Est-il vrai que ce Mikhaïlov soit dans la misère? demanda Vronskî qui pensait qu'en qualité de Mécène il devait venir en aide à l'artiste, que son tableau fût bon ou mauvais.

— Je ne crois pas. C'est un remarquable portraitiste. Avez-vous vu son portrait de madame Vassiltchikov? Pourtant il me semble qu'il a renoncé au portrait; c'est peut-être pour cela qu'il est en effet dans le besoin. Je disais que...

— On pourrait peut-être lui demander de faire le portrait d'Anna Arkadiévna? demanda Vronskî.

— Pourquoi le mien? dit Anna. Après le tien je n'en veux pas d'autre. Faisons plutôt celui d'Annie (elle nommait ainsi sa fille); la voici... ajouta-t-elle en regardant par la fenêtre la belle nourrice italienne qui promenait l'enfant dans le jardin.

Et aussitôt elle jeta un regard furtif du côté de Vronskî. La belle nourrice, dont Vronskî avait peint la tête pour un de ses tableaux, était le seul point noir dans la vie d'Anna. Vronskî, en faisant son portrait, avait admiré sa beauté et son type moyen-âge, et Anna n'osait s'avouer qu'elle craignait d'en être jalouse; aussi s'en montrait-elle d'autant plus affectueuse pour elle et son petit garçon.

Vronskī regarda aussi par la fenêtre, puis rencontrant les yeux d'Anna, il se tourna vers Golinitchev et il dit :

— Tu connais ce Mikhaïlov ?

— Je l'ai rencontré. C'est un original sans aucune éducation, un de ces hommes nouveaux, sauvages, comme on en voit souvent maintenant, vous savez, ces libres penseurs qui versent d'emblée dans l'athéisme, le matérialisme, la négation de tout. Autrefois... continua Golinitchev, sans remarquer ou vouloir remarquer que Vronskī et Anna avaient le désir de parler, — autrefois le libre penseur était un homme élevé dans les idées religieuses, morales, et qui arrivait à la liberté de la pensée après bien des luttes. Mais nous avons maintenant un nouveau type de libres penseurs-nés qui grandissent sans avoir jamais entendu parler des lois morales, de la religion, de l'existence des autorités et qui, dès leur naissance, sont élevés dans le sentiment de la négation de tout, en un mot, des sauvages. C'est un de ceux-là. Il est, je crois, fils d'un valet à la Cour de Moscou ; il n'a reçu aucune instruction. Entré à l'académie, il acquit une certaine réputation, et comme il n'est pas sot, il a voulu s'instruire. Dans ce but, il s'est adressé à ce qui lui semblait la source de toutes sciences, aux revues. Autrefois, l'homme qui voulait s'instruire, mettons un Français, par exemple, étudiait les classiques, les prédicateurs, les poètes tragiques,

les historiens, les philosophes, et vous comprenez tout le travail intellectuel qui en résultait pour lui. Mais chez nous, c'est plus simple ; on s'adresse à la littérature négative et on s'assimile très facilement un extrait de cette science-là. Et encore, il y a vingt ans, on pouvait trouver dans cette littérature des traces de la lutte contre les autorités, contre les traditions séculaires, on apprenait par là qu'il y avait eu autre chose. Maintenant, on ne se donne même plus la peine de combattre le passé, on se contente des mots : néant, évolution, sélection sexuelle, lutte pour l'existence, et c'est tout. Moi, dans mon article...

Anna, qui depuis longtemps échangeait des regards avec Vronskî et voyait que celui-ci ne s'intéressait nullement à l'éducation de ce peintre, et ne pensait qu'à lui venir en aide en lui commandant un portrait, interrompit résolument le discours animé de Golinitchev.

— Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit-elle. Allons chez lui.

Golinitchev se reprit et y consentit avec plaisir, et comme le peintre habitait dans un quartier éloigné, ils se firent conduire chez lui en voiture.

Une heure plus tard, Anna, assise à côté de Golinitchev, et Vronskî en face d'eux, sur le strapontin, arrivaient devant une maison neuve assez laide.

La femme du portier leur dit que Mikhaïlov per-

mettait de visiter son atelier ; mais que pour le moment, il était dans son appartement, à deux pas d'ici ; ils lui firent donc porter leurs cartes, avec la prière d'être admis à voir son tableau,

Le peintre Mikhaïlov était à l'ouvrage quand on lui remit les cartes du comte Vronskī et de Golinitchev. Toute la matinée, il avait travaillé dans son atelier à un grand tableau ; mais en rentrant chez lui, il s'était mis en colère contre sa femme qui n'avait pas su s'arranger avec la propriétaire qui réclamait son dû.

— Je t'ai dit vingt fois de ne pas entamer des explications avec elle. Tu es naturellement sotte, mais quand tu commences à t'expliquer en italien, tu l'es trois fois plus, lui dit-il après une longue discussion.

— Tu n'as qu'à ne pas te laisser endetter. Ce n'est pas de ma faute, à moi. Si j'avais de l'argent...

— Au nom du ciel, laisse-moi la paix ! s'écria Mikhaïlov, les larmes aux yeux ; et il se retira dans sa chambre de travail, séparée de l'autre pièce par

une cloison, en ferma la porte et se boucha les oreilles.

« La sotte ! » murmura-t-il, en s'asseyant à sa table. Il ouvrit un carton et se mit à travailler, avec une ardeur particulière, à une étude déjà commencée. Jamais il ne travaillait aussi bien que lorsque ses affaires allaient mal et surtout lorsqu'il venait de se quereller avec sa femme.

« Ah ! si elle pouvait disparaître quelque part ! » pensait-il tout en travaillant.

Il faisait l'esquisse d'un homme en proie à un accès de colère. Il avait fait autrefois une étude du même genre, et cette fois il était mécontent de lui.

« Non, l'autre était mieux, mais où est-elle ? »

Il rentra chez sa femme, et les sourcils froncés, sans la regarder, demanda à sa fille, l'ainée de ses enfants, le dessin qu'il lui avait donné. Le dessin se retrouva, mais barbouillé et couvert de taches de bougie. Néanmoins il l'emporta, le plaça sur sa table, l'examina à distance, en fermant à demi les yeux, puis sourit avec un geste satisfait.

« C'est ça ! c'est ça ! » prononça-t-il. Et saisissant un crayon, il se mit à dessiner rapidement. Une des taches de bougie donnait à son esquisse un aspect nouveau. Il s'en inspira, et, tout d'un coup, il se souvint de la tête énergique, au menton proéminent, du marchand chez lequel il achetait ses cigares, et s'en inspira. Aussitôt, un sourire de satisfaction se peignit sur son visage. L'esquisse

cessa d'être une chose vague, morte, pour s'animer, prendre vie, au point qu'il n'y avait plus rien à y ajouter. Tout le personnage était vivant. Il y aurait évidemment quelques retouches à faire ; on pourrait, par exemple, et il le faudrait même, déplacer les jambes, modifier la position du bras gauche, rejeter les cheveux en arrière ; mais toutes ces retouches ne changeraient en rien l'expression générale de la figure, elles ne feraient qu'accentuer son caractère. Ce serait presque la débarrasser des voiles qui la cachaient aux regards. Chaque nouveau trait faisait ressortir davantage l'énergie de la figure, telle qu'elle lui était apparue soudain, grâce à la tache de bougie. Il achevait soigneusement son dessin quand on lui apporta les cartes.

— Tout de suite, tout de suite ! dit-il.

Puis il rentra chez sa femme.

— Voyons, Sacha, ne sois pas fâchée, lui dit-il avec un sourire tendre et même craintif. Tu as eu tort, j'ai eu tort aussi. Tout s'arrangera.

Et, réconcilié avec sa femme, il endossa un paletot olive à col de velours, prit son chapeau et partit à son atelier. Il avait déjà oublié son dessin si bien réussi dans la préoccupation que lui causait la visite de ces grands personnages russes venus en calèche pour voir son atelier.

Quant à son tableau qui s'y trouvait exposé, au fond, son opinion était que personne ne serait

capable d'en faire un pareil. Ce n'est pas qu'il le crût supérieur aux toiles de Raphael, mais il était sûr d'y avoir mis tout ce qu'il voulait mettre, et défiait les autres d'en faire autant. Cependant, malgré cette conviction qui datait du jour où il avait commencé cette œuvre, il attachait une très grande importance au jugement du public dont il était ému jusqu'au fond de l'âme. La moindre observation lui montrant que le critique comprenait une petite partie de ce qu'il avait mis dans son tableau, lui causait une réelle émotion. Il attribuait à ces critiques une profondeur de vues qu'il ne possédait pas lui-même, et il s'attendait à leur voir découvrir dans son tableau quelques côtés neufs que lui-même n'y avait pas remarqués. Or, souvent, il lui semblait en trouver dans les opinions du public.

Tandis qu'il s'approchait à grands pas de son atelier, il fut, malgré son émotion, frappé de l'apparition d'Anna, doucement éclairée, debout dans l'ombre du portail, causant avec Golinitchev qui lui-même parlait avec animation, et en même temps s'efforçait d'examiner le peintre qui s'approchait. Celui-ci, sans même en avoir conscience, tout en s'approchant, se logea dans la tête cette impression, pour s'en servir un jour comme du menton de son marchand de cigares.

Les visiteurs, déjà désenchantés sur le compte de l'artiste par les récits de Golinitchev, le furent encore davantage par son extérieur. De taille

moyenne, trapu, Mikhaïlov, avec sa démarche agitée, son chapeau marron, son paletot olive et son pantalon étroit, alors que depuis longtemps le pantalon se portait large, leur produisit une impression désagréable encore accrue par la vulgarité de sa large figure et le mélange de timidité et de prétention à la dignité qu'on y lisait.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit-il cherchant à prendre un air indifférent ; et, pénétrant dans le vestibule, il tira la clef de sa poche et ouvrit la porte.

Aussitôt introduits, Mikhaïlov jeta de nouveau un coup d'œil sur ses hôtes et se grava encore dans la mémoire l'expression du visage de Vronski aux fortes pommettes. Bien que son sentiment artistique travaillât sans cesse et amassât des matériaux, bien qu'il se sentît de plus en plus ému, parce que le moment approchait où son travail allait être jugé, néanmoins, s'appuyant sur d'imperceptibles indices, il se faisait une idée fixe et exacte de ces trois personnages. L'un (Golinitchev) devait être un Russe fixé en Italie. Mikhaïlov ne se rappelait ni son nom, ni où il l'avait rencontré, ni ce qu'il lui avait dit, mais il se souvenait de son visage, comme de tous ceux qu'il voyait, il l'avait même déjà classé dans l'immense catégorie des physionomies pauvres d'expression, malgré leur faux air d'importance. Un front très découvert et

de grands cheveux donnaient à cette tête une individualité purement extérieure, tandis qu'une expression d'agitation puérile se concentrait dans l'étroit espace situé à la racine du nez. Vronski et Anna, selon Mikhaïlov, devaient être des Russes de distinction, riches, et n'entendant rien à l'art comme tous les Russes riches qui se posent en amateurs et en connaisseurs. « Ils ont certainement visité toutes les galeries anciennes et maintenant ils font le tour des ateliers modernes des charlatans allemands et des imbéciles préraphaélites anglais, et ils viennent chez moi uniquement pour compléter leur tournée », pensa-t-il. Il connaissait bien la façon dont les dilettantes (plus ils sont intelligents, pire cela est) examinent les ateliers des peintres modernes ; leur seul but est de pouvoir dire que l'art est en décadence et que plus on voit la nouvelle école, plus on admire les anciens maîtres. Il s'attendait à tout cela. Il voyait tout cela sur leurs visages ; il le lisait dans l'indifférence avec laquelle ils causaient entre eux, regardaient les mannequins et les bustes et se promenaient librement pendant que lui découvrait ses toiles.

Malgré cela, pendant qu'il feuilletait ses études, relevait les stores, écartait les voiles, il ressentait une très forte émotion, d'autant plus grande que malgré son intime conviction que tous les Russes riches et de grande condition ne pouvaient être

que des imbéciles et des sots, Vronski et surtout Anna lui plaisaient beaucoup.

— Voilà, dit-il, s'éloignant du tableau et le désignant de la main aux visiteurs. C'est le Christ devant Pilate, Matthieu, chapitre xxvii. — Il sentait ses lèvres trembler d'émotion.

Il s'éloigna et se plaça derrière eux.

Les quelques secondes de silence pendant lesquelles les visiteurs examinèrent le tableau, Mikhaïlov le regarda aussi d'un œil indifférent, comme s'il eût été lui-même l'un des visiteurs. Pendant ces quelques secondes il attendait un jugement supérieur, infaillible, de ces mêmes personnes qu'il méprisait tant une minute auparavant. Oubliant sa propre opinion et tout ce qu'il avait pensé de son tableau durant les trois années qu'il y avait travaillé, oubliant toutes ses qualités qui étaient pour lui incontestables, il voyait son œuvre du regard froid et critique d'un étranger et n'y trouvait plus rien de bon.

Il voyait au premier plan la figure de Pilate, dépité, et le visage calme du Christ ; au second plan les serviteurs de Pilate et un groupe de gens qui regardaient ce qui se passait. Tous ces personnages avec leurs caractères particuliers, accentués, toutes ces physionomies qui lui avaient valu tant de souffrances et de joies, tous ces visages tant de fois déplacés pour observer l'impression générale, toutes les nuances de la couleur et du ton atteintes

dans ce travail, tout cela maintenant, vu avec leurs yeux, lui paraissait une banalité mille fois répétée. La physionomie la plus chère pour lui, le visage du Christ, le centre du tableau, dont il était si enthousiasmé quand il l'exécutait, tout cela n'existait plus quand il regardait le tableau avec leurs yeux. Il voyait une reproduction bien faite (ou plutôt pas très bien, il remarquait maintenant un grand nombre de défauts) de ces immortels Christ, du Titien, de Raphaël, de Rubens; de ces mêmes centurions et des mêmes Pilate. Tout cela était banal, pauvre, connu, et même mal exécuté, barbouillé, faible. Ils auraient raison si au lieu de phrases aimables et polies ils plaignaient l'artiste et se moquaient de lui une fois seuls.

Ce silence (qui ne dura pas plus d'une minute) lui devint trop pénible. Pour l'abréger et montrer qu'il n'était pas ému, il fit l'effort d'adresser la parole à Golinitchev.

— Je crois avoir eu l'avantage de vous rencontrer, lui dit-il en regardant avec inquiétude tantôt Anna, tantôt Vronski afin de ne rien perdre du jeu de leurs physionomies.

— Parfaitement. Nous nous sommes rencontrés chez Rossi, le soir où cette demoiselle italienne, la nouvelle Rachel, a déclamé. Vous rappelez-vous? répondit légèrement Golinitchev détournant ses regards du tableau sans le moindre regret apparent.

Cependant il remarqua que Mikhaïlov attendait son appréciation et il ajouta :

— Votre œuvre a beaucoup avancé depuis que je l'ai vue. Comme alors je suis très frappé de la tête de votre Pilate. C'est bien là un homme bon, faible, fonctionnaire jusqu'au fond de l'âme, qui ignore absolument la portée de son acte. Mais il me semble...

Le visage mobile de Mikhaïlov s'éclaircit tout d'un coup, ses yeux brillèrent. Il voulut répondre mais l'émotion l'en empêcha et il feignit un accès de toux. Bien qu'il attribuât peu d'importance à la compréhension artistique de Golinitchev, et que cette observation sur l'expression du visage de Pilate et son attitude de fonctionnaire fût assez banale, tandis qu'il y avait des choses bien plus intéressantes à dire, Mikhaïlov fut ravi de ses paroles. Lui-même avait pensé la même chose de la tête de Pilate. Le fait que cette observation de Golinitchev n'était qu'une de ces mille réflexions que l'on pouvait faire avec autant d'exactitude et de justesse ne lui en diminua pas l'importance. Du coup il se prit d'affection pour Golinitchev et passa momentanément de l'abattement à l'enthousiasme. Soudain son tableau retrouva pour lui sa vie si complexe et si profonde.

De nouveau il essaya de dire que c'était bien ainsi qu'il avait compris Pilate, mais ses lèvres tremblèrent et il ne put articuler un seul mot.

Vronskī et Anna causaient à voix basse, comme on le fait aux expositions de peinture, d'une part pour ne pas risquer de froisser l'artiste, d'autre part pour ne pas exprimer à haute voix une remarque absurde. Mikhaïlov crut comprendre que son tableau les impressionnait aussi, et il s'approcha d'eux.

— Quelle admirable expression a ce Christ ! dit Anna. C'était ce qui la frappait le plus, et elle pensa que cet éloge ne pouvait qu'être agréable à l'artiste puisque le Christ formait le centre du tableau. Et elle ajouta :

— On voit qu'il a pitié de Pilate.

C'était encore une de ces mille remarques justes et banales qu'on pouvait faire sur le tableau et sur le Christ. La tête du Christ devait exprimer l'amour, la paix surnaturelle, la résignation à la mort, le sentiment d'un profond désenchantement et, par conséquent aussi, la pitié. Pilate devant représenter la vie corporelle par opposition au Christ, incarnateur de la vie spirituelle, il devait par conséquent avoir l'aspect d'un fonctionnaire. Néanmoins le visage de Mikhaïlov s'épanouit.

— Et comme c'est peint ! Quel air autour de cette figure ! On en pourrait faire le tour ! dit Golinitchev voulant montrer par cette observation qu'il n'approuvait pas le sujet et l'expression de la figure.

— Oui, beaucoup d'art ! dit Vronskī. Quel relief dans ces figures du second plan ! Voilà du métier !

ajouta-t-il s'adressant à Golinitchev et faisant allusion à une conversation qu'ils avaient eue et dans laquelle il avait exprimé son peu d'espoir d'acquérir cette technique.

— Oui, oui, c'est remarquable ! répétèrent Golinitchev et Anna.

Malgré l'état nerveux dans lequel il se trouvait, cette observation de Vronskī sur la technique piqua Mikhaïlov ; il fronça les sourcils et le regarda d'un air mécontent. Il avait souvent entendu prononcer le mot technique, mais il ne le comprenait pas très bien. Souvent il avait remarqué, même dans les éloges qu'on lui adressait, qu'on opposait l'habileté technique au mérite intrinsèque de l'œuvre, comme s'il eût été possible de peindre avec talent une mauvaise composition ! Il savait qu'il fallait beaucoup de précautions et de prudence en enlevant le voile pour ne pas nuire à l'œuvre elle-même, mais ici il n'y avait aucune technique. Un enfant ou une cuisinière qui aurait compris ce que lui voyait, aurait pu aussi bien dessiner la même chose, tandis que le peintre même ayant le plus de métier ne pourrait rien peindre avec les seuls procédés techniques, si auparavant ne lui étaient révélés le contenu de son sujet. En outre, il se rendait compte que s'il était question de « métier », il ne méritait plus aucune louange. Dans chacune de ses œuvres il reconnaissait des défauts qui provenaient de l'imprudence avec laquelle il avait enlevé les

voiles, et que maintenant il ne pouvait corriger sans gâter la totalité de l'œuvre. Et dans presque tous les personnages, dans presque tous les visages, il voyait encore les traces des voiles qui gâtaient le tableau.

— La seule remarque que j'oserai faire, si vous me le permettez... dit Golinitchev.

— Mais parfaitement, je vous en prie, répondit Mikhaïlov avec un sourire contraint.

— C'est que vous avez peint un homme-Dieu et non Dieu fait homme. Du reste je sais que c'était là votre intention.

— Je ne puis peindre le Christ que tel que je le conçois, dit Mikhaïlov d'un air sombre.

— Oui, mais, dans ce cas, vous me permettrez d'exprimer mon avis... votre œuvre est si belle que mon observation ne peut la diminuer et du reste c'est mon opinion personnelle... Chez vous c'est autre chose, le motif même est autre. Prenons Ivanov pour exemple : s'il ramène le Christ aux proportions d'une figure historique, alors il ferait aussi bien de choisir un sujet nouveau, moins rebattu.

— Mais si ce sujet-là est le plus grand auquel l'art puisse prétendre ?

— En cherchant on en trouverait d'autres. Mais l'art ne souffre pas la discussion, ni les raisonnements, et devant le tableau d'Ivanov un croyant aussi bien qu'un incrédule se demandera : Est-ce

un Dieu ou non? Et l'unité de l'impression se trouve ainsi détruite.

— Pourquoi cela? Il me semble que cette discussion ne peut plus exister pour les hommes éclairés, dit Mikhaïlov.

Golinitchev n'était pas de son avis et fort de son idée sur la nécessité, en art, de l'unité de l'impression, il entraîna Mikhaïlov dans une discussion que celui-ci ne put soutenir.

XII

Anna et Vronski échangeaient depuis longtemps des regards ennuyés, regrettant le docte bavardage de leur ami. Enfin Vronski, sans attendre l'invitation du maître, alla regarder un autre petit tableau.

— Ah ! quelle merveille ! quel joli tableau ! s'écrièrent-ils en même temps.

« Qu'est-ce qui leur plaît tant, là-bas ? » pensa Mikhaïlov.

Il avait complètement oublié ce tableau peint depuis trois ans. Il avait oublié toutes les souffrances, tous les enthousiasmes qu'il lui avait coûtés, durant les quelques mois qu'il y avait travaillé nuit et jour. Une fois un tableau achevé, il l'oubliait toujours et même ne le regardait plus volontiers ; il n'avait exposé celui-ci que parce qu'il attendait un Anglais qui désirait l'acheter.

— Ce n'est rien, une ancienne étude, dit-il.

— C'est très bien ! dit Golinitchev subissant très sincèrement le charme du tableau.

Deux enfants pêchaient à la ligne à l'ombre d'un cythise. L'aîné, tout absorbé, venait de jeter sa ligne, et suivait soigneusement le bouchon ; le plus jeune, couché dans l'herbe, sa tête blonde ébouriffée appuyée sur son bras, regardait l'eau de ses grands yeux pensifs. A quoi pensait-il ?

L'enthousiasme produit par cette toile ramena Mikhaïlov à son ancienne émotion, mais il redoutait les retours au passé et c'est pourquoi, bien que les compliments lui fussent agréables, il voulut attirer ses visiteurs vers un troisième tableau. Mais Vronski lui demanda si cette toile n'était pas à vendre. Mikhaïlov, très ému en ce moment par ses visiteurs, trouva cette question d'argent déplaisante.

— Il est exposé pour la vente, répondit-il en fronçant les sourcils d'un air sombre.

Les visiteurs partis, Mikhaïlov s'assit en face de son tableau du Christ et de Pilate et il se remémora tout ce qui avait été dit et sous-entendu par eux. Chose étrange, les observations qui semblaient si importantes en leur présence, quand lui-même se mettait à leur point de vue, perdaient maintenant toute signification. Il examina son œuvre d'un œil d'artiste et recouvra la pleine conviction de sa perfection et par suite de sa valeur, disposition

d'esprit excluant tous autres intérêts et qui lui était nécessaire pour continuer son travail.

Cependant le pied du Christ, en raccourci, avait un défaut. Il saisit sa palette et se mit au travail. Tout en corrigeant ce pied, il examinait la tête de Jean, que les visiteurs n'avaient pas remarquée et qui selon lui était un chef-d'œuvre. Quand il eut fini la retouche du pied, il voulut aussi toucher à cette figure ; mais il était trop ému et pour bien travailler il devait trouver un milieu entre la froideur et l'exaltation.

Pour le moment il était trop agité. Il voulut couvrir son tableau, mais s'arrêta, et soulevant la draperie d'une main, sourit avec extase en regardant le visage de Jean.

Enfin s'arrachant à grand'peine au plaisir de contempler son œuvre, il laissa retomber le rideau et retourna chez lui fatigué mais heureux.

Vronskï, Anna et Golinitchev étaient particulièrement amusés et gais en retournant chez eux. Ils parlaient de Mikhaïlov, de ses tableaux. Le mot *talent* revenait souvent dans leur conversation ; mais ils n'entendaient pas seulement par là un don inné, presque physique, indépendant de l'esprit et du cœur ; ils employaient ce mot, faute d'un autre, pour désigner quelque chose de plus large, les émotions éprouvées par le peintre, dont le vrai sens leur échappait. « Du talent, disaient-ils, on ne peut lui en refuser, mais ce talent ne saurait se développer

par suite de ce manque d'instruction propre aux peintres russes. » Néanmoins le tableau qui représentait les enfants s'était gravé dans leur mémoire, et à chaque instant ils y revenaient.

— Quel charme ! Comme il a réussi cela, et comme c'est simple ! Il ne comprend pas lui-même comme c'est bien ! Oui, il ne faut pas laisser échapper l'occasion ; il faut l'acheter, disait Vronski. •

XIII

Mikhaïlov vendit son tableau à Vronski et même consentit à faire le portrait d'Anna. Il vint au jour indiqué et se mit au travail. Dès la cinquième séance ils furent tous, et particulièrement Vronski, frappés non seulement par la ressemblance du portrait mais par la particulière compréhension de la beauté du modèle. Vronski s'étonnait que Mikhaïlov eût pu s'assimiler à ce point cette beauté. « Il fallait la connaître et l'aimer comme moi pour rendre son expression intime », pensait Vronski, bien qu'en réalité il n'eût saisi cette expression intime que d'après le portrait. Mais cette expression était si vraie que lui et les autres croyaient la connaître depuis longtemps.

— Je travaille depuis si longtemps sans parvenir à rien, disait-il en parlant de son portrait d'Anna,

et lui il n'a qu'à regarder et c'est fait. Voilà ce que j'appelle savoir son métier !

— Cela viendra, lui disait Golinitchev pour le consoler ; au fond il croyait au talent de Vronskî, persuadé d'ailleurs que l'instruction élève le sentiment de l'art. Golinitchev croyait surtout au talent de Vronskî parce qu'il avait besoin de la sympathie et des louanges de celui-ci pour ses propres travaux, et sentait que les louanges et la sympathie devaient être réciproques.

Hors de son atelier, et au palazzo surtout, Mikhaïlov était un tout autre homme. Il se montrait désagréablement respectueux ; paraissant soigneux d'éviter toute intimité avec des gens qu'il n'estimait pas. Il appelait Vronskî, Excellence, et jamais, malgré les invitations d'Anna et de Vronskî, il n'accepta à dîner ni ne vint les visiter en dehors des séances.

Anna lui était particulièrement reconnaissante pour son portrait ; Vronskî le traitait avec une politesse exquise et faisait grand cas de son opinion sur ses tableaux ; Golinitchev ne laissait pas échapper l'occasion de lui inculquer des idées vraies sur l'art, mais Mikhaïlov restait également froid avec tous. Anna sentait cependant qu'il la regardait avec plaisir, mais il évitait avec elle toute conversation. Quand Vronskî lui demandait des conseils pour son travail, il se retranchait dans un mutisme obstiné ; il regardait de même sans mot dire les tableaux de

Vronskī, et laissait voir l'ennui que lui causaient les discours de Golinitchev, auxquels cependant il ne faisait pas d'objections.

En général, Mikhaïlov, par son attitude réservée, froide et même hostile, leur déplut beaucoup, et ils furent enchantés quand, les séances terminées, l'artiste cessa de venir chez eux, ne laissant en souvenir de lui qu'un admirable portrait.

Golinitchev fut le premier à exprimer la pensée qui leur était venue à tous, que Mikhaïlov était envieux de Vronskī.

— Il n'est pas envieux du *talent*, mais ce qui le rend furieux, c'est de voir un homme riche, haut placé, comte par-dessus le marché (peu lui importe d'ailleurs), qui arrive sans se donner grand'peine à faire aussi bien et peut-être mieux que lui ce à quoi il a consacré toute sa vie. Le principal, c'est l'instruction qui lui fait surtout défaut.

Vronskī défendait Mikhaïlov, mais au fond de son âme il trouvait très naturel qu'un homme dans une situation inférieure (selon sa conception) lui portât envie.

Les portraits d'Anna — le sien et celui de Mikhaïlov, faits tous deux d'après nature — auraient dû lui montrer la différence qui existait entre lui et Mikhaïlov, mais il ne la voyait pas. Toutefois il n'acheva pas son portrait d'Anna, le déclarant superflu. Mais de son tableau moyen-âge, qu'il continuait, il était aussi satisfait que Golinitchev

et Anna, parce qu'il ressemblait beaucoup plus que tout ce que faisait Mikhaïlov, à un tableau ancien.

Mikhaïlov de son côté, malgré l'attrait qu'avait eu pour lui le portrait d'Anna, était encore plus heureux qu'eux d'en avoir fini avec les séances et d'être délivré des discours de Golinitchev sur l'art et des œuvres de Vronskī. Il savait qu'on ne pouvait défendre à Vronskī de barbouiller, que lui, comme tous les dilettantes, avait le droit absolu de peindre tout ce qui lui plaisait, néanmoins cela lui était désagréable. On ne peut empêcher un homme de se fabriquer une grande poupée de cire et de l'embrasser, mais si cet homme vient avec cette poupée s'asseoir en face d'un amoureux et se met à lui causer d'amour, il produira un effet désagréable à celui-ci. La peinture de Vronskī faisait la même impression sur Mikhaïlov. Il la trouvait ridicule ; elle le blessait et lui faisait pitié.

L'engouement de Vronskī pour la peinture et le moyen âge ne dura pas. Il eut assez de goût pour ne pas achever son tableau. Il sentait vaguement que les défauts, peu apparents au début, devenaient criants à mesure qu'il avançait. Il était dans le cas de Golinitchev qui, n'ayant rien en tête, se leurrerait de la pensée qu'il mûrissait ses idées et préparait des matériaux. Mais Golinitchev était agacé de cet état, tandis que Vronskī, incapable de s'illusionner, restait très calme. Et, avec la résolution qui le carac-

térisait, sans rien dire pour se justifier ni s'expliquer, il cessa de s'occuper de peinture.

Mais une fois détaché de cette occupation, sa vie avec Anna, qui s'étonnait de cette résolution, lui sembla si vide dans cette petite ville italienne, le palazzo lui parut tout d'un coup si vieux et si sale, les taches des rideaux, les fentes des parquets, les lézardes des plafonds, tout cela lui devint si répugnant, la société de Golinitchev lui parut si monotone, le professeur italien et le voyageur allemand si ennuyeux, qu'il résolut de changer d'existence. Ils décidèrent donc de retourner en Russie, à la campagne. Vronskî voulait passer à Pétersbourg pour régler le partage avec son frère, et Anna, pour y voir son fils. Et ils devaient passer l'été dans le grand domaine de Vronskî.

XIV

Lévine était marié depuis deux mois. Il était heureux mais autrement qu'il ne l'avait pensé. A chaque pas, c'était le désenchantement de ses anciens rêves mais aussi un nouvel enchantement imprévu. Il était heureux mais la vie conjugale, telle qu'il la découvrait à chaque instant, n'était pas du tout ce qu'il s'était imaginé. A chaque instant il éprouvait ce qu'éprouverait un homme qui, ayant admiré la marche calme et régulière d'un bateau sur un lac, voudrait le diriger lui-même ; il sentait qu'il ne suffisait pas d'être assis dans le bateau, immobile, mais qu'il ne faut pas perdre de vue un moment la direction, que l'eau est là, sous l'embarcation, et qu'il faut ramer, ce qui est dur pour des mains qui n'en ont pas l'habitude. Il sentait que s'il est facile de regarder, l'action, bien que loin d'être dépourvue d'agrément, est très difficile.

Etant célibataire, il lui était arrivé de rire intérieurement des petites misères de la vie conjugale : querelles, jalousies, mesquines préoccupations. Il était persuadé que rien de pareil ne se produirait dans son futur ménage, il lui semblait même que jamais sa vie de famille ne ressemblerait à aucune autre. Et voilà qu'au lieu de cela sa vie de famille était remplie de ces mêmes petites choses qu'il méprisait tant auparavant et qui maintenant prenaient pour lui une importance extraordinaire et indiscutable. Et Lévine voyait que toutes ces petites choses n'étaient pas aussi faciles à arranger qu'il se l'imaginait autrefois.

Lévine croyait posséder les idées les plus exactes sur la vie de famille ; comme tous les hommes il s'était imaginé y rencontrer les satisfactions de l'amour exempt de tous soucis mesquins. Il s'imaginait qu'il n'aurait qu'à faire son travail et trouverait le repos dans l'amour ; sa femme devait se contenter d'être aimée. Il oubliait absolument qu'elle aussi avait des droits à une certaine activité personnelle, et grande fut sa surprise de voir cette poétique et charmante Kitty, capable de songer dès les premiers jours de leur mariage aux soins du ménage, de veiller au linge, aux meubles, à la literie pour les chambres d'amis, au service, à la cuisine, etc. Quand ils étaient encore fiancés, il avait été frappé de la façon dont elle avait refusé de faire un voyage à l'étranger et décidé d'aller à la campagne comme

si elle avait à songer à autre chose qu'à leur amour. Il en avait été froissé alors, et maintenant encore, parfois, toutes ces petites préoccupations l'offensaient aussi. Mais il voyait que c'était nécessaire et il avait beau se moquer de tout cela, il l'aimait et ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Il riait de la voir installer les meubles apportés de Moscou, arranger sa chambre, son ancienne chambre à lui, faire poser les rideaux, organiser les chambres d'amis, de Dolly, celle de sa nouvelle femme de chambre, commander le menu au vieux cuisinier, discuter avec Agafia Mikhaïlovna, à qui elle avait retiré la garde des provisions.

Il remarquait que le vieux cuisinier souriait en recevant des ordres fantaisistes et impossibles à exécuter; il voyait qu'Agafia Mikhaïlovna hochait doucement la tête en écoutant les nouveaux ordres de la jeune dame concernant la cave. Il trouvait Kitty adorable quand riant et pleurant à la fois elle venait se plaindre à lui que la femme de chambre Macha la regardait toujours comme une enfant et ne lui obéissait pas. Cela lui paraissait à la fois charmant et étrange, mais il pensait qu'il eût mieux valu que cela ne fût pas.

Il ne comprenait rien aux changements qui s'accomplissaient en elle en se voyant maîtresse d'acheter des montagnes de bonbons, de dépenser ce qu'elle voulait, de commander le gâteau dont elle avait envie, alors que chez elle on lui refusait

parfois du chou mariné ou une friandise quelconque.

Elle se préparait avec joie à l'arrivée de Dolly et de ses enfants, elle se promettait de faire faire à chacun d'eux leur gâteau préféré, et elle était sûre que Dolly apprécierait son nouveau ménage. Les détails du ménage l'attiraient invinciblement. D'instinct, en prévision des mauvais jours, elle profitait du printemps pour construire son nid, se hâtant de le faire et de l'apprendre à faire.

Ces petites préoccupations de Kitty, si contraires à l'idéal de Lévine, à la félicité des premiers temps, lui causèrent une vive désillusion, mais en même temps cette charmante activité, dont le but lui échappait, mais qu'il ne pouvait s'empêcher d'apprécier, était pour lui un nouvel enchantement.

Les querelles furent une autre cause de surprises. Lévine ne se serait jamais imaginé qu'entre lui et sa femme pussent exister d'autres rapports que ceux de la douceur, du respect, de l'affection, et voici que dès les premiers jours ils se disputèrent et si fort que Kitty déclara qu'il ne l'aimait pas, qu'il n'aimait que lui, et fondit en larmes avec des gestes désespérés.

Cette première querelle eut pour cause un retard de Lévine : il était allé à une nouvelle ferme et s'était mis en retard d'une demi-heure, parce que voulant prendre un chemin de traverse il s'était égaré en route.

Tandis qu'il revenait à la maison, il ne pensait qu'à sa femme, à son amour, à son bonheur, et plus il s'approchait, plus vive devenait sa tendresse pour elle. Il accourait au salon dans un état d'esprit analogue à celui qu'il avait éprouvé le jour qu'il était venu chez les Stcherbatzki pour faire sa demande, mais un visage sombre, qu'il ne connaissait pas, l'accueillit.

Il voulut embrasser Kitty; elle le repoussa.

— Qu'as-tu?

— Tu t'amuses, toi... commença-t-elle voulant se montrer froidement amère.

Mais à peine eut-elle ouvert la bouche que l'absurde jalousie qui l'avait tourmentée pendant cette demi-heure qu'elle l'avait attendu, immobile près de la fenêtre, éclata en paroles de reproche.

Il comprit alors clairement, pour la première fois, ce qu'il n'avait pas compris en la menant à l'autel, que non seulement elle était liée à lui, mais qu'il ne savait plus où commençait et où finissait sa propre personnalité. Il le comprit par le pénible sentiment de scission intérieure qu'il éprouva. Tout d'abord il en fut offensé, mais aussitôt il sentit qu'elle ne pouvait pas l'offenser car elle et lui ne faisaient qu'un. Il éprouva tout d'abord un sentiment semblable à celui qu'éprouve un homme qui, recevant un coup formidable dans le dos, se retourne plein de colère pour voir qui l'a frappé et s'aperçoit alors qu'il s'est donné ce coup lui-

même, par hasard, que, par conséquent, il n'a point à se fâcher, qu'il ne lui reste qu'à supporter et à apaiser son mal.

Jamais pareille impression ne lui revint aussi vive, mais cette première fois il fut long à s'en remettre.

Un sentiment naturel le poussait à se justifier, à lui montrer son tort, mais lui prouver qu'elle avait tort c'était l'irriter davantage et élargir encore la fissure qui venait de se creuser entre eux. Un sentiment l'entraînait à rejeter la faute sur elle, mais un autre sentiment plus fort le poussait à effacer tout cela le plus vite possible, afin que la fissure ne s'agrandît pas. Rester sous le coup d'une accusation injuste, c'était pénible, mais lui faire de la peine en se justifiant, c'était pire. Comme un homme, luttant à moitié endormi avec un mal douloureux qu'il voudrait arracher, constate au réveil que ce mal est au fond de lui-même, il reconnaissait qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire, souffrir, et il tâchait de le faire.

Ils se réconcilièrent. Sans avouer tout à fait sa faute, Kitty se montra si tendre pour lui qu'il en éprouva un nouveau bonheur et un amour plus grand. Mais de pareilles scènes se renouvelèrent fréquemment pour des raisons aussi futiles qu'imprévues, puisqu'ils ne se connaissaient pas encore et ignoraient mutuellement ce qui pour l'un et pour l'autre avait de l'importance. En outre, ces pre-

miers mois tous deux étaient souvent de mauvaise humeur ; quand l'un était bien disposé et l'autre maussade, la paix subsistait ; mais quand tous deux étaient de mauvaise humeur leur mésintelligence avait des causes si minimes qu'ensuite ils ne pouvaient même se les rappeler. Il est vrai que lorsqu'ils étaient tous deux de bonne humeur leur bonheur s'en trouvait accru. Néanmoins ces premiers mois furent pour eux très pénibles.

Tous ces premiers temps, chacun d'eux tirillait de son côté la chaîne qui les liait, et cette lune de miel dont Lévine attendait des merveilles, en réalité resta dans leur souvenir la période la plus terrible et la plus vilaine de leur vie. Tous deux cherchèrent par la suite à effacer de leur mémoire les nombreux incidents honteux de cette fâcheuse période alors qu'ils étaient l'un et l'autre si rarement dans leur état d'esprit normal.

Leur vie ne devint plus régulière qu'à leur retour de Moscou où ils séjournèrent le troisième mois qui suivit leur mariage.

Ils venaient de rentrer de Moscou et jouissaient de leur solitude. Lui, installé à son bureau, dans son cabinet de travail, écrivait ; elle, vêtue d'une robe violette, chère à son mari parce qu'elle la portait les premiers jours de leur mariage et qu'elle lui seyait à merveille, faisait de la broderie anglaise, assise sur le grand divan de cuir, celui même qui ornait le cabinet de travail du grand-père et du père de Lévine. Il jouissait de la présence de sa femme tout en réfléchissant et écrivant. Il n'avait pas abandonné ses travaux agricoles et son livre sur la transformation des conditions agronomiques, mais si autrefois ses occupations lui avaient paru petites et misérables, comparées à la tristesse des ténèbres qui enveloppaient sa vie, c'était bien pire maintenant devant l'avenir rempli de clarté et de bonheur. Il ne les abandonnait pas,

mais sentait que le centre de gravité de son attention s'était déplacé et porté ailleurs, et sa besogne lui en paraissait d'autant plus aisée.

Autrefois le travail lui était apparu comme le salut; il sentait que sans cela sa vie serait trop sombre; actuellement ses occupations lui étaient nécessaires pour que sa vie ne fût pas uniformément claire. En relisant son travail, il constata avec plaisir que l'affaire en valait la peine; bien que plusieurs de ses idées anciennes lui parussent excessives; par contre, en embrassant toute l'œuvre, il vit comment il lui faudrait combler certaines lacunes.

Il récrivait maintenant le chapitre où il traitait des causes de la situation désavantageuse de l'agriculture en Russie. Il tâchait de prouver que la pauvreté de la Russie ne tenait pas seulement à la distribution inégale des terres mais qu'elle provenait en partie de cette civilisation extérieure, avec ses voies de communication entraînant la centralisation dans les villes, le développement du luxe, de l'industrie, du crédit et de son compagnon, l'agiotage. Il lui semblait qu'avec le développement normal des richesses dans le pays, tous ces phénomènes ne se produiraient qu'après que l'agriculture aurait pris une grande extension et serait placée dans des conditions régulières, définies; que les richesses du pays doivent s'accroître également, surtout de telle façon que les autres branches de l'industrie

ne devancent pas l'agriculture ; que les voies de communication doivent suivre le développement de l'agriculture ; qu'avec le partage inégal des terres, la création des voies ferrées est subordonnée aux besoins politiques et non aux besoins économiques, si bien qu'au lieu d'aider à l'agriculture, ce qu'on en attendait, les chemins de fer ont provoqué le développement de l'industrie et du crédit et arrêté l'agriculture. Il pensait que de même que le développement prématuré et asymétrique d'un organe peut nuire au développement général de l'animal, de même, le développement général de la richesse, le crédit, les chemins de fer, le développement de l'industrie, absolument nécessaires en Europe où leur temps est venu, sont nuisibles en Russie, parce qu'ils écartent la question principale, la seule urgente, l'organisation agricole.

Tandis que Lévine écrivait, Kitty songeait combien son mari avait été sottement inquiet du jeune prince Tcharsky, qui, la veille de son départ, lui avait fait ostensiblement la cour. « Il est jaloux, pensait-elle. Mon Dieu ! qu'il est gentil et bête ! Il est jaloux ! S'il savait qu'ils sont tous pour moi comme Pierre, le cuisinier ! » Et avec un sentiment étrange pour elle, elle jeta un regard de propriétaire sur sa nuque et son cou rouges.

« C'est dommage de l'arracher à ses occupations, mais je veux voir son visage... sentira-t-il que je le regarde?... Je veux qu'il se retourne... je

le veux... Eh bien! » Elle ouvrit largement les yeux, voulant donner ainsi plus de force à son regard.

« Oui, ils attirent à eux toutes les forces et donnent un faux brillant... », murmura-t-il, et il s'arrêta d'écrire, sentant le regard de sa femme. Il sourit et se retourna.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il en souriant et se levant.

« Il s'est retourné ! » pensa-t-elle.

— Rien. Je voulais te faire retourner, et elle le regardait avec le désir de deviner s'il regrettait ou non qu'elle l'eût détaché de son travail.

— Que c'est bon d'être ainsi, à nous deux ! Du moins, pour moi, dit-il en s'approchant d'elle radieux de bonheur.

— Je me trouve bien ici. Je n'irai plus nulle part, surtout à Moscou.

— A quoi pensais-tu ?

— Moi ? je pensais... Non, non, va écrire... Ne te laisse pas distraire, répondit-elle avec une petite moue. Moi aussi, j'ai besoin de couper ces petits œillets, tu vois ?

Elle prit ses ciseaux et se mit à couper.

— Non, dis-moi à quoi ! répéta-t-il s'asseyant près d'elle et suivant les mouvements circulaires des petits ciseaux.

— A quoi je pensais ? A Moscou et à ton cou.

— A moi ! Pourquoi ai-je un tel bonheur ? Ce

n'est pas naturel. C'est trop beau ! dit-il en lui baisant la main.

— Moi, c'est le contraire, plus je suis heureuse, plus je trouve que c'est naturel.

Les occupations sérieuses étaient interrompues, et quand Kouzma vint annoncer que le thé était servi, ils se séparèrent brusquement comme des coupables.

— Est-on arrivé de la ville ? demanda Lévine à Kouzma.

— On vient d'arriver. On déballe les paquets.

— Viens vite ! lui dit-elle en sortant du cabinet de travail, autrement je lirai les lettres sans toi ; et après nous jouerons du piano à quatre mains.

Resté seul, Lévine serra ses cahiers dans un nouveau bureau acheté par sa femme, se lava les mains dans un lavabo neuf et élégant, également acheté par elle, et tout en souriant à ses pensées, secoua la tête d'une façon mécontente. Une sorte de remords le tourmentait : sa vie était trop molle, trop gâtée, il en éprouvait une certaine honte.

« Ce n'est pas bien de vivre ainsi, pensa-t-il. Voilà bientôt trois mois que je ne fais rien. C'est aujourd'hui pour la première fois que je me suis mis sérieusement au travail, et quoi ? j'avais à peine commencé que j'ai tout laissé. Je néglige jusqu'à mes occupations habituelles, je ne vais presque jamais dans les champs. Tantôt j'ai du regret de

la quitter, tantôt je crains qu'elle ne s'ennuie. Et moi qui croyais que jusqu'au mariage la vie ne comptait pas et qu'après commençait la véritable existence ! Et voilà bientôt trois mois que je suis marié et jamais je n'ai passé mon temps d'une façon aussi oisive. Non, cela ne peut durer. Il faut s'y mettre. Ce n'est pas de sa faute à elle. On ne peut rien lui reprocher ; c'est moi qui devrais être plus ferme, défendre mon indépendance d'homme ; sans quoi on finirait par prendre de mauvaises habitudes... mais ce n'est pas de sa faute », se dit-il.

Il est difficile à un homme mécontent de ne pas rejeter la cause de ce mécontentement sur la personne qui est le plus près de lui. Aussi Lévine songeait-il vaguement que ce n'était pas elle qui était coupable (il ne pouvait l'accuser) mais son éducation ; une éducation superficielle et frivole. « Cet imbécile de Tcharsky, par exemple, malgré qu'elle l'ait voulu, elle n'a pas su le tenir en respect. Sauf ses petits intérêts de ménage (il faut lui accorder cela), sa toilette, et sa broderie anglaise, elle n'a aucun intérêt sérieux. Aucune sympathie pour mes travaux, pour l'exploitation ou pour les paysans ; elle n'a pas même de goût pour la lecture et la musique, et cependant elle est bonne musicienne. Elle ne fait rien et se trouve néanmoins très satisfaite. »

En son for intérieur Lévine la blâmait et ne com-

prenait pas qu'elle se préparait à une période d'activité qui l'obligerait à être tout à la fois épouse, mère, maîtresse de maison, nourrice, et éducatrice. Il ne comprenait pas qu'instinctivement se préparant à cette lourde tâche, elle n'avait pas à se reprocher les heures d'insouciance et d'amour dont elle jouissait maintenant tandis qu'elle préparait gaiement son futur nid.

XVI

En remontant, Lévine trouva sa femme assise devant son nouveau service à thé et un samovar d'argent également neuf. Elle avait servi une tasse de thé sur la petite table à Agafia Mikhaïlovna et lisait une lettre de Dolly avec qui elle était en correspondance suivie.

— Voyez, notre dame m'a ordonné de m'asseoir ici, dit Anna Mikhaïlovna en souriant tendrement à Kitty.

Ces mots prouvèrent à Lévine la fin d'un drame domestique survenu dernièrement entre Kitty et Agafia Mikhaïlovna. Il voyait que malgré le chagrin qu'elle avait causé à celle-ci en s'emparant des rênes du gouvernement, Kitty, victorieuse, était cependant parvenue à s'en faire aimer.

— Tiens, voici une lettre pour toi, je l'ai lue, dit Kitty en tendant à Lévine une lettre dépourvue

d'orthographe. C'est, je crois, de cette femme... de ton frère... dit-elle... Non, je ne l'ai pas lue. . Et celle-ci est des miens et de Dolly. Figure-toi qu'elle a mené Gricha et Tania à un bal d'enfants chez les Sarmatski. Tania était en marquise...

Mais Lévine ne l'écoutait pas. Il prit en rougissant la lettre de Marie Nikolaievna, l'ancienne maîtresse de son frère Nicolas, et se mit à la lire. C'était la deuxième lettre qu'elle écrivait. Dans la première elle disait que Nicolas l'avait chassée de chez lui sans qu'elle eût rien à se reprocher, et, avec une touchante naïveté, elle ajoutait qu'elle ne demandait aucun secours, bien qu'elle fût dans la misère, mais que la pensée de Nicolas Dmitritch, maintenant seul, si malade et si faible, la tuait. Elle suppliait son frère de ne pas le perdre de vue.

Cette fois sa lettre était toute différente. Elle disait avoir retrouvé Nicolas Dmitritch à Moscou et être partie avec lui pour une ville de province où il avait trouvé une place. « Là, écrivait-elle, il s'est fâché avec son chef, et a repris le chemin de Moscou. Mais en route il est tombé si malade qu'il est douteux qu'il s'en relève. Il vous demande instamment et nous n'avons plus d'argent. »

— Lis donc ce que Dolly écrit de toi... commença Kitty en souriant mais elle s'arrêta aussitôt voyant la figure bouleversée de son mari : — Qu'as-tu ? Qu'arrive-t-il ?

— Elle m'écrit que Nicolas, mon frère, est mourant. Je pars.

Kitty changea de visage. Dolly, Tania en marquise, tout était oublié.

— Quand partiras-tu ? demanda-t-elle.

— Demain.

— Puis-je t'accompagner ?

— Kitty, quelle idée ! répondit-il sur un ton de reproche.

— Comment, quelle idée ? dit-elle froissée de l'accueil fait à sa proposition. Pourquoi ne partirais-je pas ? Je ne te gênerai pas. Je...

— Je pars parce que mon frère se meurt, dit Lévine, et toi, pour quelle raison ?

— Comment, pour quelle raison ? mais pour la même que toi.

« Dans un moment si grave pour moi elle ne songe qu'à l'ennui de rester seule », pensa Lévine ; et cette réflexion l'affligea.

— C'est impossible ! fit-il sérieusement.

Agafia Mikhaïlovna, voyant les choses se gâter, déposa doucement sa tasse et sortit. Kitty ne le remarqua même pas. Le ton des dernières paroles de son mari l'avait particulièrement blessée, car il n'attachait évidemment aucune créance à ses paroles.

— Je te dis, moi, que si tu pars, je pars aussi, dit-elle vivement et avec colère. Pourquoi est-ce impossible ? Pourquoi dis-tu que c'est impossible ?

— Parce que pour aller Dieu sait où, dans quelle

auberge, tu ne feras que me gêner, dit Lévine, tâchant de se maîtriser.

— Pas du tout, je n'ai besoin de rien. Où tu peux aller j'y puis aller aussi...

— Ainsi rien qu'à cause de cette femme, avec laquelle tu ne peux te trouver en contact...

— J'ignore toutes ces histoires et ne veux rien savoir. Je ne sais qu'une chose : que le frère de mon mari se meurt, que mon mari va le voir, et que moi je l'accompagne pour...

— Kitty ! ne te fâche pas, et songe que dans un cas aussi grave il m'est pénible de te voir mêler à mon chagrin une véritable faiblesse, la crainte de rester seule. Eh bien ! si tu t'ennuies seule, va à Moscou.

— Te voilà bien ! Tu m'attribues *toujours* des sentiments mauvais, mesquins, s'écria-t-elle avec des larmes de colère et de dépit. Je ne suis pas faible... Je sens qu'il est de mon devoir de rester avec mon mari quand il est malheureux, mais tu veux me blesser, tu fais exprès de ne pas comprendre...

— Mais c'est affreux de devenir ainsi esclave ! s'écria Lévine en se levant et n'ayant plus la force de contenir son dépit. Mais au même moment, il sentit qu'il se frappait lui-même.

— Alors pourquoi t'es-tu marié ? Tu serais libre ! Pourquoi, si tu te repens déjà ? Et elle s'enfuit dans le salon.

Quand il vint la rejoindre, elle sanglotait.

Il chercha d'abord des paroles, non pour la persuader, mais pour la calmer ; mais elle ne l'écoutait pas et ne voulait rien admettre. Il se pencha vers elle et prit sa main qu'elle retira. Il baisa sa main, ses cheveux, et encore sa main. Elle se taisait toujours. Mais quand enfin il lui prit la tête entre ses deux mains et l'appela « Kitty ! » elle s'adoucit, pleura, et la réconciliation se fit aussitôt.

On décida de partir ensemble, le lendemain. Lévine jura à sa femme qu'il était persuadé qu'elle ne voulait partir que pour se rendre utile ; il admit qu'il n'y avait rien d'inconvenant à la présence de Marie Nikolaïevna auprès de son frère, mais au fond de son âme il était mécontent d'elle et de lui-même. Il était mécontent d'elle qui l'empêchait de partir quand c'était nécessaire. Chose étrange, lui qui, récemment encore, ne pouvait croire au bonheur d'être aimé d'elle, maintenant se sentait malheureux parce qu'elle l'aimait trop ; et il était mécontent de lui-même pour n'avoir pas été ferme jusqu'au bout. Il était surtout mécontent du rapprochement inévitable entre sa femme et la maîtresse de son frère, et il pensait avec horreur à tous les incidents qui pouvaient se produire. La pensée seule que sa femme, sa Kitty, se trouverait dans la même chambre qu'une fille publique, le faisait frissonner de dégoût et d'horreur.

XVII

L'hôtel de province où se mourait Nicolas Lévine était un de ces hôtels de construction récente aménagés avec les meilleures intentions de propreté, de confort et même d'élégance, mais qui, à cause de leur clientèle, se transforment, avec une rapidité extraordinaire, en d'infestes auberges, ayant des prétentions au confort moderne, et qui, à cause de ces prétentions mêmes, sont pires que les vieux hôtels tout franchement sales.

L'hôtel où se trouvait Nicolas Lévine était précisément en cet état. Le soldat en uniforme sordide qui se tenait à l'entrée, fumant une cigarette, et qui faisait fonction de suisse, l'escalier de fonte ajourée sombre et triste, le garçon en habit noir couvert de taches, la table d'hôte ornée d'un bouquet de fleurs en cire, couvertes de poussière, l'état général de désordre et de malpropreté, tout cela fit sur

Lévine, surtout en comparaison de leur jeune ménage, l'impression la plus pénible, accrue encore par la déception que causait la réalité en dépit de l'apparence de l'hôtel.

Après la traditionnelle question sur le prix qu'ils désiraient mettre à leur chambre, on leur expliqua que les meilleures chambres étaient occupées. L'une était prise par l'inspecteur des chemins de fer, une autre par un avocat de Moscou, une autre par la princesse Astafiev, venant de la campagne. Il ne restait qu'une chambre malpropre qu'on leur donna, leur en promettant une autre à côté pour le soir.

Lévine était fâché contre sa femme à cause de ses prévisions si vite réalisées, et de la nécessité où il se trouvait de s'occuper d'elle au lieu de courir vers son frère, sur l'état duquel il était plein d'anxiété.

Il fit entrer sa femme dans la chambre enfin mise à leur disposition.

— Va, va! dit-elle, avec le regard d'une coupable.

Il sortit sans mot dire et près de la porte se heurta à Marie Nikolaïevna qui venait d'apprendre leur arrivée et n'osait entrer chez eux. Elle était telle qu'il l'avait vue à Moscou : c'était la même robe de laine, découvrant les bras et le cou, le même visage bonasse, un peu bouffi et grêlé.

— Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a? Comment va-t-il?

— Très mal. Il ne se lève plus. Il vous attend toujours. Il... Vous... êtes avec madame ?

Lévine ne comprit pas tout d'abord ce qui la gênait, mais aussitôt elle le lui expliqua :

— Je m'en irai... j'irai à la cuisine, prononça-t-elle. Il sera très heureux... Il sait que vous êtes venu avec madame... Il se rappelle l'avoir vue à l'étranger...

Lévine comprit qu'elle parlait de sa femme et ne sut que répondre.

— Allons, allons, dit-il.

Mais à peine avait-il fait un pas que la porte de leur chambre s'ouvrit et Kitty montra sa tête. Lévine rougit de honte et de dépit en voyant sa femme dans une aussi fausse position. Mais Marie Nikolaïevna rougit encore bien plus. Elle se faisait toute petite, prête à pleurer, et saisissant des deux mains les coins de son fichu, elle les tortillait entre ses doigts rouges, ne sachant que dire ni que faire.

Lévine s'aperçut de l'expression de curiosité avide qui se peignit dans le regard jeté par Kitty sur cette femme incompréhensible, et presque terrible pour elle ; ce fut l'affaire d'une seconde.

— Eh bien ! Comment va-t-il ? leur demanda-t-elle.

— Nous ne pouvons rester à causer ici, dit Lévine d'un air irrité en apercevant un monsieur dans le couloir.

— Eh bien, entrez, dit Kitty à Marie Nikolaïevna qui commençait à se remettre, puis remarquant l'effroi peint sur le visage de son mari, elle ajouta : Non, allez plutôt, et envoyez-moi chercher. Et elle rentra dans sa chambre. Lévine alla chez son frère.

Il ne s'attendait nullement à ce qu'il allait voir et éprouver. Il pensait le trouver dans cet état d'illusion propre aux phtisiques et qui l'avait si fortement impressionné lors de la dernière visite de son frère, en automne; il s'attendait aussi à le trouver plus faible, plus maigre, avec des indices d'une fin prochaine, mais se ressemblant encore. Il pensait bien éprouver le même sentiment de pitié pour ce frère aimé et d'horreur devant la mort qu'il avait éprouvé jadis, mais plus vivement encore, et il était prêt à cela. Mais il trouva tout autre chose.

Dans une petite chambre malpropre, aux cloisons minces à travers lesquelles on entendait causer dans les chambres voisines, dans une atmosphère imprégnée de l'odeur des excréments, il aperçut sur un lit écarté du mur un corps enveloppé d'une couverture. Sur la couverture s'allongeait une main énorme attachée à un bras long et mince. La tête penchée sur l'oreiller laissait voir des cheveux mouillés, très rares sur les tempes, et un front presque transparent. « Est-il possible que ce corps effrayant soit mon frère Nicolas ! » pensa Lévine. Mais il s'approcha plus près, regarda le visage et le

doute cessa. Malgré le changement profond du visage, Lévine n'eut qu'à regarder ces yeux vivants qui se fixèrent sur lui à son entrée, ce mouvement léger de la bouche aux lèvres jointes, pour comprendre cette affreuse vérité que ce corps presque cadavérique était son frère vivant. Ses yeux brillants regardaient sévèrement et avec reproche le frère qui entrait, et ce regard rétablait aussitôt leurs rapports habituels. Lévine y sentit un reproche et eut des remords de son bonheur.

Quand Constantin lui prit la main, Nicolas sourit. Ce sourire était faible, imperceptible et ne changea pas l'expression sévère du regard.

— Tu ne t'attendais pas à me trouver en cet état, prononça-t-il avec peine.

— Oui... non... répondit Lévine s'embrouillant. Comment ne m'as-tu pas averti plus tôt? Avant mon mariage? Je me suis renseigné partout...

Il fallait parler pour éviter un silence pénible, mais il ne savait que dire, d'autant plus que son frère ne répondait rien et se contentait de le regarder sans baisser les yeux comme s'il eût pesé chacune de ses paroles. Lévine raconta à son frère que sa femme l'avait accompagné. Nicolas en exprima sa satisfaction, ajoutant toutefois qu'il craignait de l'effrayer. Un silence suivit. Tout à coup Nicolas se remua et se mit à parler. Lévine, à l'expression de son visage, s'attendait à entendre quelque chose de particulièrement grave et impor-

tant, mais Nicolas se mit à parler de sa santé. Il accusait le médecin et regrettait de ne pouvoir consulter une célébrité de Moscou. Et Lévine comprit qu'il espérait toujours.

Lévine profita du premier moment de silence pour se lever, prétextant le désir d'aller chercher sa femme, mais en réalité afin de se soustraire, pour un moment au moins, à ses pénibles impressions.

— C'est bon, et moi, je ferai faire un peu d'ordre ici. C'est sale et empesté. Macha, viens mettre de l'ordre ici, dit le malade avec effort, et ensuite tu t'en iras, ajouta-t-il en regardant son frère d'un air interrogateur.

Lévine ne répondit rien. Dans le couloir il s'arrêta. Il regrettait maintenant d'avoir promis d'amener sa femme, et songeant à ce qu'il venait d'éprouver, il décida de faire tout ce qu'il pourrait pour lui persuader de ne pas venir voir le malade. « Pourquoi la faire souffrir comme moi? » pensa-t-il.

— Eh bien! Quoi? Comment va-t-il? demanda Kitty, le visage effrayé.

— C'est terrible, terrible! Pourquoi es-tu venue? dit Lévine.

Pendant quelques secondes Kitty regarda son mari en silence, timidement, plaintivement, ensuite elle s'approcha de lui et appuyant ses deux mains sur son bras :

— Kostia! mène-moi près de lui ; pour nous deux ce sera moins dur. Mène-moi seulement et laisse-moi. Comprends donc que voir ta douleur et ne pas le voir, lui, c'est encore plus pénible pour moi ; tandis que là-bas, peut-être lui serai-je utile et à toi aussi. Je t'en prie. Permits-le moi.

Elle suppliait son mari comme si le bonheur de sa vie eût été en jeu.

Lévine dut consentir à l'accompagner et, oubliant tout à fait Marie Nikolaïevna, il conduisit Kitty chez son frère.

Kitty marchait légèrement et se retournait sans cesse vers son mari, lui montrant son visage courageux et plein de tendresse. Elle entra doucement dans la chambre du malade, referma la porte sans bruit, et, d'un pas léger, s'approcha rapidement du lit se plaçant de façon à ne pas forcer le malade à tourner la tête ; puis, elle prit aussitôt dans sa jeune main fraîche la main énorme et squelettique du mourant, la serra, et avec cette animation propre aux femmes, et qui ne blesse pas, elle se mit à lui parler.

— Nous nous sommes rencontrés à Soden, sans nous connaître, commença-t-elle. Vous ne pensiez pas que je deviendrais votre sœur ?

— Vous ne m'auriez pas reconnu, n'est-ce pas ? dit-il avec ce sourire qui avait éclairé son visage à son entrée.

— Non. Comme vous avez bien fait de nous faire prévenir ! Il ne se passait pas de jour que

Kostia ne se souvint de vous et ne s'en inquiétât.

L'animation du malade dura peu. Kitty n'avait pas fini de parler que l'expression du mourant, faite de reproche sévère et d'envie pour celui qui se porte bien, reparut sur son visage.

— Je crains que vous ne soyez pas bien ici, dit-elle en examinant la chambre, afin d'éviter le regard fixé sur elle. Il faudra demander une autre chambre au propriétaire et nous rapprocher de lui, dit-elle à son mari.

XVIII

Lévine ne pouvait regarder son frère sans émotion, il ne pouvait rester naturel et calme en sa présence ; dès qu'il entra chez lui, ses yeux et son attention se voilaient inconsciemment et les détails de sa situation lui échappaient. Il remarquait bien la mauvaise odeur, la saleté, le désordre, le malaise, les gémissements, mais il ne voyait pas la possibilité d'y remédier. Il ne lui venait même pas en tête d'essayer d'atténuer les souffrances du malade, de se demander comment sous la couverture était couché ce corps, comment ces genoux, ce dos décharné étaient placés, s'il n'y avait pas moyen de les mieux installer, s'il n'y avait pas quelque chose à faire pour qu'il fût moins mal sinon mieux. Un frisson lui passait dans le dos à la seule pensée de ces détails. Il était indiscutablement convaincu qu'on ne pouvait rien faire ni pour prolonger cette

vie ni pour atténuer ces souffrances. Mais le malade sentait mieux encore cette impuissance et s'en irritait, ce qui était d'autant plus pénible pour Lévine. Malheureux dans la chambre du malade, il l'était encore plus lorsqu'il s'en éloignait ; sans cesse et sous divers prétextes, il sortait et rentrait, n'ayant pas la force de rester seul.

Kitty, de son côté, pensait, sentait et agissait tout autrement. A la vue du malade elle éprouva de la pitié, et, dans son cœur de femme, cette pitié, loin de produire l'horreur et le dégoût, comme chez son mari, la porta au contraire à agir, à s'informer des détails de sa situation et à s'efforcer de l'améliorer. Et, ne doutant pas une seconde qu'il était de son devoir de lui porter secours, elle ne douta pas davantage que ce fut possible, et se mit aussitôt à l'œuvre. Ces mêmes détails, qui effrayaient son mari, attirèrent aussitôt son attention. Elle fit chercher un médecin, envoya à la pharmacie, occupa la femme de chambre amenée avec elle et Marie Nikolaïevna à balayer, essuyer, épousseter, laver, et elle-même se mit à laver quelque chose et arrangea la couverture. Elle fit apporter ou emporter différentes choses, et, plusieurs fois, sans s'inquiéter des messieurs qu'elle rencontrait sur son chemin, elle alla dans sa chambre en rapportant des draps, des taies d'oreiller, des serviettes, des chemises. Le domestique qui servait le dîner de la table d'hôte aux ingénieurs, répondit plusieurs fois

à son appel d'assez mauvaise grâce, mais elle donnait ses ordres avec une si touchante insistance qu'il les exécutait quand même.

Lévine n'approuvait pas tout cela. Il n'en voyait pas l'utilité pour le malade et craignait surtout qu'il ne se fâchât. Mais celui-ci paraissait indifférent, ne se fâchait pas, quoique un peu confus, et suivait avec intérêt ce qu'elle faisait pour lui. Lorsque Lévine rentra de chez le médecin, où Kitty l'avait envoyé, il vit, en ouvrant la porte, qu'on changeait le linge du malade par ordre de Kitty. Le large dos aux omoplates proéminentes, les côtes et les vertèbres saillantes, étaient découverts ; Marie Nikolaïevna et le domestique s'embrouillaient dans les manches de la chemise et ne parvenaient pas à y faire entrer les longs bras pendants. Kitty ferma vivement la porte derrière Lévine ; elle ne regardait pas du côté du malade, mais celui-ci poussa un gémissement et elle s'approcha rapidement de lui.

— Faites vite ! dit-elle.

— N'approchez pas ! murmura le malade avec colère, moi-même...

— Que dites-vous ? interrogea Marie Nikolaïevna.

Mais Kitty entendit et comprit qu'il était gêné de se montrer ainsi devant elle.

— Je ne regarde pas ! Je ne regarde pas ! dit-elle, l'aidant à passer son bras. — Marie Nikolaïevna, venez de l'autre côté et aidez-nous, ajouta-t-elle. Je

t'en prie, continua-t-elle s'adressant à son mari, va dans la chambre, tu trouveras un flacon dans mon petit sac. Tu sais, dans la petite pochette de côté. Apporte-le, et pendant ce temps nous finirons de ranger ici.

Quand Lévine revint avec le flacon, le malade était couché et autour de lui, tout avait pris un autre aspect. L'odeur âcre avait fait place à celle de vinaigre et de parfum que Kitty répandait en soufflant dans un pulvérisateur ; la poussière avait disparu ; un tapis s'étendait sous le lit ; sur la table étaient rangés des fioles, une carafe d'eau, le linge nécessaire et la broderie anglaise de Kitty ; sur une autre table, près du lit du malade, les potions, une bougie et des poudres. Le malade lui-même, lavé et peigné, était étendu dans des draps propres, la tête soulevée sur des oreillers, et vêtu d'une chemise blanche dont le col entourait son cou extraordinairement maigre. Une nouvelle expression, une expression d'espérance, emplissait ses yeux fixés sur Kitty.

Le médecin ramené par Lévine, qui l'avait trouvé au club, n'était pas celui qui soignait Nicolas Lévine et dont il était mécontent. Le nouveau médecin ausculta le malade, hocha la tête, écrivit une ordonnance et expliqua minutieusement la façon d'administrer les remèdes ainsi que le régime à suivre. Il conseilla des œufs frais presque crus, de l'eau de seltz avec du lait bouilli, à une

certaine température. Quand le docteur partit, le malade dit à son frère quelques mots dont il ne comprit que les derniers « ta Katia », mais, à son regard, Lévine comprit qu'il en faisait l'éloge. Il appela ensuite Katia, comme il la nommait.

— Je me sens beaucoup mieux, dit-il. Avec vous je serais guéri depuis longtemps. Comme c'est bien maintenant!

Il lui prit la main et voulut la porter à ses lèvres, mais, craignant de lui être désagréable, il se contenta de la caresser. Kitty prit sa main entre les siennes et la serra.

— Maintenant tournez-moi du côté gauche et allez vous coucher.

Personne n'entendit ce qu'il disait, seule Kitty le comprit, car elle pensait sans cesse à ce qui pouvait lui être utile.

— De l'autre côté, dit-elle à son mari. Il dort toujours de ce côté. Tourne-le, c'est désagréable d'appeler le domestique, moi, je ne puis pas. Et vous, pouvez-vous le soulever? demanda-t-elle à Marie Nikolaïevna.

— J'ai peur, répondit celle-ci.

Lévine, quoique terrifié à l'idée de soulever ce corps effrayant et de l'enlacer sous la couverture, subit l'influence de sa femme et passa ses bras autour du malade avec un air résolu qu'elle lui connaissait bien; mais, malgré sa force, il fut frappé de l'étrange pesanteur de ses membres décharnés.

Pendant qu'il changeait de côté son frère, qui avait passé ses longs bras maigres autour de son cou, Kitty, sans bruit, retourna vivement les oreillers, les secoua et arrangea la tête du malade dont les rares cheveux étaient de nouveau collés aux tempes.

Le malade retint dans sa main celle de son frère. L'angoisse étreignit Lévine, et quand son frère la portant à ses lèvres la baisa, les sanglots l'étranglèrent et il sortit de la chambre sans pouvoir prononcer un seul mot.

XIX

« Il a caché aux sages ce qu'il a révélé aux enfants et aux simples d'esprit », pensa Lévine, quand ce soir-là, il causa avec sa femme.

Lévine se remémorait cette phrase de l'Évangile, non parce qu'il se croyait sage, mais il ne pouvait ignorer qu'il était plus intelligent que sa femme ou qu'Agafia Mikhaïlovna et qu'il pensait à la mort avec toutes les forces de son âme. Il savait aussi que plusieurs grands esprits avaient sondé cette question; il avait lu leurs écrits, et eux aussi semblaient ne pas savoir la centième partie de ce que savaient sur cette question sa femme et Agafia Mikhaïlovna.

Si dissemblables que fussent ces deux femmes, Agafia Mikhaïlovna et Katia, comme l'appelait son frère Nicolas et comme Lévine aimait maintenant à l'appeler, sous ce rapport leur ressemblance était

parfaite. Toutes deux savaient, indubitablement, ce qu'est la vie et la mort, et, quoique certainement incapables de répondre aux questions que se posait Lévine, et même de les comprendre, toutes deux ne doutaient point de l'importance de ce phénomène, elles l'envisageaient également et de la même façon que des millions d'êtres humains.

La preuve qu'elles n'ignoraient point ce qu'était la mort, c'est qu'elles savaient approcher les mourants et ne les craignaient pas, tandis que Lévine et ceux qui pouvaient, comme lui, longtemps discourir sur la mort, évidemment ne le savaient pas, car ils avaient peur de la mort et ne savaient que faire en présence d'un moribond.

S'il eût été seul auprès de son frère Nicolas, il se fut contenté de le regarder avec épouvante, d'attendre sa fin avec plus d'épouvante encore, incapable de le soulager.

En outre, il ne savait que dire, comment regarder, comment marcher. Parler de choses indifférentes lui semblait blessant ; parler de mort, de choses tristes, impossible ; se taire, était également impossible. « Si je le regarde, il croira que je l'observe, que j'ai peur de lui ; si je ne le regarde pas, il croira que mes pensées sont ailleurs. Marcher sur la pointe des pieds l'agace, marcher à plein pied, je n'ose pas. »

Kitty, évidemment, ne pensait pas à tout cela : elle n'en avait pas le temps. Elle ne s'occupait que

du malade, sachant ce qu'il fallait faire, et tout marchait bien.

Elle lui parlait d'elle-même, de son mariage, souriait, le plaignait, le dorlotait, racontait des cas de guérison, et tout allait très bien. C'était donc qu'elle savait.

La preuve que ses actes, comme ceux d'Agafia Mikhaïlovna, n'étaient pas instinctifs, irraisonnés, c'est qu'elle ne se contentait pas de soins physiques, de soulagement matériel ; toutes deux se préoccupaient d'une question plus importante, de quelque chose n'ayant rien de commun avec les soins matériels.

Anna Mikhaïlovna, parlant d'un vieillard qui venait de mourir, disait : « Dieu merci, il a communiqué et a reçu l'extrême-onction ; Dieu permette à tous une fin pareille ! »

Kitty, de son côté, outre les soins du linge, des potions, etc., dès le premier jour, trouva le moyen de disposer le malade à recevoir les sacrements.

Retiré dans sa chambre, le soir, après avoir quitté le malade, Lévine restait assis, tête baissée, ne sachant que faire. Incapable de songer à souper, ni à se mettre au lit, incapable de réfléchir, il ne pouvait même parler à sa femme et se sentait honteux. Kitty, au contraire, montrait une activité extraordinaire. Elle fit apporter à souper, défit elle-même les bagages, aida à dresser les lits sans oublier la poudre insecticide. Elle avait l'excitation

et la rapidité de conception qu'éprouvent les hommes avant la bataille, avant la lutte, dans les heures graves et décisives de leur vie, quand arrive le moment de montrer une fois pour toutes leur valeur, moment qu'a préparé tout le passé. Tout fondait entre ses mains, et il n'était pas encore minuit que tout était déjà si bien rangé, organisé, que leur chambre d'hôtel offrait l'aspect d'une de leurs chambres, à eux ; les lits étaient prêts, les brosses, les peignes, le miroir étaient installés, les serviettes préparées.

Lévine trouvait impardonnable de manger, de dormir, même de parler, et chacun de ses mouvements lui paraissait inconvenant. Elle, au contraire, rangeait ses brosses, mais de telle façon qu'il n'y avait à cela rien de choquant.

Cependant, ils ne purent manger et restèrent longtemps assis avant de se résoudre à se coucher.

— Je suis bien contente de l'avoir décidé à recevoir demain l'extrême-onction, dit Kitty assise en robe de chambre devant son miroir de voyage, et peignant ses cheveux souples et parfumés. Je n'ai jamais assisté à cette cérémonie, mais maman m'a raconté qu'on dit aussi des prières pour demander la guérison.

— Crois-tu donc qu'il puisse se rétablir, dit Lévine en regardant ses cheveux qui retombaient sur la nuque à chaque mouvement du peigne.

— J'ai questionné le docteur : il prétend qu'il ne

peut vivre plus de trois jours. Mais qu'en savent-ils? Cependant, je suis contente de l'avoir décidé, dit-elle en regardant son mari en-dessous de ses cheveux. Tout peut arriver, ajouta-t-elle avec une expression particulière, presque rusée, qui se montrait toujours sur son visage quand elle parlait de religion.

Depuis la conversation qu'ils avaient eue étant fiancés, jamais ils ne s'étaient entretenus de questions religieuses, mais elle allait toujours à l'église, et faisait ses prières avec la même conviction ferme d'accomplir une chose nécessaire. Malgré l'aveu que lui avait fait son mari, elle était fermement convaincue qu'il était aussi bon chrétien qu'elle, sinon meilleur, et que tout ce qu'il avait dit alors n'était qu'une de ces sorties ridicules, comme lorsqu'il la taquinait sur sa broderie anglaise.

— Oui, cette femme, Marie Nikolaïevna, elle n'aurait pas su arranger tout cela, dit Lévine, et, je dois l'avouer, je suis très heureux que tu sois venue. Tu es si pure que... Il lui prit la main, mais ne l'embrassa pas (parce qu'en face de la mort, baiser sa main lui paraissait inconvenant), et la lui serra, regardant ses yeux brillants, avec l'expression d'un coupable.

— Tu aurais trop souffert tout seul, dit-elle, cachant ses joues devenues rouges de plaisir, en levant les bras pour rouler ses cheveux et les atta-

cher avec des épingles. — Non, continua-t-elle, elle ne sait pas... J'ai appris heureusement bien des choses à Soden.

— Y avait-il donc des malades comme lui là-bas ?

— De pires.

— C'est terrible pour moi de ne plus le voir tel qu'il était dans sa jeunesse. Tu ne peux t'imaginer quel charmant jeune homme c'était ! Mais alors je ne le comprenais pas.

— Je te crois, je te crois. Je sens que nous aurions été amis, dit-elle ; et, effrayée de ce qu'elle avait dit, elle regarda son mari, et des larmes parurent dans ses yeux.

— Vous *l'auriez été*, répondit-il tristement. C'est précisément un de ces hommes dont on peut dire avec raison qu'ils n'étaient pas de ce monde.

— Mais n'oublions pas que nous avons encore bien des journées devant nous, il faut nous coucher, dit Kitty après avoir consulté sa montre.

Le lendemain le malade communia et reçut l'extrême-onction. Pendant la cérémonie, Nicolas Lévine pria avec ferveur. Une prière passionnée et pleine d'espérance se lisait dans ses grands yeux fixés sur l'icône, posée sur une table à jeu couverte d'une nappe. Lévine fut effrayé de le voir, car il savait que cette prière ardente et cet espoir lui rendraient encore plus pénible son arrachement à la vie, qu'il aimait tant. Il connaissait son frère et suivait ses pensées. Il savait que son incroyance provenait non de ce qu'il lui était plus facile de vivre sans foi, mais de ce que la conception scientifique du monde avait peu à peu détruit sa foi; aussi ce retour à la foi n'était point logique ou normal, il n'était dû qu'à une espérance insensée de guérison. Lévine savait aussi que Kitty avait fortifié cet espoir avec ses récits de guérisons

extraordinaires dont elle avait entendu parler. Lévine savait tout cela et il lui était pénible de voir ce regard suppliant, plein d'espoir, et cette main maigre qui se soulevait avec effort pour faire les signes de croix sur le front *plissé par l'attention, sur les épaules décharnées et cette poitrine enfoncée, râlante, qui ne pouvait plus contenir la vie qu'implorait le malade.

Pendant la cérémonie, Lévine fit ce qu'il avait fait des milliers de fois, tout incrédule qu'il était. Il répétait, s'adressant à Dieu : « Si tu existes, fais que cet homme guérisse, et tu nous sauveras tous deux. »

Après l'extrême-onction, le malade, tout d'un coup, se sentit mieux. Pendant une heure il ne toussa pas une seule fois. Il souriait, baisait la main de Kitty avec des larmes de reconnaissance, assurait qu'il allait bien, ne souffrait pas, se sentait de l'appétit et des forces. Il se releva seul quand on lui apporta sa soupe et demanda une côtelette. Quelque désespérée que fût sa situation, quelque impossible que fût la guérison, Lévine et Kitty passèrent toute cette heure dans une espèce d'agitation faite de bonheur et de crainte de se tromper.

— Il va mieux? — Oui, beaucoup mieux. — C'est étonnant! — Il n'y a rien d'étonnant! — Cependant il va mieux, se chuchotaient-ils en souriant. Cette illusion dura peu. Le malade s'endormit,

mais au bout d'une demi-heure il fut réveillé par une quinte de toux qui dispersa tout d'un coup les espérances de son entourage et les siennes. La réalité de la souffrance détruisait tout espoir aussi bien pour Lévine et Kitty que pour le malheureux lui-même.

Oubliant ce qu'il avait cru une demi-heure avant, semblant même honteux de se le rappeler, il demanda de l'iode à respirer ; on lui en apporta un petit flacon, fermé d'un papier percé de trous. Lévine lui tendit le flacon, et le même regard d'espoir passionné dont il avait regardé l'icone en recevant l'extrême-onction, se fixait maintenant sur lui, attendant la confirmation des paroles du docteur qui attribuait aux inhalations des vapeurs d'iode des propriétés miraculeuses.

— Kitty n'est pas là ? râla-t-il en regardant autour de lui quand Lévine lui eut confirmé les paroles du docteur. — Non. Alors je puis parler... C'est pour elle que j'ai joué cette comédie. Elle est si gentille ! Mais ni toi ni moi ne pouvons nous tromper. Voilà en quoi j'ai foi ! dit-il serrant le flacon dans sa main osseuse et aspirant l'iode.

Vers huit heures du soir, pendant que Lévine et sa femme prenaient le thé dans leur chambre, Marie Nikolaïevna accourut tout essoufflée. Elle était pâle et ses lèvres tremblaient.

— Il se meurt, balbutia-t-elle. J'ai peur qu'il ne meure à l'instant !

Tous deux coururent près du malade. Il était assis appuyé sur son bras, son long dos ployé et la tête baissée.

— Qu'éprouves-tu? lui demanda doucement Lévine après un silence.

— Je sens que je m'en vais, dit Nicolas avec effort, tirant à grand'peine les sons de sa poitrine mais prononçant nettement ces paroles. Sans relever la tête, il tourna les yeux du côté de son frère dont il ne pouvait voir le visage. — Katia, va-t'en, prononça-t-il encore.

Lévine se leva et lui murmura impérieusement de sortir.

— Je m'en vais, répéta le malade.

— Pourquoi penses-tu cela? demanda Lévine pour dire quelque chose.

— Parce que je m'en vais, répéta-t-il encore comme s'il aimait cette expression. — C'est fini!

Marie Nikolaïevna s'approcha de lui.

— Vous feriez mieux de vous coucher, dit-elle.

— Bientôt je serai couché... mort, dit-il avec une espèce de colère ironique. — Eh bien, couchez-moi si vous voulez.

Lévine remit son frère sur le dos, s'assit près de lui et sans bouger examina son visage. Le mourant était allongé les yeux fermés, mais les muscles de son front s'agitaient de temps en temps comme chez un homme dont l'esprit est tendu par des réflexions profondes. Involontairement Lévine

cherchait à comprendre ce qui pouvait se passer en lui, mais malgré tous les efforts de sa pensée pour le suivre, il voyait à l'expression de ce visage calme et sévère, au jeu des muscles et des sourcils, que le mourant entrevoyait de plus en plus clairement des mystères qui restaient cachés pour lui.

— Oui, oui, c'est ainsi... prononça lentement le mourant. Attendez. — Il se tut de nouveau. C'est cela!.. fit-il tout d'un coup d'un ton calme comme si tout était résolu pour lui. O Seigneur! et il soupira profondément.

Marie Nikolaïevna lui toucha les pieds.

— Ils se refroidissent, dit-elle.

Très longtemps, comme il sembla à Lévine, le malade resta couché immobile; mais il était toujours vivant et respirait par instants. Lévine était déjà fatigué de la tension de sa pensée; malgré tous ses efforts, il se sentait incapable de le comprendre; il sentait que depuis longtemps il était resté en arrière. Il n'avait plus même la force de penser à la mort, malgré lui il songeait à ce qu'il allait être forcé de faire : lui fermer les yeux, l'habiller, commander le cercueil. Et, chose étrange, il se sentait tout à fait indifférent et n'éprouvait ni douleur, ni regret, ni encore moins de pitié pour son frère. Le seul sentiment qu'il éprouvât c'était plutôt de l'envie pour la certitude que le mourant avait maintenant et à laquelle lui ne pouvait prétendre.

Longtemps il resta ainsi assis près de lui, attendant la fin. Mais la fin ne venait pas. La porte s'entr'ouvrit et Kitty parut. Lévine se leva pour l'arrêter. Mais à ce moment le mourant s'agita.

— Ne t'en va pas, dit Nicolas étendant la main.

Lévine prit cette main et fit un geste à sa femme pour la renvoyer.

Tenant toujours la main du mourant, Lévine attendit une demi-heure, une heure, une heure encore.

Maintenant il ne pensait plus du tout à la mort; il se demandait ce que faisait Kitty, qui habitait la chambre voisine, si le docteur avait une maison à lui. Il avait faim et sommeil. Prudemment il dégagea sa main pour toucher les pieds du malade. Ils étaient froids mais le malade respirait. Lévine essaya de se lever sur la pointe des pieds pour sortir mais de nouveau le malade s'agita et répéta :
« Ne t'en va pas. »
.

Le jour parut. La situation du malade restait la même. Lévine dégagea doucement sa main, sans regarder le mourant, et alla dans sa chambre où il s'endormit. A son réveil, au lieu d'apprendre la mort de son frère comme il s'y attendait, on lui dit que le malade avait repris connaissance. Il s'était de nouveau assis sur son lit, toussotait, avait demandé à manger, exprimait l'espoir de la guérison et se montrait encore plus irritable et plus sombre

qu'auparavant. Personne, ni son frère, ni Kitty, ne parvint à le calmer. Il se fâchait contre tous et leur disait des choses désagréables; il accusait tout le monde de ses souffrances et réclamait un célèbre médecin de Moscou; et à toutes les questions qu'on lui adressait sur son état il répondait d'un ton de colère et de reproche qu'il souffrait d'une façon intolérable.

Le malheureux souffrait en effet de plus en plus, principalement de plaies qu'il était impossible de guérir, et il ne cessait de se fâcher contre ceux qui l'entouraient, leur reprochant toutes sortes de choses mais en particulier de n'avoir pas fait venir un grand médecin de Moscou.

Kitty faisait tout ce qu'elle pouvait pour adoucir son mal, pour le calmer, mais tous ses efforts étaient impuissants, et Lévine s'aperçut qu'elle souffrait physiquement et moralement quoiqu'elle ne voulût pas en convenir. L'attendrissement causé par l'approche de la mort, lorsque, pendant la nuit, il avait appelé son frère à son chevet, avait maintenant disparu. Tous savaient la fin inévitable, voyaient le malade mort à moitié, et tous en étaient arrivés à souhaiter la fin aussi prompte que possible; mais en dépit de ce sentiment, on continuait à lui donner des potions, des remèdes, à faire chercher le médecin, à se tromper et à le tromper lui-même. Ils vivaient dans une atmosphère de dissimulation, au milieu du mensonge pénible, vilain,

sacrilège, et Lévine, en raison de sa nature et de l'affection qui le liait au mourant, le sentait plus vivement que les autres.

Lévine, que poursuivait depuis longtemps le désir de réconcilier ses frères, au moins avant la mort, avait écrit à Serge Ivanovitch. Il en reçut une réponse qu'il lut au malade.

Serge Ivanovitch écrivait qu'il ne pouvait venir, mais il demandait pardon à son frère en termes touchants.

Le malade ne dit rien.

— Que dois-je lui écrire? demanda Lévine. J'espère que tu ne lui en veux pas?

— Non, aucunement! répondit Nicolas d'un ton contrarié. Écris-lui qu'il m'envoie le docteur.

Trois jours pénibles passèrent ainsi; le malade restait dans le même état... Tous ceux qui l'approchaient: le domestique de l'hôtel, le patron, tous les locataires, le docteur, Marie Nikolaïevna, Lévine et Kitty n'avaient plus qu'un désir, sa fin. Seul le malade ne l'exprimait pas et continuait à se fâcher parce qu'on ne lui amenait pas le médecin, à prendre des remèdes et à parler de rétablissement. Dans les rares moments où, à force d'opium, il s'oubliait un instant, il confessait dans un demi-sommeil ce qui pesait à son âme plus encore qu'à celle des autres: « Ah! si cela pouvait finir! » ou « Quand donc cela finira-t-il? »

Les souffrances augmentant graduellement faisaient leur œuvre et le préparaient à mourir. De quelque côté qu'on le tournât, il souffrait, le mal ne lui laissait plus un moment de répit, tous ses membres étaient douloureux. Les souvenirs même, les impressions, les pensées de ce corps lui inspiraient autant de dégoût que le corps même. La vue des autres hommes, leurs voix, ses propres souvenirs, tout cela ne provoquait en lui que souffrances. Ceux qui l'entouraient le sentaient et d'instinct s'interdisaient tout mouvement, toute conversation, toute expression de leurs désirs. La vie se concentrait pour tous dans le sentiment des souffrances du mourant et le désir ardent de l'en voir délivrer. Il touchait à ce moment suprême où la mort devait lui sembler la réalisation de ses vœux, le bonheur. Jadis, chaque désir particulier provoqué par les souffrances ou par la privation, comme la faim, la fatigue, la soif, était pour lui une source de plaisir, une fois satisfait par les fonctions de son organisme; maintenant les souffrances, la privation ne pouvaient plus être satisfaites et la tentative même de les satisfaire ne parvenait qu'à provoquer de nouvelles souffrances. Aussi tous ses désirs étaient-ils concentrés en un seul : être délivré de toutes les souffrances et de leur source, le corps. Mais pour exprimer ce désir de la délivrance, les paroles lui manquaient; c'est pourquoi il n'en disait rien, et, uniquement par

habitude, exigeait la satisfaction de ses désirs qu'il savait irréalisables.

« Couchez-moi sur l'autre côté », disait-il ; et aussitôt après il demandait d'être remis dans sa position première. « Donnez-moi du bouillon. Remportez-le. Racontez quelque chose au lieu de vous taire. » Et dès qu'on commençait à parler il fermait les yeux et son visage exprimait la fatigue, l'indifférence ou le dégoût.

Une dizaine de jours après leur arrivée en ville, Kitty tomba malade. Elle souffrait de la tête ; elle eut des vomissements et dut garder le lit toute une matinée. Le docteur déclara que c'était l'effet de la fatigue et de l'émotion, et lui prescrivit le calme et le repos. Cependant après le dîner elle se leva et se rendit comme d'habitude chez le malade avec sa broderie. Nicolas la regarda sévèrement quand elle entra, puis sourit avec dédain quand elle lui dit qu'elle était souffrante. Toute la journée il ne cessa de se moucher et de gémir plaintivement.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Plus mal, répondit-il avec peine. Je souffre.

— Où souffrez-vous ?

— Partout.

— C'est pour aujourd'hui... dit Marie Nikolaïevna.

Bien qu'elle eût prononcé ces paroles d'une voix

très basse, Lévine craignant cependant que le malade ne l'entendît lui fit signe de se taire et se tourna vers son frère. Nicolas avait entendu ces paroles, mais elles ne firent sur lui aucune impression. Son regard resta le même, grave et plein de reproches.

— Pourquoi pensez-vous cela? lui demanda Lévine quand ils sortirent ensemble dans le couloir.

— Il se dépouille, dit Marie Nikolaïevna.

— Comment cela?

— Ainsi, dit-elle en tirant les plis de sa robe de laine.

Lévine remarqua en effet que toute la journée le malade avait tiré la couverture comme s'il eût voulu s'en dépouiller.

Marie Nikolaïevna avait prédit juste. Vers le soir le malade n'eut plus la force de soulever les bras, et son regard immobile prit une expression d'attention concentrée qui ne changea pas même quand son frère ou Kitty se penchèrent vers lui afin qu'il pût les voir. Kitty fit venir le prêtre pour dire les prières des agonisants.

Pendant que le prêtre récitait les prières, le malade, qu'entouraient Lévine, Kitty et Marie Nikolaïevna, ne donna aucun signe de vie et garda les yeux fermés; mais avant la fin des prières, soudain le mourant s'étira, poussa un soupir et ouvrit les yeux.

Quand le prêtre eut terminé ses prières, il posa la croix sur ce front glacé, puis roulant lentement l'étole il se tint silencieux près du lit, touchant de ses doigts l'énorme main refroidie et exsangue du moribond.

— C'est fini! dit-il enfin, et il voulut s'éloigner. Mais tout à coup les moustaches collées du mourant s'agitèrent et du fond de sa poitrine sortirent ces paroles qui résonnèrent très nettement dans le silence :

— Pas encore... bientôt!

Une minute après, le visage s'éclaircit, un sourire se dessina sous la moustache, et les femmes se mirent à faire la toilette du mort.

La vue de son frère mort réveilla en l'âme de Lévine toute l'horreur qu'il avait ressentie devant l'étrangeté, la proximité et l'inévitabilité de la mort pendant cette nuit d'automne où son frère était venu le voir. Ce sentiment était encore plus vif qu'auparavant; encore plus qu'alors il se sentait incapable de comprendre le sens de la mort, et plus horrible lui apparaissait sa fatalité. Cependant la présence de sa femme l'empêcha de tomber dans le désespoir, car malgré ses terreurs il éprouvait le besoin de vivre et d'aimer. Il sentait que l'amour le sauvait du désespoir et cet amour sous l'influence du désespoir devenait encore plus grand et plus pur.

A peine eut-il vu s'accomplir ce mystère de la

mort, qui restait insondable pour lui, qu'un autre mystère, celui de l'amour et de la vie, lui apparut. Le docteur confirma ses suppositions sur l'état de Kitty : elle était enceinte.

Dès qu'Alexis Alexandrovitch eut compris, grâce à ses explications avec Betsy et Stépan Arkadiévitch, ce que le monde et sa femme elle-même attendaient de lui, à savoir qu'il délivrât sa femme de sa présence, il se sentit si troublé, si incapable d'aucun désir, d'aucune décision personnelle, qu'il se remit aux mains de tiers, trop heureux d'avoir à s'occuper de ses affaires, prêt à accepter tout ce qu'on lui proposerait.

Il ne comprit clairement sa situation que le lendemain du départ d'Anna, quand l'Anglaise lui fit demander si elle devait dîner à table ou à part ; et il en fut horrifié.

Le plus terrible pour lui était qu'il ne pouvait ni renier son passé ni le concilier avec le présent. Ce n'était pas l'époque où il vivait heureux avec sa femme qui le troublait ; depuis qu'il avait acquis la

certitude de l'infidélité de celle-ci, ce temps s'était effacé de sa mémoire; certes la transition avait été pénible mais c'était chose faite. Si en lui déclarant son infidélité sa femme l'avait quitté, il eût évidemment été triste et malheureux; cependant il eût évité de tomber dans la situation désespérée et incompréhensible où il se trouvait maintenant. Pouvait-il en effet concilier son récent pardon, son attendrissement, son affection pour sa femme malade et l'enfant d'un autre, avec les événements actuels? Telle était donc la récompense de sa miséricordieuse bonté : il serait désormais seul, honteux, ridicule, inutile, méprisé!

Les deux premiers jours qui suivirent le départ de sa femme Alexis Alexandrovitch reçut les solliciteurs et son chef de cabinet, il se rendit aux séances du comité, dina chez lui comme d'habitude, sans se rendre compte pourquoi il faisait tout cela. Pendant ces deux jours toutes les forces de son âme tendirent à un but : avoir l'air calme et même indifférent. Il fit des efforts surhumains pour répondre aux questions des domestiques relativement aux mesures à prendre pour l'appartement d'Anna et ses affaires, de l'air d'un homme préparé aux événements et qui n'y voit rien d'extraordinaire. Il atteignit son but : personne ne remarqua en lui le moindre signe de désespoir. Mais le lendemain du départ de sa femme, quand Korneï lui apporta la facture de la modiste qu'Anna avait

oublié de payer et le prévint que l'employé attendait, Alexis Alexandrovitch ordonna d'introduire l'employé.

— Votre Excellence voudra bien m'excuser si j'ose la déranger, mais si c'est à madame que nous devons nous adresser, que Votre Excellence veuille bien nous communiquer son adresse.

Alexis Alexandrovitch devint pensif, sembla-t-il à l'employé, et, se détournant tout d'un coup, il s'assit près de la table ; longtemps il resta ainsi la tête appuyée sur sa main, essayant de parler sans y parvenir.

Korneï comprit les sentiments de son maître et fit sortir le commis, lui demandant de repasser. Resté seul, Alexis Alexandrovitch sentit qu'il n'avait plus la force de soutenir son rôle d'homme ferme et calme. Il fit dételer la voiture qui attendait, consigna sa porte et ne sortit pas diner.

Il sentit qu'il ne pourrait supporter le dédain qu'il lisait clairement sur le visage du commis, de Korneï et de tous ceux sans exception qu'il avait rencontrés depuis deux jours. Il sentit qu'il ne pourrait détourner le mépris public, car ce mépris il ne l'avait pas mérité par sa vilénie (dans ce cas en effet il aurait pu s'efforcer de devenir meilleur), mais bien par la souffrance que lui causait un malheur honteux et misérable. Il sentait que les hommes se montreraient d'autant plus implacables que son cœur était plus meurtri ; qu'ils le déchireraient

comme les chiens qui achèvent un autre chien blessé qui hurle de douleur. Il savait que son unique chance de salut consistait à cacher aux yeux des autres ses blessures et, inconsciemment, il s'était efforcé de le faire durant ces deux jours. Mais maintenant il ne se sentait plus la force de prolonger cette lutte inégale.

Il était d'autant plus atteint qu'il avait la conviction d'être seul avec son malheur. Non seulement à Pétersbourg il n'avait personne à qui confier sa peine, personne qui pût compatir à ses chagrins, plaindre en lui non pas le fonctionnaire supérieur, ni l'homme du monde mais tout simplement l'homme malheureux, mais encore il se rendait compte que nulle part il ne trouverait de consolation.

Alexis Alexandrovitch était resté très jeune orphelin, avec un frère. Il ne se souvenait pas de son père ; quant à sa mère, il avait dix ans quand elle mourut. Leur fortune était très modique. Leur oncle Karénine, fonctionnaire très influent et autrefois favori du défunt empereur, se chargea d'eux. Après de bonnes études au lycée et à l'université, où il obtint une médaille, Alexis Alexandrovitch, grâce à son oncle, vit aussitôt une brillante carrière s'ouvrir devant lui et se voua exclusivement à son service ambitieux. Ni au lycée, ni à l'université, ni plus tard au service, Alexis Alexandrovitch ne se lia d'amitié avec personne ; son

frère seul lui était cher, mais celui-ci, entré aux Affaires étrangères, s'en alla à l'étranger où il mourut peu après le mariage d'Alexis Alexandrovitch.

Nommé gouverneur, Alexis Alexandrovitch fit la connaissance de la tante d'Anna, une femme très riche, qui manœuvra de façon à rapprocher de sa nièce ce gouverneur, jeune, sinon comme âge, du moins au point de vue de sa situation de gouverneur, et elle fit si bien qu'elle le plaça dans l'alternative de choisir entre une demande en mariage ou une démission. Alexis Alexandrovitch hésita longtemps, trouvant autant de raisons pour que contre, mais il ne put cette fois appliquer sa maxime favorite : « Dans le doute abstiens-toi. » La tante d'Anna lui fit entendre par une de ses connaissances que ses assiduités avaient compromis la jeune fille et qu'en homme d'honneur il devait se déclarer. C'est ce qu'il fit, et il donna à sa fiancée d'abord, puis à sa femme, toute la tendresse dont il était capable.

Son attachement pour Anna détruisit dans son âme tout autre besoin de relations cordiales ; si bien que maintenant parmi toutes ses connaissances il n'avait pas d'amis. Il avait cependant beaucoup de relations : il y avait beaucoup de gens qu'il pouvait inviter à dîner, qu'il pouvait entraîner dans une affaire qui l'intéressait, auxquels il pouvait demander une protection pour quelque

solliciteur, avec lesquels ils pouvait discuter librement les actes de certains personnages et du gouvernement, mais tous ces rapports s'arrêtaient à des limites très nettes, définies par l'habitude et la coutume et dont il était impossible de sortir. Il avait bien un camarade de l'Université, dont il s'était rapproché par la suite et avec qui il aurait pu causer de son malheur, mais ce camarade était curateur d'une académie lointaine ; bref, les seules relations familières qu'il eût à Pétersbourg étaient son chef de cabinet et son médecin.

Michel Vassiliévitch Sludine, son chef de cabinet, était un homme simple, intelligent, bon, honnête, et Alexis Alexandrovitch avait beaucoup de sympathie pour sa personne. Mais cinq années de service avaient mis entre eux une barrière qui arrêtait les confidences intimes.

Quand Alexis Alexandrovitch eut signé les papiers, longtemps il se tut, regardant par instants Michel Vassiliévitch, et à plusieurs reprises il essaya vainement de s'ouvrir à lui. Il avait déjà préparé la phrase : « Vous savez mon malheur », mais en le congédiant il se borna à la formule habituelle : « Alors vous me préparerez ce travail. »

L'autre personne, également bien disposée pour lui, c'était son docteur ; mais par une sorte de consentement tacite, depuis longtemps tous deux semblaient convaincus qu'ils étaient l'un et l'autre trop occupés pour prolonger leurs entretiens.

Quant aux amies, et à la principale d'entre elles, la comtesse Lydie Ivanovna, Alexis Alexandrovitch n'y songeait même pas. Toutes les femmes, en tant que femmes, l'effrayaient et il n'éprouvait pour elles que de l'éloignement.

Mais si Alexis Alexandrovitch avait oublié la comtesse Lydie Ivanovna, celle-ci pensait à lui. Elle arriva chez lui au moment le plus pénible de son désespoir solitaire et entra dans son cabinet sans se faire annoncer. Elle le trouva assis, la tête entre les mains.

— J'ai forcé la consigne, dit-elle, entrant à pas rapides, essoufflée par l'émotion et l'agitation. Je sais tout ! Alexis Alexandrovitch, mon ami ! continua-t-elle, serrant fortement sa main entre les siennes et le regardant de ses beaux yeux pensifs.

Alexis Alexandrovitch dégagea sa main en fronçant les sourcils et, se levant, lui approcha un siège.

— Veuillez vous asseoir, comtesse. Je ne reçois pas parce que je suis souffrant, dit-il, les lèvres tremblantes.

— Mon ami ! répéta la comtesse Lydie Ivanovna, sans le quitter des yeux ; et, tout d'un coup, ses sourcils se soulevèrent formant un triangle sur son front et son vilain visage jaune en devint encore plus laid.

Mais Alexis Alexandrovitch sentit qu'elle le plaignait, qu'elle était prête à pleurer, et l'attendrissement le gagna. Il saisit sa main potelée et la baisa.

— Mon ami, répéta-t-elle la voix entrecoupée par l'émotion, vous ne devez pas vous abandonner ainsi à la douleur. Elle est grande mais il faut chercher à l'apaiser.

— Je suis brisé, tué ! Je ne suis plus un homme ! dit Alexis Alexandrovitch, abandonnant sa main mais continuant à regarder ses yeux remplis de larmes. Ma situation est d'autant plus affreuse que je ne trouve ni en moi, ni en dehors de moi, d'appui pour me soutenir.

— Vous trouverez cet appui, non pas en moi, bien que je vous supplie de croire en mon amitié, dit-elle avec un soupir, mais en Lui ! Notre appui est dans son amour ; son joug est léger, continua-t-elle avec ce regard exalté qu'Alexis Alexandrovitch connaissait bien. Il vous entendra et vous aidera !

Dans ces paroles, dans cet attendrissement devant un sentiment élevé, se reflétait ce courant d'exaltation mystique nouvellement introduit à Pétersbourg et qu'Alexis Alexandrovitch blâmait

auparavant ; cependant à l'heure actuelle ces paroles lui étaient douces.

— Je suis faible, anéanti, je n'ai rien prévu et maintenant je ne comprends plus rien !

— Mon ami ! répéta Lydie Ivanovna.

— Ce n'est pas la perte que je fais, non certes ! continua Alexis Alexandrovitch ; je ne regrette rien ; mais je ne puis me défendre d'un sentiment de honte pour la situation qui m'est faite. C'est mal, mais je n'y puis rien, rien...

— Ce n'est pas vous qui avez accompli ce grand acte de pardon que tout le monde admire, moi la première, c'est Lui, vivant dans votre cœur, aussi n'avez-vous pas à en rougir, dit la comtesse Lydie Ivanovna en levant des yeux pleins d'enthousiasme.

Alexis Alexandrovitch fronça les sourcils, et joignant les mains se mit à faire craquer ses doigts.

— Si vous saviez tous les détails ! dit-il de sa voix perçante. Les forces de l'homme ont des limites, comtesse, et j'ai atteint la limite des miennes. Toute la journée d'aujourd'hui s'est passée en arrangements domestiques *résultant* (il appuya sur le mot) de ma nouvelle situation solitaire ; les domestiques, la gouvernante, les comptes... tout cela me brûle à petit feu ; je n'ai pas la force de le supporter. Hier, pendant le dîner, j'ai failli n'y pas tenir... Je ne pouvais supporter

le regard de mon fils. Il n'osait pas me faire de questions et moi je n'osais pas le regarder. Il avait peur de moi... Et ce n'est rien encore...

Alexis Alexandrovitch voulut parler de la facture qu'on avait apportée, mais sa voix trembla et il s'arrêta. Cette facture sur papier bleu, pour un chapeau et des rubans, il n'y pouvait songer sans s'apitoyer sur lui-même.

— Je comprends, mon ami ; je comprends tout, dit la comtesse Lydie Ivanovna. L'aide et la consolation, vous ne les trouverez pas en moi, mais si je suis venue, c'est pour vous offrir mes services, essayer de vous délivrer de ces petits soucis misérables. Je comprends qu'il faut ici une femme pour donner des ordres. Me permettez-vous de le faire ?

Alexis Alexandrovitch se tut et lui serra la main avec reconnaissance.

— Nous nous occuperons tous deux de Serge. Je ne suis pas très entendue quant aux choses de la vie pratique, mais je m'y mettrai. Je serai votre intendante. Ne me remerciez pas ; je ne le fais pas de moi-même.

— Comment ne pas vous remercier ?

— Mais, mon ami, ne cédez pas au sentiment dont vous parliez tout à l'heure ; n'ayez pas honte de ce qui est le plus haut degré de la perfection chrétienne. « *Celui qui s'abaisse sera élevé.* » Et ne me remerciez pas. C'est Lui qu'il faut remercier, c'est à Lui qu'il faut demander l'aide. En Lui seul

nous trouverons la paix, la consolation, l'amour.

Elle leva les yeux au ciel, et, à son silence, Alexis Alexandrovitch comprit qu'elle priait.

Toutes ces expressions qui autrefois semblaient à Alexis Alexandrovitch non seulement désagréables mais inutiles, maintenant lui paraissaient consolantes, naturelles. Il n'approuvait pas l'exaltation à la mode. Il était croyant, mais la religion l'intéressait principalement au point de vue politique, aussi les nouveaux enseignements lui étaient-ils antipathiques par principe, précisément parce qu'ils ouvraient la voie à la discussion et à l'analyse. Auparavant il se montrait très froid et même hostile à cette nouvelle doctrine, ne discutait jamais avec la comtesse Lydie Ivanovna qui en était enthousiasmée, et évitait toute conversation sur ce sujet. Mais cette fois il la laissa parler avec plaisir, sans la contredire.

— Je vous suis très reconnaissant pour vos paroles et vos actes, dit-il quand elle eut fini de prier.

La comtesse serra de nouveau les mains de son ami :

— Maintenant je me mets à l'œuvre, dit-elle avec un sourire, essuyant les traces de larmes sur son visage. Je vais voir Serge, et je ne m'adresserai à vous que dans les cas graves.

Elle se leva et sortit.

La comtesse Lydie Ivanovna se rendit près de Serge; et là, tout en baignant de ses larmes les

joues de l'enfant effrayé, elle lui apprit que son père était un saint et que sa mère était morte.

La comtesse tint sa promesse et se chargea effectivement de tous les soins de la maison d'Alexis Alexandrovitch.

Mais elle n'avait point exagéré en disant qu'elle n'entendait rien aux choses pratiques. Ses ordres ne pouvaient raisonnablement s'exécuter et Korneï, le valet de pied d'Alexis Alexandrovitch, devait toujours les changer, si bien qu'il eût peu à peu le gouvernement de la maison ; et, avec de grandes précautions, pendant la toilette de son maître, il lui rapportait tout ce qu'il jugeait utile de lui faire savoir. Néanmoins l'intervention de la comtesse Lydie Ivanovna n'était pas sans utilité ; son affection et son estime furent pour Alexis Alexandrovitch un soutien moral, et à sa grande joie, elle parvint presque à le convertir à la religion chrétienne, c'est-à-dire à faire d'un croyant indifférent un chaleureux défenseur de la nouvelle interprétation de la doctrine chrétienne qui se répandait depuis peu à Pétersbourg.

Cette conversion n'était pas difficile. Alexis Alexandrovitch, comme la comtesse, comme tous ceux qui partageaient les idées nouvelles, était dénué d'une imagination profonde, c'est-à-dire de cette faculté de l'âme, grâce à laquelle les mirages de l'imagination exigent pour se faire accepter une certaine conformité avec la réalité.

Ainsi il ne voyait rien d'impossible à ce que la mort existât pour les incrédules et non pour lui ; à ce que le péché fût exclu de son âme parce qu'il possédait une foi entière dont lui-même était juge, et à ce que, dès ce monde, il pût considérer son salut comme certain.

Il est vrai que la légèreté, l'erreur de cette doctrine le frappaient par moments, il sentait alors combien la joie causée par l'irrésistible sentiment qui l'avait poussé au pardon était supérieure à celle qu'il éprouvait maintenant que le Christ habitait son âme, et qu'il pensait exécuter sa volonté en signant des papiers. Mais Alexis Alexandrovitch avait besoin de penser ainsi ; dans son humiliation il lui était nécessaire de se placer à cette hauteur imaginaire d'où lui-même, méprisé de tous, pouvait mépriser les autres ; et il s'y tenait comme à une planche de salut.

La comtesse Lydie Ivanovna, jeune fille d'un naturel très exalté, avait été mariée fort jeune à un viveur riche, noble, bon enfant et très débauché. Dès le second mois de leur mariage, son mari la quitta, répondant à ses effusions de tendresse par un sourire ironique, méchant même, que ne pouvaient s'expliquer les personnes qui connaissaient le bon cœur du comte et ne voyaient aucun défaut dans l'enthousiaste Lydie. Depuis lors les époux, sans être divorcés, vivaient chacun de leur côté, et quand le mari rencontrait sa femme, il l'accueillait toujours avec une raillerie amère que nul ne pouvait comprendre.

La comtesse Lydie Ivanovna avait depuis longtemps renoncé à adorer son mari, mais depuis, elle ne cessait d'être amoureuse de quelqu'un et même de plusieurs personnes à la fois, hommes et femmes,

généralement de ceux qui attiraient l'attention d'une façon quelconque. Ainsi, elle s'éprit de tous les nouveaux princes et nouvelles princesses qui s'alliaient à la famille impériale; puis elle aima successivement un métropolitain, un vicaire, et un prêtre; ensuite un journaliste, trois slavophiles, Komissarov, puis un ministre, un docteur, un missionnaire anglais et enfin Karénine.

Toutes ces affections, qui passaient par différentes phases de chaleur ou de refroidissement, ne l'empêchaient pas d'entretenir les relations les plus nombreuses et les plus compliquées, tant à la cour que dans le monde. Mais quand après son malheur elle prit Karénine sous sa protection, qu'elle s'occupait de ses affaires domestiques et de la direction de son âme, elle comprit alors qu'elle n'avait jamais sincèrement aimé que lui et que toutes ses autres affections n'étaient qu'illusoires.

Le sentiment qu'elle éprouvait maintenant pour Karénine lui semblait plus fort que tous ses sentiments anciens. En analysant ce sentiment et le comparant aux anciens, elle se rendait compte qu'elle ne se serait pas éprise de Komissarov s'il n'eût sauvé la vie de l'empereur, ni de Ristitch-Koudjitski, si la question slave n'avait pas existé; tandis qu'elle aimait Karénine pour lui-même, pour sa grande âme incomprise, pour les sons flûtés de sa voix qu'elle trouvait charmants, pour son parler lent, son regard fatigué, son caractère,

ses mains blanches et molles aux veines gonflées. Non seulement elle se réjouissait à l'idée de le voir, mais encore elle cherchait sur son visage un indice de l'impression qu'elle faisait sur lui. Elle voulait lui plaire autant par sa personne que par sa conversation. C'était pour lui qu'elle s'occupait maintenant de sa toilette plus qu'elle ne l'avait jamais fait. Elle s'imaginait parfois ce qui aurait pu être si tous les deux eussent été libres. Elle rougissait d'émotion quand il entrait, et ne pouvait retenir un sourire charmé quand il lui disait quelques paroles aimables.

Depuis plusieurs jours la comtesse Lydie Ivanovna était vivement troublée : elle avait appris le retour à Pétersbourg d'Anna et de Vronski. Il fallait épargner à Alexis Alexandrovitch une rencontre avec elle ; il fallait même lui éviter le tourment de savoir que cette odieuse femme se trouvait dans la même ville que lui et pouvait à chaque instant le rencontrer. Par des connaissances, Lydie Ivanovna s'enquit des intentions de ces *vilaines gens*, comme elle appelait Anna et Vronski et elle tâcha de guider, tous ces jours, les mouvements de son ami pour qu'il ne les rencontrât pas. Un jeune avocat, ami de Vronski, qui lui donnait ces renseignements, espérant obtenir par elle une concession de chemin de fer, lui apprit qu'ils avaient arrangé leurs affaires et comptaient partir le lendemain.

Lydie Ivanovna commençait à se rassurer quand,

le lendemain matin on lui apporta un billet dont, à son horreur, elle reconnut aussitôt l'écriture ; c'était celle d'Anna Karénine. L'enveloppe de long format, en papier épais, jaune, portait un grand monogramme, et le billet était parfumé.

— Qui l'a apporté ?

— Un commissionnaire de l'hôtel.

Longtemps la comtesse resta debout sans avoir le courage de s'asseoir pour lire cette lettre ; l'émotion lui valut presque un accès d'asthme, dont elle souffrait. Enfin, lorsqu'elle fut calmée, elle ouvrit le billet écrit en français et lut :

« Madame la comtesse,

« Les sentiments chrétiens dont votre âme est remplie me donnent l'audace impardonnable, je le sens, de vous écrire. Je suis malheureuse d'être séparée de mon fils, et demande en grâce de le voir une seule fois avant mon départ. Pardonnez-moi de me rappeler à vous. Si je ne m'adresse pas directement à Alexis Alexandrovitch, c'est pour ne pas donner à cet homme généreux la douleur de se souvenir de moi. Connaissant votre amitié pour lui, je sais que vous me comprendrez. M'enverrez-vous Serge, ou préférez-vous que je vienne à l'heure indiquée, ou me ferez-vous savoir où et dans quel endroit je pourrai le voir ? Un refus me semble impossible quand je songe à la générosité de celui à qui il appartient de décider. Vous ne

sauriez vous imaginer combien je désire revoir mon enfant, ni par conséquent comprendre l'étendue de ma reconnaissance pour l'appui que vous voudrez bien me prêter.

« ANNA. »

Tout dans ce billet irritait la comtesse Lydie Ivanovna : son contenu, les allusions à la magnanimité de son mari et surtout le ton dégagé qu'elle y croyait voir.

— Il n'y a pas de réponse, dit d'un ton d'autorité la comtesse Lydie Ivanovna, et ouvrant aussitôt son buvard elle écrivit à Alexis Alexandrovitch qu'elle espérait le voir à une heure, à la réception impériale.

« Il me faut vous entretenir d'une affaire grave et triste. Là nous conviendrons du lieu où nous pourrons nous voir. Le mieux serait chez moi, où je ferai préparer *votre* thé. C'est indispensable. *Il* nous impose sa croix ; mais *Il* donne la force de la porter », ajouta-t-elle pour le préparer un peu.

La comtesse Lydie Ivanovna écrivait deux ou trois billets par jour à Alexis Alexandrovitch. Elle aimait ce moyen qui donnait à leurs relations un caractère à la fois élégant et mystérieux qu'elles n'avaient pas en réalité.

Les félicitations étaient terminées. Tous, en se retirant, causaient des dernières nouvelles, des décorations accordées ce jour-là, des mutations de quelques hauts fonctionnaires.

— Il ferait beau voir la comtesse Marie Borissovna au ministère de la guerre et la princesse Vatkovsky chef de l'état-major, disait d'une voix douce un petit vieillard grisonnant en uniforme chamarré, à une grande et belle demoiselle d'honneur qui le questionnait sur les nouveaux changements.

— Dans ce cas, je serais aide de camp, répondit la demoiselle en souriant.

— Votre poste est déjà trouvé. Vous êtes aux Cultes et on vous donne pour aide Karénine.

— Bonjour, prince ! dit le vieillard, serrant la main à quelqu'un qui s'approchait de lui.

— Que disiez-vous de Karénine? demanda le prince.

— Lui et Poutiatov ont été décorés de l'ordre d'Alexandre Newsky.

— Je croyais qu'il l'était déjà.

— Non, regardez-le, dit le vieillard, en désignant de son tricorne brodé, Karénine en uniforme de cour, qui, avec son nouveau cordon rouge en sautoir, se tenait dans l'embrasure d'une porte avec un des membres très influents du conseil de l'Empire. — Il est heureux et content comme un kopek de plomb, ajouta-t-il en s'arrêtant pour serrer la main d'un bel et athlétique chambellan.

— Il a vieilli, dit le chambellan.

— Les soucis. Il passe sa vie à écrire des projets. Tenez, en ce moment, il ne lâchera pas ce malheureux avant de lui avoir expliqué tout point par point.

— Comment, vieilli? Il fait des passions. La comtesse Lydie Ivanovna doit être jalouse de sa femme.

— Je vous en prie, ne dites pas de mal de la comtesse.

— Y a-t-il du mal à être éprise de Karénine?

— Madame Karénine est-elle vraiment ici?

— C'est-à-dire pas au Palais, mais à Pétersbourg, je l'ai rencontrée hier avec Alexis Vronskï, bras dessus bras dessous, à la grande Morskaïa.

— C'EST UN HOMME QUI N'A PAS... commença le chambellan, mais il s'interrompt pour faire place

et saluer au passage une personne de la famille impériale.

Tandis qu'on causait ainsi d'Alexis Alexandrovitch, le critiquant, le ridiculisant, lui, barrait le chemin à un membre du conseil de l'Empire qu'il ne voulait pas lâcher avant de lui avoir exposé son projet financier.

Presque en même temps qu'il avait été abandonné par sa femme, Alexis Alexandrovitch s'était trouvé dans une situation pénible pour un fonctionnaire, il avait vu s'arrêter la marche ascendante de sa carrière. Lui-même ne se rendait peut-être pas compte qu'elle était terminée, mais tous le voyaient.

Était-ce le conflit avec Strémov, ou ses malheurs conjugaux, ou tout simplement était-il arrivé à la limite qui lui était assignée, mais pour tous, il était devenu évident que sa carrière était finie. Il occupait un poste important, il faisait toujours partie d'un grand nombre de commissions et de comités, mais il paraissait avoir donné tout ce qu'il pouvait et être de ceux dont on n'attend plus rien. Quoi qu'il dit, ou proposât, on l'écoutait comme quelque chose d'usé et d'inutile. Mais Alexis Alexandrovitch ne le sentait pas ; au contraire, étant écarté de la participation directe dans l'activité gouvernementale, il voyait mieux que jamais les fautes et les erreurs des actes d'autrui, et croyait de son devoir d'indiquer les moyens de les corriger. Peu après sa séparation d'avec sa femme, il se mit à

écrire le projet sur les nouveaux tribunaux, le premier de tous ceux qu'il devait composer sur les branches les plus diverses de l'administration.

Alexis Alexandrovitch non seulement ne remarquait pas sa situation désespérée dans le service, non seulement il n'en était pas attristé, mais plus que jamais il était content de lui-même : « Celui qui a une femme songe aux biens terrestres, pour plaire à sa femme, celui qui n'en a pas ne se soucie que des choses divines, ne songe qu'à plaire à Dieu », a dit l'apôtre Paul, et Alexis Alexandrovitch qui dans toutes les circonstances de sa vie prenait maintenant pour guide les saintes Écritures, se rappelait souvent ce texte. Il lui semblait que resté sans femme, seul avec ses projets, il servait Dieu mieux qu'auparavant.

L'impatience évidente du membre du conseil de l'Empire qui désirait le quitter ne troublait pas Alexis Alexandrovitch. Il ne cessa d'exposer son projet que quand son interlocuteur profitant du passage d'un des membres de la famille impériale s'esquiva.

Resté seul, Alexis Alexandrovitch baissa la tête, se recueillant, puis, jetant un regard distrait autour de lui, il se dirigea vers la sortie où il pensait rencontrer la comtesse Lydie Ivanovna.

« Comme ils ont l'air forts et bien portants ! », se dit-il en regardant le superbe chambellan aux favoris peignés, parfumés, et le cou rouge du prince en

uniforme devant qui il devait passer. « Il n'est que trop vrai, tout est mal en ce monde », pensa-t-il, regardant encore une fois les mollets du chambellan.

Alexis Alexandrovitch avançait sans se hâter, de l'air fatigué et digne qui lui était ordinaire ; il salua les messieurs qui parlaient de lui, et, regardant la porte, chercha des yeux la comtesse Lydie Ivanovna.

— Alexis Alexandrovitch ! cria le petit vieillard dont les yeux brillaient méchamment, tandis que Karénine passait près de lui en le saluant froidement, je ne vous ai pas encore félicité, et il désigna la nouvelle décoration.

— Je vous remercie, répondit Alexis Alexandrovitch. Quel *beau* jour ! ajouta-t-il appuyant selon son habitude sur le mot beau.

Il savait que ces messieurs se moquaient de lui, mais n'attendant d'eux que des sentiments hostiles, il y était indifférent.

Apercevant les épaules jaunes de la comtesse Lydie Ivanovna qui entrait, et ses beaux yeux pensifs, Alexis Alexandrovitch eut un léger sourire qui découvrit ses dents blanches et il s'avança vers elle.

La toilette de Lydie Ivanovna lui avait coûté un grand effort d'imagination, comme toutes celles que dans ces derniers temps elle se composait, car elle poursuivait un but bien différent de celui qu'elle se

proposait trente ans auparavant. Jadis elle ne songeait qu'à se parer, et le plus possible, maintenant elle cherchait à éviter le ridicule du contraste entre sa toilette et sa personne. Vis-à-vis d'Alexis Alexandrovitch, elle atteignait son but : elle lui paraissait attrayante. Pour lui elle était dans la foule brutale et moqueuse qui l'entourait l'unique refuge où il pût trouver de la bienveillance et de l'affection.

Franchissant la ligne des regards moqueurs, il se dirigeait tout naturellement vers son regard amoureux, comme la plante vers la lumière.

— Je vous félicite, dit-elle, portant son regard sur le ruban.

Retenant un sourire de plaisir, il souleva les épaules et ferma les yeux, comme pour dire que cela ne lui donnait aucune joie. La comtesse Lydie Ivanovna savait bien que cette distinction, sans qu'il en voulût convenir, était une de ses joies les plus vives.

— Que fait notre ange ? demanda-t-elle, pensant à Serge.

— Je ne puis dire que j'en sois très satisfait, répondit Alexis Alexandrovitch en soulevant les sourcils et ouvrant les yeux. Sitnikov ne l'est pas davantage (c'était le pédagogue chargé de l'éducation mondaine de Serge). Comme je vous le disais, je trouve en lui une certaine froideur pour les questions essentielles qui doivent toucher toute âme humaine et celle d'un enfant.

Et Alexis Alexandrovitch aborda le sujet qui après le service l'intéressait le plus : l'éducation de son fils.

Quand, avec l'aide de Lydie Ivanovna, Alexis Alexandrovitch s'était rattaché à la vie et à l'activité, il avait senti que son devoir était de s'occuper de l'éducation de son fils. Jamais jusque-là les questions d'éducation ne l'avaient intéressé, et il dut consacrer un certain temps à l'étude théorique de la question. Après avoir étudié un grand nombre d'ouvrages d'anthropologie, de pédagogie et de didactique, il composa un plan d'études que le meilleur instituteur de Pétersbourg fut ensuite chargé de mettre en pratique. Mais lui-même s'en occupait toujours.

— Oui, mais le cœur ? Il a le cœur de son père, et avec un cœur pareil, un enfant ne peut être mauvais, dit Lydie Ivanovna d'un air enthousiaste.

— Peut-être... Pour moi, je remplis mon devoir, c'est tout ce que je puis faire.

— Vous viendrez chez moi ? demanda Lydie Ivanovna après un moment de silence, nous avons à causer d'une chose triste pour vous. J'aurais donné tout au monde pour vous épargner certains souvenirs, d'autres ne pensent pas de même. J'ai reçu une lettre d'elle. Elle est ici, à Pétersbourg.

Alexis Alexandrovitch tressaillit au souvenir de sa femme, mais aussitôt son visage reprit cette expression de mortelle immobilité qui indiquait

son impuissance absolue en pareille occurrence.

— Je m'y attendais, dit-il.

La comtesse Lydie Ivanovna le regarda avec exaltation et devant cette magnanimité des larmes d'attendrissement parurent dans ses yeux.

Quand Alexis Alexandrovitch entra dans le boudoir de la comtesse Lydie Ivanovna, décoré de portraits et de porcelaines anciennes, il n'y trouva pas la maîtresse de la maison. Elle changeait de toilette.

La table ronde était recouverte d'une serviette et un service à thé chinois y était posé près d'une bouilloire à esprit-de-vin en argent.

Alexis Alexandrovitch examina distraitement les nombreux portraits qu'il connaissait, qui ornaient la chambre, puis s'assit près de la table et y prit un évangile. Le frôlement de la robe de soie de la comtesse vint le distraire.

— Eh bien, nous allons nous asseoir et causer tranquillement en prenant le thé, dit la comtesse Lydie Ivanovna avec un sourire ému, se glissant entre la table et le divan.

Après quelques mots destinés à le préparer, la comtesse Lydie Ivanovna, en soupirant profondément et rougissant, lui remit le billet qu'elle avait reçu.

Il le lut et garda longtemps le silence.

— Je ne me crois pas le droit de lui refuser, dit-il enfin timidement, en levant les yeux.

— Mon ami ! vous ne voyez le mal nulle part !

— Au contraire, je trouve que tout est mal. Mais serait-il juste de...

Son visage exprimait l'indécision, le désir d'un conseil, d'un appui, d'un guide dans une question aussi délicate.

— Non, interrompit Lydie Ivanovna. Il y a des limites à tout. Je comprends l'immoralité, dit-elle sans aucune sincérité car elle n'avait jamais pu comprendre pourquoi les femmes pouvaient être immorales, mais ce que je ne comprends pas, c'est la cruauté. Et envers qui ? Envers vous ? Comment peut-elle rester dans la même ville que vous ? Non, vivrait-on des siècles qu'on aurait toujours à apprendre, et moi, j'apprends tous les jours à comprendre votre grandeur d'âme et son indignité.

— Qui de nous jettera la première pierre ? dit Alexis Alexandrovitch évidemment content du rôle qu'il jouait. J'ai tout pardonné et c'est pourquoi je ne puis la punir de ce qui est un besoin de son cœur, son amour pour son fils...

— Est-ce bien de l'amour, mon ami ? Est-ce bien

sincère ? Admettons, puisque vous avez pardonné, que vous pardonniez encore, mais avons-nous le droit de troubler l'âme de cet ange ? Il la croit morte. Il prie pour elle et demande à Dieu de lui pardonner ses péchés... Et c'est le mieux... Que penserait-il maintenant ?

— Je n'y avais pas songé, dit Alexis Alexandrovitch reconnaissant la justesse de ces paroles.

La comtesse Lydie Ivanovna se couvrit le visage de ses mains et se tut... Elle priait.

— Si vous demandez mon avis, dit-elle enfin, découvrant son visage, vous ne donnerez pas cette permission. Ne vois-je pas combien vous souffrez, combien tout cela ravive vos blessures ? Mais supposons que, comme toujours, vous fassiez abstraction de vous-même, à quoi cela peut-il mener ? Vous vous préparez de nouvelles souffrances et un trouble pour l'enfant ! S'il restait en elle quelque sentiment humain, elle ne demanderait pas cela. Non, sans aucune hésitation, je ne vous le conseille pas, et si vous me le permettez, je lui répondrai.

Alexis Alexandrovitch y consentit et la comtesse Lydie Ivanovna écrivit la lettre suivante :

« Madame,

« Votre souvenir peut amener votre fils à poser des questions auxquelles on ne saurait répondre sans obliger l'enfant à juger ce qui doit rester sacré pour lui. Vous voudrez donc bien comprendre

le refus de votre mari dans un esprit de charité chrétienne. Je prie le Tout-Puissant de vous être miséricordieux.

« Comtesse LYDIE. »

Cette lettre atteignit le but secret que la comtesse Lydie Ivanovna se cachait à elle-même : elle blessa Anna jusqu'au fond de l'âme.

De son côté, Alexis Alexandrovitch rentra chez lui troublé et ne put reprendre ses occupations habituelles ni retrouver la paix d'un homme qui croit posséder la grâce et tenir son salut.

La pensée de cette femme si coupable envers lui et pour qui il s'était montré si généreux, comme le lui disait la comtesse Lydie Ivanovna, n'aurait pas dû le troubler, et cependant il n'était pas tranquille. Il ne comprenait rien à ce qu'il lisait et ne parvenait pas à chasser de son esprit les souvenirs pénibles de ses relations avec sa femme, des fautes dont il lui semblait maintenant s'être rendu coupable envers elle. Il éprouvait une sorte de remords en se rappelant la façon dont il avait accepté l'aveu d'infidélité que lui avait fait sa femme au retour des courses, et surtout le fait de n'avoir exigé d'elle que le respect des convenances au lieu de provoquer son rival. Il était également tourmenté par le souvenir de la lettre écrite à sa femme, par son pardon inutile, et par les soins donnés à l'enfant

d'un autre. Tout cela brûlait son cœur de honte et de remords.

Maintenant, en fouillant son passé, en se rappelant les paroles maladroites par lesquelles, après de longues hésitations, il lui avait proposé un accommodement, il éprouvait ce même sentiment de honte et de remords.

« Mais en quoi suis-je donc coupable ? » se disait-il. Et cette question lui en suggérait une autre : « Tous ces hommes, ces Vronskī, ces Oblonski, ces chambellans aux mollets rebondis, comment sentent-ils, comment aiment-ils, comment se marient-ils ? » Et il évoquait une série de ces êtres vigoureux, sûrs d'eux-mêmes, forts, qui avaient toujours attiré sa curiosité et son attention.

Il essayait de chasser ces pensées, de se convaincre qu'il ne vivait pas pour la vie temporaire d'ici-bas mais pour la vie éternelle, qu'en son âme régnaient la paix et l'amour. Néanmoins le fait d'avoir commis des fautes, ainsi qu'il se l'imaginait, dans cette vie temporaire et misérable, le faisait souffrir comme si le salut éternel auquel il croyait n'eût été qu'une chimère. Heureusement la tentation ne fut pas longue, et bientôt reparurent dans l'âme d'Alexis Alexandrovitch ce calme et cette élévation qui lui permettaient d'oublier ce qu'il voulait éloigner de sa pensée.

— Eh bien, Kapitonitch ! dit Sérioja rentrant rouge et content de la promenade, la veille de son jour de naissance, et donnant sa petite pelisse au vieux suisse qui souriait au petit bonhomme du haut de sa grande taille. — Est-ce que cet employé aux joues bandées est revenu ? Est-ce que père l'a reçu ?

— Oui, il l'a reçu. A peine le chef de cabinet est-il arrivé que je l'ai annoncé, répondit le suisse en clignant gaîment d'un œil. Permettez-moi de prendre votre paletot.

— Serge ! appela le précepteur, arrêté devant la porte qui conduisait aux appartements intérieurs ; enlevez vous-même votre pelisse !

Mais Serge, quoiqu'il entendît la voix grêle de son précepteur, n'y faisait aucune attention. Il était debout près du suisse, accroché d'une main

à ses aiguillettes et le regardait bien en face.

— Et papa a-t-il fait ce qu'il demandait ?

Le suisse fit de la tête un signe affirmatif.

Cet employé aux joues bandées, qui était revenu sept fois pour voir Alexis Alexandrovitch, intéressait Serge et le suisse. Serge l'avait rencontré dans le vestibule et l'avait entendu supplier le suisse d'une voix plaintive de le faire recevoir, disant qu'il ne lui restait qu'à mourir avec ses enfants. Puis il l'avait rencontré une autre fois et dès lors s'intéressait à lui.

— Avait-il l'air content ? interrogea-t-il.

— Je crois bien. Il est parti presque en dansant.

— A-t-on apporté quelque chose ? demanda Serge après un moment de silence.

— Oui, monsieur, répondit à voix basse le suisse en hochant la tête ; on a apporté quelque chose de la part de la comtesse.

Serge comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un cadeau pour son anniversaire.

— Que dis-tu ? Où ?

— Korneï l'a apporté chez votre papa ; ce doit être une belle chose.

— De quelle grandeur ? Comme ça ?

— Un peu moins ; mais c'est beau.

— Un livre ?

— Non, une machine quelconque. Allez, allez, Vassili Loukitch vous appelle, dit le suisse entendant venir le précepteur et détachant doucement la

petite main qui se tenait aux aiguillettes, et de la tête il lui indiqua M. Vounitch.

— Tout de suite, Vassili Loukitch ! dit Serge avec un sourire aimable et gracieux qui désarmait toujours le sévère Vassili Loukitch.

Serge était trop gai, tout ce qui l'entourait était trop agréable pour qu'il n'ait pas le désir de partager avec son ami le suisse la joie de famille que venait de lui apprendre la nièce de la comtesse Lydie pendant leur promenade au jardin d'été. Cette joie lui paraissait encore plus grande depuis qu'il y joignait celle du fonctionnaire et celle du cadeau. Il semblait à Sérïoja qu'en ce jour tout le monde devait être heureux et content.

— Sais-tu, papa a reçu la décoration d'Alexandre Newsky.

— Comment ne le saurais-je pas ? on est déjà venu le féliciter.

— Est-il content ?

— Comment ne pas être content de la faveur de l'empereur ? Cela veut dire qu'il l'a méritée, dit le vieux suisse gravement.

Sérïoja devint pensif, tout en continuant à examiner le suisse dont le visage lui était connu dans les moindres détails, le menton surtout entre les favoris blancs et que personne ne voyait aussi bien que Serge qui le regardait de bas en haut.

— Eh bien ! et ta fille ? y a-t-il longtemps qu'elle est venue ?

La fille du suisse faisait partie du corps de ballet.

— Elle ne peut pas venir un jour de travail ; elle a aussi ses leçons, et vous, monsieur, vous devez aussi aller étudier.

En rentrant dans sa chambre, Serge, au lieu de se mettre à ses devoirs, raconta à son précepteur ses suppositions sur le cadeau qu'on lui avait apporté ; ce devait être une locomotive.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

Mais Vassili Loukitch ne pensait qu'à la leçon de grammaire qui devait être préparée pour le professeur qu'on attendait à deux heures.

— Mais dites-moi seulement, Vassili Loukitch, demanda-t-il tout d'un coup, assis à sa table de travail et tenant son livre entre ses mains, qu'y a-t-il au-dessus d'Alexandre Newsky ? Vous savez que papa a reçu Alexandre Newsky ?

Vassili Loukitch répondit qu'au-dessus d'Alexandre Newsky il y a Vladimir.

— Et plus haut ?

— Au-dessus de tout, Saint-André.

— Et encore au-dessus ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas non plus ? Et Serge, appuyé sur sa main, se mit à réfléchir.

Ses méditations étaient très compliquées et variées. Il s'imaginait que son père allait peut-être recevoir du même coup les décorations de Vladimir

et de Saint-André, et qu'il serait, en conséquence, beaucoup plus indulgent pour la leçon d'aujourd'hui ; puis il se disait qu'une fois grand il recevrait toutes les décorations, même celles qu'on inventerait au-dessus de Saint-André. Dès qu'une décoration serait créée aussitôt il s'en rendrait digne.

Le temps se passa à ces réflexions et quand le professeur arriva, la leçon n'était pas prête, et le professeur parut non seulement mécontent mais affligé. Serge en fut peiné. Cependant il ne se sentait pas coupable ; il avait beau faire, la leçon n'entrait pas dans sa tête. Il paraissait et croyait comprendre ce que le professeur lui expliquait, mais dès qu'il était livré à lui-même il lui était impossible de se souvenir et de comprendre pourquoi tel mot était *adverbe*. Néanmoins il était triste d'avoir affligé son maître.

Saisissant le moment où le professeur, en silence, cherchait quelque chose dans le livre, il lui demanda :

— Michel Ivanovitch, quand sera votre fête ?

— Vous feriez mieux de penser à votre travail ; quelle importance un jour de fête a-t-il pour un être raisonnable ? C'est un jour comme un autre qu'il faut employer à travailler.

Serge regarda avec attention son professeur, examina sa barbe rare, ses lunettes, et se plongea dans des réflexions si profondes qu'il n'entendit rien de ce que lui expliqua le maître. Il sentait

que son professeur ne pouvait croire ce qu'il disait ; au ton dont il parlait, cela paraissait impossible. « Mais pourquoi s'entendent-ils tous pour dire de la même façon les choses les plus ennuyeuses et les plus inutiles ? Pourquoi celui-ci me repousse-t-il ? Pourquoi ne m'aime-t-il pas ? » se demandait-il avec tristesse sans trouver de réponse.

XXVII

Après la leçon du professeur vint celle du père. En l'attendant Serge, accoudé à sa table de travail, jouait avec son canif et se plongeait dans de nouvelles méditations.

Une de ses occupations favorites consistait à chercher sa mère pendant ses promenades. Il ne croyait pas à la mort, en général, et surtout à celle de sa mère, malgré les affirmations de la comtesse Lydie Ivanovna et de son père. Aussi, bien qu'on lui eût dit qu'elle était morte, la cherchait-il dans ses promenades. Chaque fois qu'il apercevait une femme forte, gracieuse, brune, son cœur se gonflait de tendresse, à tel point qu'il en suffoquait, des larmes lui venaient aux yeux, et il s'attendait à ce que cette dame s'approchât de lui, levât son voile. Alors il reverrait son visage ; elle sourirait, l'embrasserait ; il sentirait son parfum, la douce caresse de

sa main, et pleurerait de joie, comme un soir qu'il s'était roulé à ses pieds parce qu'elle le chatouillait et avait tant ri en mordillant sa main blanche couverte de bagues. Plus tard, quand, par hasard sa vieille bonne lui apprit que sa mère n'était pas morte, mais que son père et Lydie Ivanovna le disaient parce qu'elle était devenue méchante (il ne pouvait le croire parce qu'il l'aimait), il l'attendit et la chercha plus attentivement encore. Ce jour-là, au Jardin d'été, il avait aperçu une dame en voile lilas, et pensant que c'était elle, son cœur s'était mis à battre lorsqu'il la vit prendre la même allée que lui. Mais cette dame n'arriva pas jusqu'à eux ; elle tourna quelque part et disparut. Aujourd'hui, Serge sentait sa tendresse pour sa mère plus vive que jamais, et pendant qu'il attendait son père et tailladait de son canif le bord de la table, les yeux brillants, il regardait devant lui et pensait à elle.

— Voilà votre père ! lui dit Vassili Loukitch.

Serge se leva vivement, s'approcha de son père, lui baisa la main, et le regarda attentivement, cherchant sur son visage quelque signe de satisfaction à propos de sa décoration d'Alexandre Newsky.

— As-tu fait une bonne promenade ? demanda Alexis Alexandrovitch, s'asseyant dans un fauteuil et approchant un volume de l'Ancien Testament qu'il ouvrit.

Quoiqu'Alexis Alexandrovitch eût souvent dit à Serge que tout chrétien devait connaître impertur-

blement l'Ancien Testament, il avait souvent besoin de consulter le livre, et Serge s'en apercevait.

— Oui, papa, je me suis beaucoup amusé, dit Serge s'asseyant de travers et se balançant, ce qui était défendu. J'ai vu Nadinka (une nièce de Lydie Ivanovna que celle-ci élevait) et elle m'a dit qu'on vous a donné une nouvelle décoration. En êtes-vous content, papa ?

— D'abord ne te balance pas ainsi, dit Alexis Alexandrovitch, et ensuite, sache que ce qui doit nous être cher, c'est le travail lui-même et non la récompense ; je voudrais te faire comprendre cela. Si tu ne recherches que la récompense, le travail te paraîtra pénible, mais si tu aimes le travail, ta récompense sera toute trouvée.

Et Alexis Alexandrovitch se rappela qu'en signant le même jour cent dix-huit papiers, il n'avait eu pour soutien, dans cette ingrate besogne, que le sentiment du devoir.

Les yeux de Serge, brillants de tendresse et de gaieté, s'éteignirent et s'abaissèrent sous le regard de son père. C'était ce même ton qu'il prenait toujours en lui parlant comme s'il se fût adressé à un de ces enfants imaginaires dont il est question dans les livres et auxquels Serge ne ressemblait en rien. Mais avec son père il s'efforçait de se rapprocher de ces enfants des livres.

— Tu me comprends, j'espère ? dit Alexis Alexandrovitch.

— Oui, papa, répondit Serge jouant l'enfant imaginaire.

La leçon consistait à réciter par cœur quelques versets de l'Évangile et à répéter le commencement de l'Ancien Testament. Serge savait assez bien les versets, mais tout à coup, il fut frappé de l'aspect du front de son père et s'embrouilla, mettant la fin d'un verset au commencement d'un autre.

Alexis Alexandrovitch conclut que Serge ne comprenait rien de ce qu'il récitait, et en fut irrité. Il fronça les sourcils et se mit à expliquer ce que Serge avait entendu maintes fois et ne pouvait retenir parce qu'il le comprenait trop clairement, à savoir que « subitement » est un adverbe. Serge effrayé regardait son père et ne pensait qu'à une chose : Faudrait-il lui répéter ces explications comme il l'exigeait parfois ? Cette crainte le troublait tellement qu'il ne comprenait plus rien. Mais son père ne le fit pas répéter et passa à la leçon d'histoire sainte. Serioja raconta bien les événements eux-mêmes, mais lorsqu'il dut expliquer ce qu'ils signifiaient, il ne put s'en tirer, bien qu'il eût été déjà puni une fois pour cette leçon. Le moment le plus mauvais, où il ne pouvait dire un mot, s'embrouillait, tailladait la table, se balançait sur sa chaise, fut celui où il dut réciter la série des patriarches d'avant le déluge. Parmi eux il ne se rappelait bien que d'Énoch, monté vivant au ciel. Il avait su tous les noms mais les avait oubliés et il se sou-

venait seulement de celui d'Enoch parce que c'était son personnage favori dans l'histoire sainte et qu'à son ascension aux cieux s'unissait dans sa tête une longue suite de pensées qui l'absorbaient complètement, tandis qu'il regardait fixement la chaîne de montre de son père et un bouton à demi déboutonné de son gilet.

Serge ne croyait point à la mort dont on lui parlait si souvent. Il n'admettait pas la mort de ceux qu'il aimait ; il n'admettait pas surtout que lui-même pût mourir ; c'était pour lui absolument impossible et incompréhensible.

Cependant on lui disait que tout le monde doit mourir ; il avait interrogé beaucoup de personnes en qui il avait foi et toutes disaient la même chose. Sa bonne elle-même, bien qu'à contre-cœur, le lui avait affirmé. Mais alors pourquoi Enoch n'était-il pas mort ? C'est donc que tous ne meurent pas. Pourquoi d'autres que lui ne mériteraient-ils pas de monter vivants au ciel comme lui ? pensait-il. Les méchants, c'est-à-dire ceux que Serge n'aimait pas, pouvaient mourir, mais les bons pouvaient bien être dans le cas d'Enoch.

— Eh bien, ces patriarches ?

— Enoch... Enos...

— Tu les as déjà nommés. C'est mal, Serge, très mal. Si tu ne cherches pas à t'instruire des choses essentielles à un chrétien, qu'est-ce donc qui t'occupera ? dit le père en se levant. Je suis mécon-

tent de toi et Piotr Ignatitch (c'était le principal professeur) n'en est pas plus satisfait. Je suis forcé de te punir.

Le père et le professeur étaient tous deux mécontents de Serge. En effet, il travaillait mal, et cependant ce n'était pas un enfant mal doué. Au contraire, il était bien supérieur à ceux que le maître lui donnait en exemples. Son père pensait qu'il ne voulait pas apprendre ce qu'on lui enseignait, mais en réalité il ne le pouvait pas parce que son âme avait des besoins très différents de ceux que lui supposaient son père et son professeur, et il luttait contre ses éducateurs. A neuf ans, ce n'était qu'un enfant, mais il connaissait son âme, elle lui était chère et il la défendait, comme la paupière protège l'œil, contre tous ceux qui voulaient y pénétrer sans la clef de l'amour. Ses maîtres lui reprochaient de ne pas vouloir apprendre, mais son âme brûlait du désir de savoir, et il s'instruisait auprès de Kapitonitch, de sa vieille bonne, de Nadinka, de Vassili Loukitch, et non avec ses professeurs.

Cette eau que le père et le professeur s'attendaient à voir couler sur la roue se frayait un chemin ailleurs et travaillait autre part.

Serge fut puni; on ne lui permit pas d'aller chez Nadinka, la nièce de Lydie Ivanovna, mais cette punition tourna à son profit. Vassili Loukitch était de bonne humeur et lui apprit à construire un petit

moulin à vent. La soirée se passa à travailler et à méditer sur le moyen de se servir d'un moulin pour tournoyer dans les airs en s'attachant aux ailes par les mains.

Durant toute la soirée Serge ne pensa point à sa mère, mais aussitôt au lit, il se la rappela et pria Dieu pour qu'elle cessât de se cacher et vînt le voir le lendemain, anniversaire de sa naissance.

— Vassili Loukitch ! Savez-vous ce que j'ai demandé à Dieu par-dessus le marché ?

— De mieux travailler.

— Non.

— De recevoir des jouets ?

— Non. Vous ne devinerez pas. C'est merveilleux, mais c'est un secret ! Si cela arrive, je vous le dirai. Vous ne devinez toujours pas ?

— Non, je ne peux pas deviner, dites-le-moi, dit Vassili Loukitch en souriant, ce qui lui arrivait rarement. Allons, couchez-vous, j'éteins la bougie.

— Sans bougie je vois bien mieux ce que j'ai demandé dans ma prière. Tiens, j'ai failli vous dire mon secret ! fit Serge en riant gaîment.

Une fois dans l'obscurité Serge crut entendre sa mère et sentir sa présence. Elle était près de lui et le couvait de son regard plein de tendresse. Puis, il vit des moulins, un canif, tout se confondit et il s'endormit.

XXVIII

Vronskī et Anna s'étaient arrêtés dans le meilleur hôtel de Pétersbourg : Vronskī se logea au rez-de-chaussée, et Anna au premier, dans un grand appartement de quatre pièces, avec l'enfant, la nourrice et la femme de chambre.

Dès le premier jour de son arrivée, Vronskī alla voir son frère; il rencontra chez celui-ci sa mère venue de Moscou pour ses affaires. Sa mère et sa belle-sœur le reçurent comme d'habitude, le questionnèrent sur son voyage à l'étranger, causèrent d'amis communs, mais ne soufflèrent mot de sa liaison avec Anna. Son frère, en venant le voir le lendemain matin, fut le premier à parler d'elle, et Alexis Vronskī en profita pour lui déclarer nettement qu'il considérait sa liaison avec madame Karénine comme un mariage, ayant l'espoir qu'il obtiendrait le divorce et qu'il l'épouserait, ajou-

tant qu'il la regardait comme sa femme aussi bien que n'importe quel époux légitime; et il le chargea de dire cela à sa femme et à leur mère.

— Le monde peut ne pas m'approuver, cela m'est indifférent, ajouta Vronski, mais si ma famille tient à rester en bons termes avec moi, il est nécessaire qu'elle entretienne des relations convenables avec ma femme.

Le frère aîné, toujours respectueux des opinions de son cadet, ne sachant trop s'il avait raison ou non, laissa le monde résoudre cette question délicate. Personnellement il n'y trouvait rien à redire et, avec Alexis, alla voir Anna.

Vronski, devant son frère comme devant tout le monde, disait *vous* à Anna, et son attitude envers elle était celle d'un ami intime, mais il était bien entendu que le frère connaissait leurs relations et ils causèrent ensemble du départ d'Anna pour la propriété de Vronski.

Malgré son expérience du monde, Vronski, en sa nouvelle situation, tombait dans une étrange erreur : lui qui mieux que tout autre devait comprendre que la société leur resterait fermée, se figura, par de vagues et bizarres considérations, que l'opinion publique, renonçant à de vieux préjugés, avait fait des progrès considérables (à son insu il était maintenant partisan de tout progrès), si bien que la question de leur admission dans la société ne se posait même plus. « Sans doute il ne

faut pas compter sur le monde officiel, pensait-il, mais nos parents, nos amis, comprendront les choses telles qu'elles sont. »

On peut rester assis plusieurs heures, les jambes pliées dans une certaine position, si l'on sait que rien n'empêche de les changer de place; mais dès qu'on sait qu'il est impossible de remuer, les contractions commencent, les jambes s'étendent dans la direction où l'on voudrait les allonger. C'est ce que ressentait Vronskï relativement à la société: convaincu, au fond de son âme, que la société leur était fermée, il essayait de voir si le monde n'avait pas changé et si on ne les recevrait pas, et bientôt il se convainquit que la société, ouverte pour lui personnellement, restait fermée devant Anna; comme au jeu de colin-maillard, les mains levées pour lui, s'abaissaient aussitôt devant Anna.

Une des premières femmes du monde qu'il rencontra à Pétersbourg fut sa cousine Betsy.

— Enfin! s'écria-t-elle joyeusement. Et Anna? Que je suis heureuse! Où êtes-vous descendus? J'imagine aisément combien Pétersbourg doit vous paraître horrible après votre charmant voyage à l'étranger. J'imagine votre lune de miel à Rome. Et le divorce? Est-ce arrangé?

Vronskï s'aperçut que cet enthousiasme tomba dès que Betsy apprit que le divorce n'était pas encore prononcé.

— Je sais qu'on me jettera la pierre, dit-elle,

mais je viendrai voir Anna, oui, absolument. Vous ne resterez pas longtemps ?

En effet, le jour même elle vint voir Anna, mais elle avait changé de ton. Elle semblait fière de son audace et désirait voir Anna apprécier cette preuve de sa fidélité et de son amitié. Elle ne resta guère que dix minutes, causant des nouvelles du jour ; et elle dit en partant :

— Vous ne m'avez toujours pas dit à quand le divorce. Mettons que moi, je jette mon bonnet pardessus les moulins, mais vous trouverez des collets-montés qui vous battront froid tant que vous ne serez pas mariés. Et maintenant c'est si simple ! Ça se fait. Ainsi vous partez vendredi ? Je regrette que nous ne puissions nous revoir d'ici là.

Le ton de Betsy aurait pu faire comprendre à Vronskī l'accueil que la société leur réservait ; il voulut cependant faire encore une tentative dans sa famille. Il ne comptait pas sur sa mère. Il savait bien que sa mère si ravie d'Anna à leur première rencontre, serait inexorable pour celle qui venait de briser la carrière de son fils, mais il fondait les plus grandes espérances sur Varia, la femme de son frère. Il était persuadé qu'elle ne lui jetterait pas la pierre et que tout simplement, tout naturellement, elle viendrait voir Anna.

Le lendemain de son arrivée, Vronskī se rendit chez elle et, la trouvant seule, il lui exposa nettement son désir.

— Tu sais, Alexis, combien je t'aime, et suis prête à faire tout pour toi, dit-elle, après l'avoir écouté, mais si je me tiens à l'écart, c'est que je ne puis être utile ni à toi, ni à Anna Arkadiévna (elle articula avec soin les deux noms). Ne crois pas, je t'en prie, que je me permette de la juger. Jamais. A sa place peut-être aurais-je agi comme elle. Je n'entre pas et ne veux entrer dans aucun détail, ajouta-t-elle timidement en voyant s'assombrir son visage ; mais il faut bien appeler les choses par leur nom. Tu désires que je lui fasse une visite, que je la reçoive chez moi, afin de la réhabiliter dans la société. Mais comprends donc que je ne puis le faire. Mes filles grandissent, et je suis forcée, à cause de mon mari, de vivre dans le monde. Suppose que j'aille chez Anna Arkadiévna, je ne puis l'inviter chez moi, ou je dois faire en sorte qu'elle n'y rencontre pas les personnes qui envisagent les choses autrement. Ce sera la blesser?... Je ne puis pas la relever...

— Mais je n'admets pas un instant qu'elle soit plus tombée que des centaines de femmes que vous recevez ! interrompit Vronskī encore plus sombre. Et il se leva, persuadé que la résolution de sa belle-sœur était inébranlable.

— Alexis, ne te fâche pas. Je t'en prie ! Ce n'est pas ma faute, dit Varia, le regardant avec un sourire craintif.

— Je ne t'en veux pas, dit-il, s'assombrissant de

plus en plus, mais je souffre doublement : je regrette notre amitié brisée, ou en tout cas affaiblie, car tu dois comprendre qu'il n'en saurait être autrement ; et il sortit sur ces mots.

Vronskī, comprenant enfin l'inutilité de nouvelles tentatives, résolut de rester quelques jours à Pétersbourg, comme dans une ville étrangère, et d'éviter tout rapprochement mondain, afin de ne pas affronter les froissements si pénibles pour lui.

Une des choses qui lui furent le plus pénibles, à Pétersbourg, fut d'entendre partout son nom associé à celui d'Alexis Alexandrovitch. Chaque conversation finissait par rouler sur lui, et il ne pouvait aller nulle part sans le rencontrer ; c'est du moins ce qu'il semblait à Vronskī, de même qu'une personne qui a un doigt malade croit le heurter à tout.

Le séjour à Pétersbourg était encore rendu plus pénible à Vronskī, par suite de l'attitude d'Anna ; celle-ci en effet se trouvait dans une disposition d'esprit nouvelle et étrange pour lui : tour à tour passionnée et froide, elle était toujours irritabile et énigmatique. Evidemment quelque chose qu'elle lui cachait, la tourmentait, et elle paraissait insensible aux froissements qui empoisonnaient la vie de Vronskī, et qu'avec sa finesse de perception ordinaire elle aurait dû sentir encore plus vivement que lui.

Le but essentiel de leur voyage, c'était pour Anna de revoir son fils. Depuis qu'elle avait quitté l'Italie, elle était possédée de cette idée et plus elle approchait de Pétersbourg, plus sa joie et son impatience grandissaient. Elle ne se demandait même pas comment elle y parviendrait, il lui paraissait tout naturel et tout simple de voir son fils quand elle serait dans la même ville que lui. Mais dès son arrivée à Pétersbourg, sa situation lui apparut très clairement et elle comprit la difficulté d'obtenir une entrevue.

Elle était à Pétersbourg depuis deux jours ; la pensée de son fils ne la quittait pas, mais elle ne l'avait pas encore vu. Aller tout droit chez son fils, au risque de se rencontrer avec Alexis Alexandrovitch ? Elle sentait qu'elle n'en avait pas le droit. On pouvait lui refuser l'entrée, lui faire

un affront. Ecrire à son mari ? Cette pensée seule lui était pénible et elle ne pouvait être tranquille qu'en l'oubliant. Voir son fils en promenade, en s'informant où il allait et à quelles heures, c'était peu pour elle. Elle s'était tellement préparée à cette rencontre, elle avait tant de choses à lui dire, tant de baisers à lui donner ! La vieille bonne de Serge aurait pu l'aider et lui donner un conseil, mais elle n'était plus chez Alexis Alexandrovitch. Elle perdit deux jours à la rechercher.

Ayant appris les relations suivies d'Alexis Alexandrovitch avec la comtesse Lydie Ivanovna, le troisième jour, elle se décida à lui écrire. Cette lettre où elle mentionnait intentionnellement la magnanimité de son mari, y faisant appel pour voir son fils, lui coûta beaucoup d'efforts ; mais elle savait que son mari verrait cette lettre et que, pour continuer son rôle d'homme magnanime, il accèderait à sa demande.

Le commissionnaire qui porta la lettre lui transmit la réponse la plus cruelle et la plus inattendue. Jamais elle ne se sentit aussi humiliée qu'après avoir rappelé le commissionnaire et entendu de lui le récit détaillé de la façon dont il avait été reçu, et de la phrase : « Il n'y a pas de réponse ! » qu'on lui avait jetée.

Anna se sentait offensée, humiliée, mais elle comprenait que, de son point de vue, la comtesse pouvait avoir raison. Sa douleur fut d'autant plus

vive qu'elle n'avait à qui la confier. Elle ne pouvait et ne voulait la partager avec Vronski. Elle savait que pour lui, bien qu'il fût l'auteur principal de son malheur, la rencontre avec son fils était une chose de peu d'importance. Elle savait qu'il ne pourrait jamais comprendre toute l'étendue de sa souffrance; elle savait surtout que le ton froid dont il en parlerait le lui ferait haïr, et elle craignait cela par-dessus tout. Aussi lui cachait-elle tout ce qui concernait son fils.

Restée à l'hôtel tout le jour, elle s'ingénia à inventer le moyen de voir son fils, et elle s'arrêta au parti d'écrire directement à son mari. Elle était en train d'écrire cette lettre, quand on lui remit le billet de Lydie Ivanovna. Le silence de la comtesse l'avait humiliée, cependant elle s'y était résignée; mais le billet, tout ce qu'elle y lut entre les lignes, cette malignité, en réponse à sa tendresse passionnée pour son fils, la révoltèrent, et elle cessa de s'accuser elle-même. « Quelle cruauté, quelle hypocrisie! dit-elle. Ils veulent me blesser et tourmenter l'enfant, et je les laisserais faire? Jamais! Elle est pire que moi; du moins moi, je ne mens pas! »

Aussitôt elle décida d'aller le lendemain, anniversaire de la naissance de Serge, chez son mari, d'acheter les domestiques, coûte que coûte, de voir son fils, et de mettre un terme aux mensonges horribles dont on troublait le malheureux enfant.

Elle alla acheter des jouets et fit son plan : elle viendrait le matin de bonne heure, à huit heures, avant qu'Alexis Alexandrovitch ne fût levé ; elle aurait l'argent tout prêt pour le suisse et le valet afin qu'on la laissât monter, sans lever son voile, se disant envoyée par le parrain de Serge pour déposer les jouets sur son lit. Elle ne préparait pas ce qu'elle dirait à son fils ; elle avait beau y penser, elle ne pouvait rien définir.

Le lendemain, vers huit heures du matin, Anna descendit de voiture, et sonna au grand perron de son ancienne demeure.

— Va donc voir qui est là. On dirait une dame, dit Kapitonitch qui n'était pas encore habillé, et, en paletot et galoche, regardait par la fenêtre la dame voilée qui se tenait près de la porte.

Dès que l'aide du suisse, un jeune garçon qu'Anna ne connaissait pas, eut entr'ouvert la porte, Anna entra et tirant de son manchon un billet de trois roubles, le lui glissa dans la main.

— Serioja... Serge Alexiévitich, prononça-t-elle, puis elle fit quelques pas en avant.

L'aide du suisse examina le billet, et arrêta la visiteuse à la seconde porte.

— Que désirez-vous ? dit-il.

Elle n'entendit pas ces paroles et ne répondit rien. Kapitonitch, remarquant le trouble de l'inconnue, s'avança lui-même vers elle, et la laissant franchir la porte lui demanda ce qu'elle désirait.

— Je viens de la part du prince Skorodoumov, voir Serge Alexiévitich, dit-elle.

— Il n'est pas encore levé, répondit le suisse, l'examinant attentivement.

Anna ne se serait jamais attendue à être ainsi troublée par l'aspect de cette antichambre qui n'avait rien de changé, par cette maison où elle avait vécu neuf ans. Des souvenirs doux et cruels l'un après l'autre s'éveillaient dans son âme, et un moment elle oublia pourquoi elle était là.

— Veuillez attendre, dit Kapitonitch en la débarrassant de sa pelisse.

A ce moment, il regarda son visage, la reconnut et sans mot dire la salua profondément.

— Que Votre Excellence veuille bien entrer, lui dit-il.

Elle essaya de parler, mais la voix lui manqua, et, jetant un regard suppliant au vieillard, d'un pas rapide, léger, elle gravit l'escalier. Kapitonitch la suivit en courant, cherchant à la rattraper, et tout penché en avant, il s'accrochait les pieds dans les marches.

— Le précepteur n'est peut-être pas encore habillé, je vais le prévenir.

Anna montait toujours l'escalier bien connu, ne comprenant pas ce que disait le vieillard.

— Par ici, à gauche, excusez le désordre. Il est maintenant dans l'ancien divan, disait le suisse

essoufflé. Que Votre Excellence veuille attendre un moment ; je vais regarder.

Et passant devant elle, il ouvrit une grande porte et disparut. Anna s'arrêta, attendant.

— Il vient de se réveiller, dit le suisse en sortant par la même porte.

Comme il parlait, Anna entendit un bâillement d'enfant et rien qu'au son de ce bâillement elle reconnut son fils et il lui sembla bien le voir devant elle.

— Laisse, laisse, va-t'en ! dit-elle, et elle franchit la grande porte.

A droite de la porte, sur le lit, un enfant en chemise de nuit était assis et s'étirait en bâillant. Ses lèvres se fermaient dans le sourire heureux du sommeil, et toujours souriant il retomba doucement sur son lit.

— Serioja ! murmura-t-elle s'approchant de lui sans être entendue.

Depuis qu'ils étaient séparés et dans les transports d'amour qu'elle ressentait pour lui tous ces derniers temps, elle revoyait toujours son fils à quatre ans, à l'âge où elle l'aimait le plus. Maintenant il n'était plus tel qu'elle l'avait quitté. Il avait grandi et amaigri. Quoi ! Comme son visage est maigre ! comme ses cheveux sont courts ! ses bras longs ! Comme il a changé depuis qu'elle l'a laissé ! mais c'est toujours lui, sa tête, ses lèvres, son cou, ses épaules larges.

— Serioja, répéta-t-elle à l'oreille de l'enfant.

Il se souleva de nouveau sur le coude et tourna la tête comme s'il cherchait à comprendre. Pendant quelques secondes il regarda sa mère qui était immobile devant lui, ensuite, tout d'un coup, il sourit de bonheur et les yeux à demi fermés par le sommeil, il se jeta non sur son oreiller mais dans ses bras.

— Sèrioja ! mon cher petit ! balbutia-t-elle suffoquant et serrant son petit corps potelé entre ses bras.

— Maman ! murmura-t-il, se retournant entre les bras de sa mère pour s'y appuyer de la façon la plus commode. Et toujours les yeux fermés, il saisit d'une main son épaule et s'y appuya, lui communiquant cet agréable parfum de sommeil et de chaleur propre aux enfants.

— Je savais bien, fit-il, entr'ouvrant les yeux, c'est mon jour de naissance ; je savais bien que tu viendrais. Je vais tout de suite me lever.

Et tout en parlant il se rendormait.

Anna le regardait avidement ; elle remarquait combien il avait grandi et changé en son absence. Elle reconnaissait avec peine ses jambes devenues si longues, ses joues allongées, ses cheveux courts bouclés sur la nuque qu'elle embrassait si souvent. Elle pressait tout cela et ne pouvait parler ; les larmes l'étouffaient.

— Pourquoi pleures-tu, maman ? demanda-t-il tout à fait réveillé... Maman, pourquoi pleures-tu ? répéta-t-il d'une voix plaintive.

— Je ne pleurerai plus... C'est de joie que je pleure... Il y a si longtemps que je ne t'ai vu... Je ne pleurerai plus... Je ne pleurerai plus, dit-elle, refoulant ses larmes et se détournant. — Maintenant tu vas t'habiller, fit-elle après un moment, et, sans quitter sa main, elle s'assit près de son lit sur une chaise où étaient préparés les vêtements... Comment t'habilles-tu sans moi ? Comment... Elle voulait parler simplement et gaîment mais n'y parvenait pas. Elle se détourna encore.

— Je ne me lave plus à l'eau froide, papa l'a défendu. Tu n'as pas vu Vassili Loukitch ? Il va venir. Tu es assise sur mes habits !

Et Serge éclata de rire. Elle le regarda et sourit.

— Maman, ma chérie ! s'écria-t-il en se jetant vers elle et l'embrassant, comme s'il eût mieux compris ce qui lui arrivait en la voyant sourire.

— Ote cela, dit-il, en lui prenant son chapeau. Et comme s'il la voyait pour la première fois sans chapeau, il se jeta de nouveau vers elle et l'embrassa.

— Qu'as-tu pensé de moi ? As-tu cru que j'étais morte ?

— Jamais je ne l'ai cru.

— Tu ne l'as pas cru, mon chéri ?

— Je savais, je savais bien ! dit-il, répétant sa phrase favorite, et, saisissant la main qui caressait sa chevelure, il en appuya la paume sur sa bouche et se mit à l'embrasser.

Vassili Loukitch, tout d'abord se demanda quelle était cette dame, car il était entré dans la maison après le départ d'Anna ; ayant appris que c'était la mère qui avait abandonné son mari, il hésita ne sachant s'il devait ou non en informer Alexis Alexandrovitch. Décidant enfin que son devoir strict était de faire lever Serge à l'heure indiquée, sans s'inquiéter de la présence de la mère ni de toute autre personne, il s'approcha de la porte et l'ouvrit.

Mais la vue des caresses de la mère et de l'enfant, le son de leurs voix et leurs paroles le firent changer d'avis. Il hocha la tête, soupira et referma la porte. « J'attendrai encore dix minutes », se dit-il, toussant légèrement et essuyant ses larmes.

Pendant ce temps-là, une vive émotion régnait parmi les domestiques de la maison. Tous savaient

que leur maîtresse était là, que Kapitonitch l'avait laissé entrer et qu'elle se trouvait dans la chambre de l'enfant ; ils savaient aussi que leur maître avait l'habitude d'entrer chaque matin dans la chambre de son fils à neuf heures, enfin tous comprenaient qu'une rencontre entre les deux époux était impossible et qu'il fallait l'éviter.

Korneï, le valet de chambre, descendit chez le suisse pour demander comment on l'avait introduite, et ayant appris que c'était Kapitonitch qui l'avait reçue et accompagnée, il réprimanda le vieillard. Le suisse garda d'abord un silence obstiné, mais quand Korneï déclara qu'il méritait d'être chassé, Kapitonitch bondit et s'approchant de lui avec des grands gestes, s'écria :

— Oui, tu ne l'aurais pas laissé entrer ! Moi, je l'ai servie dix ans, je n'ai eu d'elle que des faveurs et maintenant j'irais lui dire : Veuillez sortir ! Tu comprends la politique, toi. Ce que tu n'oublies pas, c'est de voler tes maîtres !

— Soldat ! répondit Korneï avec mépris et il se tourna vers la vieille bonne qui entraît en ce moment.

— Soyez juge, Marie Efimovna, il a laissé entrer madame sans rien dire à personne, et tout à l'heure, quand Alexis Alexandrovitch sera levé, il ira dans la chambre de son fils.

— Quelle affaire ! dit la bonne. Korneï Vassili, trouvez donc un prétexte quelconque pour retenir

monsieur tandis que moi, je courrai la prévenir et la faire sortir. Quelle affaire !

Quand la bonne entra dans la chambre, Serge racontait à sa mère qu'il était tombé avec Nadinka en glissant d'une montagne et qu'ils avaient fait trois culbutes. Elle écoutait le son de sa voix, regardait son visage, le jeu de sa physionomie. Elle touchait ses bras, mais ne comprenait pas ce qu'il disait. Il allait falloir partir, le quitter, elle ne comprenait, ne sentait que cela. Elle avait déjà entendu les pas de Vassili Loukitch qui s'approchait de la porte en toussotant, maintenant elle entendait s'approcher la bonne, mais incapable de se mouvoir et de parler, elle restait assise comme pétrifiée.

— Madame, murmura la bonne, s'approchant d'Anna et lui baisant la main et l'épaule. Voilà une joie envoyée de Dieu au garçon que nous fêtons aujourd'hui... Vous n'avez pas du tout changé.

— Ah ! ma chère ! Je ne vous savais pas à la maison, dit Anna, revenant à elle pour un moment.

— Il est vrai je ne demeure plus ici, j'habite chez ma fille, mais je suis venue ce matin pour féliciter Serge Alexiévitich.

La vieille se mit à pleurer et de nouveau baisa la main d'Anna.

Serge, les yeux brillants de joie, tenait d'une main sa mère, de l'autre sa bonne et trépinait de ses petits pieds nus sur le tapis. La tendresse de

sa chère vieille bonne pour sa mère le ravissait.

— Maman ! elle vient souvent me voir et quand elle vient... Mais il s'arrêta en remarquant que la bonne chuchotait quelque chose à sa mère et que le visage de celle-ci exprimait la frayeur et comme de la honte, ce qui ne lui allait pas du tout. Elle s'approcha de lui.

— Mon chéri, dit-elle.

Elle ne put prononcer le mot *adieu*, mais à l'expression de son visage, l'enfant comprit.

— Mon cher, mon cher Koutic ! murmura-t-elle employant un surnom qu'elle lui donnait quand il était tout petit. Tu ne m'oublieras pas... tu... Elle ne put achever.

Combien de choses elle regretta ensuite de n'avoir pas su lui dire, mais en ce moment elle ne savait et ne pouvait rien dire. Cependant Serge comprit tout. Il comprit qu'elle était malheureuse et qu'elle l'aimait. Il comprit même ce que la vieille bonne avait chuchoté. Il entendit les paroles : « tous les jours vers neuf heures », et il comprit qu'il était question de son père, que sa mère ne devait pas rencontrer. Il comprenait cela, mais une chose lui échappait : pourquoi son visage exprimait-il la crainte et la honte ? Elle n'était pas coupable et semblait avoir peur de lui, et avoir honte de quelque chose. Il aurait voulu faire une question qui aurait dissipé ses doutes, mais il n'osa pas, car il voyait sa mère souffrir et il avait pitié d'elle.

Il se serra contre elle en murmurant :

— Ne t'en va pas encore, il ne viendra pas si tôt.

Sa mère l'écarta d'elle un instant pour tâcher de voir s'il comprenait ce qu'il disait, et à l'expression craintive de son visage, elle lut que non seulement il parlait bien de son père, mais lui demandait ce qu'il en devait penser.

— Serioja, mon chéri, dit-elle, aime-le. Il est meilleur que moi et je suis coupable envers lui. Quand tu seras grand, tu comprendras.

— Personne n'est meilleur que toi ! s'écria désespérément l'enfant à travers ses larmes. Et s'accrochant aux épaules de sa mère, il la serra de toute la force de ses petits bras tremblants.

— Mon ange, mon chéri ! balbutia Anna, et elle se mit à pleurer elle-même comme un enfant.

A ce moment la porte s'ouvrit et Vassili Loukitch entra.

Du côté de l'autre porte on entendait déjà des pas ; la bonne effrayée murmura : « Le voilà ! » et tendit à Anna son chapeau.

Serge se laissa tomber sur son lit en sanglotant, se couvrant le visage de ses mains. Anna les lui écarta pour embrasser encore une fois son visage mouillé de larmes et sortit à pas rapides.

Alexis Alexandrovitch marchait à sa rencontre. Il l'aperçut, s'arrêta et baissa la tête.

Un instant auparavant elle affirmait qu'il était

meilleur qu'elle, cependant, le regard rapide qu'elle jeta sur toute la personne de son mari réveilla en elle un sentiment de dégoût et de colère envers lui et de jalousie par rapport à son fils. D'un mouvement rapide elle baissa son voile et presque en courant sortit de la chambre.

Dans sa hâte, elle n'avait pas pris le temps de sortir de la voiture les jouets qu'elle avait achetés la veille avec tant d'amour et de tristesse et les rapportait à l'hôtel.

Anna avait désiré vivement cette rencontre avec son fils, elle y avait pensé et s'y était préparée depuis longtemps, cependant elle ne s'attendait pas à l'émotion qu'elle lui causerait. Revenue dans sa chambre, à l'hôtel, elle se demanda pourquoi elle était là. « Oui, tout est fini, je suis seule », se dit-elle, et sans ôter son chapeau elle s'assit dans un fauteuil près de la cheminée. Ses yeux s'arrêtèrent fixement sur une pendule de bronze posée entre les fenêtres au-dessus d'une console et elle s'absorba dans ses réflexions.

La femme de chambre française qu'elle avait ramenée de l'étranger lui proposa de l'habiller. Elle la regarda avec étonnement et répondit : « Plus tard. » Un domestique vint lui demander si elle ne voulait pas du café, elle lui fit la même réponse.

La nourrice italienne entra à son tour, portant la petite fille qu'elle venait d'habiller. La petite, bien soignée, potelée, en apercevant sa mère lui sourit comme de coutume de sa petite bouche édentée, battant l'air de ses petites mains, à la façon d'un poisson agitant ses nageoires, et se mit à frapper les plis empesés de sa jupe brodée. Il était impossible de lui résister, de ne pas l'embrasser, de lui refuser le doigt auquel elle s'accrochait avec des cris de joie en s'élançant de tout son corps, impossible de lui refuser la lèvre qu'elle prenait dans sa bouche pour l'embrasser, et Anna ne put rester indifférente. Elle prit la fillette dans ses bras, la fit sauter sur ses genoux, baisa ses joues fraîches et ses bras nus, mais la vue même de cette enfant l'obligea à se rendre compte encore plus clairement que le sentiment qu'elle éprouvait pour elle n'était même pas de la tendresse en comparaison de celui qu'elle ressentait pour Serge. Tout en cette petite créature était délicieux, mais son cœur demeurait insensible. Alors qu'elle avait reporté sur son premier enfant, qui était cependant le fils d'un homme qu'elle n'aimait pas, toutes les forces d'un amour inassouvi, sa petite fille née dans les conditions les plus pénibles n'avait pas reçu la centième partie des soins prodigués à son fils. En outre, la fillette ne lui représentait que des espérances, tandis que Serge était presque un homme, et un homme aimé, connaissant déjà la

lutte des pensées et des sentiments. Il comprenait sa mère, l'aimait, la jugeait peut-être... pensait-elle se rappelant les paroles et les regards de son fils ; or, maintenant elle était séparée de lui pour toujours, physiquement et moralement, et à cette situation il n'y avait pas de remèdes.

Elle rendit la fillette à sa nourrice, les congédia et ouvrit un médaillon renfermant le portrait de Serge au même âge que la petite fille. Elle se leva, ôta son chapeau, et prit sur la table un album où se trouvaient des photographies de son fils à différents âges. Elle voulait comparer les photographies et se mit à les retirer de l'album. Elle les avait toutes, sauf une, la dernière, la meilleure, représentant Serge en blouse blanche, à cheval sur une chaise, fronçant les sourcils et souriant. La ressemblance était parfaite. De ses doigts habiles, aujourd'hui particulièrement nerveux, elle saisit plusieurs fois le coin de la photographie, mais ne put parvenir à la retirer. Il n'y avait pas sur la table de couteau à papier, elle prit une photographie au hasard (c'était un portrait de Vronskï, en cheveux longs et chapeau mou, fait à Rome), afin de s'en servir pour pousser celle de son fils.

« Le voilà! » se dit-elle en regardant la photographie de Vronskï ; et elle se rappela soudain qu'il était l'auteur de son malheur présent. Elle n'avait pas pensé à lui de toute la matinée, mais la vue de ce visage noble, énergique, qu'elle connaissait

et aimait tant, fit monter dans son cœur un flot d'amour. « Où est-il ? Pourquoi me laisse-t-il seule avec ma souffrance ? » se demanda-t-elle aussitôt avec amertume, oubliant qu'elle lui dissimulait avec soin tout ce qui touchait son fils. Aussitôt elle lui fit dire de monter chez elle, et l'attendit, le cœur serré, inventant les paroles qu'elle lui dirait ainsi que les mots d'amour avec lesquels il la consolerait. Le domestique revint lui dire que Vronskī avait une visite et qu'il faisait demander si elle pouvait le recevoir avec le prince Iachvine, nouvellement arrivé à Pétersbourg.

« Il ne viendra pas seul ! Et il ne m'a pas vue depuis hier, depuis le dîner, pensa-t-elle. Il ne viendra pas seul, mais il viendra avec Iachvine et je ne pourrai rien lui dire. » Tout à coup une pensée terrible lui traversa l'esprit

« S'il avait cessé de m'aimer ! »

Aussitôt elle repassa dans sa mémoire les événements des derniers jours ; elle y trouvait la confirmation de cette horrible pensée. La veille il n'avait pas dîné avec elle ; il avait insisté pour ne pas habiter le même appartement qu'elle à Pétersbourg et maintenant il ne venait pas seul, comme s'il eût craint un tête-à-tête.

« Mais son devoir est de me l'avouer, le mien de m'éclairer ! Si c'est vrai, je sais ce qui me reste à faire », se dit-elle, bien qu'incapable de s'imaginer ce qu'elle deviendrait si son indifférence était

prouvée. La pensée qu'il avait cessé de l'aimer l'amena au désespoir et lui donna une certaine surexcitation. Elle sonna sa femme de chambre, passa dans son cabinet de toilette, et prit un soin particulier à s'habiller, comme si Vronskî, devenu indifférent, eût pu redevenir amoureux à la vue d'une toilette et d'une coiffure seyantes. La sonnette retentit avant qu'elle fût prête...

En entrant dans le salon, ce fut Iachvine qu'elle aperçut d'abord. Il examinait les photographies de son fils qu'elle avait oubliées sur la table, et ne se hâtait pas de la regarder.

— Nous sommes d'anciennes connaissances, lui dit-elle en mettant sa petite main dans la main énorme de Iachvine qui se sentit gêné (ce qui semblait bizarre de la part de cet homme d'une taille gigantesque et dont le visage exprimait l'énergie). Nous nous sommes vus l'année dernière aux courses... Donnez, dit-elle, reprenant à Vronskî, par un mouvement rapide, la photographie de son fils, et le regardant de ses yeux brillants. — Les courses de cette année ont-elles été belles? Nous avons vu les courses à Rome, au Corso. Mais vous n'aimez pas la vie à l'étranger, ajouta-t-elle en souriant. Je vous connais et quoique nous nous soyons peu rencontrés, je connais vos goûts.

— Je le regrette car mes goûts sont pour la plupart mauvais, dit Iachvine en mordant sa moustache gauche.

Après un moment de conversation, Iachvine, voyant que Vronskī regardait sa montre, demanda à Anna si elle comptait rester longtemps à Pétersbourg, et redressant son énorme taille, il prit son képi.

— Pas longtemps, je crois, dit-elle un peu gênée et regardant Vronskī.

— Alors nous ne nous reverrons plus? dit Iachvine se tournant vers Vronskī. Où dînes-tu?

— Venez dîner avec moi, dit Anna d'un ton décidé; et contrariée de ne pouvoir dissimuler sa confusion toutes les fois que sa situation fausse s'affirmait devant un étranger, elle rougit. — Le dîner ici n'est pas très bon, mais du moins vous vous verrez; de tous ses camarades de régiment vous êtes celui que préfère Alexis.

— Enchanté, répondit Iachvine avec un sourire qui prouva à Vronskī qu'Anna lui plaisait beaucoup.

Iachvine salua et sortit. Vronskī resta en arrière.

— Tu sors aussi? lui demanda-t-elle.

— Je suis déjà en retard, répondit-il. Va, je te rejoins tout de suite, cria-t-il à son ami.

Elle lui prit la main et, sans le quitter des yeux, chercha ce qu'elle pourrait bien dire pour le retenir.

— Attends! j'ai quelque chose à te demander, et elle approcha la main de Vronskī contre sa joue..
Oui Je n'ai pas eu tort de l'inviter à dîner?

— Tu as très bien fait, répondit-il avec un sourire tranquille, laissant voir ses belles dents, et il lui baisa la main.

— Alexis, tu n'as pas changé pour moi ? demanda-t-elle en lui serrant la main entre les siennes. Alexis, je souffre ici. Quand partons-nous ?

— Bientôt, bientôt. Tu n'imagines pas combien à moi aussi cette vie est pénible, et il retira sa main.

— Eh bien ! va, va ! dit-elle d'un ton blessé et elle s'éloigna rapidement.

Quand Vronskī rentra à l'hôtel, Anna n'était pas là. On lui dit que peu après son départ une dame était venue et qu'elles étaient sorties ensemble. Cette façon de s'absenter sans dire où elle allait et de n'être pas encore rentrée, cette sortie du matin, dont il ne connaissait pas le but, tout cela joint à son air agité, au ton dur dont elle lui avait retiré les photographies de son fils devant Iachvine, fit réfléchir Vronskī.

Il décida qu'une explication était nécessaire et il attendit Anna au salon. Elle ne rentra pas seule. Elle amenait une de ses tantes, une vieille fille, la princesse Oblonskī, qui était venue le matin et avec qui elle était allée faire des emplettes. Sans remarquer l'air anxieux et interrogateur de Vronskī, Anna se mit à raconter gaiement ce qu'elle avait acheté dans la matinée. Vronskī voyait qu'il se passait en elle

quelque chose de particulier ; quand furtivement elle le regardait, il lisait une tension d'esprit dans ses yeux brillants, et dans ses paroles et ses mouvements il remarquait cette agitation fébrile, gracieuse, qui au commencement de leur union le charmait tant et maintenant le troublait et l'inquiétait.

Le couvert était mis pour quatre personnes ; on allait se mettre à table, lorsqu'on annonça Touchkévitch, de la part de la princesse Betsy avec une commission pour Anna.

La princesse Betsy s'excusait de n'être pas venue lui dire adieu ; elle priait Anna de venir la voir entre six heures et demie et neuf heures.

Vronski regarda Anna à cette mention des heures qui montrait que toutes les précautions étaient prises pour qu'elle ne rencontrât personne ; Anna ne parut pas le remarquer.

— Je regrette infiniment de n'être pas libre entre six heures et demie et neuf heures, dit-elle avec un imperceptible sourire.

— La princesse le regrettera beaucoup.

— Moi aussi.

— Vous allez probablement entendre la Patti ? demanda Touchkévitch.

— La Patti ! C'est une idée ! J'irais certainement si je pouvais me procurer une loge.

— Je puis vous en avoir une, proposa Touchkévitch.

— Je vous en serais très obligée, dit Anna; mais ne voulez-vous pas dîner avec nous?

Vronskï haussa légèrement les épaules. Il ne comprenait rien à la façon d'agir d'Anna. Pourquoi avait-elle amené la vieille princesse, pourquoi gardait-elle Touchkévitich à dîner, et surtout pourquoi voulait-elle une loge?

Pouvait-elle, dans sa position, aller entendre la Patti un jour d'abonnement, pour rencontrer là toutes les personnes qu'elle connaissait? Il la regarda sérieusement, mais elle lui répondit par un regard provocant, railleur ou désespéré, dont il ne pouvait comprendre la signification. Pendant le dîner Anna fut très animée, et sembla faire des coquetteries tantôt à Touchkévitich, tantôt à Iachvine.

Quand ils sortirent de table, Touchkévitich partit chercher la loge et Iachvine descendit fumer avec Vronskï. Au bout d'un certain temps, celui-ci remonta. Anna était déjà en toilette de soie claire, décolletée, faite à Paris; des dentelles de prix encadraient son visage et faisaient ressortir son éclatante beauté.

— Vous allez vraiment au théâtre? lui dit-il, cherchant à ne pas la regarder.

— Pourquoi me le demandez-vous de cet air si effrayé? répondit-elle, froissée de nouveau de ce qu'il ne la regardait pas. Je ne vois pas pourquoi je n'irais pas?

Elle semblait ne pas comprendre la signification des mots.

— Evidemment, il n'y a aucune raison... dit-il en fronçant les sourcils.

— C'est précisément ce que je dis, fit-elle, ne voulant pas comprendre l'ironie de cette réponse, et mettant tranquillement un long gant parfumé.

— Anna, au nom du ciel ! qu'avez-vous?... lui dit-il, comme le lui disait autrefois son mari.

— Je ne comprends pas ce que vous me voulez.

— Vous savez bien que vous ne pouvez pas y aller !

— Pourquoi ? Je n'y vais pas seule. La princesse Barbe est allée s'habiller, elle viendra avec moi.

Il leva les épaules, surpris et découragé,

— Ne savez-vous donc pas... commença-t-il.

— Mais je ne veux rien savoir ! dit-elle presque criant. Je ne le veux pas... Je ne me repens en rien de ce que j'ai fait. Non, non, non ; et si c'était à recommencer, je ferais la même chose. Il n'y a qu'une chose importante pour vous et moi, c'est de savoir si nous nous aimons. Le reste ne compte pas. Pourquoi vivons-nous ici séparés et ne nous voyons-nous pas ? Pourquoi ne puis-je aller au théâtre ? Je t'aime et tout m'est égal, si tu n'as pas changé à mon égard, dit-elle en russe avec un éclat particulier du regard incompréhensible pour lui. Pourquoi ne me regardes-tu pas ?

Il la regarda. Il vit la beauté de son visage et de

sa toilette qui lui allait si bien ; mais cette beauté et cette élégance maintenant l'irritaient.

— Mes sentiments ne sauraient changer, vous le savez ; mais je vous supplie de n'y pas aller, lui dit-il, de nouveau en français, le regard froid mais la voix suppliante.

Elle n'entendit pas ses paroles et ne remarqua que le regard. Elle répondit très irritée :

— Et moi, je vous prie de m'expliquer pourquoi je ne dois pas sortir ?

— Parce que cela peut vous attirer des... Il se troubla.

— Je ne comprends pas. Touchkévitich n'est pas compromettant et la princesse Barbe n'est pas plus mal qu'une autre. Ah ! la voici !

XXXIII

Pour la première fois Vronskï ressentit un sentiment de dépit voisin de la colère, pour cette obstination d'Anna à ne pas vouloir comprendre sa situation. Il était d'autant plus irrité qu'il ne pouvait pas lui expliquer la cause de son dépit. En effet, pour être sincère il aurait dû lui dire : « Paraître au théâtre dans cette toilette, avec une personne comme la princesse, connue de tout le monde, c'est non seulement reconnaître sa situation de femme perdue, mais jeter le défi à l'opinion publique, c'est-à-dire renoncer pour toujours à rentrer dans le monde. » Il ne pouvait lui dire cela.

« Comment ne le comprend-elle pas ? Qu'est-ce qui se passe en elle ? » se disait-il. Et tandis que son estime pour Anna baissait, le sentiment de sa beauté grandissait. Il retourna dans son appartement, les sourcils froncés, et s'assit près de lachvine

qui, ses longues jambes étendues sur une chaise, buvait un mélange d'eau de Seltz et de cognac. Il se fit servir la même chose.

— Tu dis Mogoutchi, le cheval de Lankovski? C'est une belle bête que je te conseille d'acheter, commença Iachvine, jetant un regard sur le visage sombre de son camarade. La croupe est un peu fuyante, mais quelles jambes et quelle tête; on ne peut désirer mieux.

— Aussi je pense l'acheter, répondit Vronski.

Cette conversation sur les chevaux l'intéressait, mais la pensée d'Anna ne le quittait pas; involontairement, il écoutait ce qui se passait dans le corridor et regardait la pendule de la cheminée.

— Anna Arkadiévna fait dire qu'elle est partie pour le théâtre, annonça le domestique.

Iachvine versa encore un petit verre de cognac dans l'eau gazeuse, l'avala et se leva en boutonnant son uniforme.

— Eh bien! Partons-nous? dit-il souriant à moitié sous ses longues moustaches, montrant par ce sourire qu'il comprenait la cause de la contrariété de Vronski sans y attacher une grande importance.

— Je n'irai pas, répondit Vronski sombrement.

— Moi, je dois y aller, j'ai promis. Au revoir! Si tu viens, tu pourras prendre le fauteuil de Krasinski, à l'orchestre, dit-il en sortant.

— Non, j'ai à travailler.

« On a des ennuis avec sa femme, mais avec une

maitresse c'est encore pis », pensa Iachvine en quittant l'hôtel.

Vronski resté seul se leva et se mit à marcher de long en large.

« C'est aujourd'hui le quatrième abonnement... Egor et sa femme seront là... avec ma mère probablement... c'est-à-dire tout Pétersbourg! En ce moment elle entre, ôte sa fourrure et s'avance à la lumière. Touchkévitich, Iachvine, la princesse Barbe... Eh bien!... Et moi?... Ai-je peur? ou ai-je donné à Touchkévitich le droit de la protéger? De toute façon c'est absurde, absurde! Et pourquoi me met-elle dans cette situation? » dit-il en agitant la main. Ce mouvement accrocha le guéridon sur lequel était posé le plateau avec l'eau de Seltz et le carafon de cognac. De dépit, il le poussa du pied et le renversa complètement. Il sonna.

— Si tu veux rester chez moi, dit-il au valet qui entrait, n'oublie pas ton service; que ceci n'arrive plus; arrange cela.

Le valet se sentant innocent voulut se justifier, mais un coup d'œil sur son maître lui prouva qu'il valait mieux se taire. Il s'agenouilla sur le tapis et se mit à ramasser les débris des verres et des carafes.

— Ce n'est pas ton affaire... appelle un garçon, et prépare mon habit.

Il était neuf heures et demie quand Vronski entra

au théâtre. Le spectacle battait son plein. Le contrôleur, un vieillard, ôta à Vronskî sa pelisse, et, le reconnaissant, l'appela « Votre Excellence » ; il lui dit de ne pas prendre de numéro mais tout simplement d'appeler Féodor.

Dans le couloir éclairé il n'y avait personne, sauf le personnel et deux valets de pied tenant des fourrures et écoutant aux portes. Par la porte entr'ouverte on entendait l'orchestre accompagnant une voix de femme qui articulait très distinctement une phrase musicale. La porte s'ouvrit, laissant passer un autre contrôleur, et la phrase chantée frappa l'oreille de Vronskî. Il ne put entendre la fin, la porte s'étant refermée, mais aux tonnerres d'applaudissements entendus au travers, il comprit que le morceau était terminé.

Quand il pénétra dans la salle brillamment éclairée d'un lustre et d'appliques de bronze, à gaz, les bravos duraient encore. Sur la scène, la cantatrice, les épaules nues, couverte de diamants, saluait en se penchant pour ramasser, avec l'aide du ténor qui lui donnait la main, de nombreux bouquets qui volaient sur la scène par-dessus la rampe ; puis elle s'approcha d'un monsieur très pommadé qui allongeant le bras, lui tendait un écrin par-dessus la rampe.

Tout le public, des loges et de l'orchestre, s'agitait, criait, applaudissait. Le chef d'orchestre, de sa place aidait à passer l'objet et rajustait sa cravate

blanche. Vronskī s'avança au milieu de l'orchestre, s'arrêta et examina le public, moins soucieux que jamais du spectacle qu'il connaissait bien, de la scène, du bruit de tout ce troupeau bizarre, peu intéressant, des spectateurs entassés dans la salle.

Dans les loges c'étaient les mêmes dames ayant les mêmes officiers derrière elles ; les mêmes femmes en toilettes voyantes, les mêmes uniformes, les mêmes habits noirs ; aux étages supérieurs la même foule malpropre et dans toute cette salle comble, dans les loges et les premiers rangs une quarantaine de personnes, hommes et femmes, représentant seules *le monde*. L'attention de Vronskī se porta aussitôt sur cet oasis.

L'acte venait de finir, c'est pourquoi, sans entrer dans la loge de son frère, Vronskī s'avança jusqu'aux premiers rangs des fauteuils et s'arrêta près de la rampe, à côté de Serpoukovskoï qui, l'ayant aperçu de loin, l'avait appelé d'un sourire.

Vronskī n'avait pas encore vu Anna et ne la cherchait pas ; mais, à la direction que prenaient les regards, il se douta de l'endroit où elle se trouvait. Il jeta un regard rapide autour de lui, sans l'arrêter de son côté. S'attendant au pire, il cherchait des yeux Alexis Alexandrovitch ; heureusement que celui-ci n'était pas au théâtre ce jour-là.

— Comme tu es resté peu militaire, lui dit Serpoukovskoï, tu fais l'effet d'un diplomate, d'un artiste.

— Oui, aussitôt rentré à la maison, j'ai endossé l'habit, répondit Vronskī souriant et prenant lentement sa lorgnette.

— C'est en quoi je t'envie. Quand je rentre en Russie, je t'avoue que je remets ceci à regret (dit-il, en roulant ses aiguillettes). Je regrette ma liberté.

Serpoukovskoï avait depuis longtemps renoncé à pousser Vronskī dans la carrière militaire, mais il l'aimait toujours et se montra ce soir-là particulièrement aimable avec lui.

Vronskī, l'écoutant d'une oreille, promenait sa lorgnette des baignoires au balcon, examinant les loges. Tout à coup, la tête d'Anna lui apparut fière et d'une beauté remarquable, dans son cadre de dentelle, auprès d'une dame à turban et d'un vieillard chauve. Elle occupait la cinquième baignoire, à vingt pas de lui. Assise sur le devant de la loge, elle causait avec Iachvine, en se détournant un peu. Sa tête, ses belles et larges épaules, l'éclat contenu et provocant de ses yeux et de tout son visage, tout la lui rappelait telle qu'il l'avait vue jadis au bal de Moscou. Mais les sentiments que lui inspirait sa beauté n'étaient plus les mêmes ; ils n'avaient plus rien de mystérieux, aussi tout en subissant son charme plus vivement encore, en était-il presque froissé. Elle ne regardait pas de son côté mais Vronskī sentit qu'elle l'avait vu.

Quand Vronskī reporta de nouveau sa jumelle de

son côté, il vit la princesse Barbe, très rouge, rire d'un air forcé en regardant fréquemment la baignoire voisine. Anna, frappant de son éventail fermé le rebord de velours rouge de la loge, regardait au loin avec l'intention évidente de ne pas voir ce qui se passait à côté d'elle. Quant à Iachvine, son visage avait la même expression que quand il perdait au jeu : les sourcils froncés, il ramenait de plus en plus sa moustache gauche dans sa bouche et regardait aussi la loge voisine.

Dans cette loge de gauche se trouvaient les Khartasov que Vronskī connaissait et avec lesquels Anna avait été aussi en relations. Madame Khartasov, une petite femme maigre, était debout dans sa loge, tournant le dos à Anna, et mettait une sortie de bal que lui tendait son mari ; son visage était pâle, mécontent ; elle semblait parler avec agitation. M. Khartasov, un gros monsieur chauve, jetait des regards sur Anna et tâchait de calmer sa femme. Quand celle-ci eut quitté la loge, le mari s'y attarda, cherchant à rencontrer le regard d'Anna pour la saluer. Mais elle ne voulut pas le remarquer et se pencha en arrière près de la tête rasée de Iachvine. Khartasov sortit sans avoir salué et la loge resta vide.

Vronskī ne comprit pas ce qui se passait entre les Khartasov et Anna, mais il se rendit bien compte qu'elle venait d'être humiliée. Il vit, à l'expression du visage d'Anna, qu'elle rassemblait

ses dernières forces pour soutenir son rôle jusqu'au bout et garder l'apparence du calme absolu. Et ce rôle lui réussit. Ceux qui ne la connaissaient pas, qui ignoraient son histoire, qui ne pouvaient entendre les expressions de pitié, d'indignation ou d'étonnement de ses anciennes amies sur cette audace à se montrer ainsi, avec cette arrogance, dans tout l'éclat de sa beauté et de sa parure, ceux-là admirant le calme et la beauté de cette femme n'auraient pu soupçonner qu'elle vivait toutes les émotions d'une personne clouée au pilori.

Voyant qu'il était arrivé quelque chose mais ne sachant quoi, Vronskī éprouva une angoisse terrible, et dans l'espoir d'y recueillir quelques détails, il se rendit dans la loge de son frère. Il traversa avec intention l'orchestre du côté opposé à la loge d'Anna et se heurta, en sortant, à son ancien colonel qui causait avec deux personnes. Vronskī entendit prononcer le nom de Karénine et remarqua l'empressement du colonel à l'appeler à haute voix par son nom, en regardant d'un air significatif ses interlocuteurs.

— Ah ! Vronskī ! Quand te verrons-nous au régiment ? Nous ne te ferons pas grâce d'un banquet. Tu es notre doyen, dit le colonel.

— Je le regrette beaucoup, mais je n'en aurai pas le temps. Ce sera pour une autre fois, répondit Vronskī, et il monta rapidement à la loge de son frère.

La vieille comtesse, sa mère, avec ses boucles, était dans la loge du frère. Varia et la princesse Sorokine se promenaient dans le couloir et le rencontrèrent.

Varia reconduisit la princesse Sorokine auprès de sa mère, et, prenant le bras de Vronskī, aussitôt elle entama le sujet qui l'intéressait. Jamais il ne l'avait vue aussi émue.

— Je trouve que c'est lâche et vil. Madame Khartasov n'avait aucun droit de le faire. Madame Karénine... commença-t-elle.

— Mais qu'y a-t-il? Je ne sais rien...

— Comment, tu n'as rien entendu?

— Tu comprends bien que je serai le dernier à savoir quelque chose.

— Existe-t-il une plus méchante femme que cette Khartasov?

— Mais qu'a-t-elle fait?

— C'est mon mari qui me l'a raconté... Elle a insulté madame Karénine. Son mari lui a adressé la parole d'une loge à l'autre, et elle, sa femme, lui a fait une de ces scènes... On dit qu'elle a prononcé à haute voix une injure quelconque puis s'en est allée.

— Comte, votre mère vous appelle, dit la princesse Sorokine entr'ouvrant la porte de la loge.

— Je t'attends toujours, lui dit sa mère en souriant ironiquement. On ne te voit plus du tout.

Le fils sentit qu'elle ne pouvait dissimuler sa satisfaction.

— Bonjour, maman. Je venais chez vous, répondit-il froidement.

— Quoi? Tu ne vas pas faire la cour à madame Karénine? ajouta-t-elle quand la princesse Sorokine se fut éloignée; elle fait sensation. On oublie la Patti pour elle.

— Maman, je vous ai priée de ne pas me parler d'elle, répondit-il en fronçant les sourcils.

— Je dis ce que tout le monde dit.

Vronskï ne répondit pas et après avoir échangé quelques mots avec la jeune princesse Sorokine il sortit. A la porte il rencontra son frère.

— Ah! Alexis! quelle lâcheté!... Une sotte, rien de plus... Je voulais aller voir madame Karénine. Allons ensemble, lui dit-il.

Vronskï ne l'écoutait pas; il descendit rapidement l'escalier, sentant qu'il avait un devoir à accomplir, mais il ignorait lequel.

Il lui en voulait de le mettre ainsi dans une position fautive et d'autre part il était plein de pitié pour elle et ému de ses souffrances.

Il descendit à l'orchestre et se dirigea vers la baignoire d'Anna. Strémov était devant la loge et causait avec Anna.

— Il n'y a plus de ténors, disait-il, le moule en est brisé.

Vronskï salua et s'arrêta pour parler à Strémov.

— Vous êtes arrivé tard, il me semble, et vous avez manqué le meilleur morceau, dit Anna à Vronski, d'un air qui lui parut ironique.

— Je suis un juge médiocre, dit-il la regardant sévèrement.

— Comme le prince Iachvine, dit-elle en souriant, qui trouve que la Patti chante trop fort.

— Merci, dit-elle prenant de sa petite main emprisonnée dans un long gant le programme que lui tendait Vronski. Et au même moment son beau visage tressaillit. Elle se leva et se retira dans le fond de la loge.

Vronski remarquant à l'acte suivant que la loge d'Anna était vide, se leva au milieu de la cavatine, ce qui provoqua des « chut ! », sortit de la salle et rentra à l'hôtel.

Anna était déjà rentrée. Vronski la trouva dans sa toilette de théâtre. Elle s'était assise sur le premier siège venu, près du mur, et regardait devant elle. Dès qu'il entra, elle jeta sur lui un coup d'œil sans changer d'attitude.

— Anna... dit-il.

— C'est toi, toi qui es cause de tout ! s'écria-t-elle en se levant, des larmes de rage et de désespoir dans la voix.

— Je t'ai priée, suppliée de n'y pas aller ; je prévoyais quelque désagrément...

— Quelque désagrément ! s'écria-t-elle. C'est horrible ! Vivrais-je cent ans que je ne l'oublierai

pas. Elle a dit qu'on se déshonorait à être assise auprès de moi.

— Ce sont les paroles d'une sotte... Mais pourquoi risquer de les entendre, pourquoi s'y exposer ?...

— Je hais ton calme. Tu n'aurais pas dû me pousser à cela ; si tu m'aimais...

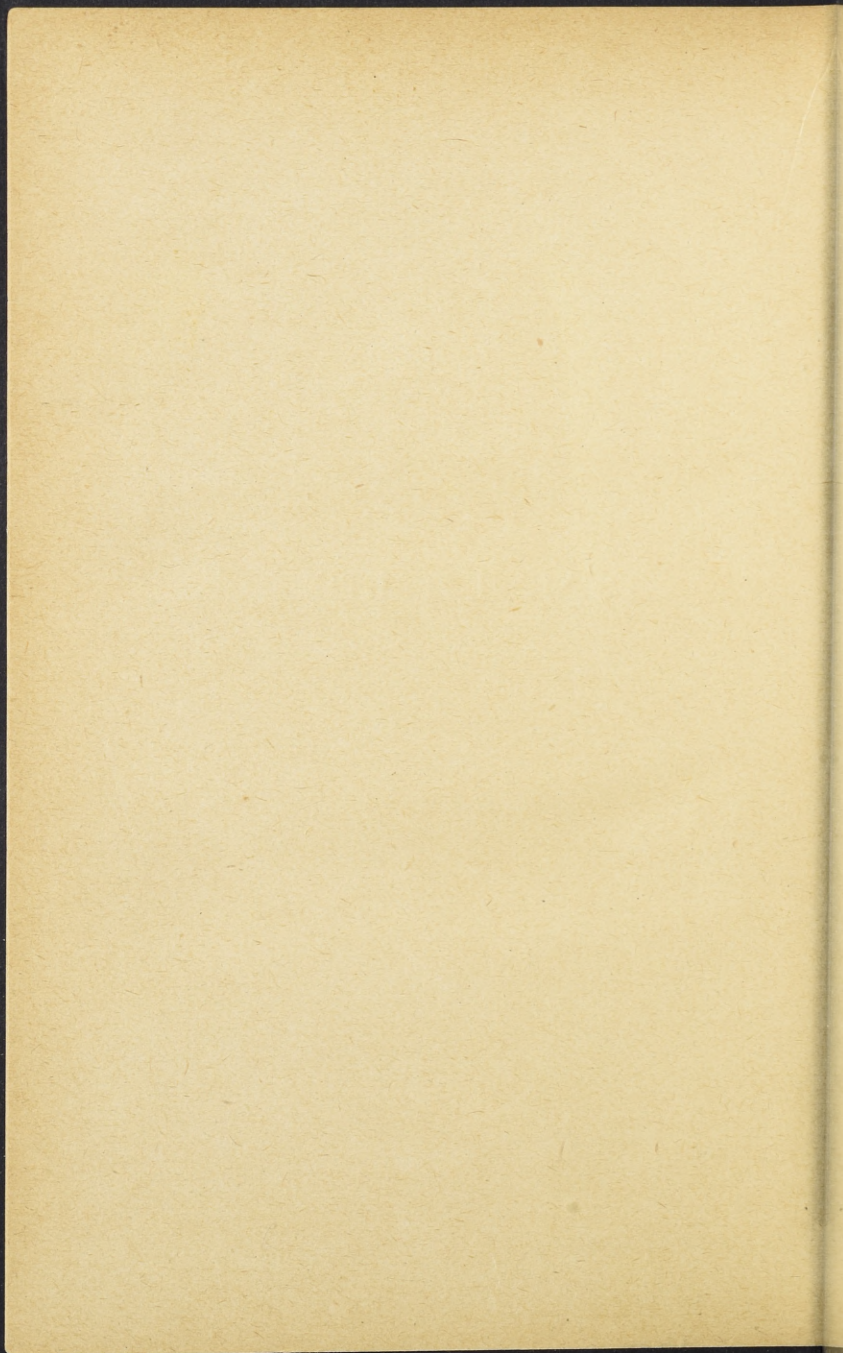
— Anna ! Pourquoi mettre ici mon amour en jeu ?...

— Oui, si tu m'aimais comme je t'aime, si tu souffrais comme moi — dit-elle le regardant avec une expression de terreur.

Elle lui fit pitié, et malgré son dépit, il protesta de son amour, puisqu'il voyait bien que c'était le seul moyen de la calmer ; mais au fond du cœur il lui en voulait. Elle, au contraire, buvait ces serments d'amour qu'il croyait banal de répéter, et se tranquillisait peu à peu.

Le lendemain, complètement réconciliés, ils partirent pour la campagne.

SIXIÈME PARTIE



SIXIÈME PARTIE

I

Daria Alexandrovna passa l'été avec ses enfants à Pokrovskoié, chez sa sœur Kitty Lévine. Elle avait accepté la proposition que lui firent Lévine et sa femme de passer l'été chez eux, car sa maison à elle tombait en ruines. Stépan Arkadiévitch approuva fort cet arrangement. Il exprima le regret d'être retenu par son service à Moscou et de ne pouvoir passer l'été avec sa famille, à la campagne, ce qui, disait-il, serait pour lui le comble du bonheur ; mais il y venait de temps en temps pour un ou deux jours. Outre les Oblonski, tous leurs enfants et leurs gouvernantes, les Lévine eurent aussi la visite de la vieille princesse qui se croyait indispensable auprès de sa fille, à cause de sa situa-

tion. De plus, Varenka, l'amie que Kitty s'était faite à l'étranger, fidèle à sa promesse de venir chez elle quand elle serait mariée, passait l'été chez son amie. Tous ces hôtes étaient des parents ou des amis de sa femme, et bien que Lévine les aimât tous, il regrettait un peu les vrais Lévine, étouffés par « l'élément Stcherbatzki », comme il disait. Parmi ses parents il n'avait chez lui, cet été-là, que Serge Ivanovitch, et encore celui-ci était-il plus Kosnichev que Lévine; de sorte que l'esprit des Lévine était complètement anéanti.

La maison de Lévine, déserte si longtemps, abritait maintenant tant d'hôtes que presque toutes les chambres étaient occupées; chaque jour, en se mettant à table, la vieille princesse devait compter les convives afin d'éviter d'être treize à table, et elle installait à une table à part, en cas de nécessité, un de ses petits-fils ou une de ses petites-filles. Kitty, qui s'occupait beaucoup du ménage, mettait tous ses soins à faire une ample provision de poulets, de dindes et de canards pour satisfaire l'appétit des invités et des enfants excités par l'air de la campagne.

La famille était à table; les enfants de Dolly avec leur gouvernante et Varenka projetaient d'aller chercher des champignons, lorsqu'au grand étonnement de tous, Serge Ivanovitch, que tous respectaient et vénéraient presque, pour son intelligence et sa science, témoigna du désir d'être de la partie.

— Permettez-moi d'aller avec vous. J'aime beaucoup la cueillette des champignons, dit-il s'adressant à Varenka. Je trouve que c'est une très agréable distraction.

— Avec plaisir ! répondit Varenka en rougissant.

Kitty échangea un regard avec Dolly. Cette proposition de l'intelligent et sérieux Serge Ivanovitch d'aller cueillir des champignons avec Varenka confirmait une idée qui depuis quelque temps préoccupait beaucoup Kitty.

Elle se hâta d'adresser la parole à sa mère afin que son regard ne fût pas remarqué.

Après le dîner Serge Ivanovitch s'assit pour prendre son café près de la fenêtre du salon, tout en continuant la conversation commencée avec son frère, mais il regardait sans cesse la porte par laquelle devaient sortir les enfants pour partir à la promenade. Lévine s'assit sur le rebord de la fenêtre près de son frère. Kitty, à côté de son mari, attendait la fin de la conversation qui, évidemment, ne l'intéressait pas, pour lui dire quelque chose.

— Tu as beaucoup changé depuis que tu es marié, et à ton avantage, dit Serge Ivanovitch, en souriant à Kitty. Il était sans doute peu intéressé lui-même par la conversation commencée ; mais il restait fidèle à sa manie de soutenir les thèses les plus paradoxales.

— Katia, ce n'est pas bon pour toi de rester

debout, lui dit son mari approchant une chaise et la regardant d'un air important.

— D'ailleurs ce n'est plus la peine, ajouta Serge Ivanovitch apercevant les enfants qui accouraient.

En tête galopait Tania, avec ses bas bien tendus ; elle agitait un panier et le chapeau de Serge Ivanovitch en courant vers lui.

Elle s'approcha hardiment de Serge Ivanovitch, et avec des yeux brillants, les mêmes beaux yeux que son père, elle lui tendit son chapeau et fit même le mouvement de vouloir le lui mettre sur la tête, atténuant son audace par un sourire timide et doux.

— Varenka vous attend, dit-elle en lui mettant doucement le chapeau, voyant au sourire de Serge Ivanovitch qu'elle pouvait se risquer.

Varenka apparut dans la porte, en robe de toile jaune, un mouchoir blanc sur la tête.

— Me voilà, me voilà ! Varvara Andréievna ! dit Serge Ivanovitch avalant le reste de son café et enfouissant dans ses poches son mouchoir et son porte-cigarettes.

— N'est-ce pas qu'elle est charmante, ma Varenka ? Elle est belle, noblement belle, n'est-ce pas ? dit Kitty à son mari, dès que Serge Ivanovitch fut levé, mais de façon qu'il pût l'entendre, ce qu'évidemment elle désirait.

— Varenka ! cria-t-elle. Serez-vous dans le bois du moulin ? Nous irons vous rejoindre !

— Tu oublies toujours ton état, Kitty ; il est imprudent de crier ainsi, dit la vieille princesse, sortant précipitamment du salon.

Varenka, en entendant la voix de Kitty et la réprimande de sa mère, revint vivement sur ses pas. Son regard, ses mouvements, l'incarnat de son visage animé montraient qu'il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire. Kitty savait ce que c'était et l'observait attentivement. Elle ne l'avait appelée que pour lui donner mentalement sa bénédiction, car un événement important, selon elle, devait s'accomplir ce jour même, durant la promenade dans le bois.

— Varenka, je serais très heureuse si certaine chose arrivait aujourd'hui, lui murmura-t-elle en l'embrassant.

— Venez-vous avec nous ? demanda Varenka à Lévine, feignant de n'avoir pas compris ce qu'on lui disait.

— Oui, jusqu'aux granges, et je resterai là.

— Quel plaisir trouves-tu à aller là-bas ? demanda Kitty.

— C'est nécessaire. Je dois examiner de nouvelles charrettes.

— Et toi, où seras-tu ?

— Sur la terrasse.

Sur la terrasse où les dames se réunissaient volontiers après le dîner, on se livrait ce jour-là à une grave occupation. Outre la confection de la layette du futur bébé, à laquelle tous travaillaient, on y faisait des confitures d'après une recette nouvelle pour Agafia Mikhaïlovna : sans y mettre d'eau. Kitty tenait à imposer cette recette, pratiquée chez sa mère. Agafia Mikhaïlovna, à qui incombait cette besogne, persuadée que la méthode en usage chez les Lévine ne pouvait être mauvaise, avait cependant mis de l'eau pour faire la confiture de fraises, affirmant qu'on ne pouvait faire autrement. On s'en était aperçu et on l'avait obligée à faire la confiture de framboise devant témoins ; elle verrait alors que sans eau la confiture est également bonne.

Agafia Mikhaïlovna, rouge, mécontente, les che-

veux en désordre, ses bras maigres nus jusqu'aux coudes, tournait la bassine à confitures au dessus d'un réchaud; d'un air méchant elle regardait la framboise, désirant de tout son cœur que la confiture ne réussit pas. La vieille princesse, à qui était due l'introduction de cette nouvelle méthode, sentant peser sur elle la colère d'Agafia Mikhaïlovna, feignait de ne pass'occuper de la confiture ; elle causait avec ses filles d'un air indifférent, mais surveillait la bonne du coin de l'œil.

— Moi, j'achète toujours moi-même l'étoffe pour les femmes de chambre... disait la princesse continuant la conversation commencée... Il faudrait peut-être écumer, ma chère ? ajouta-t-elle s'adressant à Agafia Mikhaïlovna. Tu n'as pas besoin de le faire ; c'est trop chaud... dit-elle arrêtant Kitty.

— Non, c'est moi qui le ferai, dit Dolly ; et, se levant lentement, elle se mit à passer la cuiller sous l'écume qu'elle secouait ensuite sur une assiette déjà couverte d'écumes de diverses couleurs : rose ou jaune, et de sirop.

« Comme ils lècheront cela avec le thé », se dit-elle pensant à ses enfants, et se souvenant qu'étant petite, elle s'étonnait de voir que les grandes personnes ne mangeaient pas l'écume, le meilleur selon elle.

— Stiva prétend qu'il vaut mieux donner l'argent, dit Dolly, continuant la conversation sur la

meilleure façon de faire des cadeaux aux domestiques. — Mais...

— Comment peut-on donner de l'argent, s'écrièrent d'une seule voix la vieille princesse et Kitty... C'est l'attention qu'elles apprécient.

— Moi, par exemple, l'année dernière, j'ai acheté pour notre Matriona Séméonovna, une étoffe en ce genre, dit la vieille princesse.

— Je me rappelle qu'elle l'avait le jour de votre fête.

— Un joli dessin, si simple et si distingué ; si elle n'avait pas la pareille, je voudrais l'avoir. C'est comme la robe de Varenka : distingué et si bon marché !

— Je crois que c'est fait, dit Dolly, faisant couler le sirop de la cuiller. Continue encore un peu, Agafia Mikhaïlovna.

— Ah ! ces mouches ! fit avec colère Agafia Mikhaïlovna. Ce sera toujours la même chose, ajouta-t-elle.

— Oh ! comme il est gentil, ne l'effrayez pas, fit tout-à-coup Kitty apercevant un moineau perché sur la rampe de la terrasse et picorant une framboise.

— Oui, mais tu feras bien de t'éloigner du fourneau, dit la mère.

— A propos de Varenka, dit Kitty en français pour n'être pas comprise d'Agafia Mikhaïlovna, savez-vous, maman, que j'attends aujourd'hui une

décision. Vous comprenez quoi. Ce serait bien...

— Quelle belle marieuse ! dit Dolly. Avec quel tact et quelle habileté elle les unit...

— Non, maman, qu'en pensez-vous ?

— Mais qu'en penser. Lui (c'était Serge Ivanovitch), a le droit de prétendre aux meilleurs partis de la Russie. Il est vrai qu'il n'est plus tout jeune ; néanmoins beaucoup seraient flattées de l'épouser, C'est une excellente personne, mais il pourrait...

— Mais songez donc, maman, que pour lui et pour elle on ne peut rêver mieux. Premièrement elle est charmante, dit Kitty pliant un doigt.

— Elle lui plaît beaucoup, c'est vrai, confirma Dolly.

— Ensuite, sa situation est si belle qu'il n'a aucun besoin d'épouser une femme à cause de ses relations ou de sa fortune. Ce qu'il lui faut c'est une femme bonne, charmante, douce...

— Oh ! avec elle, on peut-être tranquille, opina Dolly.

— Troisièmement, il faut qu'elle l'aime. Et cela est. En un mot ce serait parfait... j'espère qu'à leur retour du bois tout sera décidé. Je le verrai tout de suite à leurs regards, j'en serais si heureuse ! Quand penses-tu, Dolly ?

— Mais ne t'énerve pas ainsi ; tu n'en as nullement besoin, dit sa mère.

— Mais je ne m'énerve pas, maman. Il me semble que c'est aujourd'hui qu'il fera sa déclaration.

— Ah ! c'est si étrange, comment se font les déclarations... Il y a un obstacle quelconque, et tout d'un coup, cet obstacle disparaît... dit Dolly avec un sourire mélancolique, se rappelant ses fiançailles avec Stépan Arkadiévich.

— Maman, comment papa vous a-t-il demandée en mariage ? dit tout-à-coup Kitty.

— Mais très simplement, répondit la princesse dont le visage s'illumina à ce souvenir.

— Non, mais comment ! L'aimiez-vous avant qu'il se fût déclaré ?

Kitty éprouvait un plaisir particulier à pouvoir, en sa qualité de femme mariée, aborder ces sujets importants avec sa mère comme avec une égale.

— Certainement. Il venait chez nous, à la campagne.

— Mais comment cela s'est-il décidé, maman ?

— Tu crois sans doute avoir inventé quelque chose de nouveau. C'est toujours la même chose. Tout s'est fait par les yeux et le sourire.

— Comme vous avez dit vrai, maman ; précisément avec les yeux et le sourire, approuva Dolly.

— Mais quelles paroles a-t-il prononcées ?

— Lesquelles a prononcées Kostia ?

— Lui il a écrit sa déclaration avec de la craie. C'était surprenant... Qu'il y a longtemps de cela déjà, dit-elle.

Et les trois femmes se plongèrent dans les mêmes pensées.

Kitty la première rompit le silence. Elle se rappelait l'heure qui avait précédé son mariage et son emballement pour Vronski.

— Une seule chose... cette ancienne passion de Varenka, dit-elle en vertu d'une association d'idées. Je voulais en parler à Serge Ivanovitch, le préparer... Tous les hommes sont horriblement jaloux de notre passé, ajouta-t-elle.

— Pas tous, dit Dolly. Tu en juges d'après ton mari. Je suis sûre que le souvenir de Vronski le tourmente encore. N'est-ce pas ?

— C'est vrai, dit Kitty pensive, en souriant des yeux.

— Je ne comprends pas en quoi ton passé peut l'inquiéter ? intervint la vieille princesse. Vronski t'a fait la cour, mais à quelle jeune fille cela n'arrive-t-il pas ?

— Il ne s'agit pas de cela, répondit Kitty en rougissant.

— Non, permets, continua la mère. C'est toi qui n'as pas voulu me permettre de parler à Vronski. Tu te souviens ?

— Ah ! maman ! fit Kitty avec une expression de souffrance.

— Maintenant on ne peut vous retenir... Vos relations ne sont pas allées plus loin qu'il ne convenait... moi même y veillais... D'ailleurs, ma chérie, il n'est pas du tout bien pour toi de t'émotionner. Je t'en prie, n'y pense plus et calme-toi.

— Je suis tout à fait calme, maman.

— Combien l'arrivée d'Anna a été heureuse pour Kitty et malheureuse pour elle, dit Dolly. Oui, c'est tout à fait le contraire, ajouta-t-elle, frappée de son idée. Alors Anna était heureuse et Kitty se trouvait malheureuse. Et maintenant c'est tout l'opposé. Je pense souvent à elle !

— Ce n'est pas la peine. Une femme sans cœur, dit la mère qui ne pouvait oublier que Kitty avait épousé Lévine et non Vronski.

— Quel besoin aviez-vous de parler de cela ? dit Kitty avec dépit. Je n'y pense jamais et n'y veux pas penser... non, je n'y veux pas penser, répéta-t-elle, entendant le pas bien connu de son mari sur l'escalier de la terrasse.

— A qui ne veux-tu plus penser ? demanda Lévine paraissant sur la terrasse.

Mais personne ne lui répondit et il ne renouvela pas sa question.

— Je regrette de troubler votre intimité, dit-il en jetant sur elle un regard mécontent, et comprenant qu'il venait d'être question de quelque chose qu'on n'aurait pas dit en sa présence.

Pour un instant il partagea les sentiments d'Agafia Mikhaïlovna furieuse d'être obligée de faire la confiture de framboises à la mode Stcherbatzki. Cependant il sourit et s'approcha de Kitty.

— Eh bien ? lui demanda-t-il, avec cette expres-

sion qu'il avait toujours, maintenant, en s'adressant à elle.

— Rien. Tout va bien, répondit Kitty en souriant. Et toi, comment vas-tu ?

— On a apporté trois fois plus que la charrette peut contenir. Viens-tu au-devant des enfants ? J'ai fait atteler.

— Quoi ! tu veux emmener Kitty en break ? dit la mère d'un ton de reproche.

— Mais nous irons au pas, princesse.

Lévine n'appelait jamais sa belle-mère maman, comme le font d'ordinaire les gendres, et la princesse en était offensée. Mais bien que Lévine aimât et respectât la princesse, il aurait cru porter atteinte au souvenir de sa mère en lui donnant ce nom.

— Viens avec nous, maman, dit Kitty.

— Je ne veux pas voir ces folies.

— Alors j'irai à pied. C'est très bon pour moi, dit Kitty se levant pour prendre le bras de son mari.

— C'est bon en effet, mais il ne faut pas exagérer, dit la princesse.

— Eh bien, Agafia Mikhaïlovna, la confiture est-elle faite ? demanda Lévine souriant à la vieille bonne pour la dérider. La nouvelle méthode est-elle bonne ?

— On prétend que c'est bien. Moi, je les trouve trop cuites.

— Cela vaut mieux, Agafia Mikhaïlovna, du moins

elles n'aigriront pas ; d'autant mieux qu'il n'y a plus de glace et qu'on ne saurait où les conserver, dit Kitty comprenant aussitôt l'intention de son mari et s'adressant à la vieille sur le même ton. En revanche maman dit qu'elle n'a jamais mangé d'aussi bonne marmelade que celle que vous faites, ajouta-t-elle, en ajustant le fichu de la vieille femme.

Agafia Mikhaïlovna regarda Kitty d'un air fâché.

— Ne me consolez pas, madame, dit-elle ; il me suffit de vous voir avec lui pour être contente.

— Venez avec nous chercher des champignons, vous nous montrerez les bons endroits.

Agafia Mikhaïlovna sourit et hocha la tête d'un air de dire : Je voudrais bien vous garder rancune, mais c'est impossible.

— Suivez mon conseil, dit la vieille princesse ; au-dessus de chaque pot mettez un rond de papier mouillé de rhum et vous n'aurez pas besoin de glace pour conserver la confiture.

III

Kitty était particulièrement contente de se trouver un moment seule avec son mari car elle avait remarqué le mécontentement passager qui s'était traduit si vivement dans sa physionomie quand il était arrivé sur la terrasse et avait posé une question à laquelle on ne lui avait pas répondu. Ils prirent les devants sur la route poudreuse toute semée d'épis et de grains et quand ils furent hors de vue de la maison, elle s'appuya plus fortement sur son bras et le serra contre elle. Lévine avait déjà oublié l'impression pénible qu'il avait éprouvée et seul avec elle, obsédé par la pensée de sa grossesse qui ne le quittait pas d'un moment, il jouissait du sentiment pur, exempt de toute sensualité, et encore nouveau pour lui, de la présence de la femme aimée. Il n'avait rien à lui dire, mais il désirait entendre le son de sa voix, observer son regard

que son état avait changé. Dans sa voix ainsi que dans son regard il y avait plus de douceur et de sérieux, comme il arrive chez les personnes toujours absorbées dans leur occupation favorite.

— Tu ne seras pas fatiguée ? Appuie-toi davantage, dit-il.

— Je suis heureuse d'être seule avec toi. Je t'avouerai que j'ai grand plaisir à être avec eux tous, mais que je regrette nos soirées d'hiver en tête à tête.

— C'était bien, et c'est encore mieux. Les deux sont bien, dit-il serrant son bras.

— Sais-tu de quoi nous parlions quand tu es venu ?

— Des confitures ?

— Oui, mais aussi des demandes en mariage.

— Ah ! fit Lévine écoutant plutôt le son de sa voix que ses paroles, attentif à contourner les obstacles contre lesquels elle aurait pu buter dans le sentier du bois qu'ils suivaient maintenant.

— Nous avons causé de Serge Ivanovitch et de Varenka. As-tu remarqué ? J'en serais heureuse... continua-t-elle. Qu'en penses-tu ?

Elle le regarda.

— Je ne sais que penser, répondit en souriant Lévine. Sous ce rapport Serge m'a toujours étonné... je t'ai raconté...

— Oui, qu'il a été amoureux d'une jeune fille qui est morte.

— J'étais encore enfant ; je le sais par des racontars. Je me le rappelle alors... Il était extraordinairement séduisant. Depuis, je l'ai observé avec les femmes : il est aimable, quelques-unes lui plaisent, mais on sent que pour lui elles ne sont que des êtres humains.

— Mais Varenka... Il me semble qu'il y a quelque chose...

— Peut-être... Mais il faut le connaître... C'est un homme extraordinaire, admirable... Il ne vit que par l'âme. C'est un homme trop pur, son âme est trop haute...

— Tu veux dire que ce serait pour lui une déchéance ?

— Non, mais il est si habitué à sa vie solitaire, spirituelle, qu'il ne peut s'accommoder de la réalité, et Varenka, malgré tout, c'est une réalité.

Lévine avait l'habitude d'exprimer franchement sa pensée sans perdre la peine de la vêtir de paroles exactes. Il savait que sa femme comprenait dans ces cas ce qu'il voulait dire. Une allusion seule lui suffisait. Elle le comprit.

— Oui, mais il n'y a pas en elle la même réalité qu'en moi, par exemple. Je comprends qu'il n'aurait pas pu devenir amoureux de moi ; mais Varenka est toute spirituelle...

— Mais non... il t'aime beaucoup... Et je suis très heureux que les miens t'aiment...

— Oui, il est indulgent pour moi, mais...

— Pas comme feu Nikolenka... Vous vous aimiez. Pourquoi ne pas le dire ? ajouta-t-il. Parfois je me fais des reproches ; nous finirons par l'oublier. Ah ! quel homme terrible et charmant !... Oui. Que disions-nous ? reprit Lévine après un court silence.

— Tu disais qu'il ne pouvait tomber amoureux, dit Kitty exprimant à sa façon l'idée de son mari.

— Je ne dis pas cela, fit en souriant Lévine, mais il n'a pas la faiblesse qui est nécessaire... Je l'ai toujours envié, et je l'envie encore malgré mon bonheur.

— Tu l'envies de ne pouvoir être amoureux ?

— Je l'envie d'être meilleur que moi, répondit Lévine en souriant. Sa vie n'a rien d'égoïste. Toute sa vie est subordonnée au devoir, c'est pourquoi il peut être heureux et tranquille.

— Et toi ? dit Kitty avec un sourire à la fois railleur et tendre.

Elle n'aurait pu expliquer la marche des idées qui la faisaient sourire, mais sa conclusion était que son mari qui admirait tant son frère et s'humiliait devant lui n'était pas sincère. Kitty savait que ce manque de franchise provenait de l'amour de son mari pour son frère, d'une sorte de gêne pour son trop grand bonheur et surtout de son désir obstiné d'être meilleur. Elle aimait ces traits en lui, et c'est pourquoi elle souriait.

— Et toi, de quoi es-tu mécontent ? lui demanda-t-elle avec le même sourire.

Il était heureux de sa méfiance et inconsciemment la provoquait pour qu'elle en dise les causes.

— Je suis heureux mais mécontent de moi.

— Comment peux-tu être mécontent si tu es heureux ?

— Comment t'expliquer ? Je désire par-dessus tout que tu ne fasses pas un faux pas... Il ne faut pas sauter, dit-il interrompant la conversation pour lui reprocher son mouvement trop vif en enjambant une branche qui barrait le sentier... Quand je pense à moi et me compare aux autres, surtout à mon frère, j'é sens que je ne vau pas grand'chose.

— Mais pourquoi ? répéta Kitty avec le même sourire. Ne fais-tu pas ce que font tous les autres ? Et tes paysans, et ton exploitation, et ton livre ?

— Non, je le sens, surtout maintenant. C'est de ta faute si cela ne va pas comme je voudrais, dit-il en lui serrant la main. Je travaille comme ça, en passant. Si je pouvais aimer tout cela comme je t'aime, toi... mais depuis ces derniers temps je fais tout cela comme une corvée.

— Alors que diras-tu de papa ? Est-il mauvais parce qu'il ne collabore pas à l'œuvre publique ?

— Lui ? Non. Mais il faut avoir sa simplicité, sa clarté, sa bonté, et moi, ai-je tout cela ? Je ne fais

rien et me tourmente. Et tout cela c'est de ta faute. Quand tu n'étais pas là, quand il n'y avait pas *cela*, dit-il la regardant d'une façon particulière qu'elle comprenait, je donnais toutes mes forces au travail, et maintenant je ne le puis plus et j'en ai honte, le travail me semble une corvée ; je finis...

— Dis-moi, voudrais-tu changer à l'instant avec Serge Ivanovitch ? Voudrais-tu n'avoir à t'occuper que du bien public, et comme lui, n'aimer que cela et rien de plus ?

— Certes non. Au reste je suis trop heureux pour raisonner juste... Ainsi tu crois qu'il se déclarera aujourd'hui ? ajouta-t-il après un moment de silence.

— Oui et non, seulement je le désire vivement. Attends !

Elle se pencha et cueillit une marguerite qui poussait au bord du sentier. Comptons. Se déclarera-t-il ou non ? dit-elle lui donnant la fleur.

— Oui, non. Oui, non?... dit Lévine arrachant chaque ligule blanche étroite.

— Non ! arrêta Kitty qui suivait anxieusement ses doigts. Non, tu en as arraché deux, dit-elle lui saisissant la main.

— Oui, mais en revanche, cette petite ne compte pas, dit Lévine... Tiens, le break qui nous rejoint.

— Tu n'es pas fatiguée, Kitty ? cria la princesse.

— Pas du tout.

— Sans quoi tu pourrais t'asseoir ; les chevaux sont très doux, et nous irons au pas.

— Ce n'est pas la peine.

Ils étaient presque arrivés et la promenade se continua à pied.

IV

Varenka, un mouchoir blanc sur ses cheveux noirs, entourée des enfants, très gaie au milieu d'eux et évidemment émue de la possibilité d'une explication avec l'homme qui lui plaisait, était ainsi très attrayante. Serge Ivanovitch marchait à côté d'elle, et ne cessait de l'admirer. Tout en la regardant il se rappela tout ce qu'il avait entendu dire de son passé, tout ce qu'il avait remarqué lui-même de bon et d'aimable en elle, et il se rendait compte, de plus en plus, qu'il éprouvait pour elle un sentiment particulier, qu'il n'avait encore ressenti qu'une seule fois dans sa première jeunesse. L'impression de joie causée par sa présence augmentant sans cesse fut un instant si vive, qu'en mettant dans le panier de la jeune fille un énorme champignon blanc à tige mince qu'il venait de trouver, il plongea son regard dans ses yeux et, à

la rougeur de l'émotion joyeuse et craintive qui se répandit sur son visage, il resta confus lui-même et lui sourit d'une façon trop expressive. « S'il en est ainsi, se dit-il, je dois réfléchir et ne pas m'abandonner comme un gamin à un entraînement passager. »

— Je vais chercher des champignons tout seul, dit-il, sans quoi mes trouvailles passeront inaperçues.

Il partit seul, et quittant la lisière du bois où ils marchaient sur l'herbe basse, parmi de vieux et rares bouleaux, il s'enfonça dans le bois où les bouleaux se mêlaient aux ormes gris et aux bouquets vert-sombre des noisetiers. Après avoir fait une quarantaine de pas, il s'arrêta derrière un bouquet de noisetiers en pleine floraison d'où il était sûr de ne pas être vu. Autour de lui tout était silencieux, sauf qu'en haut du bouleau sous lequel il se trouvait des mouches bourdonnaient comme une ruche d'abeilles et que, de temps en temps, résonnaient les voix des enfants.

Tout à coup, de la lisière du bois, Serge Ivanovitch entendit la voix grave de Varenka qui appelait Gricha, et un sourire joyeux éclaira son visage, Il hocha la tête, mécontent de lui-même, et, prenant un cigare, voulut l'allumer. Mais il avait de la peine à faire prendre l'allumette sur le tronc du bouleau : l'écorce blanche, très tendre, se collait au phosphore et la flamme s'éteignait. Enfin une

des allumettes s'enflamma, et la fumée odorante du cigare en un nuage flottant s'élança en avant et en haut, au-dessus du bouquet de noisetiers. En suivant des yeux la fumée, Serge Ivanovitch s'avança à pas lents, et se livra à ses réflexions. « Pourquoi pas, pensa-t-il. Si c'était le coup de foudre ou de la passion, si ce n'était pas une inclination réciproque... (Oui, je puis dire *réciproque*). Si je sentais qu'elle est en complet désaccord avec toute ma vie... qu'en m'y abandonnant je trahis ma vie et mon devoir... Mais non, il n'y a rien de cela. La seule objection possible c'est la promesse que je me suis faite, en perdant Marie, de rester fidèle à son souvenir... » se disait Serge Ivanovitch ; mais il sentait bien que cette considération n'avait d'autre importance que celle de compromettre le rôle poétique qu'il jouait aux yeux du monde.

« A part cela, j'ai beau chercher, je ne trouve rien à opposer à mon sentiment. En ne me guidant que de ma raison, je ne pourrais trouver mieux ? »

Il avait beau évoquer le souvenir des femmes et des jeunes filles qu'il connaissait, il n'en trouvait aucune qui répondit mieux que Varenka à tout ce qu'il cherchait dans celle qu'il épouserait. Elle avait le charme et la fraîcheur de la jeunesse sans en avoir l'enfantillage ; et si elle l'aimait c'était comme doit aimer une femme. C'était un point. En outre elle n'aimait pas le monde et le fuyait, mais elle en avait l'usage et possédait toutes les

manières d'une jeune fille de la bonne société, manières sans lesquelles Serge Ivanovitch ne pouvait se représenter la compagne de sa vie. Enfin, elle était religieuse, non comme une enfant, comme Kitty par exemple, mais toute sa vie était basée sur de sérieuses convictions morales. Jusque dans les moindres détails Serge Ivanovitch trouvait en elle tout ce qu'il désirait trouver en sa femme. Elle était pauvre et sans famille, de sorte qu'elle ne traînerait pas derrière elle une foule de parents et n'imposerait pas leur influence dans la maison de son mari ; c'était précisément ce qu'il désirait pour sa future vie de famille. Et cette jeune fille qui réunissait toutes ces qualités l'aimait. Quelque modeste qu'il fût il s'en apercevait et l'aimait aussi. Il y avait bien un obstacle : son âge ; mais il jouissait d'une bonne santé, n'avait pas un seul cheveu blanc ; personne ne lui donnait quarante ans et il se rappelait avoir entendu dire à Varenka qu'un homme de cinquante ans ne passait pour un vieillard qu'en Russie ; qu'en France un homme à cinquante ans se croit dans la force de l'âge et, à quarante ans, un jeune homme.

Et qu'importaient les années quand il se sentait jeune de cœur comme à vingt ans. N'était-ce pas un sentiment de jeune homme, celui qu'il éprouva quand sortant de l'autre côté du bois et entrant à la lumière claire des rayons obliques du soleil, il vit la gracieuse personne de Varenka, en robe jaune,

un panier au bras, marchant d'un pas léger entre les vieux bouleaux ; et quand l'impression produite par cette vue se confondit avec celle du champ d'avoine jaunissante, inondé des rayons obliques, dont la beauté le frappa, tandis que derrière lui le vieux bois jauni disparaissait dans le lointain bleu. Son cœur se serra joyeusement. Une sorte d'émotion le saisit. Il sentit qu'il était décidé. Varenka, qui s'était penchée pour cueillir un champignon, se releva d'un mouvement souple et regarda autour d'elle. Serge Ivanovitch jeta son cigare et se dirigea de son côté.

« Varvara Andréievna, dans ma jeunesse je m'étais fait un idéal de la femme que j'aimerais et serais heureux d'avoir pour compagne. J'ai vécu déjà de longues années et c'est maintenant, pour la première fois, que je l'ai rencontré. Je vous aime et vous demande votre main. » Serge Ivanovitch avait eu ses paroles sur les lèvres comme il se trouvait à dix pas de Varenka qui, agenouillée et se disputant un champignon avec Gricha, appelait la petite Macha.

— Par ici ! Par ici ! les petits ! Il y en a des quantités ! criait-elle de sa belle voix grave.

Elle ne se leva pas à l'approche de Serge Ivanovitch, mais tout dans sa personne témoignait qu'elle le sentait venir et s'en réjouissait.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? lui deman-

da-t-elle s'avancant vers lui avec son aimable visage souriant.

— Pas un seul, répondit Serge Ivanovitch, et vous ?

Elle ne lui répondit pas, occupée des enfants qui l'entouraient.

— Encore un, près de la branche, dit-elle, indiquant à Macha un petit champignon coupé au milieu d'une herbe séchée à laquelle il était attaché. Cela me rappelle mon enfance, ajouta-t-elle en s'éloignant avec Serge Ivanovitch.

Ils firent silencieusement quelques pas. Varenka voyait qu'il désirait parler ; elle devinait ce qu'il voulait dire et tremblait d'émotion, de joie et de crainte.

Ils étaient maintenant si loin que personne ne pouvait les entendre, cependant il se taisait encore. Varenka aussi préférait le silence ; il serait plus facile de dire ensuite ce qu'ils avaient à se dire, qu'après les propos sur les champignons. Cependant, presque involontairement elle prononça :

— Ainsi vous n'avez rien trouvé ? Du reste, au milieu du bois, il y a toujours moins de champignons.

Serge Ivanovitch soupira sans répondre ; il était contrarié de cette phrase sur les champignons ; il aurait voulu revenir aux paroles qu'elle avait dites de son enfance ; mais malgré lui, après un court silence, il répondit à ses dernières paroles :

— J'ai entendu dire que les champignons blancs croissent plutôt à la lisière des bois, mais je ne connais pas bien les champignons blancs.

Quelques minutes s'écoulèrent encore. Ils étaient encore plus loin des enfants et tout à fait seuls. Le cœur de Varenka battait si fort qu'elle en entendait les coups et se sentait pâlir et rougir.

Devenir la femme d'un homme comme Kosnihev, après sa situation chez madame Sthal, n'était-ce pas pour elle le comble du bonheur ! Et de plus, elle était presque sûre d'être amoureuse de lui. Le sort allait se décider.

La situation devenait terrible. Tout ce qu'il allait dire et faire avait tant d'importance !

C'était le moment ou jamais de s'expliquer. Serge Ivanovitch le sentit aussi.

Le regard, la rougeur, les yeux baissés, tout en Varenka décelait l'attente douloureuse. Serge Ivanovitch le remarqua et la plaignit. Il sentit même qu'il l'offensait en se taisant. Il s'efforça de se rappeler ses réflexions en faveur du mariage ; il se rappela les paroles qu'il avait préparées, mais au lieu de cela, d'une façon tout inattendue, il demanda :

— Quelle différence y a-t-il entre un champignon blanc et un champignon de bouleau ?

Les lèvres de Varenka tremblèrent en répondant :

— Il n'y a de différence que dans le pied.

Et aussitôt ces paroles dites, tous deux sentirent que c'en était fait, que les mots qui devaient les

unir ne seraient jamais prononcés, et l'émotion violente qui les agitait se calma peu à peu.

— Le pied du champignon de bouleau fait penser au menton d'un homme brun qui n'a pas été rasé de deux jours, dit tranquillement Serge Ivanovitch.

— C'est vrai, répondit en souriant Varenka, et tout naturellement leur promenade changea de direction.

Ils retournèrent vers les enfants. Varenka était confuse et blessée, mais cependant soulagée.

En revenant à la maison, Serge Ivanovitch repassa dans son esprit ses raisonnements sur le mariage et les trouva faux. Il ne pouvait être infidèle à la *mémoire* de Marie.

— Doucement, enfants, doucement ! cria Lévine en voyant les enfants se précipiter vers Kitty avec des cris de joie, et se mettant entre eux et sa femme pour la protéger.

Derrière les enfants sortirent du bois Serge Ivanovitch et Varenka. Kitty n'eut pas besoin de questionner. Elle comprit à leur ton calme et un peu confus que ses plans ne s'étaient pas réalisés.

— Eh bien ? lui demanda son mari, comme ils retournaient à la maison.

— Ça ne mord pas, répondit Kitty, rappelant par son sourire et sa façon de parler son père, ce que Lévine remarquait souvent avec plaisir.

— Comment, ça ne mord pas ?

— Non, et, prenant la main de son mari, elle l'effleura de ses lèvres, comme on baise la main d'un archevêque.

— Et chez qui est-ce que ça ne mord pas ? demanda-t-il en riant.

— Chez tous deux. Et il faut que ce soit ainsi !...

— Que fais-tu, les paysans passent ?

— Ce n'est rien ; ils n'ont pas vu...

Pendant que les enfants prenaient le thé, les grandes personnes se réunirent sur la terrasse et causèrent comme si rien n'était arrivé, cependant tous savaient, surtout Serge Ivanovitch et Varenka, qu'il s'était passé quelque chose de très important bien que négatif. Tous deux éprouvaient le même sentiment et semblaient deux écoliers qui auraient échoué à leurs examens et seraient exclus pour toujours.

Toutes les personnes présentes sentant qu'il était arrivé quelque chose causaient avec une grande animation de sujets quelconques. Lévine et Kitty se trouvaient particulièrement heureux et amoureux ce soir-là et ils se sentaient confus de leur bonheur, comme d'une allusion indiscreète à la maladresse de ceux qui ne savaient pas être heureux.

— Rappelez-vous ce que j'ai dit, Alexandre ne viendra pas, dit la vieille princesse.

On attendait par le train du soir Stépan Arkadiévitch et peut-être le vieux prince.

— Et je sais pourquoi, continua la princesse ; il prétend qu'il ne faut pas troubler la solitude des jeunes mariés.

— Papa nous abandonne. Nous ne l'avons pas vu, dit Kitty. Nous ne sommes plus de jeunes mariés. Nous sommes déjà de vieux époux.

— Seulement s'il ne vient pas, moi aussi je vous dirai adieu, dit la vieille princesse, soupirant tristement.

— Que dites-vous, maman ! protestèrent ses deux filles.

— Mais pensez donc qu'il est seul là-bas. Maintenant...

Tout à coup la voix de la princesse trembla. Ses filles, sans rien dire, échangèrent un regard : « Maman trouvera toujours quelque chose de triste », disait ce regard.

Elles ne savaient pas que, malgré le plaisir d'être chez sa fille et la nécessité qu'elle sentait d'y être, la vieille princesse était triste pour elle et son mari, car depuis le mariage de sa dernière fille, le vieux foyer était devenu vide.

— Qu'avez-vous, Agafia Mikhaïlovna ? demanda tout d'un coup Kitty à la vieille bonne qui se tenait debout, l'air mystérieux et grave.

— C'est à cause du souper...

— Eh bien, dit Dolly, va donner des ordres et moi j'irai faire travailler Gricha, sans quoi il ne fait rien.

— C'est une leçon pour moi! dit Lévine, se levant vivement. Non, Dolly, c'est moi qui irai.

Gricha, qui allait déjà au lycée, avait des devoirs de vacances. A Moscou, Daria Alexandrovna s'était mise à faire étudier le latin à son fils, et à la campagne elle s'était imposé la tâche de lui faire travailler chaque jour l'arithmétique et le latin. Lévine s'était offert à la remplacer. Mais la mère ayant entendu les leçons de Lévine et remarqué qu'il ne s'y prenait pas comme le répétiteur qu'elle avait à Moscou, pour son fils, lui déclara résolument, de façon cependant à ne pas le blesser, qu'on devait étudier d'après le livre comme le faisait le répétiteur, et que, dorénavant, elle s'en chargerait elle-même. Lévine en voulait à Stépan Arkadiévitch qui par insouciance laissait à sa femme le soin des études de son fils, alors qu'elle n'y comprenait rien; il en voulait également au professeur qui s'acquittait si mal de sa tâche, néanmoins il promit à sa belle-sœur de suivre la méthode qu'elle voudrait. Il continua donc de faire travailler Gricha, et cette fois, non plus à sa manière mais d'après le livre; aussi le faisait-il sans grand enthousiasme et oubliait-il souvent l'heure de la leçon. C'était précisément le cas.

— Non, Dolly, j'irai ; reste ici. Nous ferons tout ce qu'il faut, d'après le livre. Seulement, quand Stiva sera là, nous irons à la chasse, et nous manquerons la leçon.

Lévine partit avec Gricha.

Varenka proposa son aide à Kitty. Même dans la maison heureuse et bien agencée de Lévine, Varenka savait être utile.

— Je vais commander le souper, vous, restez ici, dit-elle, se levant et se dirigeant du côté d'Agafia Mikhaïlovna.

— Oui, oui, on n'a sans doute pas trouvé de poulets, alors il faut en prendre des nôtres, dit Kitty.

— Nous verrons cela avec Agafia Mikhaïlovna.

Et Varenka disparut.

— Quelle charmante personne ! dit la princesse.

— Non, maman, pas charmante mais exquise, elle n'a pas sa pareille.

— Alors vous attendez aujourd'hui Stépan Arkadiévitch ? demanda Serge Ivanovitch, qui évidemment ne désirait pas continuer à causer de Varenka. Il est difficile de trouver deux beaux-frères aussi différents, fit-il avec un sourire malicieux : l'un, très vif, vit dans la société comme un poisson dans l'eau ; l'autre, notre Kostia, également vif, alerte, aussitôt dans le monde devient muet ou se débat comme un poisson sur la paille.

— Oui, il est très enfant, dit la princesse s'adressant à Serge Ivanovitch. Je voulais précisément

vous demander de lui dire qu'elle (elle désigna Kitty) ne peut rester ici. Elle doit absolument venir à Moscou. Et lui parle de faire venir un docteur...

— Maman, il fera tout ce qu'il faudra ; il consent à tout, dit Kitty mécontente de voir sa mère prendre pour juge de leurs affaires Serge Ivanovitch.

L'ébrouement des chevaux accompagnant le bruit d'une voiture sur l'avenue interrompit la conversation.

Dolly n'eut pas le temps de se lever pour aller au-devant de son mari que de la fenêtre de la chambre où travaillait Gricha bondit Lévine, en écartant Gricha.

— C'est Stiva ! cria Lévine en bas du balcon. Nous avons terminé, Dolly, n'aie pas peur ! Et comme un gamin il s'élança au-devant de la voiture.

— Is, EA, ID, EJUS, EJUS, EJUS, cria Gricha en courant dans l'allée.

— Il y a quelqu'un avec lui, probablement papa ! s'écria Lévine s'arrêtant à l'entrée de l'avenue. Kitty, ne descends pas l'escalier, fais le tour !

Mais Lévine se trompait en prenant pour le vieux prince le second visiteur. Quand il fut plus près de la voiture, il aperçut à côté de Stépan Arkadiévitch un beau jeune homme, coiffé d'un béret écossais avec de longs rubans flottants. C'était Vassenka Veslovski, un cousin issu de germain des Stcherbatzki, un des brillants jeunes hommes de Pétersbourg et de Moscou, « brave garçon et remarquable

chasseur », ainsi que le dit Stépan Arkadiévitch en le présentant.

Nullement confus du désenchantement causé par sa présence en place de celle du vieux prince, Veslovski salua gaîment Lévine, lui rappela qu'ils s'étaient rencontrés autrefois et souleva Gricha au-dessus du pointer qu'amenait Stépan Arkadiévitch, pour le mettre dans la voiture.

Lévine ne monta pas dans la voiture et suivit à pied. Il était contrarié de ne pas voir le prince qu'il aimait et il l'était surtout de l'arrivée de ce Vassenka Veslovski, un étranger dont la présence était parfaitement inutile. Cette impression fâcheuse s'accrut encore quand Lévine en arrivant au perron, où s'était assemblée la foule animée des grandes personnes et des enfants, vit Vassenka Veslovski baiser galamment et tendrement la main de Kitty.

— Nous sommes cousins, votre femme et moi, et d'anciennes connaissances, dit-il, serrant une seconde fois fortement la main de Lévine.

— Eh bien ! Y a-t-il du gibier ? demanda Stépan Arkadiévitch à Lévine, avant même d'avoir salué tout le monde. Nous avons, lui et moi, les intentions les plus cruelles...

— Tiens, Tania, voici pour toi ! Prends dans la voiture, derrière ! dit-il, s'adressant à la fois à tout le monde. Comme tu as bonne mine, Dolly ! dit-il à sa femme baisant de nouveau sa main et la lui retenant dans les siennes.

Lévine, heureux un moment auparavant, considérait cette scène avec humeur.

« Qui ces mêmes lèvres ont-elles embrassé hier? » pensa-t-il à la vue de ces marques de tendresse de Stépan Arkadiévitch pour sa femme. Il regarda Dolly; elle aussi lui déplut. « Elle ne croit plus à son amour. Alors de quoi est-elle si contente? C'est répugnant! » pensa-t-il. Il regarda la princesse qu'il trouvait si charmante un moment avant et il fut vexé de l'accueil affable qu'elle faisait à Vassenka avec ses rubans. Serge Ivanovitch lui déplut également à cause de sa politesse envers Stépan Arkadiévitch, qu'il jugea hypocrite car il savait que son frère n'aimait et n'estimait pas Oblonski. Varenka aussi le fâcha parce qu'avec son air de sainte nitouche, elle se mettait en frais pour ce monsieur, tandis qu'elle ne songeait qu'au mariage.

Mais il fut surtout mécontent quand il vit Kitty prendre un air de fête, comme si l'arrivée de ce monsieur à la campagne était pour elle et pour tous une vraie réjouissance; il était particulièrement furieux du sourire par lequel elle répondit au sien.

Tous rentrèrent à la maison en causant avec animation, mais dès qu'ils furent assis, Lévine fit demi-tour et sortit.

Kitty, ayant remarqué la mauvaise humeur de son mari, voulait saisir un moment pour lui parler en tête à tête, mais il s'éloigna très vite déclarant

avoir affaire au bureau. Depuis longtemps ses occupations n'avaient eu autant d'importance à ses yeux que ce jour-là.

« Pour eux c'est toujours fête, pensa-t-il, mais il y a un travail qui n'attend pas et sans lequel on ne peut vivre. »

VII

Lévine rentra lorsqu'on le fit avertir que le souper était servi. Sur l'escalier il trouva Kitty et Agafia Mikhaïlovna qui se concertaient sur le vin à servir.

— Mais pourquoi tout ce fuss? Il faut servir ce qu'on donne d'ordinaire.

— Non. Stiva n'en boit pas... Attends, Kostia. Qu'as-tu? demanda Kitty cherchant à le retenir; mais lui, sans pitié, s'éloigna à grands pas du côté du salon et aussitôt prit part à la conversation animée que soutenaient là Vassenka Veslovski et Stépan Arkadiévitch.

— Eh bien! allons-nous demain à la chasse? demanda Stépan Arkadiévitch.

— Allons-y, je vous en prie, dit Veslovski penché sur sa chaise et assis sur l'une de ses grosses jambes.

— Volontiers ; avez-vous déjà chassé cette année ?
répondit Lévine s'adressant à Veslovski, dont il regardait la jambe, avec cette fausse cordialité que Kitty lui connaissait et qui lui allait si mal. Je ne sais pas si nous trouverons des bécasses, mais les bécassines abondent ; seulement il faudra partir de bonne heure. Vous ne serez pas fatigués ? Cela ne te fatiguera pas, Stiva ?

— Moi, fatigué ! jamais. Si vous le voulez, ne nous couchons pas cette nuit, et allons nous promener.

— En effet, ce serait très bien ! approuva Veslovski.

— Ah ! oui ! tu en es capable, dit Dolly avec cette nuance d'ironie qui maintenant accompagnait toujours tout ce qu'elle disait à son mari, aussi bien que d'empêcher les autres de dormir. Mais voilà l'heure, moi, je me retire, je ne soupe pas.

— Non, Dollinka, reste un peu, dit Stépan Arkadiévitch allant s'asseoir auprès de sa femme à la grande table où l'on soupait. J'ai tant de choses à te raconter.

— Peu de choses sans doute.

— Sais-tu que Veslovski a vu Anna, et il retournera les voir en vous quittant. Ils ne sont qu'à soixante-dix verstes d'ici. Je compte y aller aussi. Veslovski ! viens donc là.

Veslovski changea de place et s'assit à côté de Kitty.

— Alors vous êtes allé chez elle? Comment va-t-elle? lui demanda Daria Alexandrovna.

Lévine, à l'autre bout de la table, tout en causant avec la princesse et Varenka, s'aperçut qu'entre Stépan Arkadiévitch, Dolly, Kitty et Veslovski s'était engagée une conversation animée et mystérieuse. Non seulement l'entretien lui parut mystérieux, mais la physionomie de sa femme regardant sans baisser les yeux le beau visage de Vassenka qui causait avec animation, lui sembla exprimer un sentiment sérieux.

— Leur installation est superbe, racontait Vassenka parlant de Vronski et d'Anna. Bien entendu, ce n'est pas à moi de les juger, mais chez eux on se sent à l'aise.

— Que comptent-ils faire?

— Passer l'hiver à Moscou, je crois.

— Ce serait parfait de se réunir là-bas. Quand y seras-tu? demanda Stépan Arkadiévitch à Vassenka.

— Je passerai chez eux le mois de juillet.

— Et toi, iras-tu? demanda Stépan Arkadiévitch à sa femme.

— Je le désire depuis longtemps et j'irai certainement, répondit Dolly. Je la connais bien et la plains beaucoup. C'est une femme admirable. Quand tu seras parti, j'irai seule, cela ne gênera personne, et c'est même mieux sans toi.

— C'est bien, dit Stépan Arkadiévitch. Et toi, Kitty?

— Non. Pourquoi irais-je? dit Kitty, s'empourprant tout d'un coup et se retournant vers son mari.

— Vous connaissez Anna Arkadiévna? lui demanda Veslovski. C'est une femme charmante.

— Oui, répondit-elle, rougissant encore davantage, et elle alla rejoindre son mari.

— Alors tu pars à la chasse demain? lui demanda-t-elle.

La jalousie de Lévine, en voyant la rougeur qui avait couvert ses joues quand elle parlait à Veslovski, ne connût plus de bornes, et il interpréta ses paroles à sa façon. Quelque douleur qu'il eût à se le rappeler après, maintenant il était convaincu que cette question était une preuve d'intérêt pour Vassenka Veslovski, dont, selon lui, elle était déjà amoureuse.

— Certainement, lui répondit-il d'une voix contrainte qui lui fit horreur à lui-même.

— Passez plutôt la journée de demain avec nous, sans quoi Dolly verra à peine son mari; ne partez à la chasse qu'après-demain, dit Kitty.

Lévine traduisit ainsi les paroles de sa femme : « Ne me sépare pas de *lui*. Ton départ m'est absolument indifférent, mais laisse-moi jouir de la présence de ce charmant jeune homme. »

— Si tu le désires nous resterons demain, répondit Lévine avec une grande amabilité.

Vassenka, sans soupçonner l'effet produit par sa

présence, s'était levé de table pour rejoindre Kitty, et, la suivant d'un regard souriant, caressant, il s'approcha d'elle.

Lévine remarqua ce regard. Il pâlit et pendant un moment l'émotion l'empêcha de respirer.

« Comment ose-t-il se permettre de regarder ainsi ma femme ! » se dit-il avec colère.

— Alors à demain la chasse ? Nous irons, n'est-ce pas ? demanda Vassenska ; et de nouveau il s'assit de travers sur une chaise, une de ses jambes sous lui.

La jalousie de Lévine grandissait de plus en plus. Il se voyait déjà dans la situation d'un mari trompé, qu'une femme et son amant cherchent à exploiter pour en obtenir les agréments et les plaisirs de la vie. Néanmoins il causa aimablement avec Veslovski, le questionna sur ses chasses, son fusil, ses bottes, et lui promit d'organiser le départ à la chasse pour le lendemain.

La vieille princesse vint heureusement mettre un terme aux tortures de Lévine en conseillant à Kitty d'aller se coucher. Mais Lévine n'était pas à bout de tourments : Vassenska, en souhaitant le bonsoir à la maîtresse de la maison, tenta de lui baiser la main. Kitty, toute rougissante, avec une grossièreté naïve pour laquelle sa mère lui fit ensuite une observation, dit en retirant sa main :

— Ce n'est pas reçu chez nous.

Aux yeux de Lévine elle était coupable d'avoir

permis une pareille liberté, et encore davantage d'avoir montré si maladroitement que ses manières ne lui plaisaient pas,

— Pourquoi aller se coucher par ce temps splendide ! dit Stépan Arkadiévitch, que le vin pendant le souper avait rendu d'une humeur charmante et poétique. Regarde, Kitty, ajouta-t-il montrant la lune qui se levait derrière les tilleuls, quelle beauté ! Veslovski, voici le moment de chanter la sérénade. Tu sais qu'il a une belle voix. Il a apporté deux nouvelles romances, très jolies, qu'il pourrait nous chanter avec Varvara Andréievna.

Longtemps après que chacun se fût retiré, Stépan Arkadiévitch et Veslovski se promenaient encore dans les allées du jardin, chantant les nouvelles romances. Lévine, enfoncé dans un fauteuil, les sourcils froncés, les entendait et gardait un silence obstiné aux questions de sa femme qui lui demandait ce qu'il avait. Mais quand enfin, en souriant, elle en vint à lui demander s'il y avait dans son attitude envers Veslovski quelque chose qui lui déplût, il n'y tint plus et s'expliqua. Ses paroles offensaient sa femme, ce qui augmentait son irritation. Debout devant elle, les yeux brillants sous ses sourcils froncés, les mains serrées contre sa poitrine comme s'il eût voulu comprimer sa colère, les lèvres tremblantes, il lui dit d'une voix entrecoupée et d'un air qui

eût été dur si en même temps sa physionomie n'eût exprimé une souffrance qui la toucha :

— Ne me crois pas jaloux, ce mot me révolte. Je ne puis être jaloux et croire que... Il ne m'est pas possible d'exprimer ce que je sens, mais c'est horrible... Je ne suis pas jaloux, mais je suis blessé, humilié, qu'on ose penser..., qu'on ose te regarder avec de tels yeux.

— Mais quels yeux? demanda Kitty, cherchant de bonne foi à se rappeler les moindres paroles, les moindres gestes, les moindres incidents de cette soirée.

Au fond de son âme, elle trouvait bien que cette façon de la suivre à l'autre bout de la table était un peu familière, mais elle n'osait se l'avouer et encore moins l'avouer à son mari de peur d'irriter encore sa souffrance.

— Est-ce qu'une femme dans mon état peut être attrayante?

— Ah! s'écria Lévine se prenant la tête à deux mains. Tais-toi... Alors, si tu te sentais séduisante...

— Mais non, Kostia, dit-elle affligée de le voir souffrir ainsi. Que vas-tu imaginer? Tu sais bien que personne n'existe pour moi en dehors de toi. Eh bien! veux-tu que je me cloître.

Tout d'abord elle avait été froissée de sa jalousie qui lui gâtait jusqu'aux distractions les plus innocentes, mais maintenant elle était prête à renoncer

à tout pour le calmer, pour dissiper les souffrances qu'il éprouvait.

— Comprends donc l'horreur et le ridicule de ma situation, continua-t-il d'une voix désespérée; il est chez moi, et à vrai dire, à part cette sotte galanterie et l'habitude de s'asseoir sur sa jambe, je n'ai rien à lui reprocher. Il se croit certainement le ton le plus exquis, je suis donc forcé de me montrer aimable avec lui...

— Mais, Kostia, tu t'exagères les choses, dit Kitty, fière, au fond de son cœur, de cet amour passionné qui s'exprimait dans sa jalousie.

— Le plus terrible c'est que lorsque tu es pour moi une créature sacrée... que nous sommes si heureux, ce misérable... non, pas misérable... pourquoi l'insulterais-je... je n'ai rien à dire de lui... mais pourquoi notre bonheur serait-il à sa merci?

— Ecoute, je crois savoir ce qui t'a contrarié, commença Kitty.

— Quoi! quoi?

— Tu nous as observés pendant le souper, quand nous causions.

— Eh bien? Eh bien? fit Lévine troublé.

Et elle lui raconta le sujet de leur entretien. Elle suffoquait d'émotion. Lévine restait silencieux; ensuite il regarda son visage pâle, effrayé, et, tout à coup se prit la tête à deux mains.

— Kitty, je t'ai fait souffrir! Ma chérie, pardonne

moi! Je suis fou! Kitty, moi seul suis coupable! Comment ai-je pu me torturer l'esprit d'une pareille niaiserie.

— Non, tu me fais de la peine.

— Moi! mais je suis fou! Et toi? C'est terrible de penser qu'un étranger quelconque peut troubler notre bonheur.

— Oui, et voilà ce qui est blessant...

— Non, et pour me punir, je vais l'inviter à passer tout l'été chez nous et je serai particulièrement aimable avec lui, dit Lévine lui baisant les mains. Tu verras demain. Oui, c'est vrai, demain nous partons à la chasse,

VIII

Le lendemain matin, avant que les dames fussent levées, une voiture de chasse et le break attendaient près du perron. Laska après avoir bien bondi et crié, s'était assise sur le siège près du cocher, tout émue, et, comprenant les projets de son maître, elle désapprouvait le retard des chasseurs et regardait sans cesse la porte par où elle les attendait...

Le premier qui parut fut Vassenka Veslovski, chaussé de bottes neuves montant à la hauteur de ses grosses cuisses, en blouse verte serrée à la taille par une ceinture à cartouches, coiffé de son bonnet à rubans, un fusil anglais à la main.

Laska sauta vers lui pour le saluer et lui demander à sa façon si les autres allaient venir; mais se voyant incomprise, elle retourna à son poste et attendit, la tête penchée et l'oreille aux aguets.

Enfin la porte s'ouvrit avec fracas pour laisser passer Crac, le pointer de Stépan Arkadiévitch, précédant son maître qui parut le fusil à la main et le cigare aux lèvres.

— Tout beau! Tout beau! Crac! cria-t-il gaie-ment à son chien qui lui jetait les pattes sur le ventre et la poitrine et s'accrochait à la gibecière.

Stépan Arkadiévitch portait un pantalon usé et un paletot court; il avait sur la tête une sorte de vieux chapeau, mais son fusil était du plus récent modèle et son carnier ainsi que sa cartouchière, qui cependant n'étaient pas neufs, étaient de la meilleure qualité.

Vassenka Veslovski comprit que le dernier mot de l'élégance pour un chasseur était d'être négligemment habillé, mais d'avoir un attirail de chasse d'une bonne fabrique. Il le comprit en voyant Stépan Arkadiévitch en vêtements usés qui gardait l'air d'un seigneur élégant et bien nourri, et il se promit d'en faire son profit à la prochaine occasion.

— Eh bien! et notre hôte? demanda-t-il.

— Il a une jeune femme, répondit en souriant Stépan Arkadiévitch.

— Et quelle charmante femme!

— Il était tout prêt; il sera probablement rentré chez elle.

Stépan Arkadiévitch avait deviné juste. Lévine

était retourné près de sa femme pour lui demander encore une fois si elle lui avait pardonné sa sottise de la veille et pour la supplier d'être prudente, de se tenir loin des enfants qui pourraient la pousser. Elle fut encore obligée de jurer qu'elle ne lui en voulait pas de s'absenter pour deux jours et dut promettre de lui envoyer le lendemain matin un billet, ne serait-ce que deux mots, afin de l'informer de sa santé.

Kitty, comme toujours, était mécontente de cette séparation de deux jours, mais voyant l'entrain et l'animation de son mari, qui lui paraissait particulièrement grand et fort avec ses grandes bottes de chasse et sa blouse blanche, elle oublia sa tristesse et lui dit gaîment au revoir.

— Excusez-moi, messieurs! dit Lévine en se montrant sur le perron. As-tu mis le déjeuner dans la voiture? Pourquoi as-tu attelé ce cheval roux à droite? Enfin, qu'importe! Laska, va-t'en! — Laisse-le avec le jeune troupeau, répondit-il à un garçon de ferme qui l'attendait près du perron pour le consulter au sujet d'un bélier. — Pardon, voilà encore un brigand qui m'attend.

Lévine descendit du break où il était déjà installé pour s'expliquer avec le charpentier qui s'avancait, une *sagène* à la main.

— Voilà, tu n'es pas venu hier au bureau et maintenant tu vas me retarder! Eh bien, qu'y a-t-il?

— Autorisez-nous à faire encore un coude ; nous n'aurons qu'à ajouter trois marches et tout ira bien. Vous en serez bien plus satisfait.

— Tu aurais mieux fait de m'écouter, dit Lévine contrarié. Je t'avais dit de poser d'abord la charpente et ensuite de placer les marches. Maintenant il est trop tard. Fais ce que je t'ai ordonné, construis un nouvel escalier.

Le charpentier avait gâté l'escalier du nouveau pavillon qu'on bâtissait : il l'avait fait à part sans en calculer l'inclinaison ; si bien que quand on voulut le mettre en place toutes les marches étaient obliques. Pour y remédier le charpentier voulait ajouter trois marches à l'escalier.

— Ce sera beaucoup mieux.

— Mais où aboutira-t-il avec tes trois marches ?

— Excusez, répondit le charpentier avec un sourire dédaigneux : quand il prendra du bas, il montera, montera et arrivera juste, et il accompagna ces mots d'un geste de conviction.

— Mais ces trois marches augmenteront la hauteur, alors où aboutira l'escalier ?

— Il ira... c'est-à-dire du bas et alors il arrivera... répétait le menuisier obstinément convaincu.

— Il arrivera sous le plafond et dans le mur.

— Permettez... il commencera du bas... il montera, montera et arrivera.

Lévine prit un bâton et se mit à dessiner sur le sable un escalier.

— Eh bien, tu vois ?

— Comme il vous plaira, dit le charpentier dont les yeux s'éclairèrent soudain, car il venait de comprendre de quoi il s'agissait. — Évidemment il faut faire un autre escalier.

— Eh bien, alors, fais ce qu'on te dit, lui cria Lévine se réinstallant dans le break. Va ! Philippe, tiens les chiens !

Lévine, heureux de se sentir débarrassé des soucis de la famille et de l'exploitation, éprouvait une joie si vive qu'il aurait voulu se taire. En outre il éprouvait ce sentiment d'émotion que ressent tout chasseur en s'approchant du lieu de l'action. Ses seules préoccupations étaient celles-ci : Trouverait-on du gibier dans le marais de Kolpnia ? Laska tiendrait-elle tête à Crac ? Lui-même ne se déconsidérerait-il pas comme chasseur devant un étranger ? Oblonski ne tirerait-il pas mieux que lui ?

Oblonski avait des préoccupations analogues. Seul Vassenka Veslovski ne cessait de causer gaiement, et Lévine en l'écoutant bavarder se reprocha son injustice de la veille. Veslovski était en effet un bon garçon, simple, aimable et très gai. Si Lévine eût fait sa connaissance avant d'être marié, il se serait certainement lié d'amitié avec lui. Ce que Lévine pouvait lui reprocher, c'était sa

manière de regarder la vie comme une fête perpétuelle, sa recherche d'élégance, et l'importance qu'il attachait à ses ongles longs et soignés et à tous les autres avantages de sa personne. Mais on pouvait bien lui pardonner cela en échange de sa bonhomie et de sa bonne éducation. Il plaisait précisément à Lévine par sa bonne éducation (il prononçait admirablement le français et l'anglais) et parce qu'il était de son monde.

Le cheval de gauche, un cheval des steppes du Don, plaisait beaucoup à Vassenka ; il ne cessait de l'admirer. « Comme ce doit être bien de galoper sur ce cheval dans le steppe ! n'est-ce pas ? » disait-il. Il s'imaginait l'allure du cheval des steppes avec quelque chose de sauvage, de poétique, d'irréel. Mais sa naïveté jointe surtout à son joli sourire désarmait, et l'élégance de ses mouvements séduisait. Soit que son caractère fût sympathique à Lévine, soit que pour racheter son injustice de la veille, Lévine s'efforçât de trouver en lui quelque chose de bon, toujours est-il qu'il éprouvait un grand plaisir en sa société.

A peine eurent-ils fait trois verstes que Veslovski s'aperçut de l'absence de son portefeuille et de ses cigares ; il ne savait pas s'il les avait perdus ou laissés sur la table, et comme son portefeuille renfermait trois cent soixante-dix roubles il voulut s'en assurer.

— Savez-vous, Lévine, je vais prendre votre

cheval du Don, ce sera très bien, dit-il déjà prêt à l'enfourcher.

— Inutile, répondit Lévine qui calculait que Vassenka ne devait pas peser moins de six pouds ; j'enverrai le cocher.

Le cocher partit sur le cheval de volée et Lévine prit les rênes.

IX

— Eh bien, explique-nous ton plan, demanda Stépan Arkadiévitch.

— Le voici : Nous allons directement à Gvosdiev, il y a là un marais à bécassines doubles, et derrière nous trouverons de très beaux marais de bécasses et de bécassines. Maintenant il fait chaud, mais c'est à vingt verstes, nous y arriverons le soir et nous pourrons profiter de la fraîcheur pour chasser. Nous y passerons la nuit et demain nous partirons aux grands marais.

— N'y a-t-il rien sur la route ?

— Si fait, il y a deux bons endroits, mais cela nous retardera, et il fait si chaud, que probablement nous ne prendrions rien.

Lévine comptait réserver pour lui-même ces chasses voisines de la maison, et en outre elles étaient bien étroites pour trois chasseurs. Aussi

n'était-il pas tout à fait sincère en disant qu'il était peu probable qu'on y trouvât du gibier.

Arrivés devant le petit marais Lévine voulut passer outre, mais l'œil exercé d'Oblonskī ne laissait pas échapper un bon endroit.

— Si nous nous arrêtions là? dit-il désignant le marais.

— Oui, arrêtons-nous, Lévine, ce doit être bien, demanda aussi Vassenka Veslovski.

Lévine dut s'y résigner. A peine étaient-ils descendus de voiture que les chiens se dépassant l'un l'autre s'élançèrent dans le marais.

« Crac! Laska! » Les chiens revinrent près de leurs maîtres.

— A trois ce sera trop étroit, je resterai ici, dit Lévine espérant qu'ils ne trouveraient que quelques cailles qui, effrayées par les chiens, voletaient au-dessus du marais en poussant des cris plaintifs.

— Non, Lévine, allons ensemble! pria Veslovski.

— Vraiment c'est trop étroit. Laska! ici! Vous n'avez pas besoin de deux chiens.

Lévine resté près du break regardait avec envie les chasseurs. Ceux-ci explorèrent tout le marais, et sauf une poule d'eau et des vanneaux, dont un fut tué par Veslovski, ils n'y trouvèrent rien.

— Vous voyez que j'avais raison: c'est du temps perdu, pas plus.

— C'est tout de même amusant. Avez-vous vu comme j'ai bien tiré? dit Vassenka Veslovski grim-

pant dans le break tenant à la main son fusil et le vanneau. Arriverons-nous bientôt à un vrai marais ?

Tout à coup les chevaux s'élançèrent, Lévine vint frapper de la tête contre un fusil quelconqué et le coup partit. Il sembla à Lévine que le coup était parti d'abord. La charge du fusil de Veslovski, heureusement, ne blessa personne et s'enfonça dans le sol. Stépan Arkadiévitch regarda Veslovski et hocha la tête en signe de reproche. Mais Lévine n'eut pas le courage de le gronder ; premièrement tout reproche aurait semblé provoqué par la peur éprouvée et par la bosse qui restait au front de Lévine, et deuxièmement Veslovski, d'abord si naïvement attristé, montra ensuite une gaité si folle à l'idée de leur panique qu'il était impossible de ne pas se mettre à l'unisson.

Au deuxième marais, qui était plus grand et ferait perdre beaucoup de temps, Lévine exhorta encore ses compagnons à ne pas descendre ; mais Veslovski le fit céder de nouveau. Le marais étant assez étroit, Lévine, encore une fois fidèle à ses devoirs d'hôte, resta dans la voiture.

Aussitôt Crac s'élança dans le marais. Vassenka Veslovski courut derrière les chiens, et, avant que Stépan Arkadiévitch ait eu le temps de s'approcher, une bécassine se soulevait. Veslovski la manqua et l'oiseau s'envola dans un champ non fauché. On l'abandonna à Veslovski ; Crac la retrouva.

Veslovski l'atteignit et retourna vers la voiture.

— A votre tour, moi je garderai les chevaux, dit-il à Lévine. Lévine commençait à envier les chasseurs. Il remit les rênes à Veslovski et partit dans le marais.

Laska, qui depuis un moment gémissait plaintivement sur l'injustice du sort, s'élança d'un bond vers un endroit giboyeux que connaissait bien Lévine et où on n'était pas encore passé.

— Pourquoi ne l'arrêtes-tu pas ? cria Stépan Arkadiévitch.

— Elle ne l'effrayera pas, répondit Lévine, sûr de son chien et courant sur ses pas.

Plus Laska s'approchait des bons endroits plus son allure devenait calme. Un petit oiseau de marais détourna à peine son attention. Elle tourna plusieurs fois autour d'une motte de terre, passa à une autre ; tout à coup elle tressaillit et s'arrêta.

— Va, va, Stiva ! cria Lévine sentant son cœur battre plus fort ; et tout d'un coup, comme si un déclanchement venait de se produire dans son ouïe tendue, tous les sons, indépendamment des distances, se mirent à le frapper ensemble. Il perçut le pas de Stépan Arkadiévitch et le prit pour un bruit lointain des chevaux ; le bruit d'une petite motte de terre qui tomba et qu'il écrasa en marchant lui sembla le bruit du vol d'une bécassine. Il entendit aussi, non loin de lui, un clapotement dont il ne pouvait se rendre compte.

Marchant prudemment, il suivit son chien.

— Pile ! cria-t-il.

Une bécasse s'éleva devant le chien. Lévine la visa, mais au même moment, le bruit de pas barbotant dans l'eau augmenta et les cris de Veslovski se joignirent à ce bruit. Lévine remarqua bien qu'il visait derrière la bécasse, cependant il tira. Le coup était manqué ! Lévine se retourna et aperçut la voiture et les chevaux enfoncés dans le marais. Vessenka, afin de suivre la chasse, leur avait fait quitter la route et les avait amenés dans le marais où ils s'étaient embourbés.

« Que le diable l'emporte ! » murmura Lévine en se tournant vers l'attelage.

— Pourquoi avancer jusque-là ? lui demanda-t-il sèchement.

Puis il héla le cocher pour l'aider à dégager les chevaux.

Lévine était agacé : non seulement on lui gâtait sa chasse et on faisait embourber ses chevaux, mais ni Stépan Arkadiévitch ni Veslovski ne l'aidaient à dételer les malheureuses bêtes ; il est vrai que ni l'un ni l'autre n'avait la moindre notion de l'attelage. Sans répondre à Vassenka, qui affirmait que c'était tout à fait sec, Lévine travailla avec le cocher à dégager les chevaux ; puis, animé par le travail et remarquant avec quel zèle Veslovski tirait le break, auquel il enleva même une aile, Lévine se reprocha sa mauvaise humeur qu'il

attribua au sentiment de la veille et tâcha de la faire oublier par une grande amabilité.

Quand tout fut remis en ordre et la voiture sortie sur la route, Lévine ordonna de déballer le déjeuner.

— BON APPÉTIT — BONNE CONSCIENCE ! CE POULET VA TOMBER JUSQU'AU FOND DE MES BOTTES. Ce dicton français revint à Vassenka en terminant son second poulet. Eh bien ! maintenant nos malheurs sont finis ; tout nous réussira désormais. Mais, en punition de mes méfaits je demande à monter sur le siège. Je serai votre automédon. Vous verrez comme je vous conduirai ! dit-il sans lâcher les rênes que Lévine lui demandait de remettre au cocher. — Non, je dois racheter mes fautes... Et je me sens très bien sur le siège...

Ils partirent ainsi.

Lévine craignait pour ses chevaux, surtout pour celui de gauche, le roux, que Veslovski ne savait pas tenir, mais, malgré lui, il était gagné par la gaité de Veslovski qui tout le long de la route chanta des romances ou imita un Anglais conduisant un « fourinhand » ; ils atteignirent ainsi le marais Gvosdiev dans l'excellente humeur due au déjeuner.

Vassenka stimula si énergiquement les chevaux qu'ils arrivèrent au marais très tôt, si bien qu'il faisait encore trop chaud.

En approchant du marais, but principal de leur expédition, Lévine songea au moyen de se débarrasser de Veslovski et de chasser sans entraves. Stépan Arkadiévitch désirait évidemment la même chose, et sur son visage Lévine voyait l'expression du souci qui saisit tout vrai chasseur au moment de se mettre à chasser, mêlée à la bonhomie rusée qui lui était propre.

— Comment marcherons-nous ? Le beau marais ? J'y vois aussi des éperviers, s'écria Stépan Arkadiévitch désignant deux grands oiseaux qui tournoyaient au milieu du marais. Du moment qu'il y a des éperviers, il y a du gibier.

— Eh bien, messieurs, commença Lévine tirant

ses bottes et examinant son fusil avec une expression concentrée, voyez-vous cet endroit ? — Il désigna un petit ilot de verdure sombre au milieu d'un champ à moitié fauché, du côté droit de la rivière. — Le marais commence là, droit devant vous, où vous voyez cette verdure. De là il s'étend à droite, où paissent les chevaux ; là nous trouverons des bécasses, ainsi qu'autour de cet endroit, jusqu'au moulin. Tu vois là-bas, cette espèce de golfe ; c'est le meilleur endroit. Une fois j'y ai tué dix-sept bécasses. Nous nous séparerons en deux camps, un chien pour chacun, et nous nous rejoindrons là-bas, près du moulin.

— Eh bien, qui à droite et qui à gauche ? demanda Stépan Arkadiévitch. A droite, c'est plus large ; allez tous deux, moi je prendrai la gauche, dit-il sans hésiter.

— C'est ça ! dit Vassenka. Nous l'examinerons ainsi de tous les côtés. Allons !

Lévine dut accepter cet arrangement et ils partirent. Dès qu'ils entrèrent dans les marais, les deux chiens se mirent à flairer. Lévine connaissait cette quête de Laska, prudente et vague ; il connaissait aussi l'endroit où il trouverait une compagnie de bécasses.

— Veslovski, marchez à côté ! chuchota-t-il à son compagnon qui le suivait, marchant dans l'eau, et dont il se méfiait depuis l'aventure du coup de fusil.

— Ne vous occupez pas de moi ; je ne vous gênerai pas.

Mais Lévine, involontairement se rappelait les paroles que Kitty lui avait dites au moment du départ : « Prenez garde, ne vous tuez pas ! »

Les chiens partirent, se rapprochant, puis s'éloignant et cherchant la piste chacun de son côté.

La hantise des bécasses était si forte que le bruit de ses talons dans la vase semblait à Lévine le cri d'une bécasse, et à chaque instant il saisissait son fusil prêt à tirer.

« Pif ! paf ! » C'était Vassenka tirant sur une bande de canards qui en tournoyant au-dessus du marais s'étaient rapprochés des chasseurs. Lévine n'eut pas le temps de se retourner qu'une bécasse se souleva, puis une autre, une troisième et huit encore l'une après l'autre.

Stépan Arkadiévitch, profitant du moment, tira et une bécasse vint s'abattre comme une pierre dans le marais. Sans se hâter, il visa une autre bécasse qui volait très bas ; elle tomba aussi, se traîna sur le marais, en agitant son aile blanche non atteinte.

Lévine fut moins heureux. Il tira de trop près sur la première bécasse et la manqua : il l'avait visée comme elle commençait à se soulever. Au même moment juste devant ses pieds s'en souleva une autre, et distrait, il la rata aussi.

Pendant qu'il rechargeait son fusil, une troisième

bécassé se souleva. Veslovski qui avait eu le temps de recharger son fusil tira à tort et à travers encore deux coups.

Stépan Arkadiévitch releva son gibier et regarda Lévine d'un air satisfait.

— Maintenant séparons-nous, dit-il; et sifflant son chien il partit de son côté, tirant de la jambe gauche, et préparant son fusil. Lévine et Veslovski restèrent ensemble.

Lorsque Lévine manquait son premier coup, il perdait facilement son sang-froid, et toute la chasse était mauvaise. C'est ce qui lui arriva ce jour-là. Les bécasses pullulaient : devant les chiens, aux pieds des chasseurs, sans cesse elles se soulevaient ; aussi Lévine pensait-il prendre sa revanche. Mais plus il tirait, plus il devenait honteux à cause de Veslovski qui, lui, tirait gaiement, à tort et à travers, mais n'était nullement gêné de sa maladresse. Lévine ne pouvait retrouver son calme et il en arriva au point de perdre tout espoir d'abattre le moindre gibier. Laska semblait le comprendre. Elle cherchait mollement et regardait les chasseurs d'un air de doute et de reproche. Les coups succédaient aux coups. La fumée de la poudre entourait les chasseurs, tandis que le grand carnier ne contenait que trois petites bécasses, dont l'une revenait à Veslovski, et l'une des deux autres n'avait été qu'achevée par Lévine.

De l'autre côté du marais, au contraire, les coups

étaient moins fréquents, mais tous, semblait-il à Lévine, portaient, et presque après chaque coup on entendait : « Crac ! apporte ! »

Lévine en était encore plus agacé. Des bécasses tournoyaient sans cesse dans l'air ; leur bruit sur le sol et leurs cris dans l'air s'entendaient sans cesse de tous côtés. Des bécasses lasses de voler s'arrêtaient devant les chasseurs ; au lieu de deux éperviers, il y en avait maintenant des dizaines qui planaient au-dessus des marais en poussant des cris.

Après avoir parcouru la plus grande moitié du marais Lévine et Veslovski atteignirent une prairie appartenant à des paysans et qui n'était fauchée que par places. Il y avait peu d'espoir de trouver autant de gibier dans les endroits non fauchés que dans les autres, mais comme Lévine avait fixé avec Stépan Arkadiévitch le lieu de leur rencontre, lui et son compagnon traversèrent les parties fauchées et non fauchées de la prairie.

— Hé ! les chasseurs ! cria un paysan assis près d'une charrette dételée. Venez boire un coup avec nous !

Lévine se retourna.

— Viens ! répéta le paysan barbu, au visage rouge et aux dents blanches, levant au-dessus de sa tête une bouteille verdâtre brillant au soleil.

— QUE DISENT-ILS ? demanda Veslovski.

— Ils nous invitent à boire de l'eau-de-vie avec

eux ; probablement ils fauchent leurs champs. J'accepterais avec plaisir, ajouta Lévine, non sans malice, espérant tenter Vassenka et se débarrasser de lui.

— Pourquoi veulent-ils nous régaler ?

— Cela leur fait plaisir sans doute. Allez-y, cela vous amusera.

— ALLONS, C'EST CURIEUX.

— Allez, vous trouverez ensuite votre chemin jusqu'au moulin ! cria Lévine enchanté de voir Veslovski s'éloigner du côté des paysans, trébuchant sur ses pieds fatigués et tenant son fusil d'un bras alourdi.

— Viens aussi, toi ! cria le paysan à Lévine. Viens, tu mangeras du biscuit.

Lévine aurait bu avec plaisir de l'eau-de-vie et mangé un morceau de pain : il se sentait las et déplaçait avec peine ses pieds dans le sol marécageux. Il hésita un moment ; mais apercevant son chien en arrêt, il oublia aussitôt sa fatigue pour le rejoindre. Une bécasse vola devant lui. Il tira et l'atteignit. Le chien resta immobile : « Pile ! » Une autre bécasse se souleva. Lévine tira. Mais la journée était mauvaise, il la manqua, et quand il alla chercher celle qu'il avait abattue, il ne la trouva point. Il chercha de tous côtés mais Laska ne croyait pas à ce coup, et feignait seulement de chercher.

Lévine accusait Vassenka de sa malchance, mais sans lui il n'était pas plus heureux. Le gibier

cependant ne manquait pas mais Lévine ratait un coup après l'autre.

Les rayons obliques du soleil étaient encore chauds ; ses vêtements étaient collés à son corps, sa botte gauche, pleine d'eau, était lourde et s'attachait à la vase ; sur son visage noirci de poudre la sueur coulait à grosses gouttes ; sa bouche était amère ; son nez rempli de l'odeur de poudre ; ses oreilles étaient pleines du bruit incessant des bécasses ; il ne pouvait toucher le canon de son fusil tant il était chaud ; son cœur battait vite ; ses mains tremblaient d'émotion ; ses pieds las butaient contre les mottes de terre, mais Lévine continuait à avancer et à tirer.

Enfin après un coup stupide il posa à terre son fusil et son chapeau :

« Non, il faut se remettre ! » se dit-il.

Il reprit son fusil et son chapeau, appela Laska et sortit du marais. Il s'assit sur une motte de terre, dans un endroit sec, se déchaussa, fit tomber l'eau de ses chaussures, s'approcha du marais où il but de l'eau ayant un goût de rouille, mouilla le canon de son fusil pour le refroidir, et se lava les mains et le visage. Ainsi rafraîchi, il retourna à l'endroit où se trouvaient des bécasses, avec l'intention ferme de ne pas s'énerver.

Il voulait être calme, mais il n'y réussit pas. Son doigt pressait la détente avant qu'il eût visé l'oiseau. Tout allait de plus en plus mal.

Il n'avait dans son carnier que cinq bécasses quand il atteignit le point où Stépan Arkadiévitch devait le rejoindre. Avant d'apercevoir celui-ci il remarqua son chien. Crac, tout noir de la boue du marais, bondit par-dessus une racine d'aune et flaira Laska d'un air triomphant. Derrière Crac, dans l'ombre des aunes parut l'élégant Stépan Arkadiévitch. Il venait vers lui, rouge, en sueur, le col déboutonné, trainant la jambe.

— Eh bien ! avez-vous fait bonne chasse ? demanda-t-il en souriant gaîment.

— Et toi ? fit Lévine.

Mais il n'avait pas besoin de le demander, et le voyait à son filet plein.

— Pas mauvaise !

Il avait quatorze pièces.

— Quel beau marais ! C'est sans doute Veslovski qui t'a gêné ? Deux avec un chien, ce n'est pas commode, dit Stépan Arkadiévitch pour adoucir l'effet de son triomphe.

Lévine et Stépan Arkadiévitch trouvèrent Veslovski déjà installé dans l'isba du paysan chez qui Lévine avait l'habitude de s'arrêter. Il était assis au milieu de l'isba, sur un banc auquel il se cramponnait des deux mains tandis que le frère de leur hôtesse, un soldat, lui tirait ses bottes pleines de vase. Il riait de son rire communicatif.

— Je viens d'arriver. ILS ONT ÉTÉ CHARMANTS. Figurez-vous qu'ils m'ont donné à boire et à manger. Et quel pain ! DÉLICIEUX ; et de l'eau comme je n'en ai jamais bu ! Et ils n'ont rien voulu accepter, me répétant sans cesse : « Ne t'offense pas », ou quelque chose en ce genre.

— Pourquoi vous auraient-ils fait payer ? Ils vous ont régalaré ; ils ne vendent pas leur eau-de-vie, dit le soldat parvenant enfin à retirer, en même temps que la chaussette noircie, les bottes mouillées.

Malgré la saleté de l'isba, augmentée encore par les chaussures des chasseurs et leurs chiens qui se roulaient sur le parquet, malgré l'odeur de marais et de poudre dont l'isba s'imprégna, et le manque de couteaux et de fourchettes les chasseurs prirent le thé et mangèrent avec un appétit qu'on ne connaît qu'à la chasse. Après s'être nettoyés ils allèrent dans une grange à foin où les cochers leur avaient préparé des lits.

La nuit était déjà venue, mais les chasseurs n'avaient pas encore sommeil. La conversation qui hésita d'abord entre le récit de souvenirs et d'exploits des chiens et la chasse tomba enfin sur un sujet qui les intéressait tous. L'enthousiasme de Vassenka pour la beauté de cette soirée, l'odeur du foin, la simplicité des paysans qui lui avaient offert de l'eau-de-vie, les chiens, couchés chacun aux pieds de leur maître, incitèrent Oblonski à raconter les délices d'une chasse chez M. Malthus, à laquelle il avait assisté l'année précédente.

Ce Malthus était un entrepreneur de chemins de fer, excessivement riche. Stépan Arkadiévitch décrivit les immenses marais gardés dont il était propriétaire dans la province de Tver, le luxe des voitures qui amenaient les chasseurs, les tentes dressées près des marais pour le déjeuner.

— Je ne te comprends pas, dit Lévine se soulevant sur son foin ; comment ces gens-là ne te sont-ils pas odieux ? J'admets qu'il soit agréable de dé-

jeuner au Laffitte, mais est-ce que précisément ce luxe ne te révolte pas ? Tous ces gens, comme jadis les fermiers généraux, s'enrichissent par des moyens méprisables ; ils se moquent du mépris public, sachant que leur argent bien que mal acquis les réhabilitera.

— C'est bien vrai ! s'écria Veslovski. Oblonski accepte leurs invitations par bonhomie, et les autres disent : Mais puisqu'Oblonski vient chasser...

— Pas du tout — Lévine sentit qu'Oblonski souriait en prononçant ces mots — si je vais chez eux c'est que je ne les trouve pas plus malhonnêtes que n'importe quels riches marchands et gentils-hommes. Les uns et les autres ont acquis également leur fortune par le travail et l'intelligence.

— Oui, mais par quel travail ? Est-ce un travail de se procurer une concession pour la revendre ?

— Sans doute, en ce sens que si personne ne prenait cette peine, nous n'aurions pas de chemins de fer.

— Peux-tu comparer ce travail à celui d'un paysan ou d'un savant ?

— Non, mais il n'en a pas moins un résultat — les chemins de fer. Il est vrai que tu les trouves inutiles.

— Ceci est une autre question. Je suis prêt à admettre leur utilité ; mais toute rémunération disproportionnée au travail est malhonnête.

— Et qui sera chargé d'évaluer le travail ?

— L'acquisition de la fortune par des moyens malhonnêtes, par la ruse, continua Lévine se sentant incapable de définir la limite entre l'honnête et le malhonnête, — comme par exemple, les fortunes acquises dans la banque, — est un mal. L'acquisition des énormes fortunes, sans travail correspondant, existait au temps des fermiers généraux mais la forme seule a changé : LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI ! Et de nos jours les chemins de fer, les banques, c'est aussi le pain sans travail.

— Tout cela peut être vrai et spirituel... Crac ! Couche ! cria Stépan Arkadiévitch à son chien qui se grattait et bouleversait tout le foin ; puis il continua lentement, évidemment convaincu de la justesse de ses objections : — Mais tu n'as pas tracé la limite entre l'honnête et le malhonnête. Pourquoi, par exemple, mes appointements sont-ils supérieurs à ceux de mon chef de bureau qui connaît les affaires mieux que moi ? Est-ce malhonnête ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, voici ce que je te dirai : Pourquoi gagnes-tu, par exemple, cinq mille roubles, tandis qu'avec plus de travail un paysan n'en recevra que cinquante ? C'est aussi malhonnête que le fait que mon chef de bureau reçoit moins que moi et que Malthus gagne plus qu'un employé de chemin de fer ? Au fond, je crois que la haine de certaines gens pour ces richards tient à l'envie.

— Vous allez trop loin, dit Veslovski ; on n'envie

pas leurs richesses, mais on ne peut se dissimuler qu'elles ont quelque chose de suspect.

— Tu as raison, reprit Lévine, quand tu dis que mes cinq mille roubles de profit sont injustes. Je le sens, mais...

— En effet, nous autres, nous mangeons, buvons, chassons, ne faisons rien, et lui travaille sans répit pourquoi cela ? dit Vassenka Veslovski se posant évidemment, pour la première fois de sa vie, cette question, ce qui en augmentait la franchise.

— Oui, tu le sens, mais pas au point de donner ta terre aux paysans, dit Stépan Arkadiévitch, qui avait l'air de vouloir agacer Lévine.

Depuis quelque temps, une nuance d'hostilité se révélait dans les relations des deux beaux-frères. Depuis qu'ils étaient mariés aux deux sœurs une certaine jalousie était née entre eux ; c'était à qui arrangerait le mieux son existence, et dans la conversation leur jalousie se manifestait volontiers par des pointes.

— Je ne la donne pas parce que personne ne me le demande ; et si même je le voulais, je ne saurais le faire, je ne saurais à qui donner.

— Donne-le à ce paysan, il ne le refusera pas.

— Et comment le faire ? Aller avec lui passer l'acte de vente ?

— Je l'ignore, mais si tu sens que tu n'as pas le droit...

— Pas du tout, au contraire, je sens que je n'ai

pas le droit de donner ce que je possède parce que j'ai des devoirs et envers la terre et envers ma famille.

— Permets, tu considères cette inégalité comme une injustice : ton devoir est de la faire cesser.

— Je tâche d'y parvenir en ne faisant rien pour l'accroître.

— Ça, c'est du paradoxe !

— Oui, cela sent le sophisme, confirma Veslovski. Hé ! patron ! dit-il au paysan qui entrait dans la grange, vous ne dormez donc pas encore ?

— Hein ! Quel sommeil ! Mais je croyais ces messieurs endormis, et voilà que je les entends causer. Puis-je prendre un crochet dont j'ai besoin ? Il ne mordra pas ? ajouta-t-il en montrant le chien et avançant prudemment ses pieds nus.

— Et toi, où dormiras-tu ?

— Je vais garder les chevaux pour la nuit.

— La belle nuit ! s'écria Vassenka apercevant à la lumière de la lune par la porte entr'ouverte, un coin de l'izba et le break dételé. Ecoutez ! Ce sont des femmes qui chantent, et pas mal ma foi. Qu'est-ce qui chante là-bas, patron ?

— Ce sont les filles d'à côté.

— Allons nous promener, Oblonski, jamais nous ne pourrons dormir ; allons !...

— Ce serait bien si l'on pouvait se coucher et se promener en même temps, dit Oblonski en s'étirant. Dormir, c'est très agréable...

— Eh bien, j'irai seul, dit Vassenka, se levant et se chaussant. Au revoir, messieurs ! Si c'est amusant je vous appellerai. Vous avez été trop aimables à la chasse pour que je vous oublie.

— C'est un charmant garçon, n'est-ce pas ? dit Oblonski à Lévine quand Vassenka et le paysan furent sortis.

— Oui, charmant, répondit Lévine songeant encore à la conversation de tout à l'heure. Il lui semblait avoir exprimé clairement ce qu'il pensait et sentait, et cependant ses deux interlocuteurs, des hommes intelligents et sincères, d'une même voix l'avaient accusé de se berner de sophismes. Cela le troublait.

— Oui, mon ami, il faut prendre un parti : ou reconnaître que l'état actuel de la société est ce qu'il doit être, et alors défendre ses droits, ou avouer qu'on profite de privilèges injustes, et dans ce cas, faire comme moi, en profiter avec plaisir.

— Non, si tu sentais l'iniquité de ces privilèges, tu n'en pourrais jouir agréablement ; moi du moins je ne le pourrais pas. Le principal pour moi c'est de ne pas me sentir coupable.

— Au fait, pourquoi n'irions-nous pas faire un tour ? dit Stépan Arkadiévitch déjà fatigué de cette conversation. Nous ne dormirons pas. Allons !

Lévine ne répondit pas. Ce qu'il avait dit en causant, à savoir qu'il tâchait seulement de ne pas augmenter l'inégalité, le préoccupait. « Peut-on se

contenter d'une justice négative? » se demandait-il.

— Quelle bonne odeur de foin ! dit Stépan Arkadiévitch en se levant. Non, je sens que je ne pourrai pas dormir. Vassenka a dû inventer quelque chose, entends-tu son rire et sa voix ?

— Moi, je reste, dit Lévine.

— Est-ce aussi par principe? demanda Oblonski en souriant et cherchant dans l'obscurité son bonnet.

— Non ; mais qu'irais-je faire là-bas ?

— Tu sais, tu te rendras malheureux, dit Stépan Arkadiévitch, ayant enfin trouvé son bonnet et se levant.

— Pourquoi ?

— Ne vois-je pas sur quel pied tu t'es mis avec ta femme ? J'ai remarqué quelle importance tu attachais à obtenir son autorisation pour partir pour deux jours à la chasse. Cela peut être charmant comme idylle, mais pour la vie entière, ce n'est pas suffisant. L'homme doit garder son indépendance ; il a ses intérêts. L'homme doit être le maître, dit Oblonski, ouvrant la porte.

— En quoi ? Pour aller courir les filles de la campagne ?

— Pourquoi pas si cela l'amuse ? Ma femme ne s'en portera pas plus mal et moi, j'en aurai du plaisir. Le principal, c'est de respecter la maison ; mais il ne faut pas se lier les mains.

— Peut-être, répondit sèchement Lévine, en se

retournant. Demain il faut partir de bonne heure. Je vous prévien que je n'éveillerai personne, mais partirai à l'aurore.

— MESSIEURS, VENEZ VITE! leur criait Veslovski. CHARMANTE! C'est moi qui l'ai découverte. CHARMANTE! Une vraie Gretchen. Nous avons déjà fait connaissance. Elle est vraiment très jolie, ajouta-t-il d'un air approbateur comme si cette beauté ayant été faite exprès pour lui, il en témoignait sa satisfaction à son auteur.

Lévine fit semblant de dormir; Oblonski glissa ses pieds dans des pantoufles, alluma un cigare et ils sortirent de la grange. Bientôt leurs voix se perdirent dans le lointain.

Lévine resta longtemps sans pouvoir s'endormir. Il entendit les chevaux manger leur foin, ensuite le paysan partir avec son fils aîné pour garder les chevaux au pâturage de nuit, puis le soldat se coucher dans le foin de l'autre côté de la grange, avec son neveu, le petit-fils du patron. Il entendit l'enfant raconter à son oncle, d'une voix aiguë, l'impression que lui avaient faite les chiens, qui lui semblaient terribles et énormes; puis celui-ci demanda quels animaux chassaient ces chiens; et le soldat, d'une voix rauque et somnolente, lui raconta que les chasseurs iraient le lendemain dans le marais, tireraient des coups de fusil, et enfin, pour mettre un terme aux questions de l'enfant il lui dit: « Dors, Vasska, dors; sans quoi, prends

garde ! » Et bientôt lui-même ronflait, et tout se tut.

Lévine n'entendit plus que l'ébrouement d'un cheval et le cri d'une bécasse. « Peut-on se contenter d'une justice négative ? » se répétait-il. « Eh quoi ! je ne suis pas coupable ! » Et il se mit à penser au lendemain.

« Je partirai de bonne heure. Je me donne ma parole de garder mon sang-froid. Il y a des quantités de bécasses et de bécassines doubles. En rentrant je trouverai sans doute un billet de Kitty... Oui, Stiva a peut-être raison... Je suis trop faible avec elle... Mais que faire ? De nouveau la négative... »

Tout en dormant il entendit le rire et les gais propos de Veslovski et de Stépan Arkadiévitch qui rentraient. Il ouvrit une seconde les yeux ; la lune était haute et elle les éclairait tous deux dans l'entre-bâillement de la porte. Stépan Arkadiévitch parlait de la fraîcheur de la jeune fille, la comparant à une noisette fraîche.

Veslovski, riant de son rire contagieux, répétait un mot dit probablement par un paysan : « Cherche la tienne de toutes tes forces ! »

Lévine à demi éveillé leur dit :

— Messieurs, demain à l'aurore ! et il se rendormit.

Aussitôt debout, à l'aube, Lévine se mit en devoir d'éveiller ses compagnons. Vassenka, couché sur le ventre, allongeant un pied en chaussette, dormait si fortement qu'il n'en put tirer aucune réponse. Oblonski, encore endormi, refusa de se lever si tôt; Laska elle-même, blottie en rond dans le foin, se leva à regret et étira paresseusement l'une après l'autre ses pattes de derrière. Lévine se chaussa, prit son fusil, ouvrit avec précaution la porte grinçante de la grange et sortit. Les cochers dormaient près des voitures; les chevaux sommeillaient: un seul mangeait paresseusement son avoine qu'il dispersait en reniflant. Il faisait à peine jour.

— Pourquoi te lever si matin, mon cher? lui demanda amicalement, comme à une bonne connaissance, une vieille paysanne qui sortait de l'isba.

— Je vais à la chasse, la mère. Où faut-il passer pour aller au marais ?

— Tout droit devant nos granges, cher homme.

Et posant avec précaution ses pieds nus, noirs, la vieille accompagna Lévine et lui ouvrit la claie près des granges.

— Tout droit et tu arriveras au marais. Les nôtres ont passé là-bas la nuit.

Laska courait gaiement devant sur le chemin et Lévine la suivait d'un pas allègre, interrogeant le ciel. Il comptait atteindre le marais avant que le soleil ne fût levé. Mais le soleil ne tarda pas à se montrer. La lune, visible encore quand il était sorti, avait maintenant l'éclat du mercure ; l'étoile du matin que tout à l'heure il était impossible de ne pas remarquer devenait presque invisible ; et des taches d'abord vagues à l'horizon prenaient des contours plus nets ; c'étaient des tas de blé. La rosée qui restait invisible, attendant la lumière du soleil, mouillait les jambes et la blouse de Lévine jusqu'à la ceinture. Dans le calme absolu de l'air matinal, les moindres sons se percevaient nettement. Une abeille frôla l'oreille de Lévine, il crut entendre le sifflement d'une balle. Il regarda, en vit une deuxième, une troisième ; toutes sortaient d'un rucher en chaume et volaient dans la direction des marais.

Des vapeurs blanches, tantôt épaisses, tantôt transparentes, d'où ressortaient, comme des îlots,

les bouquets d'arbres, indiquaient le marais, au bord duquel, près de la route, étaient couchés et dormaient enveloppés, de leurs caftans, des enfants et des paysans, qui, la nuit, avaient gardé les chevaux. Non loin d'eux paissaient trois chevaux, ayant aux pieds une chaîne qu'ils faisaient tinter bruyamment. Laska marchait à côté de son maître ; elle aurait voulu courir en avant et se retournait sans cesse. Quand il eut dépassé les paysans qui dormaient au bord du marais, Lévine examina son fusil et lâcha sa chienne. Un des chevaux, un grand de trois ans, à la vue de Laska se mit à s'ébrouer et à battre de la queue ; les autres s'effrayèrent aussi et se jetèrent du côté de l'eau en barbotant de leurs pieds liés et faisant avec leurs sabots qui s'enfonçaient dans la glaise humide, un bruit particulier. Laska s'arrêta, lança sur les chevaux un regard moqueur puis regarda son maître. Lévine caressa Laska et sifflota, lui donnant le signal de commencer. Elle partit aussitôt, heureuse et affairée, flairant le sol qui cédait sous ses pas. Parmi toutes les odeurs des ronces, des herbes, de la rouille, du marécage, du fumier du cheval qu'elle connaissait bien, Laska reconnut l'odeur de l'oiseau qui la troublait plus que toute autre.

Par endroits, sur la mousse, cette odeur était très forte, mais il lui était difficile de dire de quel côté elle augmentait, duquel elle faiblissait. Afin de mieux sentir la direction du gibier, elle s'éloigna

et se mit sous le vent galopant doucement pour pouvoir brusquement s'arrêter si besoin en était. Elle tourna à droite, car le vent soufflait de l'est, et, les narines dilatées, aspirant l'air, elle sentit aussitôt qu'il ne s'agissait pas seulement de piste mais que le gibier lui-même était là, en abondance. Laska ralentit sa course. Les oiseaux étaient là, mais où? Elle ne pouvait encore le définir exactement. Afin de trouver, elle commençait à tourner en cercle, quand tout à coup, la voix de son maître la déranga : « Laska, ici! » dit-il lui désignant un autre endroit. Elle s'arrêta hésitante, mais il répéta l'ordre d'une voix impérieuse, en désignant un endroit où il n'y avait que des racines couvertes d'eau et où il ne pouvait rien se trouver. Elle fit semblant de chercher pour lui faire plaisir. Elle explora l'endroit et revint où elle était d'abord, et aussitôt de nouveau elle sentit le gibier. Maintenant qu'on la laissait tranquille, elle savait ce qu'il lui fallait faire et sans regarder sous ses pattes, se heurtant à de grosses racines, tombant dans les borbiers, mais se remettant aussitôt sur ses pattes fortes et souples, elle se remit à tracer des cercles pour se fixer définitivement. *Leur* odeur la frappait de plus en plus. Tout d'un coup elle acquit la certitude qu'un d'eux était là, derrière une racine, à cinq pas d'elle, et, s'arrêtant, elle se raidit de tout son corps. Ses jambes trop basses l'empêchaient de voir devant elle, mais son flair

ne la trompait pas : l'oiseau était là, à cinq pas au plus. Immobile, elle restait là, le flairant et jouissant de l'attente ; sa gueule raidie entr'ouverte frémissant légèrement, les oreilles dressées, l'une retroussée pendant la course, elle respirait profondément, mais avec précaution, et, avec plus de circonspection encore elle jetait les yeux vers son maître sans oser tourner la tête.

Celui-ci, avec une expression qu'elle connaissait bien, et des yeux qu'elle trouvait terribles, s'avavançait, butant contre les racines, et, semblait-il à Laska, très lentement. Elle croyait qu'il marchait lentement et, cependant, il courait.

A l'attitude particulière de Laska aplatie contre le sol, comme si elle eût voulu ramer avec ses pattes de derrière, la gueule entr'ouverte, Lévine comprit qu'elle flairait la bécassine, et priant Dieu de toute son âme de réussir son premier coup, il courut vers elle. En approchant, il se mit à regarder et vit ce que Laska ne pouvait que flairer : à la distance d'une *sagène*, était tapie entre deux racines une bécassine qui, tournant la tête, écoutait ; puis écartant à peine et repliant aussitôt ses ailes, d'un mouvement gauche, elle disparut en tournant.

« Pile! Pile! » cria Lévine poussant Laska par derrière. « Je ne puis avancer, pensa Laska. Où irai-je? De là, je les sens, et si j'avance je ne saurai plus où les prendre. » Mais son maître la poussa

du genou et dans un chuchotement ému lui dit : « Ma petite Laska, pile! pile! » « S'il y tient tant, soit, mais je ne répons plus de moi », pensa-t-elle, et elle s'élança éperdue parmi les racines...

Maintenant elle ne sentait plus rien, ne comprenait rien, elle voyait seulement et entendait.

A dix pas de l'endroit qu'elle venait de quitter, une bécassine se leva avec son cri et son bruit d'ailes particuliers. Aussitôt un coup éclata et l'oiseau tomba lourdement, son ventre blanc contre le sol humide. Une seconde bécassine au même moment s'envola derrière Lévine sans attendre le chien. Quand Lévine se retourna, elle était déjà loin ; cependant il l'atteignit. La bécassine voleta encore un moment, puis vint s'abattre comme une boule sur un endroit sec.

— « Cette fois, ça va marcher! » se dit Lévine mettant dans son carnier les bécassines chaudes et grasses. « Hé! Petite Laska! bien travaillé! »

Quand Lévine, après avoir rechargé son fusil, s'avança dans le marais, le soleil était déjà levé, bien qu'on ne le vit pas à cause des nuages. La lune après avoir perdu toute sa clarté ne semblait plus qu'un petit nuage blanc dans le ciel, et toutes les étoiles avaient disparu. Les flaques d'eau argentées auparavant par la rosée reflétaient maintenant l'or ; la rouille avait des teintes d'ambre. Le bleu des herbes se transformait en un vert jaunâtre ; les oiseaux des marais s'agitaient dans les buissons

brillants de rosée qui projetaient leur ombre près de l'étang. Un épervier était perché sur une meule, regardant les marais de côté et d'autre ; les choux voletaient dans les champs ; des gamins, pieds nus, amenaient les chevaux près d'un vieillard qui venait de se soulever de dessus son caftan et se grattait. La fumée du fusil semblait blanche comme du lait, au-dessus de l'herbe verte et de la verdure.

Un gamin accourut vers Lévine, et lui cria de loin :

— Petit oncle ! Ici il y a des canards ; nous en avons vu hier.

Lévine éprouva un certain plaisir à tuer encore trois bécasses, en présence du gamin, qui laissait voir toute son admiration.

XIII

Une superstition répandue parmi les chasseurs, c'est que la chasse sera heureuse si le premier coup réussit ; cette fois elle se trouvait confirmée.

Lévine rentra vers dix heures du matin, fatigué, affamé, mais enchanté, après avoir parcouru une trentaine de verstes, tué dix-neuf oiseaux et un canard, que, faute de place dans sa gibecière, il attacha à sa ceinture. Ses compagnons levés depuis longtemps avaient eu le temps d'avoir faim et de déjeuner.

— Attends ! Attends ! Je sais qu'il y en a dix-neuf, dit Lévine comptant pour la seconde fois les bécasses et les bécassines, raidies, dont les plumes étaient collées par le sang coagulé ; leurs petites têtes penchées de côté, n'ayant plus leur air majestueux du vol.

Le compte était exact et le sentiment d'envie de

Stépan Arkadiévitch était agréable à Lévine. Il était encore heureux parce qu'en rentrant il avait trouvé le messager de Kitty et son billet.

« Je me porte très bien et suis très gaie. Si tu t'inquiètes pour moi, tu peux te rassurer complètement : j'ai un nouveau garde du corps, Marie Vassilievna (c'était la sage-femme, un personnage nouveau et fort important dans la famille). Elle est venue prendre de mes nouvelles et me trouve très bien portante ; nous l'avons retenue jusqu'à ton retour. Tous sont gais et en bonne santé ; aussi je t'en prie, ne te hâte pas, et si la chasse est bonne restez encore un jour de plus. »

La chasse heureuse et le billet de sa femme furent pour lui deux joies si grandes qu'elle effacèrent deux incidents moins agréables : le cheval de volée, surmené la veille, refusait de manger et paraissait abattu.

— Hier on l'a trop stimulé, Constantin Dmitritch, disait le cocher.

L'autre, qui au premier moment gâta sa bonne humeur, mais dont lui-même s'amusa beaucoup ensuite, c'était de ne plus rien trouver des provisions données par Kitty en telle abondance qu'elles semblaient devoir être suffisantes pour une semaine. En revenant de la chasse, fatigué et affamé, Lévine comptait particulièrement sur les petits pâtés, et il en sentait à l'avance l'odeur et le goût comme Laska le gibier. Aussitôt rentré il ordonna

à Philippe de lui en servir ; or non seulement il n'y avait plus de pâtés, mais il ne restait pas même de poulet.

— Il en a un appétit ! dit Oblonski riant et désignant Vassenka Veslovski. Moi, je ne puis me plaindre du mien, mais le sien est extraordinaire...

— Qu'y faire ? dit Lévine, jetant un regard sombre vers Veslovski. Philippe, donne-moi de la viande.

— On a mangé la viande, et donné l'os au chien répondit Philippe.

Lévine était si contrarié qu'il dit avec dépit, prêt à pleurer :

— On aurait vraiment pu me laisser quelque chose. Eh bien, vide le gibier, et enveloppe-le d'orties, dit-il d'une voix tremblante à Philippe, en tâchant de ne pas regarder Vassenka. Et va me chercher au moins du lait.

Sa faim apaisée par le lait, il fut confus d'avoir témoigné si vivement son désappointement devant un étranger, et se moqua lui-même de sa colère d'affamé.

Le même soir, après une dernière chasse où Vassenka tua quelques pièces, les chasseurs reprirent le chemin de la maison.

Le retour fut aussi gai que l'aller. Veslovski tantôt chantait, tantôt se rappelait joyeusement son aventure avec les paysans qui l'avaient régala d'eau-de-vie, lui répétant : « Ne t'offense pas » ;

ou celle des noisettes de la jeune paysanne, et de ce paysan qui lui avait demandé s'il était marié et sur sa réponse négative, lui avait dit : « Ne regarde donc pas les femmes des autres, et tâche de t'en trouver une. » Ces paroles amusaient particulièrement Veslovski.

— En général je suis ravi de ce voyage. Et vous, Lévine?

— Moi aussi, répondit sincèrement Lévine, particulièrement heureux de ne plus éprouver cette hostilité envers Veslovski qu'il avait ressentie chez lui, et de se trouver au contraire très bien disposé à son égard.

XIV

Le lendemain matin, vers dix heures, Lévine, après avoir fait un tour dans sa propriété, frappa à la porte de Vassenka.

— Entrez ! lui cria celui-ci. Excusez-moi, je terminais mes ablutions, dit-il, se tenant devant lui en caleçon, et souriant.

— Ne vous gênez pas. — Lévine s'assit sur le rebord de la fenêtre.

— Avez-vous bien dormi ?

— Comme un mort. Fera-t-il beau aujourd'hui pour la chasse ?

— Que prenez-vous le matin : du café ou du thé ?

— Ni l'un ni l'autre, je déjeune. Je suis vraiment honteux d'être aussi en retard ; ces dames sont déjà levées ? Ce serait vraiment très bien de faire une petite promenade, vous me montrerez vos chevaux.

Ils firent le tour du jardin, visitèrent l'écurie,

firent un peu de gymnastique sur les barres, puis Lévine revint avec son hôte à la maison et rentra avec lui au salon.

— Nous avons fait une belle chasse et, que d'aventures ! dit Veslovski, s'approchant de Kitty installée près du samovar. Quel dommage que les dames soient privées de ce plaisir !

« Il faut bien qu'il dise un mot à la maîtresse de la maison », se dit Lévine, déjà ennuyé du sourire et de l'expression conquérante avec lesquels son hôte s'adressait à Kitty...

La princesse, qui était assise à l'autre bout de la table avec Marie Vassiliévna et Stépan Arkadiévitch, appela Lévine et se mit à lui parler de leur installation à Moscou, déclarant qu'il fallait préparer un appartement pour l'époque de la délivrance de Kitty.

De même qu'avant le mariage rien ne froissait davantage Lévine que ces préparatifs de toutes sortes qui par leur minime importance rabaissaient la grandeur de l'acte qui devait s'accomplir, de même maintenant rien ne choquait plus Lévine que ces préparatifs du futur accouchement, dont on calculait le terme sur les doigts. Lévine s'efforçait de ne pas entendre ces conversations sur l'em-maillotage du futur bébé ; il tâchait de ne pas voir les mystérieuses bandes de toile, et les petits triangles quelconques auxquels Dolly attachait une importance particulière, etc.

La naissance d'un fils (il était convaincu que ce

serait un fils) qu'on lui promettait mais à laquelle cependant il ne pouvait croire, tant cela lui paraissait extraordinaire, d'une part, lui apparaissait comme un bonheur excessif et par conséquent impossible, d'autre part comme un événement si mystérieux que le fait de le discuter et le prévoir, comme s'il se fût agi de quelque chose de très ordinaire, le blessait et l'humiliait.

La princesse ne comprenait rien à ces impressions et voyait dans cette indifférence apparente de l'étourderie et de l'insouciance : aussi ne lui laissait-elle pas de repos. Elle venait de charger Stépan Arkadiévitch de chercher un appartement et appelait Lévine pour en causer avec lui.

— Faites ce que bon vous semblera, princesse ; je n'y entends rien, dit-il.

— Mais il faut décider l'époque de votre installation à Moscou.

— Vraiment, je ne sais pas. Je sais que des millions d'enfants naissent sans Moscou et le docteur. Alors pourquoi...

— Dans ce cas...

— Kitty fera ce qu'elle voudra.

— Kitty ne doit pas entrer dans ces détails. Veux-tu donc l'effrayer ? Sache que Natalie Golitzine est morte en couche, ce printemps, faute d'un bon accoucheur.

— Je ferai ce que vous voudrez, répéta Lévine d'un air sombre.

La princesse continua ses explications mais il ne l'écoutait plus. La conversation avec la princesse l'avait bien quelque peu agacé, mais là n'était pas la cause de sa méchante humeur : celle-ci résultait de ce qui se passait près du samovar.

« Cela ne peut durer ainsi ! » pensait-il jetant de temps en temps un coup d'œil sur Vassenska, penché vers Kitty et lui disant quelque chose qu'il accompagnait de son joli sourire, tandis qu'elle était émue et rougissante.

La joie de Veslovski, son regard, son sourire lui parurent inconvenants ; inconvenants aussi lui semblaient le regard et la pose de Kitty. Et de nouveau, la lumière s'éteignit à ses yeux. De nouveau comme la veille, il tomba soudain des hauteurs du bonheur, du calme et de la dignité, dans l'abîme du désespoir, de la colère, de la honte. De nouveau tout et tous lui devinrent insupportables.

— Princesse, faites comme vous l'entendrez, répéta-t-il de nouveau en se retournant.

— « Tu es lourde, ô couronne des Monomaques ! » (1) lui dit en plaisantant Stépan Arkadiévitch, faisant évidemment allusion non seulement à la conversation avec la princesse mais à la cause de l'émotion de Lévine qu'il avait remarquée. — Comme tu descends tard, Dolly !

Tous se levèrent pour saluer Daria Alexandrovna.

(1) Diction russe qui signifie que chaque position privilégiée, bien que satisfaisant l'ambition, est pénible.

Vassenka se leva un instant, et, avec l'absence de politesse envers les dames, propre à la nouvelle génération masculine, il salua à peine et se rassit pour reprendre sa conversation avec Kitty.

— C'est Macha qui m'a retardée. Elle a mal dormi ; elle est aujourd'hui très capricieuse, dit Dolly.

Entre Kitty et Vassenka il était encore question d'Anna et celui-ci discutait la possibilité d'aimer en se plaçant en dehors des conditions mondaines. Cet entretien déplaisait à Kitty et par le sujet et par le ton et surtout parce qu'elle connaissait d'avance l'impression qu'elle produisait sur son mari ; mais elle était trop inexpérimentée et trop naïve pour savoir y mettre un terme et dissimuler la gêne et à la fois l'espèce de plaisir que lui causaient les attentions du jeune homme. Elle voulait mettre fin à la conversation mais ne savait comment s'y prendre. Tout ce qu'elle pourrait faire serait remarqué par son mari et mal interprété. En effet, quand elle demanda à Dolly des nouvelles de la petite Marie, et que pendant cet échange de propos ennuyeux pour lui, Vassenka se mit à regarder Dolly avec indifférence, cette question parut à Lévine une ruse indigne.

— Irons-nous chercher des champignons, aujourd'hui ? demanda Dolly.

— Oh ! oui, allons-y, j'irai aussi, dit en rougissant Kitty.

Elle voulait demander à Vassenka, par politesse, s'il ne les accompagnerait pas, mais elle se retint.

— Où vas-tu, Kostia ? demanda-t-elle à son mari d'un air coupable en le voyant sortir d'un pas résolu.

Cet air cōupable confirma tous ses soupçons.

— En mon absence il est venu un mécanicien ; je ne l'ai pas encore vu, répondit-il sans la regarder.

Il descendit. A peine fut-il dans son cabinet qu'il entendit le pas bien connu de sa femme qui accourait rapidement chez lui.

— Que veux-tu ? Nous sommes occupés, lui dit-il sèchement.

— Excusez-moi, fit-elle s'adressant au mécanicien, qui était Allemand, j'ai quelques mots à dire à mon mari.

L'Allemand voulut sortir mais Lévine le retint.

— Ne vous dérangez pas.

— Il y a un train à trois heures ? demanda l'Allemand. Je ne voudrais pas le manquer.

Lévine ne répondit pas et sortit avec sa femme,

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-il, en français, sans la regarder ne voulant pas voir son émotion. Tout son visage tremblait, elle avait l'air piteux, anéanti.

— Je... je veux dire qu'on ne peut pas vivre ainsi, que c'est un martyre...

— Il y a du monde à l'office, ne faites pas de scène, dit-il méchamment.

— Eh bien, rentrons ici.

Elle voulut l'entraîner dans une pièce voisine, mais là Tania prenait une leçon avec son Anglaise.

— Alors allons au jardin.

Là ils rencontrèrent le jardinier qui nettoyait les allées.

Peu soucieuse de l'effet que pouvait produire sur cet homme son visage en larmes, sans penser qu'ils avaient l'air de gens s'enfuyant d'un malheur quelconque, tous deux s'éloignèrent rapidement, sentant le besoin d'une explication et d'un tête-à-tête, afin de rejeter loin d'eux le poids de leur tourment.

— On ne peut vivre ainsi ! C'est un martyr ! Je souffre, tu souffres aussi... Pourquoi ? dit-elle lorsqu'ils eurent atteint un banc isolé au coin d'une allée de tilleuls.

— Avoue que dans son attitude il y avait quelque chose de blessant, d'inconvenant ? dit Lévine, debout devant elle, serrant sa poitrine à deux mains comme à leur dernière explication.

— Oui... répondit-elle d'une voix tremblante. Mais ne vois-tu pas, Kostia, que ce n'est pas ma faute ? Dès le matin j'avais voulu le remettre à sa place. — Pourquoi ces gens sont-ils venus ? et les sanglots la secouèrent toute.

Le jardinier, quand il les revit peu après avec des visages calmes et heureux, ne comprit pas ce qu'ils avaient pu trouver de si joyeux sur le banc.

Lévine reconduisit sa femme chez elle et se rendit chez Dolly.

Daria Alexandrovna était elle aussi bien agitée. Elle arpentait sa chambre de long en large et grondait sa fille qui, debout dans un coin, pleurait bruyamment.

— Tu resteras là toute la journée, tu dîneras seule, et tu ne verras pas une seule poupée, et tu n'auras pas de robe neuve, disait-elle, ne sachant plus quel châtement lui infliger. C'est une méchante petite fille, dit-elle s'adressant à Lévine. Où a-t-elle pris ces vilaines habitudes ?

— Qu'a-t-elle fait ? demanda avec assez d'indifférence Lévine qui, voulant consulter Dolly sur ses propres affaires, était contrarié d'arriver si mal à propos.

-- Elle et Gricha sont allés chercher des fram-

boises et là-bas... Non, je ne peux pas te dire ce qu'elle a fait là-bas... Je regretterai toujours miss Elliot... Celle-ci n'observe rien, une vraie machine... Figure-toi que la petite...

Et Daria Alexandrovna raconta les méfaits de Macha.

— Cela ne prouve rien. Il ne s'agit pas de mauvaises habitudes, c'est tout simplement une gaminerie, dit Lévine pour la calmer.

— Mais qu'as-tu, toi? tu as l'air ému. Qu'est-ce qui t'amène ici?... Que s'est-il passé?... demanda Dolly.

Au ton dont elle fit ces questions, Lévine sentit qu'il serait compris, et sa confiance lui devint plus facile.

— J'étais au jardin avec Kitty... Nous venons de nous quereller; c'est la seconde fois depuis... l'arrivée de Stiva.

Dolly le regarda de ses yeux bons et intelligents.

— La main sur la conscience, dis-moi si ce monsieur a un ton qui puisse, non-seulement être désagréable, mais intolérable pour un mari?

— Comment te dire... Reste dans le coin! cria-t-elle à Macha qui ayant aperçu un léger sourire sur le visage de sa mère, s'était aussitôt retournée. — Selon les idées reçues dans le monde, il se conduit comme tous les jeunes gens : il fait la cour à une jeune et jolie femme, et son mari, homme du monde, doit en être flatté.

— Oui, oui, fit sombrement Lévine. Mais tu l'as remarqué ?

— Non seulement moi, mais Stiva m'a dit après le thé : Je crois que Veslovski fait un petit brin de cour à Kitty.

— Alors me voilà tranquille... je vais le chasser, dit Lévine.

— Es-tu fou ? s'écria Dolly avec terreur. A quoi penses-tu, Kostia ? Remets-toi, dit-elle en riant... Maintenant tu peux aller trouver Fanny, dit-elle à Macha. — Je t'en prie, laisse-moi parler à Stiva ; il l'emmènera ; on peut lui dire qu'on attend du monde. En général, il n'est pas pour notre compagnie...

— Non, non, je m'en chargerai moi-même.

— Mais tu te fâcheras avec lui.

— Non, cela m'amusera, dit Lévine les yeux brillants et gais. — Allons, Dolly, pardonne-lui, elle ne le fera plus, dit-il, montrant la petite criminelle qui n'allant pas chez Fanny, debout près de sa mère, attendait et cherchait son regard.

Sa mère la regarda. La fillette se jeta dans ses bras en sanglotant, et Dolly appuya sur sa tête sa main maigre et blanche.

« Il n'y a rien de commun entre lui et nous », pensa Lévine se mettant en quête de Veslovski.

En traversant le vestibule il donna l'ordre d'atteler la calèche pour partir à la gare.

— Les ressorts se sont cassés hier, répondit le valet.

— Alors le tarentass, mais au plus vite. Où est notre hôte?

— Il est allé dans sa chambre.

Vassenka qui avait sorti divers objets de sa valise, posé sur la table des romances nouvelles, mettait des guêtres pour monter à cheval, lorsque Lévine entra.

Le visage de celui-ci avait-il une expression particulière, ou Veslovski lui-même sentait-il que « ce petit brin de cour » n'était pas à sa place dans cette famille? Toujours est-il qu'à l'entrée de Lévine, il parut aussi confus que peut l'être un homme du monde.

— Vous montez à cheval en guêtres?

— Oui, c'est plus propre, répondit Veslovski; celui-ci, sa jambe forte posée sur la chaise, achevait de boutonner sa guêtre, et souriait d'un air satisfait.

C'était au fond un si brave garçon, que Lévine se sentit honteux, en sa qualité de maître de maison, en remarquant la soudaine timidité du regard de son hôte.

Sur la table se trouvait une baguette qu'ils avaient coupée eux-mêmes le matin. Lévine s'en empara, et, ne sachant quelle contenance tenir, se mit à la casser en petits morceaux.

— Je voulais... Il s'arrêta. Mais soudain, se rap-

pelant Kitty et tout ce qui s'était passé, il continua le regardant résolument dans les yeux : — J'ai fait atteler pour vous.

— Pourquoi? Où allons-nous? demanda Vassenka étonné.

— Pour vous mener à la gare, dit Lévine d'un air sombre et continuant à briser la baguette.

— Partez-vous? Est-il survenu quelque chose de particulier?

— Il est survenu, que j'attends du monde, dit Lévine déchirant de plus en plus rapidement entre ses doigts forts le bout de la baguette qui se fendillait. Ou plutôt non, je n'attends personne, mais je vous prie de partir, interprétez mon impolitesse comme bon vous semblera.

Vassenka se redressa.

— Je vous prie de m'expliquer... commença-t-il avec dignité, comprenant enfin.

— Je n'explique rien, et vous ferez mieux de ne pas me questionner, dit Lévine lentement, tâchant de retenir le tremblement convulsif de son visage; et comme l'extrémité mince de la baguette était tout à fait brisée, il la prit par le gros bout, la fendit en deux et rattrapa le bout qui tombait.

La vue de ces mains, de ces muscles, dont le matin il avait pu apprécier la vigueur en faisant de la gymnastique et de ces yeux brillants, la voix grave et le tremblement des joues, probablement convainquirent Vassenka mieux que les paroles. Il

haussa les épaules, sourit d'édaigneusement salua, et dit :

— Pourrais-je voir Oblonski ?

Le haussement d'épaules et les sourires n'offensèrent pas Lévine : « Qu'a-t-il encore à faire ? » pensa-t-il.

— Je vais vous l'envoyer, répondit-il.

— Mais cela n'a pas le sens commun ! s'écria Stépan Arkadiévitch lorsqu'il rejoignit Lévine au jardin où il se promenait, attendant le départ de son hôte, après avoir appris de son ami qu'il était chassé. — Mais c'est ridicule ! Quelle mouche t'a piqué ! C'est du dernier ridicule ! Si ce jeune homme...

Mais la place piquée par la mouche se trouvait encore si sensible que Lévine pâlit quand Stépan Arkadiévitch voulut lui donner des explications, et il l'interrompit vivement.

— Je t'en prie, pas d'explication. Je ne pouvais agir autrement. J'en suis désolé aussi bien à cause de toi que de lui ; mais pour lui ce n'est pas un grand malheur de partir et pour ma femme et pour moi sa présence devenait intolérable.

— Mais il est offensé ; et par-dessus tout c'est ridicule.

— Moi aussi, j'ai été offensé, je me suis tourmenté ; et comme, en somme, je ne suis pas coupable, je ne veux pas souffrir.

— Celle-là, je ne m'y attendais pas. On peut être jaloux, mais à ce point, c'est du dernier ridicule !

Lévine lui tourna le dos et continua à se pro-

mener dans l'allée. Bientôt il entendit le bruit du tarentass et vit passer au travers des arbres Vassenka assis sur du foin (le tarentass n'avait pas même de sièges), les rubans de son bonnet écossais flottant derrière lui à chaque secousse.

« Qu'est-ce encore ? » pensa Lévine voyant le domestique sortir en courant de la maison pour arrêter le tarentass. C'était afin d'y faire monter le mécanicien qu'on avait oublié. Celui-ci salua Vassenka, lui dit quelques mots puis monta auprès de lui dans le véhicule qui repartit.

Stépân Arkadiévitch et la vieille princesse étaient révoltés de la conduite de Lévine ; lui-même se sentait ridicule au plus haut degré, coupable et honteux ; mais en songeant à ce que Kitty et lui avaient souffert, il s'avoua que si c'était à refaire, il agirait de la même façon.

Malgré cette histoire, tous, à l'exception de la vieille princesse qui ne pardonnait pas encore cet acte à Lévine, se retrouvèrent extraordinairement animés et gais, comme des enfants après une punition ou des maîtres de maison après une pénible réception officielle. Le soir, en l'absence de la princesse, on parla de l'expulsion de Vassenka comme d'un événement lointain, et Dolly qui tenait de son père le don de raconter très drôlement fit rire aux larmes Varenka en lui racontant pour la troisième ou la quatrième fois, et toujours avec de nouveaux traits amusants, qu'elle avait réservé en l'honneur

de leur hôte de nouveaux rubans et qu'au moment d'entrer au salon elle avait entendu un bruit de charrette.

Et qu'avait-elle vu ? Vassenka en personne, avec son bonnet écossais, ses romances, et ses guêtres, assis sur du foin.

— Si du moins on lui avait fait atteler une voiture ! Non. Tout à coup on crie : « Arrêtez ! » Enfin, on a eu pitié de lui, me dis-je... Pas du tout. C'est un gros Allemand qu'on lui donne pour compagnon... Et l'effet de mes rubans était manqué !

XVI

Daria Alexandrovna tenait à réaliser son intention d'aller chez Anna. Elle craignait bien d'être désagréable à sa sœur et à Lévine, dont elle comprenait les raisons de ne pas désirer un rapprochement avec Vronski, mais d'autre part elle regardait comme un devoir d'aller chez Anna et de lui montrer par là que ses sentiments pour elle, malgré sa nouvelle situation, étaient demeurés les mêmes.

Afin de ne pas déranger les Lévine pour ce voyage, elle envoya louer des chevaux au bourg. Dès que Lévine en fut averti, il vint lui adresser des reproches.

— Pourquoi t'imagines-tu que ton voyage puisse m'être désagréable ? Et si même cela était, tu m'affligerais encore davantage en ne prenant pas mes chevaux. Tu ne m'as pas dit une seule fois d'une façon définitive que tu partais ; et si tu loues des

chevaux aux paysans, premièrement tu me contrarieras, et deuxièmement ils accepteront mais ne t'amèneront jamais jusqu'au bout. J'ai des chevaux ; si tu ne veux pas m'attrister, prends les miens.

Daria Alexandrovna dut accepter, et pour le jour indiqué Lévine lui fit préparer quatre chevaux et une voiture ; l'attelage n'était pas très joli, mais pouvait amener Daria Alexandrovna chez les Vronski en une journée. La vieille princesse et la sage-femme devaient aussi s'en aller, de sorte que c'était un vrai dérangement pour Lévine, mais c'eût été peu hospitalier de laisser partir Daria Alexandrovna en attelage loué, et de plus il savait que les vingt roubles demandés par les paysans pour le voyage étaient pour elle une vraie somme, vu l'état actuel de ses finances, que Lévine comprenait parfaitement.

Sur les conseils de Lévine, Daria Alexandrovna partit dès l'aube.

La route était belle, la voiture confortable, les chevaux trottaient gaiement, et sur le siège, à côté du cocher, Lévine pour plus de sécurité avait placé en guise de valet de pied le garçon de bureau.

Daria Alexandrovna s'endormit et ne s'éveilla qu'à l'auberge où il fallait relayer.

Là elle prit du thé chez le riche paysan où Lévine, en allant chez Svajski, s'était autrefois arrêté, et après avoir causé avec les femmes de leurs enfants et, avec le vieux, du comte Vronski qu'il vanta

beaucoup, vers dix heures, Daria Alexandrovna se remit en route.

Chez elle, absorbée par ses devoirs maternels, elle n'avait jamais le temps de réfléchir, mais durant ce voyage de quatre heures, toutes ses pensées d'autrefois s'agitèrent soudain dans son esprit et elle se prit à considérer sa vie sous ses différents aspects, comme elle ne l'avait jamais fait. Ses propres idées lui semblaient étranges à elle-même.

Elle pensa d'abord à ses enfants. La princesse et Kitty (c'était sur celle-ci qu'elle comptait particulièrement) avaient promis de les bien surveiller, néanmoins elle était inquiète. « Pourvu que Macha ne fasse plus de sottises, que Gricha n'aille pas attraper quelque coup de pied de cheval, que Lili ne se donne pas d'indigestion », pensa-t-elle.

Bientôt ces petits soucis présents firent place aux préoccupations de l'avenir prochain : En rentrant à Moscou il lui fallait changer d'appartement, rafraîchir le salon, acheter une pelisse à sa fille aînée. Puis se présentèrent à elle des questions d'un avenir plus lointain : Comment ferait-elle pour mener à bien l'éducation de ses enfants ? « Pour les filles ce n'est encore rien, pensait-elle, mais les garçons ? Jusqu'à présent j'ai pu m'occuper de Gricha, parce que, pour le moment, je suis libre, mais que survienne une grossesse ?... Il est absolument inutile de compter sur Stiva, et c'est moi, aidée de quelques amis, qui dois en faire des

hommes... Mais s'il survient une grossesse?... » Et elle songea qu'il était injuste de considérer les douleurs de l'enfantement comme le signe de la malédiction qui pèse sur la femme. « C'est si peu de chose comparé à toutes les souffrances de la grossesse! » Et elle se rappela sa dernière grossesse et la mort de son dernier enfant. Ce souvenir lui remit en mémoire son entretien avec la jeune femme de l'auberge. Elle lui avait demandé combien elle avait d'enfants et la paysanne lui avait répondu d'un ton dégagé :

— J'ai eu une fille, mais Dieu m'a déliée, je l'ai ensevelie pendant le carême.

— Et tu es triste? avait demandé Daria Alexandrovna.

— Pourquoi? le vieux ne manque pas de petits-enfants. Ce n'est qu'un souci de plus. On ne peut ni travailler ni rien faire. Ce n'est qu'un fardeau.

Cette réponse avait paru monstrueuse à Daria Alexandrovna de la part de cette jeune femme au bon et joli visage. Mais maintenant, en se rappelant ces paroles, elle y trouvait une part de vérité.

« En résumé, pensa Daria Alexandrovna se rappelant ses quinze années de mariage : les grossesses, l'abrutissement, le dégoût de tout et la laideur. Kitty, notre jolie Kitty, comme elle s'enlaidit et moi, en cet état je deviens hideuse, je le sais... Les couches, les souffrances, les douleurs atroces des derniers moments... Ensuite l'allaitement, les nuits

sans sommeil, les douleurs épouvantables... » Daria Alexandrovna tressaillit au souvenir seul des souffrances qu'elle éprouvait pour chaque enfant. «... Puis les maladies des enfants, l'inquiétude constante, ensuite les soucis de l'éducation, les mauvais penchants à combattre (elle se rappela les méfaits de Macha dans les framboisiers) ; les études, le latin, tout cela si compliqué, si difficile et enfin, pire que tout, la mort de ces mêmes enfants. » Soudain elle se rappela la douleur dont son cœur de mère souffrait cruellement : la perte de son dernier-né mort du croup, ses funérailles, l'indifférence de tous devant le petit cercueil rose, sa douleur solitaire devant ce petit front blanc entouré de cheveux frisés, cette bouche étonnée, entr'ouverte, aperçus pour la dernière fois au moment où on l'enveloppa d'une couverture rose. « Et pourquoi tout cela ? Quel sera le résultat de tout cela ? C'est que je n'aurai pas un moment de repos : tantôt enceinte, tantôt nourrice, toujours irritée, ennuyée ou ennuyeuse, hideuse aux yeux de mon mari. Je passerai ainsi toute ma vie, les enfants grandiront malheureux, mal élevés et pauvres... Qu'aurais-je fait cet été si les Lévine ne m'avaient pas invitée à venir chez eux ? Kostia et Kitty sont certainement très délicats et ne me le font pas sentir, mais cela ne peut durer. Eux aussi auront des enfants et ils ne pourront pas nous aider, déjà même ils sont gênés... Papa n'a presque rien gardé,

ce n'est donc pas lui qui m'aidera. De sorte que je ne sais pas comment j'élèverai mes enfants. Il me faudra chercher des protections, m'humilier. Admettons, ce que je puis espérer de plus heureux, que je garde tous mes enfants et que je puisse les élever d'une façon quelconque ; mon seul désir, c'est qu'ils ne tournent pas mal... Et pour arriver à cela tant de souffrances et de peines ! Toute la vie sacrifiée ! »

Elle se rappelait de nouveau les paroles de la jeune paysanne, de nouveau elle en était indignée et cependant elle était forcée de reconnaître qu'elles avaient du vrai.

— Sommes-nous encore loin, Mikhaïlo ? demanda Daria Alexandrovna au garçon de bureau pour écarter ces pénibles pensées.

— On dit qu'il y a sept verstes à partir du village.

Dans le village la voiture traversa un pont, où marchaient, en causant gaiement et avec bruit, une foule de femmes, qui portaient des seaux sur leurs épaules. Elles s'arrêtèrent et regardèrent curieusement la voiture. Tous les visages tournés vers elle paraissaient gais et forts, à Daria Alexandrovna et semblaient vouloir l'agacer par leur joie de vivre.

« Tous vivent, tous jouissent de la vie, se dit-elle tandis qu'agréablement balancée sur les ressorts souples de la vieille voiture qui montait une côte, elle se reprenait à penser après avoir dépassé les fem-

mes; moi seule me fais l'effet d'une prisonnière, je me tue de soucis, et c'est seulement tout à l'heure que je me suis momentanément sentie libre. Tous vivent: ces femmes, ma sœur Natalie, Varenka, Anna chez qui je vais, tous excepté moi... Et pourquoi accuse-t-on Anna? Pourquoi? Suis-je donc meilleure? Moi, j'ai un mari que j'aime, pas à vrai dire comme je voudrais aimer, mais enfin que j'aime, tandis qu'Anna n'aimait pas le sien. De quoi est-elle coupable? Elle a voulu vivre. C'est un besoin que Dieu lui-même a mis dans notre âme. J'aurais très bien pu faire la même chose, et jusqu'à présent je ne sais pas si j'ai bien fait de l'écouter dans ce moment terrible, quand elle est venue chez moi à Moscou. J'aurais dû me séparer de mon mari et recommencer ma vie. Qui sait? j'aurais peut-être pu aimer, être aimée. Ce que je fais, est-il mieux? Je n'estime pas mon mari, je le supporte parce que j'ai besoin de lui. Est-ce plus honnête? Je pouvais encore plaire alors, il me restait quelque beauté », pensait Daria Alexandrovna. Elle éprouva soudain le désir de se regarder dans un miroir: elle avait un petit miroir de voyage dans son sac et voulut le prendre, mais voyant le dos du cocher et celui du garçon de bureau qui se balançait en somnolant, la crainte d'être surprise par eux s'ils venaient à se retourner l'arrêta et elle ne prit pas le miroir.

Sans avoir besoin de se regarder, elle se rappela

qu'elle pouvait plaire encore. Elle pensa à Serge Ivanovitch, qui se montrait particulièrement aimable avec elle, à l'ami de Stiva, le bon Tourovtzine, qui, par amour pour elle, l'avait aidée à soigner les enfants pendant la scarlatine ; elle se rappela même un tout jeune homme à propos duquel son mari avait dit une fois en plaisantant qu'il la trouvait plus belle que ses sœurs. Et les romans les plus passionnés et les plus impossibles se présentaient à l'imagination de Daria Alexandrovna.

« Anna a eu raison, ce n'est pas moi qui lui ferai des reproches. Elle est heureuse, elle a fait le bonheur d'un autre ; elle n'est pas esclave comme moi, elle doit être, comme toujours, belle, intelligente et pleine d'intérêt pour toute chose », pensa Daria Alexandrovna. Un sourire effleura ses lèvres car le roman d'Anna suscitait à son imagination un roman analogue dont elle-même serait l'héroïne. Comme Anna elle avouerait tout à son mari, et elle sourit en songeant à l'étonnement, à la stupefaction qu'il en ressentirait.

Ce fut plongée dans de pareilles rêveries qu'elle arriva au tournant de la route qui menait à Vozdvjenskoïé.

XVII

Le cocher arrêta ses quatre chevaux et regarda à droite dans un champ de seigle où des paysans étaient assis près d'une charrette. Le garçon de bureau voulut descendre du siège, mais se ravissant il héla d'une voix impérieuse les paysans, et, en même temps, leur fit signe de la main. Le petit vent qui les avait accompagnés en route s'était apaisé; des taons s'abattaient sur les chevaux en sueur qui les chassaient avec colère; le bruit métallique du marteau frappant la faux qui arrivait de la charrette cessa.

Un des paysans se leva et s'approcha de la voiture.

— As-tu peur de te briser! cria avec colère le garçon de bureau au paysan qui s'avancait lentement, les pieds nus sur la route sèche.

— Avance donc!

Le vieillard au dos voûté, les cheveux retenus autour de la tête, tout en sueur, accéléra le pas et, arrivé près de l'équipage, il appuya sa main brune sur l'aile de la calèche.

— Vosdvijskoié ? Chez le comte ? répéta-t-il. Voilà, sur la hauteur. Prenez le premier chemin à gauche et vous tomberez dans l'avenue qui y conduit tout droit. Mais qui demandez-vous ? le comte lui-même ?

— Sont-ils chez eux, mon ami ? dit Dolly, ne sachant trop comment, même à un paysan, demander Anna.

— C'est probable, répondit le paysan, remuant sur place ses pieds nus qui laissaient sur la poussière leur empreinte avec cinq doigts bien marqués.

— C'est probable, répéta-t-il, désireux de prolonger la conversation. Hier il est encore arrivé des invités. Il y en a des invités !... Qu'as-tu ? demanda-t-il en se retournant vers un garçon qui près de la charrette lui criait quelque chose. — Oui, il n'y a pas longtemps, deux d'entre eux sont venus à cheval voir le fauchage ; ils doivent être chez eux maintenant. Et vous autres, d'où êtes-vous ?

— Nous sommes de loin, dit le cocher en remontant sur son siège. Alors ce n'est pas très éloigné ?

— Je vous dis que c'est tout près d'ici ; vous êtes tout de suite dans l'avenue, dit-il passant la main sur le garde-boue de la voiture.

Un jeune garçon, fort, trapu, s'approcha aussi :

— N'y a-t-il pas de travail au fauchage? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, mon ami.

— Dès que vous aurez pris votre gauche vous êtes dessus, répéta le paysan, regrettant évidemment de laisser partir si vite les voyageurs avec qui il aurait bien voulu causer encore.

Le cocher mit l'attelage en mouvement, mais aussitôt le paysan lui cria :

— Arrête! Ohé! Arrête!

Le cocher s'arrêta.

— Les voici eux-mêmes! cria-t-il. Comme ils trottent! fit-il, désignant quatre personnes à cheval et deux en tilbury qui s'avançaient sur la route.

Les cavaliers étaient : Vronski, avec un groom à cheval, Veslovski et Anna. La princesse Barbe et Sviajski suivaient en tilbury. Ils faisaient une promenade et étaient allés voir fonctionner une moissonneuse à vapeur nouvellement arrivée.

Quand le cocher s'arrêta, les cavaliers se mirent au pas. Anna était devant à côté de Veslovski. Elle montait avec aisance un cheval anglais dont la crinière était coupée et la queue courte. Sa jolie tête, ses cheveux noirs qui s'échappaient d'un chapeau d'homme, ses épaules larges, sa taille fine dans l'amazone noire et toute son allure calme et gracieuse, frappèrent Dolly. Au premier abord il lui parut inconvenant qu'Anna fût à cheval, car elle voyait là une idée de coquetterie qui, à son avis,

était plutôt choquante dans la situation de celle-ci. Mais en la voyant de plus près, les préventions de Daria Alexandrovna s'évanouirent. Malgré son élégance, tout était si simple, si calme et si digne dans l'attitude, le costume et les mouvements d'Anna que rien ne paraissait plus naturel. A côté d'Anna, sur un cheval de cavalerie plein de feu, marchait Vassenka Veslovski, en bonnet écossais à rubans flottants, ses grosses jambes en avant et évidemment enchanté de sa personne. Daria Alexandrovna ne put réprimer un sourire en le reconnaissant. Vronski les suivait sur un cheval bai sombre qui s'était fort échauffé en galopant. Le petit groom en costume de jockey fermait la marche.

Sviajski avec la princesse, dans un tilbury attelé d'un beau trotteur noir, suivait les cavaliers.

Le visage d'Anna s'illumina en reconnaissant Dolly dans la petite personne blottie dans un coin de la vieille voiture, et, poussant un cri de joie, elle tressauta sur sa selle, et poussa son cheval au galop... Arrivée près de la voiture, sans l'aide de personne elle mit pied à terre et relevant son amazone courut à la rencontre de Dolly.

— Je l'espérais mais je n'osais y croire! Quel bonheur! Tu ne peux imaginer ma joie! dit-elle tantôt serrant son visage contre la joue de Dolly et l'embrassant, tantôt se reculant un peu et la regardant avec un sourire.

— Quel plaisir ! Alexis ! dit-elle se retournant vers Vronkī qui lui aussi était descendu de cheval et s'approchait d'elles.

Vronskī souleva son chapeau haut de forme puis il s'avança vers Dolly.

— Vous ne sauriez croire combien votre arrivée nous rend heureux, dit-il, donnant à ses paroles une signification particulière, et découvrant dans un sourire ses dents fortes et blanches.

Vassenka Veslovski, sans descendre de cheval, salua la visiteuse en agitant joyeusement les rubans de son bonnet qu'il avait pris en main.

— C'est la princesse Barbe, dit Anna répondant à un regard interrogateur de Dolly quand le tilbury s'approcha.

— Ah ! fit Daria Alexandrovna, et son visage exprima involontairement un certain mécontentement.

La princesse Barbe était une tante de son mari : Daria Alexandrovna la connaissait depuis longtemps et ne l'estimait pas. Elle savait qu'elle avait toujours vécu en pique-assiette chez les parents riches, mais sa présence chez Vronskī, un homme qui lui était absolument étranger, l'offensait à cause des liens de parenté qui l'unissaient à son mari.

Anna remarqua l'expression du visage de Dolly, devint confuse, rougit, laissa tomber la traîne de son amazone et s'y embarrassa les pieds.

Daria Alexandrovna s'approcha du tilbury qui

s'était arrêté et salua froidement la princesse Barbe. Svajski était aussi une connaissance. Il s'informa de la santé de son original ami Lévine et de sa jeune femme; puis après avoir examiné d'un regard rapide les chevaux dépareillés et la voiture au garde-boue raccommo­dé, il offrit aux dames de monter en tilbury.

— Moi, je prendrai ce véhicule pour rentrer, dit-il. Le cheval est très doux et la princesse conduit admirablement

— Non, restez où vous êtes, dit Anna, en s'ap­prochant. Nous rentrerons ensemble en voiture. Et prenant le bras de Dolly elle l'emmena.

Daria Alexandrovna écarquillait les yeux devant cet équipage et ces chevaux; jamais elle n'avait rien vu d'aussi brillant, d'aussi élégant que ce qui l'entourait. Mais ce qui la frappa le plus encore ce fut le changement survenu en Anna qu'elle connaissait et aimait. Une personne moins attentive, n'ayant pas connu Anna auparavant et surtout n'ayant pas remué les pensées qui avaient assailli Daria Alexandrovna durant la route, n'aurait re­marqué en elle rien de particulier, mais Dolly était frappée de cette beauté temporaire qu'ont les femmes amoureuses et qu'elle remarquait maintenant sur le visage d'Anna. Toute sa personne, depuis les fossettes de ses joues et de son menton, le pli de sa lèvre, le sourire qui paraissait voltiger sur son visage, l'éclat de son regard, la grâce et la ra-

pidité de ses mouvements, l'ampleur de sa voix, jusqu'à son ton amicalement brusque lorsqu'elle permit à Veslovskî de monter sur son cheval pour lui apprendre à galoper du pied droit, tout cela révélait une séduction dont elle semblait avoir conscience et se réjouir.

Quand les deux femmes se trouvèrent seules dans la voiture, elles éprouvèrent un moment de gêne tout à fait inattendu. Anna se sentait mal à l'aise sous le regard attentif et interrogateur de Dolly, et celle-ci, depuis la réflexion de Sviajski sur le véhicule, était confuse de la pauvreté de son équipage où elle remonta avec Anna.

Le cocher Philippe et le garçon de bureau partageaient cette impression. Le garçon de bureau, afin de dissimuler sa gêne, s'empressait auprès des dames, les aidant à s'installer; mais le cocher s'assombrit, se préparant à ne pas s'incliner devant cette supériorité apparente. Il eut un sourire ironique en regardant le trotteur noir, et il décida intérieurement que cette bête-là pouvait être bonne pour le « promenade », mais qu'elle ne ferait pas quarante verstes par la chaleur et d'une seule traite.

Les paysans avaient abandonné leurs charrettes et avec une curiosité joyeuse regardaient les nouveaux venus et faisaient leurs remarques.

— Ils ont l'air contents! Il y a longtemps qu'ils ne se sont pas vus! remarqua le vieux à la chevelure bouclée.

— Hé! l'oncle Guerrassime, si on prenait le trotteur noir pour emporter les meules, ce serait une belle affaire!

— Regarde donc celui-ci en pantalon, est-ce une femme? dit l'un d'eux en désignant Vassenka Veslovski monté sur la selle de dame.

— Mais, c'est un homme! Vois comme il saute habilement.

— Eh bien, camarades! On ne dormira plus?

— On n'a plus le temps, fit le vieux jetant un regard vers le soleil. Il est déjà plus de midi! Prenez les faux. Avancez!

XVIII

Anna, en regardant le visage de Dolly amaigri, fatigué, sur lequel la poussière dessinait les rides, fut sur le point de lui dire qu'elle la trouvait amaigrie, mais elle se rappela, qu'elle-même avait embelli, le regard de Dolly le lui disait, et, soupirant elle se mit à parler d'elle-même.

— Tu m'examines, dit-elle, tu te demandes si dans ma situation je puis être heureuse? Eh bien, c'est honteux de l'avouer, mais je... je suis imparfaitement heureuse. Ce qui s'est passé en moi tient de l'enchantement, c'est comme le réveil d'un cauchemar terrible, angoissant, quand on sent enfin que toutes les terreurs étaient vaines... Je me suis éveillée, les heures d'angoisse, de tourment sont déjà dans le passé et maintenant je suis si heureuse surtout depuis que nous sommes ici! et elle regarda Dolly avec un sourire craintif.

— Cela me fait bien plaisir ! J'en suis bien heureuse pour toi, dit Dolly en souriant, mais plus froidement qu'elle ne l'aurait voulu. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

— Pourquoi ?... Je n'ai pas osé...

— A moi ?... pas osé à moi ?... Si tu savais comme je... je considère...

Dolly voulait lui parler de ses réflexions pendant le voyage lorsque l'idée lui vint que le moment était mal choisi...

— D'ailleurs nous en causerons plus tard. Qu'est-ce que c'est que ce groupe de bâtiments ? demanda-t-elle pour changer de conversation, désignant les toits rouges et verts apparus au travers de la verdure des haies vives, des acacias et des lilas. On dirait une petite ville.

Anna ne lui répondit pas.

— Non, non ! Dis-moi ce que tu penses de ma situation, ce que tu penses de moi.

— Je pense... commença Daria Alexandrovna. Mais à ce moment Vassenka Veslovski qui faisait galoper le cheval du pied droit passa devant elles.

— Il marche, Anna Arkadiévna ! cria-t-il.

Anna ne le regarda même pas, mais comme il ne semblait pas commode à Dolly d'entamer cette longue conversation dans la voiture, elle éluda ainsi la question :

— Je ne pense rien. Je t'aime et t'ai toujours aimée. Et lorsqu'on aime ainsi une personne, on

l'aime telle qu'elle est et non telle qu'on désirerait qu'elle fût.

Anna détourna les yeux du visage de son amie et les fermant à demi (c'était une nouvelle habitude que Dolly ne lui connaissait pas), elle devint pensive, semblant réfléchir au sens de ces paroles ; puis les ayant interprétées à sa façon elle regarda de nouveau Dolly.

— Si tu avais des péchés, dit-elle, ils te seraient remis en faveur de ta visite et de ces paroles.

Dolly aperçut des larmes dans les yeux d'Anna. Elle lui serra la main.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que toutes ces constructions ? Combien y en a-t-il ? demanda-t-elle encore après un court silence.

— Ce sont les habitations des employés, l'usine, les écuries, répondit Anna. Voici où commence le parc. Tout cela avait été fort abandonné, mais Alexis a tout fait restaurer. Il aime beaucoup cette propriété, et, à mon grand étonnement, l'agronomie le passionne. D'ailleurs c'est une si riche nature ! Quoiqu'il entreprenne il y excelle. Non seulement il ne s'ennuie pas, mais il travaille avec passion. Tel que je le connais il est devenu un propriétaire économe, presque avare, mais il ne l'est qu'en agriculture, car il ne compte pas quand il s'agit de dizaines de mille roubles pour d'autres choses, dit-elle avec ce sourire joyeux et rusé qu'ont souvent les femmes en parlant des qualités de l'homme aimé,

qualités qu'elles seules peuvent apprécier. Vois-tu ce grand bâtiment? C'est un nouvel hôpital; je suis sûre qu'il lui coûtera plus de cent mille roubles. Pour le moment c'est son dada. Et sais-tu ce qui le lui a fait construire? Les paysans lui avaient demandé de leur céder à bon compte des prairies. Il refusa. Je lui reprochai son avarice. Alors il a entrepris de faire construire cet hôpital pour montrer qu'il n'est pas avare. C'est une petitesse si tu veux, mais je ne l'en aime que mieux. Tout à l'heure tu verras la maison, elle date de son grand-père et rien n'y a été changé extérieurement.

— Comme c'est beau! s'écria involontairement Dolly à la vue d'un magnifique édifice à colonnades émergeant de la verdure variée des vieux arbres du jardin.

— N'est-ce pas qu'elle est belle? Et du balcon la vue est admirable!

Les voitures roulèrent dans la cour semée de gravier et ornée de massifs de fleurs que deux ouvriers entouraient en ce moment de pierres grossièrement taillées. Les voitures s'arrêtèrent sous un péristyle couvert.

— Ces messieurs sont déjà arrivés! dit Anna voyant emmener des chevaux de selle. N'est-ce pas que ce cheval est beau? C'est un cob, mon favori. Amène-le ici et donne-lui du sucre... Où est le comte? demanda-t-elle à deux laquais en livrée, sortis pour les recevoir. Ah! le voici! dit-elle en

apercevant Vronski et Veslovski venant à leur rencontre.

— Où logerez-vous la princesse? demanda Vronski à Anna; et sans attendre sa réponse, il salua de nouveau Daria Alexandrovna et lui baisa la main. Dans la grande chambre à balcon, n'est-ce pas?

— Oh non! C'est trop loin! Dans la chambre du coin, nous serons plus près l'une de l'autre. Eh bien, allons, dit Anna après avoir donné à son cheval favori le sucre que lui avait apporté le valet.

— ET VOUS OUBLIEZ VOTRE DEVOIR, dit-elle à Veslovski qui sortait aussi sur le perron.

— PARDON, J'EN AI TOUT PLEIN LES POCHEs, répondit-il en plongeant les doigts dans la poche de son gilet.

— MAIS VOUS VENEZ TROP TARD, ajouta-elle, essuyant avec son mouchoir sa main que le cheval avait mouillée en y prenant le sucre. Puis elle s'adressa à Dolly :

— Tu es ici pour quelque temps?... Pour un jour? Pas possible!

— Je l'ai promis, à cause des enfants... dit Dolly confuse de son petit sac qu'il fallait retirer de la voiture et de la poussière dont elle se sentait le visage couvert.

— Non Dolly, ma chérie... Enfin nous en reparlerons. Allons.

Et Anna conduisit Dolly dans sa chambre.

La chambre qui lui fut offerte avec des excuses, parce que ce n'était pas la chambre d'honneur, avait un ameublement luxueux, qui rappela à Dolly les hôtels les plus somptueux de l'étranger.

— Combien je suis heureuse de te voir ici, ma chérie! dit Anna s'asseyant pour un moment, en amazone, près de Dolly. Parle-moi des tiens. J'ai vu Stiva très peu de temps, mais il ne sait rien raconter des enfants. Que fait ma préférée Tania? Elle doit être déjà grande?

— Oui, très grande, répondit brièvement Dolly étonnée de parler si froidement de ses enfants. Nous passons un très bon été chez les Lévine, ajouta-t-elle.

— Si j'avais su que tu ne me méprisais pas... Vous auriez pu venir tous chez nous... Stiva est un grand et vieil ami d'Alexis, ajouta-t-elle rougissant soudain.

— Oui, mais nous sommes si bien là-bas, répondit Dolly confuse.

— Mais la joie me fait déraisonner... Je suis si heureuse! dit Anna en l'embrassant de nouveau. Tu ne m'as pas encore dit ce que tu penses de moi, et moi je veux tout savoir, et suis heureuse que tu me voies telle que je suis. Surtout je ne voudrais pas qu'on pût penser que je veux prouver quelque chose. Je ne veux rien prouver; tout simplement je désire vivre sans faire de mal à personne qu'à

moi-même, ce qui m'est bien permis, n'est-ce pas ?
D'ailleurs c'est assez causé pour le moment, nous
reparlerons de tout cela. Je vais aller m'habiller et
je t'enverrai la femme de chambre.

XIX

Restée seule, Daria Alexandrovna examina sa chambre en femme qui connaît les choses. Jamais elle n'avait vu rien d'aussi luxueux que tout ce qui l'entourait depuis sa rencontre avec ses hôtes, et maintenant, dans sa chambre, tout cela produisait sur elle l'impression du confort et de l'élégance de ce nouveau luxe européen dont elle s'était fait une idée par la lecture des romans anglais, mais qui n'existaient nulle part, à la campagne, en Russie.

Tout était nouveau pour elle, à commencer par les papiers français jusqu'aux tapis dont toute la chambre était couverte ; le lit à sommier élastique avec les matelas et le traversin particulier, les taies de soie sur les petits oreillers, la table de toilette en marbre, la chaise longue, la table, la pendule de bronze sur la cheminée, les tentures, les portières, tout était neuf et cher.

La femme de chambre pimpante qui vint lui offrir ses services était coiffée et habillée avec beaucoup plus de recherche que Dolly, et, comme tout ce qui meublait la chambre, était nouvelle et chère. Daria Alexandrovna était charmée de sa politesse, de sa propreté, de sa complaisance, mais elle était gênée en sa présence. Elle se sentait confuse de sa camisole raccommodée, choisie par erreur ; elle avait honte de ces mêmes pièces dont elle était si fière chez elle. A la maison, elle savait calculer que pour faire six camisoles il faut vingt-quatre archines de calicot à soixante-cinq kopeks l'archine, ce qui fait plus de quinze roubles, sans compter la façon et la doublure ; et le raccommodage économisait ces quinze roubles. Mais devant cette femme de chambre elle se sentait humiliée.

Daria Alexandrovna éprouva un vrai soulagement quand elle vit entrer dans sa chambre la vieille bonne Annouchka : l'élégante camériste était appelée chez madame et Annouchka resta avec Daria Alexandrovna.

La vieille bonne, ravie de l'occasion de revoir Daria Alexandrovna, bavarda tant qu'elle put. Daria Alexandrovna remarqua son désir d'exprimer son sentiment sur la situation de sa maîtresse et surtout sur l'amour et le dévouement du comte pour Anna Alexandrovna ; mais dès qu'elle entama ce sujet Dolly l'arrêta.

— J'ai été élevée avec Anna Arkadievna, je

l'aime plus que tout au monde... Il ne m'appartient pas de la juger... Et il a l'air de tant l'aimer...

— Je t'en prie donne cela à laver si c'est possible... interrompit Daria Alexandrovna.

— C'est facile, nous avons des femmes exprès pour la petite lessive, et le gros linge se lave à la machine. Le comte lui-même s'occupe de tout... En voilà un mari...

Dolly fut contente de l'arrivée d'Anna qui mit fin aux bavardages d'Annouchka.

Anna était en robe de batiste très simple. Dolly examina attentivement cette robe simple. Elle savait ce que signifiait cette simplicité et ce qu'elle coûtait.

— Une vieille connaissance, dit Anna désignant Annouchka.

Anna n'était plus gênée; elle paraissait tout à fait libre et tranquille. Dolly remarqua qu'elle était complètement remise de l'impression que lui avait causée son arrivée et qu'elle avait repris ce ton d'apparente indifférence avec laquelle paraissait se fermer cette partie de son âme où se tenaient ses sentiments et ses pensées.

— Et comment va ta fille, Anna? lui demanda Dolly.

— Annie? Elle va bien. Elle s'est très bien rétablie ici. Veux-tu la voir? Je te la montrerai. Nous avons eu beaucoup d'ennuis avec les bonnes... Nous avons une nourrice italienne, très bonne

mais affreusement bête... Nous voulions la renvoyer, mais la petite était si habituée à elle qu'il nous a fallu la garder.

— Et comment vous êtes-vous arrangés?... commença Dolly voulant demander quel nom portait la fillette; elle s'arrêta voyant le visage d'Anna s'assombrir, et tourna la question. Comment vous êtes-vous arrangés? Vous l'avez déjà sevrée?

Mais Anna avait compris.

— Ce n'est pas ce que tu voulais dire. Tu voulais demander son nom? Oui... cela fait souffrir Alexis. Elle n'a pas de nom. C'est-à-dire qu'elle est Karénine; et elle ferma les yeux à demi si bien que ses cils se rejoignaient. Mais de tout cela nous parlerons plus tard. Viens, je te la montrerai. Elle est très gentille; elle se traîne déjà.

Dans la chambre d'enfant Daria Alexandrovna fut encore plus frappée du luxe qui régnait dans toute la maison. Il y avait là une petite voiture anglaise et des appareils pour apprendre l'enfant à marcher, une sorte de grand plateau pour qu'elle se traîne, des balançoires, des baignoires; tout cela particulier, nouveau, venant d'Angleterre, était solide, de bonne fabrication et, évidemment, coûtait fort cher.

Quand elles entrèrent, l'enfant, en chemise, était assise sur une chaise haute devant la table et mangeait une soupe dont elle avait mouillé toute sa poitrine.

C'était une fille de service russe qui faisait manger la petite fille et qui, probablement, partageait son repas. Ni la bonne ni la nourrice n'étaient présentes. Elles étaient dans une chambre voisine d'où l'on entendait le jargon français qui leur permettait de se comprendre. Une Anglaise bien habillée, grande, l'air désagréable et repoussant, accourut en secouant ses boucles blondes dès qu'elle entendit la voix d'Anna, et aussitôt se répandit en excuses, bien qu'Anna ne lui adressât aucun reproche. A chaque mot d'Anna, elle répondait avec empressement : YES, MY LADY.

Quant à la fillette, avec ses sourcils et ses cheveux noirs, son corps rouge et fort, elle plut beaucoup à Daria Alexandrovna, qu'elle regarda cependant avec une mine sévère. Elle lui envia même son air de santé. Elle admira aussi sa façon de ramper, aucun de ses enfants n'avait rampé ainsi. Quand on la posa sur le tapis, sa robe retroussée par derrière, ses beaux yeux noirs brillants regardant d'un air satisfait d'être admirée, la petite fille avança énergiquement à l'aide des pieds et des mains, semblable à un joli petit animal.

Mais l'atmosphère de la chambre d'enfant et surtout l'Anglaise déplaisaient à Daria Alexandrovna. Seul le fait qu'une bonne qui se respecte ne consentirait pas à entrer dans un ménage irrégulier comme celui d'Anna, expliquait à Daria Alexandrovna qu'Anna, avec sa connaissance des gens,

pût garder près de sa fille une bonne anglaise d'apparence aussi peu respectable. En outre, après quelques paroles, Daria Alexandrovna comprit qu'Anna, la nourrice, la bonne et l'enfant ne vivaient pas d'une vie commune et que la visite de la mère était quelque chose d'extraordinaire : Anna ne pouvait trouver aucun des joujoux de l'enfant, et, chose étrange, elle ne savait pas même le nombre de ses dents ; elle n'avait pas connaissance de l'apparition des deux dernières dents.

— Il m'est parfois pénible de me sentir inutile ici, dit Anna en sortant, relevant la traîne de sa robe pour ne pas accrocher quelques jouets qui se trouvaient près de la porte. C'était autre chose avec le premier !

— J'aurais cru, au contraire... commença timidement Daria Alexandrovna.

— Oh ! non ! Tu sais que j'ai revu Serge ? dit-elle en fermant à demi les yeux comme pour regarder quelque chose de très éloigné. Mais nous reparlerons de tout cela plus tard... Tu ne le croiras pas, je suis comme une créature affamée devant qui tout à coup on a placé un bon dîner et qui ne sait par où commencer. Le bon dîner, c'est toi et la conversation que j'aurai avec toi et que je ne puis avoir avec personne d'autre. Et je ne sais par quoi commencer. **MAIS JE NE TE FERAI GRACE DE RIEN.** Il me faut te raconter tout... Oui, il faut que je te fasse l'esquisse de la société que tu trouveras ici. D'abord

la princesse Barbe. Tu la connais et je sais ce que toi et Stiva pensez d'elle. Stiva dit que le but de sa vie, c'est de prouver sa supériorité sur la tante Catherine Pavlovna. Tout cela est vrai mais elle est très bonne et je lui suis très reconnaissante. Elle m'a été d'un grand secours à Pétersbourg où un chaperon m'était nécessaire. Elle se trouvait là... et elle est vraiment très bonne. Elle m'a adouci beaucoup ma situation. Je vois que tu ne comprends pas combien ma situation était difficile à Pétersbourg, ajouta-t-elle. Ici je suis tout à fait calme et tranquille... mais nous en reparlerons... Ensuite Sviajski ; il est maréchal de la noblesse. C'est un homme très distingué, mais il a besoin d'Alexis. Tu comprends, avec sa fortune, maintenant que nous sommes installés à la campagne, Alexis peut avoir une grande influence... Puis Touchkévitich ; tu l'as vu chez Betsy, mais on lui a donné sa retraite, comme dit Alexis, et il est venu chez nous. C'est un de ces hommes qui sont fort agréables si on les prend pour ce qu'ils veulent paraître, et il est comme il faut, comme dit la princesse Barbe. Après, Veslovski ; tu le connais aussi. Un charmant garçon... Un sourire parut sur ses lèvres : Qu'est-ce que c'est que cette histoire avec les Lévine ? Veslovski l'a racontée à Alexis, mais nous n'y pouvons croire. Il est très gentil et très naïf, dit-elle avec le même sourire. Je tiens à toute cette société parce que les hommes ont besoin de

distraktion, et Alexis a besoin d'un public. Il faut que la maison soit gaie et animée et qu'Alexis ne désire pas autre chose. Ensuite tu verras l'intendant, un Allemand, un très brave homme qui entend son affaire ; Alexis l'apprécie beaucoup. Puis le docteur, un jeune homme qui n'est pas tout à fait nihiliste mais qui mange avec son couteau, néanmoins un très bon médecin. Enfin l'architecte. Une vraie petite cour.

XX

— Eh bien, princesse, la voilà cette Dolly que vous désiriez tant voir, dit Anna paraissant avec Daria Alexandrovna sur la grande terrasse à balcon de pierre où, à l'ombre, était installée, devant un métier, la princesse Barbe qui brodait un fauteuil pour le comte Vronski. Elle dit qu'elle ne veut rien prendre avant le dîner, mais tâchez de la faire goûter pendant que j'irai chercher Alexis et amènerai ces messieurs.

La princesse Barbe fit un accueil gracieux et légèrement protecteur à Dolly. Aussitôt elle se mit à lui expliquer qu'elle s'était installée chez Anna parce qu'elle l'avait toujours mieux aimée que sa sœur Catherine Pavlovna, qui avait élevé Anna, et qu'elle considérait comme un devoir de leur venir en aide dans cette période transitoire si pénible.

— Dès que son mari aura consenti au divorce, je me retirerai dans ma solitude, mais actuelle-

ment, je puis leur être utile et remplirai mon devoir quelque pénible qu'il soit. Je ne suis pas comme les autres. Et toi, tu es très gentille d'être venue. Tu as très bien agi. Ils vivent comme les meilleurs époux. Dieu soit leur juge et non pas nous. Et Birusovski, et madame Avéniev... Et Nikandrov lui-même... et Vassiliev avec madame Mamovov et Lise Neptounov... N'ont-ils pas fait de même? Personne n'a rien dit et à la fin ils ont été reçus partout. Et puis, c'EST UN INTÉRIEUR SI JOLI, SI COMME IL FAUT. TOUT A FAIT A L'ANGLAISE. ON SE RÉUNIT LE MATIN AU BREAKFAST ET PUIS ON SE SÉPARE. JUSQU'AU DÎNER, CHACUN FAIT CE QU'IL VEUT. ON DÎNE À SEPT HEURES. Stiva a très bien fait de t'envoyer. Il doit être en bons termes avec eux. Par sa mère et son frère, il est très influent. En outre il est fort généreux. On t'a parlé de l'hôpital? CE SERA ADMIRABLE. Tout vient de Paris.

Cette conversation fut interrompue par Anna qui revint sur la terrasse, suivie des messieurs qu'elle avait trouvés dans la salle de billard.

Il restait plusieurs heures avant le dîner, et on proposa divers moyens de les passer agréablement. Ces moyens étaient nombreux à Vosdvijenskoïé et tout différents de ceux qui étaient habituels à Pokrovskoïé.

— UNE PARTIE DE LAWN-TENNIS, proposa Veslovski avec un joli sourire. Je serai encore le partenaire d'Anna Arkadieвна!

— Il fait trop chaud. Faisons plutôt un tour dans le parc et une promenade en bateau pour montrer le paysage à Daria Alexandrovna, proposa Vronski.

— J'accepte tout, dit Sviajski.

— Je pense qu'il sera plus agréable pour Dolly de marcher, n'est-ce pas, et ensuite nous prendrons le bateau, dit Anna.

Il fut ainsi décidé. Veslovski et Touchkevitch allèrent se baigner, puis préparer le bateau, et promirent d'attendre là.

Anna avec Sviajski et Dolly avec Vronski suivirent les allées du parc. Dolly était un peu confuse et gênée dans ce milieu nouveau pour elle.

Involontairement, non seulement elle justifiait la conduite d'Anna, mais l'approuvait, et ainsi qu'il arrive aux femmes moralement irréprochables, fatiguées de leur vie monotone, non seulement elle excusait l'amour criminel, mais même l'enviait un peu, et de plus elle aimait Anna de tout son cœur. Mais transportée au milieu de ces gens étrangers, aux habitudes d'élégance raffinée qui lui étaient inconnues, Daria Alexandrovna se sentait gênée. Il lui était surtout désagréable de voir la princesse Barbe leur pardonner tout, à cause du confort dont elle jouissait.

En théorie, Dolly approuvait la conduite d'Anna, mais il lui était pénible de se trouver en présence de l'homme qui avait été cause de sa chute, et d'au-

tant plus que Vronskî ne lui avait jamais inspiré de sympathie ; elle l'avait toujours trouvé orgueilleux sans rien remarquer en lui, sauf la fortune, dont il pût s'enorgueillir. Mais, malgré tout, il était chez lui et lui en imposait encore davantage, aussi ne pouvait-elle être à l'aise avec lui. Elle se sentait humiliée devant lui, comme devant la femme de chambre à cause de sa camisole. Devant la femme de chambre, ce n'était pas absolument de la honte qu'elle avait éprouvée à cause de la camisole rapiécée, de même devant lui, elle n'était pas honteuse mais plutôt gênée.

Dolly confuse cherchait un sujet de conversation. Connaissant son orgueil, elle n'osait guère lui faire de compliments sur la beauté de sa demeure et de son jardin ; néanmoins, faute de mieux, elle risqua quelques paroles d'admiration sur le manoir.

— Oui, c'est une belle construction, d'un beau style, dit-il.

— Ce qui m'a plu beaucoup, c'est la cour d'honneur. Était-elle toujours ainsi ?

— Oh ! non ! Si vous l'aviez vue au printemps ! dit-il, et son visage s'éclaira de plaisir ; et peu à peu, il fit remarquer à Dolly les divers embellissements de la maison et du jardin.

Vronskî avait évidemment consacré beaucoup de travail à l'amélioration et à l'embellissement de sa propriété ; et il sentait le besoin de les faire admi-

rer à une nouvelle personne, se réjouissant des louanges de Daria Alexandrovna.

— Si vous n'êtes pas trop fatiguée, nous pourrions aller jusqu'à l'hôpital? Ce n'est pas loin, dit-il regardant Dolly pour s'assurer que cette proposition ne l'ennuyait pas. Veux-tu, Anna?

— Certainement. N'est-ce pas? répondit celle-ci s'adressant à Sviajski. MAIS IL NE FAUT PAS LAISSER LE PAUVRE VESLOVSKI NI TOUCHKEVITCH SE MORFONDRE DANS LE BATEAU. Il faut les avertir.

— Oui, c'est un monument qu'il laissera ici, dit Anna s'adressant à Dolly, avec le même sourire que lorsque pour la première fois elle lui avait parlé de l'hôpital.

— Une fondation capitale, dit Sviajski; et aussitôt, pour ne pas avoir l'air de flagorner Vronski, il ajouta: Cependant, comte, je m'étonne que vous, si préoccupé de la question sanitaire, que vous qui avez tout fait pour l'hygiène du peuple, restiez indifférent aux écoles.

— C'EST DEVENU TELLEMENT COMMUN, LES ÉCOLES! dit Vronski. Et puis là, je me suis laissé entraîner. Par ici, dit-il à Daria Alexandrovna, en lui désignant une allée latérale.

Les dames ouvrirent leurs ombrelles et s'engagèrent dans l'allée. Après avoir fait quelques détours et franchi une porte, Daria Alexandrovna aperçut devant elle, sur une hauteur, un grand édifice, presque achevé, en briques rouges, d'une archi-

itecture compliquée, et dont le toit de fer, non encore peint, étincelait au soleil. Une autre construction, encore entourée d'échafaudages, s'élevait à côté, et des ouvriers en costume de travail alignaient les briques et versaient la chaux.

— L'ouvrage avance rapidement chez vous, remarqua Svajski ; la dernière fois que je suis venu le toit n'était pas encore posé.

— Ce sera terminé pour l'automne, car l'intérieur est presque achevé dit Anna.

— Et quel est ce nouveau bâtiment ?

— Un logement pour le médecin, et une pharmacie, répondit Vronski ; et voyant approcher l'architecte en paletot, il s'excusa près des dames, et alla le rejoindre. Il contourna la fosse d'où les ouvriers tiraient de la chaux, rejoignit l'architecte et se mit à lui parler avec animation.

— Le fronton est encore trop bas, répondit-il à Anna qui lui demandait de quoi il s'agissait.

— Je disais bien qu'il fallait soulever la base, dit-elle-ci.

— Sans doute, Anna Arkadiévna, ce serait mieux mais c'est fait, dit l'architecte.

— Oui, je m'intéresse beaucoup à cette construction, dit Anna à Svajski qui montrait de l'étonnement à la voir discuter ainsi avec l'architecte. Le nouveau bâtiment doit correspondre à l'hôpital tandis qu'il a été conçu après et sans plan.

L'entretien avec l'architecte terminé, Vronski

rejoignit les dames et leur fit visiter l'hôpital.

A l'extérieur, les corniches n'étaient pas encore finies, et on peignait le rez-de-chaussée, mais l'étage supérieur était presque complètement terminé. Ils montèrent un large escalier de fonte et entrèrent dans une vaste salle aux murs recouverts de stuc, éclairée par d'immenses fenêtres. Seul le parquet de chêne n'était pas entièrement prêt, et les menuisiers, abandonnant leur travail, ôtèrent les cordes qui retenaient leurs cheveux, pour saluer les visiteurs.

— C'est la salle de réception, dit Vronski. Il y aura là un bureau, une table, une armoire et rien de plus. Par ici. Allons, par ici!

— Ne t'approche pas des fenêtres! dit Anna touchant du doigt la peinture pour voir si elle était sèche. — Tiens, c'est déjà sec, ajouta-t-elle.

De la salle de réception ils passèrent dans le couloir. Là Vronski leur expliqua le nouveau système de ventilation, puis il leur montra les baignoires en marbre, les lits à sommier, et leur fit visiter l'une après l'autre les chambres, les pièces de débarras, la lingerie. Ensuite il leur fit voir un poêle d'un modèle nouveau, puis des fauteuils roulants ne faisant aucun bruit et beaucoup d'autres choses. Svijajski regardait tout en homme qui sait apprécier les perfectionnements. Dolly s'étonnait franchement de tout ce qu'elle voyait, posant de nombreuses questions, ce qui causait à Vronski un plaisir évident.

— Oui, je pense que cet hôpital sera le seul de son genre en Russie, remarqua Sviajski.

— N'y aura-t-il pas une salle d'accouchements ? demanda Dolly. C'est si nécessaire à la campagne. Mais, souvent...

Malgré sa politesse Vronskī l'interrompit :

— Ce n'est pas une maternité, c'est un hôpital destiné à toutes les maladies, sauf les maladies contagieuses. Tenez, regardez cela ! dit-il, roulant vers Anna le fauteuil qu'il avait fait venir pour les convalescents. Regardez. Il s'assit et fit rouler le fauteuil. Le malade ne peut pas marcher, il est encore faible ou il souffre des jambes, mais il lui faut de l'air, et il se promène ainsi.

Daria Alexandrovna s'intéressait à tout ; tout lui plaisait beaucoup, mais surtout Vronskī lui-même avec son enthousiasme naïf, simple.

« Il est vraiment bon et charmant », pensa-t-elle plusieurs fois sans l'écouter mais le regardant, et pénétrant son expression, puis en pensée se reportant vers Anna. Il lui plaisait tant dans son animation qu'elle comprit qu'Anna ait pu l'aimer.

— La princesse doit être fatiguée et les chevaux ne l'intéressent peut-être pas, fit remarquer Vronski à Anna qui proposait de montrer à Dolly le haras où Svajski voulait voir un nouvel étalon. Allez-y, moi je ramènerai la princesse à la maison, si vous le permettez, et nous causerons, dit-il s'adressant à Dolly.

— Bien volontiers, car je ne me connais pas en chevaux, répondit Dolly un peu surprise; mais à la physionomie de Vronski, elle comprit qu'il voulait lui parler en particulier.

Elle ne se trompait pas. Dès qu'ayant franchi de nouveau la porte ils s'engagèrent dans le parc, il regarda du côté d'Anna et, s'étant convaincu qu'elle ne pouvait ni le voir ni l'entendre, il commença :

— Vous avez deviné mon désir de causer avec vous? dit-il, la regardant avec des yeux riants. Je ne

me trompe pas, n'est-ce pas, en vous croyant une sincère amie d'Anna ?

Il ôta son chapeau et essuya avec son mouchoir son front qui commençait à se dégarnir.

Daria Alexandrovna ne répondit rien et le regarda avec quelque inquiétude. Seule avec lui elle se sentait mal à l'aise : ses yeux riants et l'expression sereine de son visage l'effrayaient. Elle s'imagina qu'il allait lui demander quelque chose d'extraordinaire ? « Il va me demander de venir chez eux avec les enfants et je serai forcée de refuser. Ou de former une société à Anna quand elle viendra à Moscou. Peut-être veut-il me parler de Veslovski et de son attitude envers Anna ? Ou peut-être de Kitty envers laquelle il se sent coupable ? »

Elle ne prévoyait que des choses désagréables, mais ne devina pas de quoi il voulait l'entretenir.

— Vous avez tant d'influence sur Anna... Elle vous aime tant... Aidez-moi... dit-il.

Dolly considéra avec une timidité anxieuse son visage énergique qui tantôt sortait à la lumière du soleil, tantôt rentrait dans l'ombre, et elle attendait ce qu'il allait dire encore. Mais lui, poussant avec sa canne le gravier de l'allée, marchait silencieusement près d'elle.

— Si, de toutes les amies d'Anna, vous seule êtes venue chez nous — je ne compte pas la princesse Barbe — ce n'est pas, je le sais bien, faute de juger notre situation anormale, c'est que vous aimez assez

Anna pour chercher à lui rendre moins pénible cette situation? dit-il en la regardant.

— Oui...répondit Dolly en fermant son ombrelle, mais...

— Non, — dit-il en l'interrompant, et oubliant qu'il mettait ainsi son interlocutrice dans l'embaras, il s'arrêta, si bien qu'elle dût s'arrêter, — personne ne sent mieux ni plus que moi les difficultés de la situation d'Anna, et vous l'admettez aisément si vous me faites l'honneur de croire que je ne manque pas de cœur. C'est moi qui suis cause de cette situation, c'est pourquoi je le sens.

— Je comprends, mais précisément parce que vous en êtes la cause, vous vous exagérez peut-être ces difficultés, dit Daria Alexandrovna admirant involontairement la franchise et la fermeté avec lesquelles il lui parlait. — Sa situation est pénible dans le monde; cela je le comprends...

— Dans le monde c'est un enfer! reprit-il vivement en fronçant les sourcils. Rien ne peut vous donnée une idée des tortures morales qu'a subies Anna pendant les deux semaines de son séjour à Pétersbourg.

— Mais ici? Anna ni vous n'éprouvez le besoin du monde.

— Du monde! fit-il avec mépris. Quel besoin en puis-je avoir?

— Et cela peut durer toujours. Ici vous êtes heureux et tranquilles. Je vois qu'Anna est heureuse,

absolument heureuse, elle a déjà eu le temps de me le confier, dit Daria Alexandrovna en souriant; et, tout en parlant, elle se demanda si elle était vraiment heureuse.

Mais Vronski ne sembla pas en douter.

— Oui, oui, dit-il; je sais qu'elle est guérie de toutes ses souffrances; qu'elle est heureuse du présent. Mais moi... j'ai peur de ce qui nous attend. — Pardon, désirez-vous marcher? Non! Eh bien, alors asseyez-vous ici.

Daria Alexandrovna s'assit sur un banc, au tournant de l'allée. Il s'arrêta devant elle.

— Je vois qu'elle est heureuse, répéta-t-il, — et le doute en cette affirmation frappa encore davantage Dolly; — mais est-ce que cela peut durer? Avons-nous bien ou mal agi? c'est une autre question. Le sort en est jeté, dit-il passant du russe au français, et nous sommes liés pour toute la vie. Nous sommes liés par les liens les plus sacrés pour nous: par l'amour. Nous avons un enfant; nous pouvons en avoir d'autres. Mais la loi et toutes les conditions de notre situation sont telles que surgiront des milliers de difficultés qu'Anna ne prévoit pas et ne peut prévoir, car après avoir tant souffert, elle a besoin de respirer. Et c'est compréhensible. Mais moi je ne puis ne pas les entrevoir. Ma fille, d'après la loi, n'est pas ma fille, elle est celle de Karénine. Je ne veux pas de ce mensonge! fit-il avec un geste énergique; et il jeta sur Daria

Alexandrovna un regard sombre et interrogateur.

Elle ne répondit rien et le regarda seulement. Il poursuivit.

— Qu'il me naisse un fils demain, d'après la loi, ce sera toujours un Karénine qui ne pourra hériter ni de mon nom, ni de mes biens, et quelque bonheur de famille que nous ayons, quelque nombreux que soient nos enfants, entre eux et moi il n'y a pas de lien ; ils sont des Karénine. Comprenez-vous que cette pensée me soit terrible et douloureuse!... J'ai essayé d'en parler à Anna. Cela l'irrite... Elle ne comprend pas, et moi je ne puis lui dire tout... Envisageons maintenant un autre côté de la question : je suis heureux de son amour, mais j'ai besoin de m'occuper. J'ai trouvé ici un travail qui m'intéresse ; j'en suis fier et le crois plus noble que les occupations de mes anciens camarades à la cour et au service et je ne changerais à aucun prix ma besogne pour la leur ; je travaille ici, chez moi, je suis heureux et ne désire rien de plus. J'aime ces occupations. CELA N'EST PAS UN PIS-ALLER, au contraire...

Daria Alexandrovna remarqua alors de l'embrouillement dans ces explications ; elle n'en comprit pas exactement la raison, mais elle sentit qu'ayant commencé à parler de ses sentiments intimes, qu'il ne pouvait discuter avec Anna, il voulait maintenant aller jusqu'au bout, et que tout ce qu'il disait de son travail à la campagne n'était pas sans lien avec eux,

non plus qu'avec la question de la situation d'Anna. Il reprit son calme et continua :

— Pour travailler, il est nécessaire d'avoir la conviction que tout ce qu'on fait ne périra pas avec soi, qu'on aura des héritiers. Or, moi, je n'ai pas cela. Imaginez-vous la situation d'un homme qui sait que les enfants qu'il a eus de la femme qu'il adore ne seront pas à lui, mais à quelqu'un qui les hait et ne veut pas les connaître. C'est affreux !

Il se tut, en proie à une vive émotion.

— Oui, je le comprends. Mais que peut faire Anna? demanda Daria Alexandrovna.

— Vous touchez au sujet principal de notre entretien, dit-il, cherchant à reprendre du calme. Cela dépend d'Anna. Même pour demander à l'empereur l'autorisation d'adopter les enfants, le divorce est nécessaire. Et cela dépend d'Anna. Son mari consentira au divorce. Votre mari avait déjà presque tout arrangé, et je sais que maintenant encore il ne s'y refusera pas ; il faudrait seulement lui écrire, car il a déclaré qu'il était prêt à divorcer si elle en exprimait le désir. Cette condition, dit-il sombrement, est une de ces cruautés pharisaïques dont sont capables les hommes sans cœur... Il sait la torture que lui cause chaque souvenir de lui, et le sachant, il exige d'elle une lettre. Je comprends que ce soit pénible pour elle, mais quand il s'agit de choses si graves, IL FAUT PASSER PAR-DESSUS TOUTES CES FINESSES DE SENTIMENT.

IL Y VA DU BONHEUR ET DE L'EXISTENCE D'ANNA ET DE SES ENFANTS. Je ne parle pas de moi, bien que ce me soit aussi très pénible, dit-il avec une expression de menace pour les souffrances qu'il endurait. Et voilà pourquoi, princesse, je m'attache à vous comme à l'ancre de salut. Aidez-moi à persuader Anna de la nécessité de demander le divorce.

— Bien volontiers, dit pensivement Daria Alexandrovna se rappelant vivement son dernier entretien avec Alexis Alexandrovitch. Bien volontiers, reprit-elle résolument, se rappelant Anna.

— Usez de votre influence sur elle; faites qu'elle écrive. Je ne veux pas et je puis à peine aborder cette question avec elle.

— Oui, je lui en parlerai. Mais comment n'y pense-t-elle pas elle-même? dit Daria Alexandrovna se rappelant tout à coup la nouvelle et étrange habitude d'Anna de fermer à demi les yeux.

Et elle se prit à penser qu'Anna faisait ce geste précisément quand la question touchait le côté intime de sa vie. « Comme si elle fermait les yeux sur sa vie afin de ne pas tout voir », pensa Dolly.

— Oui, certainement, pour moi et pour elle je lui parlerai, répéta Daria Alexandrovna répondant à son regard de reconnaissance.

Ils se levèrent et se dirigèrent vers la maison.

Anna trouva Dolly à la maison, et, regardant dans ses yeux, chercha à y lire de quoi elle avait causé avec Vronskī. Mais elle ne formula pas cette question.

— Il me semble qu'il est l'heure du dîner, dit-elle, et nous nous sommes à peine vues ; je compte sur la soirée. Maintenant il faut aller s'habiller, je pense que toi aussi as besoin de faire ta toilette ; nous nous sommes salies en visitant les constructions.

Dolly alla dans sa chambre et sourit. Elle n'avait pas de toilette à faire, car elle avait déjà endossé sa plus belle robe ; mais pour opérer un changement quelconque dans sa tenue, elle demanda à la femme de chambre de broser sa robe, changea de manchettes, mit une cravate de ruban et une dentelle sur ses cheveux.

— C'est tout ce que j'ai pu faire, dit-elle en souriant à Anna lorsque celle-ci vint au devant d'elle après avoir revêtu une troisième toilette également très simple.

— Nous sommes très collet-monté ici, dit-elle pour excuser son élégance. Alexis est enchanté de ton arrivée, il est rarement content comme aujourd'hui. Je crois qu'il est amoureux de toi, ajouta-t-elle. Et toi, tu n'es pas fatiguée ?

On n'avait pas le temps de causer sérieusement avant le dîner.

Au salon elles trouvèrent déjà la princesse Barbe, les messieurs en redingote noire, et l'architecte en habit. Vronskî présenta à son invitée le docteur et l'intendant ; elle avait fait la connaissance de l'architecte en allant visiter l'hôpital. Le gros maître d'hôtel, à la face ronde toute rasée, en cravate blanche empesée, éblouissante, vint annoncer que le dîner était servi et tous se levèrent. Vronskî pria Sviajski d'offrir son bras à Anna Arkadiévna et lui-même s'approcha de Dolly. Veslovski, prévenant Touchkévitich, offrit son bras à la princesse Barbe et Touchkévitich, le gérant et le docteur marchèrent seuls. Le dîner, la salle à manger, le service de table, les valets, les vins et les plats non seulement correspondaient au ton général de luxe de la maison, mais paraissaient encore plus nouveaux et plus luxueux que tout le reste. Daria Alexandrovna observait en maîtresse de maison ce luxe nou-

veau pour elle ; et bien qu'elle n'eût pas l'intention d'en faire son profit, étant donnée la modestie de son ménage, elle en suivait tous les détails et se demandait comment se faisait tout cela. Vessenka Veslovski, son mari, Svajski lui-même et beaucoup d'autres messieurs de sa connaissance ne pensaient jamais à cela et croyaient sur parole, comme chaque bon amphitryon désire le faire croire à ses convives, que tout ce qui chez lui est si bien arrangé, ne lui coûte aucun effort et se fait tout seul. Mais Daria Alexandrovna savait que même le gruau des enfants ne se fait pas tout seul et que, par conséquent, dans une maison au service si luxueux et si confortable, quelqu'un devait y tenir la main ; et au regard que Vronskī jeta sur la table, au signe de tête qu'il fit au maître d'hôtel, à la façon dont il offrit à Dolly le *botvinia* ou le consommé, elle comprit que tout incombait au maître de la maison lui-même. Évidemment tout cela ne dépendait pas plus d'Anna que de Veslovski. Comme les autres, elle était une invitée, et comme eux jouissait avec plaisir de ce qui était préparé pour eux.

Anna ne jouait le rôle de maîtresse de maison que pour diriger la conversation, ce qui n'était pas facile avec des convives peu nombreux, de milieux différents, comme l'intendant et l'architecte, qui tâchaient de ne pas paraître intimidés par ce luxe auquel ils n'étaient pas habitués, et ne pouvaient soutenir longtemps une conversation géné-

rale. Anna s'acquittait de cette tâche avec son tact habituel et même avec plaisir, comme le remarquait Daria Alexandrovna.

D'abord il fut question de la promenade en bateau que firent seuls Veslovski et Toutchkevitch, puis celui-ci se mit à raconter les dernières courses du Yacht Club de Pétersbourg. Anna, saisissant une interruption dans la conversation, en profita pour s'adresser à l'architecte afin de le tirer de son mutisme.

— Nicolas Ivanovitch, dit-elle parlant de Sviajski, a été frappé des progrès de la construction depuis sa dernière visite. Et moi-même, qui vais là chaque jour, je m'étonne de la rapidité du travail.

— Avec Son Excellence le travail est agréable, dit l'architecte avec un sourire (c'était un homme ayant conscience de sa dignité, respectueux et calme). Ce n'est pas comme avec les autorités provinciales. Là où il faudrait écrire des centaines de pages, je fais mon rapport au comte, nous causons, et en trois mots l'affaire est entendue.

— La méthode américaine, dit Sviajski en souriant.

— Oui, là-bas on bâtit d'une façon rationnelle.

La conversation tomba sur l'abus des pouvoirs aux États-Unis; mais Anna, aussitôt l'amena sur un autre sujet afin que l'intendant pût y prendre part.

— As-tu déjà vu des moissonneuses? demanda-

t-elle à Daria Alexandrovna. Nous venions de les voir quand nous l'avons rencontrée; c'était la première fois que j'en voyais.

— Comment fonctionnent-elles? demanda Dolly.

— Comme des ciseaux; une planche et beaucoup de petits ciseaux. Comme cela.

Anna prit dans ses jolies mains blanches, couvertes de bagues, un couteau et une fourchette et essaya d'expliquer le fonctionnement d'une moissonneuse. Elle vit bien que son explication n'était pas claire, mais sachant qu'elle s'exprimait agréablement et que ses mains étaient jolies, elle la prolongea.

— Plutôt des canifs, dit Veslovski qui ne la quittait pas des yeux.

Anna esquissa un sourire, mais ne lui répondit pas.

— N'est-ce pas, Karl Féodorovitch, que la machine fonctionne comme des ciseaux? dit-elle à l'intendant.

— O JA, répondit l'Allemand. ES IST EIN GANZ EINFACHES DING.

Et il se mit à expliquer le fonctionnement de la machine.

— C'est dommage qu'elle ne bottelle pas. J'ai vu à l'exposition de Vienne une machine qui bottellait, dit Sviajski. Voilà ce qui serait avantageux.

— ES KOMMT DRAUF AN... DER PREIS VOM DRAHT MUSS AUSGERECHNET WERDEN. Et l'Allemand tiré de

son silence s'adressa à Vronskï : — DAS LASST, SICH AUSRECHNEN, ERLAUCHT.

Déjà il tirait de sa poche un petit carnet où il faisait tous ses calculs, et un crayon ; mais se rappelant qu'il était à table et remarquant le regard froid de Vronskï, il s'arrêta.

— ZU COMPLICIRT, MATCH ZU VIEL KLOPOT, conclut-il.

— WUNSCHT MAN DOCHOTS SO HAT MAN AUCH KLOPOTS, dit Vassenka Veslovski, se moquant de l'Allemand. J'ADORE L'ALLEMAND, dit-il s'adressant à Anna avec le même sourire.

— CESSEZ, lui dit-elle d'un ton mi-plaisant, mi-sévère. Nous avons pensé vous rencontrer dans les champs, Vassili Semeonitch, dit-elle au docteur, un jeune homme d'aspect maladif. Y étiez-vous ?

— J'y étais, en effet, mais je n'y suis pas resté, répondit le docteur.

— Alors vous avez fait une jolie promenade ?

— Superbe.

— Et comment va la vieille ? J'espère qu'elle n'a pas le typhus ?

— Non, mais elle ne va pas bien.

— C'est dommage, dit Anna ; et ayant ainsi rendu ses devoirs de politesse envers les gens de la maison, elle s'adressa aux siens.

— Il serait bien difficile, Anna Arkadieвна, de construire une machine d'après la démonstration que vous en avez faite, dit Svajski en plaisantant.

— Pourquoi ? dit Anna avec un sourire qui mon-

trait qu'elle savait bien que son explication avait quelque chose d'agréable que Sviajski lui-même avait remarqué.

Ce nouveau trait de coquetterie frappa désagréablement Dolly.

— Mais en revanche vous êtes très forte en architecture, dit Touchkévitich.

— Comment donc, hier j'ai entendu Anna Arkadiévna parler de plinthes. N'est-ce pas vrai? dit Veslovski.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela quand on voit toutes ces choses et qu'on en entend parler. Mais vous, vous ignorez sans doute avec quoi l'on fait les maisons.

Daria Alexandrovna sentait qu'Anna était mécontente de ce ton léger qui régnait entre elle et Veslovski mais qu'elle y tombait malgré elle.

Vronski dans ce cas agissait tout autrement que Lévine : non seulement il n'attribuait aucune importance à ce bavardage de Veslovski ; mais il y prenait même du plaisir.

— Eh bien, Veslovski, dites-nous avec quoi on unit les pierres.

— Avec du ciment.

— Bravo! Et qu'est-ce que c'est que le ciment?

— Une espèce de gruu... non, de mastic, dit Veslovski provoquant l'hilarité générale.

La conversation entre les convives, à l'exception du docteur plongé dans un sombre silence, de l'ar-

chitecte et du gérant, ne tarissait pas, tantôt badine, tantôt agressive.

A un moment, Daria Alexandrovna fut si vivement touchée, et s'enflamma tellement, qu'elle en rougit, et se demanda ensuite si elle n'avait pas dit quelque chose de désagréable :

Sviajski parlait de Lévine, répétant ses jugements bizarres sur le rôle des machines en agriculture, qu'il déclarait nuisibles en Russie.

— Je n'ai pas le plaisir de connaître ce monsieur Lévine, dit Vronski en souriant, mais il est probable qu'il n'a jamais vu les machines qu'il critique; et s'il est mécontent de l'expérience, c'est qu'il a eu des machines russes quelconques et non des machines étrangères. Il ne saurait y avoir ici d'autre opinion.

— En général il a des idées turques, dit Veslovski avec un sourire qui s'adressait à Anna.

— Je ne puis défendre ses jugements, intervint vivement Daria Alexandrovna, mais ce que je puis vous affirmer c'est que Lévine est un homme très instruit, et que s'il était ici il saurait bien vous répondre; moi, malheureusement, je ne sais pas...

— Je l'aime beaucoup et nous sommes de grands amis, dit Sviajski en souriant. MAIS PARDON, IL EST UN PEU TOQUÉ. Par exemple il soutient que les justices de paix ne sont pas nécessaires, et il ne veut participer à rien.

— Voilà bien notre insouciance russe! s'écria

Vronski en versant de l'eau frappée dans un verre; ne pas sentir les devoirs que nous imposent nos droits et par cela même ne pas les reconnaître.

— Je ne connais pas d'homme plus sévère pour ses devoirs, dit Dolly agacée de ce ton de supériorité de Vronski.

— Pour ma part, continua Vronski, évidemment excité par cette conversation, je suis très reconnaissant de l'honneur qu'on me fait, grâce à Nicolas Ivanovitch (il désigna Sviajski), de m'élire juge de paix honoraire. Le devoir de juger l'affaire d'un paysan; même s'il ne s'agit que d'un cheval, me semble aussi important que tout autre et je regarderais comme un honneur d'être élu membre du zemstvo. C'est ma seule façon de m'acquitter envers la société des privilèges dont je jouis en tant que propriétaire terrien. Malheureusement on ne comprend pas l'importance qui doivent avoir dans le pays les grands propriétaires.

Il semblait étrange à Daria Alexandrovna de voir son assurance s'étaler ainsi chez lui, à table. Elle se rappela Lévine qui pensait juste le contraire, et était aussi absolu dans ses raisonnements, chez lui, devant la table. Mais elle aimait Lévine, c'est pourquoi elle était de son côté.

— Ainsi nous pouvons compter sur vous pour les élections, comte? dit Sviajski. Il sera bon de partir plus tôt pour être là bas avant le 8. Si vous me faisiez l'honneur de vous arrêter chez moi...

— Eh bien, moi, je suis un peu de l'avis de ton BEAU-FRÈRE, dit Anna ; seulement pas tout à fait comme lui, ajouta-t-elle avec un sourire. Depuis ces derniers temps, les devoirs publics me semblent se multiplier exagérément, chez nous. Autrefois il y avait autant de fonctionnaires que d'affaires, et voilà maintenant que ceux-ci sont remplacés par les hommes des affaires publiques. Depuis six mois que nous sommes ici, Alexis est déjà devenu membre de cinq ou six institutions publiques : la tutelle, le jury, la municipalité, etc... Du train dont vont les choses, tout son temps sera bientôt pris par ces occupations, et je crains que tout cela ne soit qu'une pure question de formes. Combien de charges avez-vous, Nicolas Ivanovitch ? Au moins vingt ? dit-elle s'adressant Sviajski.

Sous ce ton de plaisanterie Dolly qui observait attentivement Anna et Vronskï devina une pointe d'irritation. Elle remarqua aussi l'expression résolue de la physionomie du comte et l'empressement de la princesse Barbe à changer de conversation : elle se mit à parler des connaissances de Saint-Pétersbourg. Elle se souvint de ce que Vronskï lui avait dit dans le parc à propos de ses occupations et elle comprit que c'était le point délicat entre Anna et Vronskï.

Les mets, les vins, le service, tout était parfait, mais tout cela avait le caractère de luxe que Daria Alexandrovna avait vu dans les grands diners et

les bals, tout cela avait un cachet d'impersonnalité et de formalisme qui dans un repas de peu de couverts produisait une impression désagréable.

Après le dîner on resta un moment sur la terrasse, puis on se mit à jouer au lawn-tennis. Les joueurs, en deux camps, allèrent sur le croquet-ground très soigneusement nettoyé, de chaque côté d'un filet tendu. Daria Alexandrovna essaya de jouer, mais elle ne saisit pas le jeu tout d'un coup et quand elle l'eut compris, elle était si fatiguée qu'elle alla s'asseoir avec la princesse Barbe et se contenta de regarder les joueurs. Son partenaire Touchkévitich quitta aussi le jeu ; mais les autres jouèrent encore longtemps. Sviajski et Vronskî jouaient très bien et sérieusement. Ils suivaient attentivement la balle qu'on leur servait, et ni trop vite ni trop lentement, couraient dans sa direction, l'attrapaient au bond avec la raquette et la lançaient d'une main sûre de l'autre côté du filet.

Veslovski était celui qui jouait le plus mal. Il s'excitait trop, mais en revanche sa gaité animait toute la société ; il ne cessait de rire et de pousser des cris. Avec la permission des dames, comme les autres messieurs, il ôta sa redingote et son grand et beau torse, en chemise blanche, son visage rouge couvert de sueur, frappèrent Daria Alexandrovna, si bien qu'une fois au lit, elle ne pouvait

fermer les yeux sans voir Vassenka Veslovski courant sur le *crocket-ground*.

Mais pendant le jeu Daria Alexandrovna n'était pas gaie. Cette familiarité entre Anna et Veslovski lui déplaisait ainsi que leur façon de s'adonner à ce jeu puéril sans les enfants. Mais afin de ne pas déranger les autres et de passer le temps, après s'être un peu reposée elle retourna au jeu et feignit de s'en amuser.

Durant toute cette journée elle se faisait l'effet de jouer la comédie avec des acteurs, qui tous lui étaient supérieurs, et de gâter le spectacle par sa mauvaise exécution.

Elle était venue avec l'intention de rester deux jours si elle se trouvait bien, mais le soir même, pendant le jeu, elle décida de repartir le lendemain. Les pénibles soucis maternels qu'elle haïssait tant pendant la route, lui apparaissaient maintenant, après une journée d'éloignement, sous une autre couleur et l'attiraient.

Quand après le thé et une promenade en bateau Daria Alexandrovna rentra dans sa chambre, ôta sa robe et peigna pour la nuit sa maigre chevelure, elle éprouva un véritable soulagement à se retrouver seule. Il lui était même désagréable de penser qu'Anna allait venir. Elle eût préféré rester seule avec ses pensées.

XXIII

Dolly allait se mettre au lit quand Anna, en robe de chambre, entra chez elle.

Dans le courant de la journée Anna, plusieurs fois, avait voulu entamer une conversation intime, et chaque fois s'était aussitôt arrêtée. « Plus tard, avait-elle dit, quand nous serons seules, nous parlerons de tout, j'ai tant à te raconter ».

Maintenant elles étaient seules et Anna ne savait que dire. Assise près de la fenêtre, elle regardait Dolly, cherchant dans sa mémoire tous les sujets de conversation susceptibles de lui paraître importants et ne trouvant rien. Il lui semblait avoir déjà tout dit.

— Et que devient Kitty ? demanda-t-elle enfin après avoir soupiré profondément et regardant Dolly d'un air coupable. Dis-moi la vérité, m'en veut-elle ?

— Oh ! non ! répondit Dolly en souriant.

— Elle me hait, me méprise ?

— Non plus, mais tu sais, il y a des choses qui ne se pardonnent pas.

— Oui, oui, dit Anna en se tournant vers la fenêtre ouverte. Mais ai-je été coupable dans tout cela ? A qui la faute, et qu'appelles-tu être coupable ? Pouvait-il en être autrement ? Qu'en penses-tu : croirais-tu possible de n'être pas la femme de Stiva ?

— Je ne sais que te répondre, mais toi, dis-moi...

— Oui, mais nous n'avons pas fini avec Kitty. Est-elle heureuse ? On dit que son mari est un excellent homme.

— C'est trop peu dire. Je n'en connais pas de meilleur.

Dolly sourit.

— Mais parle-moi de toi. Je dois avoir une longue conversation avec toi. J'ai causé avec... Dolly ne savait comment nommer Vronski ; devait-elle dire le comte ou Alexis Kyrilovitch ?

— Avec Alexis, dit Anna. Je me doute de ce que vous avez dit. Mais dis-moi franchement ce que tu penses de ma vie.

— Je ne peux te répondre d'un mot... Vraiment je ne sais pas.

— Dis-le-moi quand même ; tu vois ma vie, mais n'oublie pas que tu nous vois en été quand nous

avons des invités et ne sommes pas seuls. Quand nous sommes arrivés ici, dès le premiers jours du printemps, nous étions seuls et je ne désirais rien de plus. Mais imagine-toi que je reste seule sans lui, seule, et cela arrivera... Je crains qu'il ne prenne l'habitude de s'absenter souvent, dit-elle en se levant et venant s'asseoir plus près de Dolly. Sans doute, reprit-elle interrompant Dolly qui voulait faire quelque objection, sans doute je ne le retiendrai pas de force, mais aujourd'hui ce sont les courses, ses chevaux courent et il y va... Je suis très heureuse, mais pense un peu à moi, songe à ma situation... Mais à quoi bon dire tout cela?... Elle sourit. Eh bien, de quoi avez-vous causé ensemble ?

— D'un sujet que j'aurais abordé sans qu'il m'en parlât, c'est pourquoi il m'est facile d'être son avocat : de la possibilité... Daria Alexandrovna s'arrêta... d'améliorer ta situation... Tu sais ma manière de voir à ce sujet... mais enfin, si c'était possible, le mariage serait le mieux.

— C'est-à-dire le divorce ? Tu sais, dit Anna, la seule femme qui soit venue chez moi à Pétersbourg ce fut Betsy Tverskoï. Tu la connais ? AU FOND C'EST LA FEMME LA PLUS DÉPRAVÉE QUI EXISTE. Elle a trompé son mari de la façon la plus indigne avec Touch-kévitch, eh bien ! elle m'a dit qu'elle ne me verrait plus tant que ma situation serait irrégulière. Ne crois pas que j'établisse de comparaison entre

vous... Je te connais, mon amie... Mais involontairement je me suis souvenue de son conseil. Enfin que t'a-t-il dit ?

— Qu'il souffre pour toi et pour lui. Tu diras peut-être que c'est de l'égoïsme, mais il est légitime et vient d'un sentiment d'honneur. Il voudrait d'abord légitimer sa fille, être ton mari, avoir des droits sur toi.

— Quelle femme peut appartenir à son mari plus complètement que je lui appartiens ? Je suis son esclave !

— Et surtout, il ne voudrait pas te voir souffrir.

— C'est impossible ! Et alors ?

— Et puis, il voudrait pouvoir donner son nom à vos enfants.

— Quels enfants ? dit Anna sans regarder Dolly et fermant à demi les yeux.

— Annie et ceux qui viendront...

— Oh ! il peut être tranquille. Je n'en aurai plus.

— Comment peux-tu répondre de cela ?

— Je n'en aurai pas parce que je ne veux plus en avoir.

Et malgré son émotion Anna sourit en remarquant l'expression d'étonnement, de naïve curiosité et d'horreur qui se peignit sur le visage de Dolly.

— Après ma maladie le docteur m'a dit...

.....
— Pas possible ! s'écria Dolly ouvrant de grands yeux.

C'était, pour elle, une de ces révélations dont les conséquences sont tellement grandes qu'au premier abord on les sent seulement et qu'on ne peut les comprendre tout d'un coup, mais on sent qu'il faudra beaucoup y réfléchir.

Cette révélation lui éclairait soudain le mystère de ces familles qui n'ont que deux enfants, et éveillait en elle tant d'idées, de déductions, de sentiments contradictoires qu'elle ne savait que dire et regardait Anna avec de grands yeux étonnés. N'avait-elle pas rêvé quelque chose d'analogue?... et maintenant sa possibilité la terrifiait. Elle sentait que c'était une solution trop simple pour une question si compliquée.

— N'EST-CE PAS IMMORAL? demanda-t-elle après un moment de silence.

— Pourquoi? N'oublie pas que je n'ai le choix qu'entre deux choses : ou devenir enceinte, c'est-à-dire malade, ou être l'amie, la camarade de mon mari, dit Anna d'un ton léger.

— Certainement, fit Dolly à ces arguments qu'elle s'était donnés à elle-même et n'y retrouvant plus l'ancienne conviction.

— Si le point est discutable pour toi et les autres, en ce qui me concerne, le doute n'existe pas... Rappelle-toi que je ne suis pas l'épouse. Cela durera tant qu'il m'aimera et avec quoi retiendrai-je cet amour. Avec cela?...

Elle porta ses mains blanches au devant de son ventre.

Comme il arrive dans les moments d'émotion, les idées, les souvenirs, se heurtaient dans la tête de Daria Alexandrovna, avec une rapidité extraordinaire.

« Je n'ai jamais cherché à retenir Stiva, pensait-elle ; il m'a quittée pour d'autres ; mais la première pour laquelle il m'a trahie ne l'a pas retenu davantage, cependant elle se montrait toujours belle et gaie. Stiva l'a abandonnée pour en prendre une autre. Anna retiendra-t-elle le comte Vronski par sa beauté ? S'il ne cherche que la beauté, il trouvera des toilettes et des manières encore plus séduisantes et plus gaies. Quelque beaux que soient son corps, ses épaules, son visage encadré de cheveux noirs, il en trouvera de plus beaux encore, comme en a cherché et trouvé mon affreux, misérable et charmant époux ! »

Dolly ne répondit rien et se contenta de soupirer. Anna remarqua ce soupir qui prouvait qu'elle n'était pas de son avis et continua. Elle avait en réserve beaucoup d'autres arguments et si puissants qu'on n'y pouvait rien objecter.

— Tu dis que c'est immoral ! Mais il faut raisonner, continua-t-elle. Tu oublies ma situation. Comment puis-je désirer des enfants ? Je ne parle pas des souffrances, je n'en ai pas peur ; mais songe donc que mes enfants ne peuvent être que des créatures malheureuses condamnées à porter un nom étranger, destinées à rougir de leurs parents, de leur naissance

— C'est précisément pourquoi tu dois demander le divorce.

Anna ne l'écoutait pas, elle voulait conduire jusqu'au bout l'argumentation par laquelle tant de fois elle s'était convaincue elle-même.

— Pourquoi la raison m'a-t-elle été donnée, sinon pour ne pas procréer des infortunés?...

Elle regarda Dolly et sans attendre sa réponse continua :

— Je me sentirais toujours coupable devant ces malheureux enfants ; s'ils n'existent pas ils ne connaissent pas le malheur, et s'ils existent pour souffrir, la responsabilité en retombe sur moi.

C'étaient ces mêmes raisonnements que se tenait Daria Alexandrovna, mais maintenant, en les écoutant, elle ne les comprenait plus. « Comment être coupable envers des êtres qui n'existent pas ? » pensait-elle ; et soudain elle se demanda s'il ne vaudrait pas mieux pour son préféré, Gricha, ne pas exister. Et cela lui parut si terrible, si étrange, qu'elle secoua la tête pour chasser les pensées folles qui l'assaillaient.

— Je ne sais pas, mais ce n'est pas bien, dit-elle enfin, avec une expression de dégoût.

— Songe à la différence qui existe entre nous deux... ajouta Anna qui, malgré l'abondance de ses raisonnements et la pauvreté de ceux de Dolly, semblait reconnaître aussi que c'était mal. N'oublie pas que nos situations sont différentes : pour toi il

ne peut s'agir que de savoir si tu désires ne plus avoir des enfants ; pour moi, s'il m'est permis d'en désirer. Et tu dois comprendre que dans ma situation je n'en puis désirer.

Daria Alexandrovna se tut : elle entrevit tout à coup l'abîme qui la séparait d'Anna ; elle comprit qu'entre elles il existait certaines questions sur lesquelles il leur était impossible de tomber d'accord et que le mieux était de ne pas les discuter.

XXIV

— Raison de plus pour régulariser ta situation si c'est possible, dit Dolly.

— Oui, si c'est possible, répondit Anna sur un ton tout différent, de calme et de douceur.

— Le divorce serait-il impossible? On me disait que ton mari y consentait.

— Dolly, ne parlons pas de cela!

— Soit, n'en parlons pas, répondit Dolly, frappée de la douleur profonde qui se peignit sur les traits d'Anna. Il me semble cependant que tu vois les choses trop en noir.

— Nullement! Je suis heureuse et contente. JE FAIS DES PASSIONS. Veslovski...

— A dire vrai, le ton de Veslovski me déplaît fort, dit Daria Alexandrovna désirant changer de conversation.

— Pourquoi? L'amour-propre d'Alexis en est

chatouillé, voilà tout. C'est un enfant, j'en fais ce que je veux, comme toi avec ton Gricha. Non, Dolly, je ne vois pas tout en noir comme tu dis, fit-elle tout à coup, changeant de ton. Tu ne peux pas comprendre... C'est trop horrible... Je cherche à ne rien voir...

— Tu as tort, il faudrait... tu devrais faire tout ton possible...

— Mais que peut-on faire ? Rien ! Epouser Alexis ? Mais crois-tu donc que je n'y songe pas ? Je ne pense qu'à cela ! dit-elle ; et une vive rougeur lui couvrit le visage. Elle se leva, redressa sa taille, soupira profondément et de son pas léger se mit à marcher d'un bout à l'autre de la chambre, s'arrêtant de temps à autre. Je n'y pense pas ! Il n'y a pas de jour, pas d'heure que je n'y pense et ne me reproche d'y penser... car cette pensée m'affole, j'en puis devenir folle ! répétait-elle. Et lorsque j'y pense, je ne puis m'endormir sans morphine. Mais c'est bon... causons raisonnablement. On me conseille le divorce ; mais premièrement *il* n'y consentira pas parce qu'il est sous l'influence de la comtesse Lydie.

Daria Alexandrovna, redressée sur sa chaise, le visage empreint de compassion, suivait des yeux Anna qui marchait.

— Il faut essayer, dit-elle avec douceur.

— Admettons que j'essaye, fit-elle, répétant évidemment pour la milliè^me fois ce raisonnement

qu'elle connaissait par cœur ; admettons que moi qui le hais, mais cependant me reconnais coupable envers lui, et le crois magnanime... je consente à m'humilier devant lui et à lui écrire... Admettons que je fasse cet effort de lui écrire ; de deux choses l'une : Je recevrai ou une réponse blessante ou son consentement. Bon. Je suppose avoir reçu le consentement...

En ce moment Anna était à l'autre extrémité de la chambre et arrangeait quelque chose près de la fenêtre.

— ... J'ai le consentement. Et mon fils ? On ne me le rendra pas. Il grandira chez ce père que j'ai quitté, en apprenant à me mépriser ! Conçois-tu que j'aime presque également et certes plus que moi-même, ces deux êtres : Serge et Alexis.

Elle s'avança au milieu de la chambre et s'arrêta devant Dolly, les mains serrées sur sa poitrine. Dans son peignoir blanc elle paraissait encore plus grande et plus forte ; elle pencha la tête et regarda, de ses yeux brillants et mouillés de larmes, la petite personne maigre de Dolly, misérable en sa camisole rapiécée et son bonnet de nuit et toute tremblante d'émotion.

— Je n'aime que ces deux êtres au monde, et ils s'excluent l'un l'autre et je ne puis les réunir ! Et c'est mon unique désir ; en dehors de cela, tout le reste m'est égal, complètement égal. Cela finira d'une façon quelconque, mais je ne puis, ne veux pas

aborder ce sujet. Ne me fais donc pas de reproches ; ne me blâme donc pas ; toi qui es si pure, tu ne peux comprendre combien je souffre.

Elle vint s'asseoir près de Dolly, lui prit la main, et d'un air craintif examina attentivement son visage.

— Que penses-tu ? Que penses-tu de moi ? Ne me méprise pas ! Je ne le mérite pas. Je suis seulement malheureuse. Personne n'est plus malheureuse que moi, dit-elle. Et, se détournant, elle se mit à pleurer.

Quand Anna l'eut quittée, Dolly fit sa prière et se mit au lit. Elle plaignait Anna de toute son âme durant leur conversation, mais maintenant, ses pensées se tournaient involontairement vers la maison, les enfants et les enveloppaient d'un charme particulier. Jamais elle n'avait aussi vivement senti combien ce petit monde lui était cher et précieux. Et elle décida que rien ne la retiendrait plus longtemps éloignée et qu'elle partirait irrévocablement le lendemain.

Anna, rentrée dans son appartement, prit un verre et y versa quelques gouttes d'une potion contenant principalement de la morphine ; après avoir bu elle resta quelques instants assise immobile, et une fois calmée, passa tranquillement dans sa chambre à coucher.

Dès qu'elle parut Vronski la regarda attentivement, étudiant dans sa physionomie les traces de

la conversation qu'elle avait dû avoir avec Dolly, dans la chambre de laquelle elle était restée si longtemps. Mais elle ne laissait rien paraître, et il ne vit que cette grâce dont il subissait toujours le charme et la conscience de cette beauté dont elle connaissait si bien la force.

Il ne voulait pas l'interroger, il espérait qu'elle parlerait, mais elle dit seulement :

— Je suis contente que Dolly t'ait plu.

— Mais je la connais depuis longtemps. C'est une femme excellente, MAIS EXCESSIVEMENT TERRE A TERRE. Je n'en suis pas moins très content de sa visite.

Il prit la main d'Anna et la regarda d'un air interrogateur.

Elle comprit autrement ce regard et lui sourit.

Malgré les instances réitérées des maîtres de la maison, le lendemain matin, Daria Alexandrovna fit ses préparatifs de départ. Le cocher de Lévine, vêtu d'un cafetan rapé et coiffé d'un chapeau de postillon, l'air sombre et résolu, fit avancer devant le perron couvert et sablé la vieille voiture au garde-boue raccommode, attelée de chevaux dépareillés.

Les adieux de Daria Alexandrovna avec la princesse Barbe et les messieurs furent plutôt froids ; la journée qu'ils avaient passée ensemble avait clairement démontré à elle et à ces hôtes qu'ils n'étaient

pas faits les uns pour les autres et que le mieux était de se séparer. Anna seule était triste. Elle savait que Dolly partie, personne ne viendrait plus réveiller les sentiments qu'elle avait remués en son âme. Certes, il lui était pénible d'y toucher, mais elle savait que ces sentiments représentaient le meilleur d'elle-même que la vie qu'elle menait étoufferait bientôt complètement.

Lorsqu'elle se trouva en pleins champs, Dolly éprouva un sentiment agréable de soulagement. Elle voulait connaître les impressions des domestiques sur la maison de Vronski et allait les interroger quand Philippe, le cocher, commença de lui-même.

— Ce sont des richards, et ils n'ont donné que trois mesures d'avoine. Les chevaux ont mangé jusqu'au dernier grain. Trois mesures! Ce n'est rien; à peine pour y goûter! Aujourd'hui l'avoine vaut quarante-cinq kopeks. Chez nous, quand viennent des visiteurs, on en donne tant que les chevaux en veulent...

— C'est un maître avare, confirma le garçon de bureau.

— Et les chevaux, comment les trouves-tu?

— Les chevaux sont beaux; la nourriture aussi est bonne; mais, je ne sais si cela vous a fait le même effet, Daria Alexandrovna, moi je me suis ennuyé, dit-il, tournant vers elle son beau visage franc.

— Moi aussi, je me suis ennuyée. Crois-tu que nous arriverons ce soir?

— Il le faudra bien.

Daria Alexandrovna ayant retrouvé tout le monde en bonne santé et de bonne humeur, fit, avec une grande animation, le récit de son voyage; elle vanta la cordialité de la réception qui lui avait été faite, le luxe et le bon goût de l'installation de Vronski, et ne permit à personne la moindre critique.

— Il faut connaître Anna et Vronski; — à présent, je les connais mieux, — pour comprendre combien ils sont bons et touchants, disait-elle maintenant très sincèrement, oubliant ce vague malaise qu'elle avait ressenti chez eux.

Vronski et Anna passèrent à la campagne la fin de l'été et une partie de l'automne, sans faire aucune démarche pour obtenir le divorce et régulariser leur situation.

Tous deux avaient décidé de rester chez eux, mais tous deux sentaient, surtout après le départ de leurs hôtes, qu'ils ne supporteraient pas longtemps une vie pareille et qu'il faudrait la modifier.

En apparence ils avaient tout ce qu'on peut désirer : ils étaient riches, bien portants, ils avaient un enfant, leurs occupations leur plaisaient. Anna, sans amis ni invités, travaillait et lisait beaucoup, tantôt des romans, tantôt les livres sérieux à la mode. Elle faisait venir tous les ouvrages de valeur que citaient les journaux et les revues étrangères qu'elle recevait, et avec cet intérêt pour les choses lues, qui ne se développe que dans l'isolement,

elle les relisait. En outre, aucun des sujets pouvant intéresser Vronskī ne la laissait indifférente ; elle les étudiait dans des livres et des revues spéciales, de sorte que souvent, il la consultait sur une question d'agronomie ou d'architecture et, parfois même, d'élevage et de sport.

Il admirait ses connaissances, sa mémoire ; au commencement, il se montrait défiant et désirait la confirmation de ce qu'elle avançait, mais elle trouvait dans les livres ce qu'il lui demandait et le lui montrait.

Elle s'intéressait aussi à la construction de l'hôpital ; elle y collaborait et y apportait des idées personnelles. Cependant, son principal succès était le soin de sa personne ; elle se savait chère à Vronskī, et elle voulait remplacer pour lui tout ce qu'il avait abandonné pour elle ; Vronskī, de son côté, appréciait ce souci devenu le but unique de sa vie : lui plaire et se dévouer à lui ; cependant ce filet dans lequel son amour s'efforçait de le retenir captif lui pesait. Plus le temps passait, plus il voyait sa captivité se resserrer ; certes il ne voulait pas s'en dégager, mais il tenait à garder quelque liberté. Sans ce désir toujours grandissant de vouloir se sentir libre, sans les scènes qu'il lui fallait subir chaque fois qu'il devait aller en ville, à une réunion, aux courses, le bonheur de Vronskī eût été complet.

Le rôle de grand propriétaire auquel il s'était

essayé, ce rôle qui devait faire la force de l'aristocratie russe, non seulement lui plaisait, mais après un essai de six mois, il y trouvait un plaisir de plus en plus grand, et son entreprise marchait admirablement. Il avait dépensé des sommes folles pour l'hôpital, les machines, les vaches qu'il avait fait venir de Suisse et pour d'autres acquisitions et, malgré cela, sa fortune augmentait. Quand il s'agissait des revenus, de la vente du bois, du blé, du fermage, Vronski était dur comme un roc et ne cédait qu'à bon prix. Dans les questions d'administration, pour ses domaines et les autres, il s'en tenait aux règles les plus élémentaires et les plus sûres, et se montrait excessivement économe. Malgré toute la ruse et l'habileté que déployait l'Allemand pour l'entraîner dans des dépenses exagérées, dès que Vronski avait reconnu qu'on pouvait arriver aux mêmes résultats en dépensant moins, il ne cédait pas. Il écoutait l'intendant, l'interrogeait, et ne tombait d'accord avec lui, que quand ce qu'il proposait de faire venir, ou construire, était une innovation en Russie, capable de provoquer l'admiration. De plus il ne se risquait dans les dépenses que s'il avait de l'argent disponible, et avant de s'y livrer, il calculait tout en détail et insistait pour que les sommes dépensées le fussent le mieux possible. Grâce à cette conduite prudente, il ne risquait pas de compromettre sa fortune, mais au contraire l'augmentait.

La province de Kachine, où étaient situées les terres de Wronski, de Sviajski, d'Oblonski, de Kosnichev et une petite partie de celles de Lévine, devait élire au mois d'octobre ses maréchaux de la noblesse.

Ces élections, à cause de certaines personnalités qui y prenaient part, attiraient l'attention générale.

On en parlait beaucoup et des personnes vivant à Moscou, à Pétersbourg, même à l'étranger, qui d'habitude se désintéressaient de ces élections, se préparaient à y venir. Wronski avait promis depuis longtemps à Sviajski d'y assister.

Avant les élections, Sviajski, qui venait souvent à Vosdvijenskoïé, passa prendre Wronski.

La veille de ce jour une querelle faillit éclater entre Wronski et Anna à propos de ce voyage. On était à l'automne, saison particulièrement triste à la campagne.

Wronski, tout préparé à la lutte, vint lui annoncer son départ d'un ton froid et bref. Sa surprise fut grande en voyant Anna prendre cette nouvelle avec beaucoup de calme et se contenter de lui demander la date exacte de son retour.

Il la regarda attentivement, ne pouvant s'expliquer ce calme. Elle sourit en réponse à son regard. Il connaissait cette faculté qu'elle possédait de se renfermer complètement en elle-même, et il savait que cela lui arrivait quand elle était fermement

résolue à lui cacher quelque chose. Il redoutait cela, mais il tenait tellement à éviter une scène qu'il feignit de croire à la sincérité de cette apparence de raison.

— J'espère que tu ne t'ennuieras pas ? dit-il.

— Je l'espère, répondit Anna. J'ai reçu hier de Gauthier, une caisse de livres. Non je ne m'ennuierai pas.

« C'est un nouveau ton qu'elle veut adopter, tant mieux », pensa-t-il.

Il partit donc sans autre explication. C'était la première fois, depuis que durait leur liaison, qu'ils se séparaient sans s'être franchement expliqués. D'un côté il en était fâché, d'un autre il trouvait que cela valait mieux.

« Tout d'abord, il y aura en elle, comme maintenant, quelques pensées vagues et cachées ; ensuite elle s'habituera... En tout cas, je puis lui donner tout, sauf mon indépendance », pensa-t-il.]

Au mois de septembre, Lévine vint s'installer à Moscou pour les couches de Kitty. Depuis un mois, il était là, vivant inoccupé, lorsque Serge Ivanovitch, qui avait des terres dans la province de Kachine et prenait une part très active dans les élections, demanda à son frère, qui avait une voix dans le district de Séléznievsk, de partir avec lui. En outre, Lévine avait des affaires de tutelle à régler dans la province de Kachine pour sa sœur qui vivait à l'étranger. Néanmoins il hésitait. Kitty, voyant qu'il s'ennuyait à Moscou, le pressa de partir, et à son insu lui fit faire un uniforme de gentilhomme qui coûta quatre-vingts roubles.

Cette somme payée pour l'uniforme trancha la question. Lévine partit pour Kachine.

Il y était depuis six jours et, malgré des démarches quotidiennes pour les affaires de sa

sœur, elles n'avançaient pas. Tous les maréchaux de la noblesse n'étaient occupés que des élections, et il était impossible de venir à bout d'une simple tutelle. La question d'argent rencontrait également des obstacles. Après de longues démarches, l'argent était prêt à toucher, mais le notaire, l'homme le plus obligeant du monde, ne pouvait pas en délivrer la quittance parce qu'il fallait la signature du président, lequel était en session. Toutes ces démarches, ces courses, ces pourparlers avec de très braves gens, tous désireux de rendre service mais qui ne pouvaient rien, tout cela faisait à Lévine l'effet de ces efforts inutiles qu'on fait en rêve. Il éprouvait souvent quelque chose de semblable en causant avec son avoué, un excellent homme qui semblait faire tout son possible et dépenser toutes ses forces intellectuelles pour le tirer d'embarras. « Essayez d'agir ainsi, disait-il; allez là et là », et l'avoué tirait des plans destinés à contourner le principe fatal qui faisait obstacle à tout. Mais aussitôt il ajoutait : « Ce n'est guère probable que cela réussisse ; cependant essayez. » Et Lévine essayait, faisait des démarches, voyait les gens. Tous étaient bons et charmants, mais l'obstacle contourné se dressait d'un autre côté et de nouveau barrait le chemin. Ce qui surtout irritait Lévine, c'était de ne pouvoir comprendre contre qui il luttait, ni à qui profitait ce retard dans le règlement de ses affaires ; et personne, pas même l'avoué, ne

semblait le savoir. Si Lévine eût pu comprendre, comme il comprenait pourquoi on ne peut s'approcher de la caisse de chemin de fer qu'en se mettant en file, il n'aurait éprouvé ni ennui ni dépit ; mais personne ne pouvait lui expliquer pourquoi existaient les obstacles qu'il rencontrait dans son affaire.

Cependant le mariage avait rendu Lévine plus patient, et s'il ne comprenait pas le pourquoi de toute cette organisation, il se disait que ne sachant rien, il ne pouvait pas juger, que ce devait être probablement ainsi, et il tâchait de rester calme.

Il appliquait cette même patience à la question des élections ; il s'attachait à ne pas discuter, mais autant que possible à comprendre une affaire qui passionnait beaucoup d'honnêtes et braves gens qu'il respectait. Depuis qu'il était marié, tant de côtés sérieux de la vie, qu'auparavant il trouvait mesquins et négligeables, s'étaient révélés à lui, qu'il s'efforçait de chercher dans les élections leur côté important.

Serge Ivanovitch ne négligea rien pour lui expliquer le sens et la portée des changements qu'on voulait apporter aux nouvelles élections. Le maréchal de la noblesse de la province, entre les mains de qui, selon la loi, se trouvaient tant d'institutions importantes, comme celle de la tutelle (dont souffrait actuellement Lévine), celle de la banque de la noblesse, de l'enseignement secondaire et primaire,

et enfin les zemstvos, était actuellement Snetkov. Ce Snetkov était un homme de la vieille roche, qui avait gaspillé une fortune considérable, un homme bon et honnête en son genre, mais incapable de comprendre les besoins des temps nouveaux. Dans n'importe quelle question il tenait toujours le parti de la noblesse et se déclarait l'adversaire de la diffusion de l'enseignement primaire; il attribuait aux zemstvos, qui devaient avoir une si grande importance, le caractère d'une classe. Il s'agissait de mettre à sa place un homme aux idées nouvelles, entendu aux affaires et capable d'extraire de la noblesse, en tant qu'élément des zemstvos, les éléments de « self-government » qu'elle pouvait fournir. La riche province de Kachine qui, en toutes choses, marchait de l'avant, pouvait, si l'on savait user des forces qui y étaient concentrées, servir d'exemple au reste de la Russie. C'est ce qui rendait les nouvelles élections aussi importantes. A la place de Snetkov on proposait de mettre Svajski ou mieux encore Névédovski, un homme éminent, autrefois professeur et ami intime de Serge Ivanovitch.

La réunion fut ouverte par le gouverneur de la province, qui, dans son discours, exhorta les gentilshommes à choisir leurs élus non de parti pris, mais en se préoccupant uniquement du bien public et de celui de l'État; il exprima l'espoir que la noblesse de Kachine serait comme toujours fidèle

à son devoir et justifierait la haute confiance du souverain.

Quand le gouverneur eut achevé son discours, il quitta la salle, et les gentilshommes, avec beaucoup de bruit et d'animation, d'enthousiasme même, le survirent et l'entourèrent pendant qu'il mettait sa pelisse et causait amicalement avec le maréchal de la noblesse de la province.

Lévine, qui voulait tout entendre et ne rien omettre, se tenait dans la foule et il entendit ces paroles du gouverneur : « Dites, je vous prie, à Marie Ivanovna, que ma femme regrette beaucoup, qu'elle doit se rendre à l'asile. » Et tous les gentilshommes endossant gaîment leurs pelisses se rendirent à la cathédrale.

Là, Lévine et tous les autres répétèrent les paroles prononcées par le prêtre et firent le serment le plus solennel d'agir selon les espérances du gouverneur. Le service religieux impressionnait toujours Lévine, et quand prononçant les paroles : Je baise la croix... il vit cette foule d'hommes, jeunes et vieux, répétant la même formule, il éprouva une certaine émotion.

Le lendemain et le surlendemain eurent lieu des discussions relatives aux capitaux des gentilshommes et aux lycées de jeunes filles, ce qui, au dire de Serge Ivanovitch, était de peu d'importance, et Lévine, occupé par des démarches personnelles, ne les suivit pas attentivement. Le quatrième jour

on aborda la question de comptabilité et la querelle éclata entre le nouveau parti et l'ancien. La commission chargée de contrôler les comptes déclara à l'assemblée que toutes les sommes étaient intactes. Le maréchal de la noblesse de la province se leva pour remercier l'assemblée de sa confiance et versa des larmes. Les gentilshommes l'accueillirent bruyamment et lui serrèrent la main. Mais à ce moment quelqu'un du groupe de Serge Ivanovitch affirma avoir entendu dire que la commission n'avait nullement vérifié les comptes en question, considérant ce contrôle comme une offense faite au maréchal de la noblesse. Un des membres de la commission avait commis l'imprudence de l'avouer. Aussitôt un monsieur de petite taille, l'air jeune et très sarcastique, se mit à dire que le maréchal de la noblesse aurait probablement à cœur de rendre compte des sommes que la délicatesse excessive des membres de la commission, le privant de cette satisfaction morale, n'avaient pas cru devoir contrôler. Les membres de la commission retirèrent leur déclaration et Serge Ivanovitch entreprit de prouver logiquement qu'il fallait admettre ou que les sommes étaient vérifiées ou qu'elles ne l'étaient pas, et il développa longuement ce dilemme.

Un orateur du parti adverse répondit à Serge Ivanovitch ; puis Sviajski prit la parole, enfin ce fut le tour du monsieur sarcastique. Les discours se succédaient sans aboutir à rien. Lévine était étonné de

voir se prolonger cette discussion, d'autant plus que quand il demanda à son frère si l'on soupçonnait des dilapidations, Serge Ivanovitch répondit :

— Oh non ! c'est un très honnête homme ; mais il faut mettre un terme à cette façon patriarcale de diriger les affaires de la noblesse.

L'élection des maréchaux de district eut lieu le cinquième jour, et, pour quelques districts, souleva des tempêtes. Pour le district de Séléznietz Sviajski fut réélu au premier tour, à l'unanimité, et ce même jour il offrit un grand dîner.

XXVII

L'élection du maréchal de la noblesse de la province n'eut lieu que le sixième jour. La foule des gentilshommes, en divers uniformes, se pressait dans les salons grands et petits. Plusieurs ne devaient arriver que pour ce jour-là. Des amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps, les uns venant de Crimée, les autres de Pétersbourg, les autres de l'étranger, se rencontraient dans les salons ou dans la tribune ; les débats s'agitaient sous le portrait de l'empereur.

Dans les salons les gentilshommes se partageaient déjà en groupes ; et aux regards méfiants et hostiles, aux conversations qui s'arrêtaient à l'approche de personnes étrangères, aux conciliabules tenus au fond des couloirs, on voyait que chaque parti avait des secrets pour l'autre. Extérieurement les gentilshommes se divisaient en deux grands

groupes : les vieux et les nouveaux. Parmi les vieux on ne voyait guère que des gentilshommes vêtus d'uniformes passés de mode, boutonnés du haut en bas, le chapeau sous le bras, et quelques-uns d'uniformes de la marine, de la cavalerie et de l'infanterie. Les uniformes démodés de ces vieux gentilshommes étaient tirés sur les épaules, trop étroits et courts de taille, comme si leurs possesseurs avaient grandi. Les nouveaux portaient au contraire l'uniforme déboutonné, à taille longue, large d'épaules et le gilet blanc, ou les uniformes à cols noirs brodés de lauriers du ministère de la Justice ; quelques uniformes de cour, rares dans la foule, appartenaient aussi aux jeunes.

Mais la division en jeunes et en vieux ne correspondait pas à la division en partis. Quelques jeunes, comme le remarquait Lévine, appartenaient au vieux parti, et, au contraire, quelques très vieux gentilshommes chuchotaient avec Svajski et semblaient de très chauds partisans du nouvel esprit.

Lévine se trouvait dans le petit salon où l'on fumait et où était dressé le buffet. Il tâchait de suivre la conversation du groupe où étaient les siens et de comprendre ce qu'on disait. Serge Ivanovitch était le centre de ce groupe. Pour le moment il écoutait Svajski et Khlustov, maréchal de la noblesse d'un autre district qui appartenait à leur parti. Khlustov ne voulait pas s'unir à son district pour demander à Snetkov de poser sa candidature, mais

Sviajski l'exhortait à le faire et Serge Ivanovitch approuvait ses plans. Lévine ne comprenait pas pourquoi le parti adverse demandait au maréchal de la noblesse qu'il voulait blackbouler de poser sa candidature.

Stépan Arkadiévitch, en uniforme de chambellan, qui venait de se restaurer, s'approcha d'eux en s'essuyant avec son mouchoir de batiste parfumé.

— Nous prenons la position, Serge Ivanovitch, dit-il en caressant ses favoris après avoir écouté Sviajski et lui avoir donné raison.

— Un district suffit, et le nom de Sviajski marque évidemment l'opposition, dit-il.

Tous comprirent ces paroles excepté Lévine.

— Eh bien, Kostia ! tu as l'air d'y prendre goût ? ajouta-t-il s'adressant à Lévine et le prenant sous le bras.

Lévine eut été content d'y prendre goût, malheureusement il ne parvenait pas à comprendre de quoi il s'agissait, et s'éloignant de quelques pas, il exprima à Stépan Arkadiévitch son étonnement de voir des districts hostiles demander au maréchal de la noblesse de poser sa candidature.

— O SANCTA SIMPLICITAS ! fit Stépan Arkadiévitch. Et en quelques mots il expliqua à Lévine de quoi il s'agissait.

Si, comme aux dernières élections, tous les districts avaient demandé au maréchal de la noblesse de la province de se représenter, il aurait été élu

à l'unanimité ; or il fallait empêcher cela. Maintenant huit districts lui demandaient de poser sa candidature ; si deux s'y refusaient, Snetkov pourrait se retirer et alors le vieux parti choisirait un autre candidat parmi les siens, ce qui dérouterait les combinaisons des nouveaux. Si au contraire un seul district, celui de Sviajski, s'abstenait, dans ce cas Snetkov se présenterait, serait en ballottage et les nouveaux en profiteraient pour proposer le candidat de leur choix.

Lévine ne comprenait qu'à demi, et il allait poser d'autres questions, mais des clameurs parties de la grande salle l'en empêchèrent.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Qui ? — Le mandat ? A qui ? Pourquoi ? — On le récuse. — On n'admet pas Flérov ! — Quoi ! Qu'est-ce que cela peut faire qu'il ait été traduit devant le tribunal ! Alors on n'admettrait personne ! — C'est une canaillerie ! — C'est la loi ! Telles étaient les exclamations qu'entendait Lévine de divers côtés, et avec tous les autres qui couraient comme s'ils avaient craint de laisser échapper quelque chose, il se dirigea vers la grande salle et, bousculé par la foule, s'approcha du bureau où discutaient vivement le maréchal de la noblesse de la province, Sviajski et les autres chefs.

XXVIII

Lévine se trouvait assez loin. Un gentilhomme, à côté de lui, respirait péniblement, râlant presque, et un autre dont les semelles épaisses grinçaient l'empêchait d'entendre. Il percevait faiblement la voix douce du maréchal de la noblesse, puis la voix perçante du gentilhomme sarcastique, et ensuite celle de Sviajski. Autant qu'il pouvait en juger, ils discutaient un article du règlement et la signification des mots : *celui qui se trouve sous le coup de la poursuite*.

La foule s'écarta pour laisser le passage à Serge Ivanovitch qui s'approchait du bureau. Ayant entendu la fin du discours du monsieur sarcastique, Serge Ivanovitch, en réponse, exposa que le mieux serait de se reporter au texte de la loi, et il demanda au secrétaire de trouver cet article. Il y était dit

qu'en cas de divergence d'opinion on devait aller aux voix.

Serge Ivanovitch lut l'article et se mit à l'interpréter.

Mais tout à coup un propriétaire, un homme de haute taille, gros, voûté, les moustaches pomma-dées, sanglé dans un uniforme au col trop étroit, l'interrompt. Il s'approcha du bureau, et y frappant avec sa bague, s'écria à haute voix :

— Voter! Des boules! Assez de bavardage! Les boules!

Aussitôt plusieurs voix se firent entendre, et le gentilhomme à la bague, s'excitant de plus en plus, cria d'une voix encore plus forte. Mais on ne pouvait comprendre ce qu'il disait.

Il était du même avis que Serge Ivanovitch, et ne l'interrompait que par animosité contre lui et son parti. Cette animosité se communiqua au parti adverse qui se mit à protester, bien qu'avec plus de réserve. Des clameurs s'élevèrent et il se fit un tel vacarme que le maréchal de la noblesse dut réclamer le silence.

— Votons! Votons! Tout vrai gentilhomme comprendra...

— Nous verserons notre sang... la confiance du souverain...

— Il ne s'agit pas de cela... Permettez!... Les boules!... C'est une lâcheté! criaient de tous côtés des voix agacées et furieuses.

Les visages et les attitudes étaient encore plus excités et plus agressifs que les paroles; ils indiquaient une haine irréductible. Lévine ne comprenait nullement de quoi il s'agissait, et il s'étonnait de la passion que tous apportaient à débattre s'il fallait ou non voter sur le cas de Flérov. Il oubliait, comme le lui expliqua ensuite Serge Ivanovitch, que pour le bien public il fallait renverser le maréchal de la noblesse de la province, ce qui exigeait la majorité des boules, et que pour avoir cette majorité, il fallait donner à Flérov le droit de vote, enfin que pour admettre Flérov à voter il fallait interpréter l'article de la loi.

— Une seule voix peut décider toute la question, et il faut être sérieux et conséquent si l'on veut contribuer au bien public, conclut Serge Ivanovitch.

Mais Lévine l'oubliait; il lui était pénible de voir cette irritation haineuse s'emparer d'hommes honnêtes, qu'il estimait. Pour chasser ce sentiment pénible, sans attendre la fin de la discussion, il passa dans la petite salle où il n'y avait personne excepté les valets autour du buffet. A la vue des visages sérieux et animés des valets occupés à essuyer et à ranger la vaisselle, Lévine éprouva soudain un certain soulagement analogue à celui qu'on éprouve en passant d'une atmosphère viciée à l'air pur.

Il se mit à marcher de long en large, regardant

avec plaisir les valets. Il approuvait l'attitude d'un vieux valet à favoris gris, qui, dédaigneux des moqueries des plus jeunes, leur montrait comment il fallait plier les serviettes. Lévine voulait lui adresser la parole quand, tout à coup, le secrétaire de la tutelle, un petit vieillard qui connaissait par leurs prénoms et les prénoms de leurs pères, tous les gentilshommes de la province, vint l'appeler.

— Constantin Dmitritch, venez. Votre frère vous cherche, on vote une motion.

Lévine entra dans la salle; on lui remit une boule blanche, et, suivant son frère, il s'approcha de la table près de laquelle se trouvait Sviajski; celui-ci, l'air imposant et ironique, ramassait sa barbe à pleine main et la remontait sous ses narines. Serge Ivanovitch mit la main dans l'urne et posa sa boule et, laissant la place à Lévine, s'arrêta à côté de lui. Lévine s'approcha, mais ayant complètement oublié de quoi il s'agissait, tout confus, il demanda à Serge Ivanovitch où il fallait la placer. Il fit la question tout bas, espérant qu'au milieu des conversations on ne l'entendrait pas. Mais juste à ce moment les causeurs se turent et la malencontreuse question fut entendue.

Serge Ivanovitch fronça les sourcils.

— Chacun fait comme il l'entend, dit-il sévèrement.

Plusieurs souriaient. Lévine rougit, glissa hâtivement sa main sous le tapis et posa la boule

à droite, puisqu'il la tenait de la main droite. Mais aussitôt il se rappela qu'il fallait mettre la main gauche, et il la mit aussi sur le tapis; mais il était déjà trop tard, et encore plus confus il s'éloigna au plus vite dans les rangs les plus reculés.

— Cent vingt-six pour l'admission; quatre-vingt-dix-huit contre! lut le secrétaire sans prononcer les *r*.

Puis des rires s'entendirent. On avait trouvé dans l'urne un bouton et deux noisettes. Le gentilhomme était admis à voter : les nouveaux triomphaient.

Mais le vieux parti ne se tint pas pour battu. Lévine entendit qu'on demandait à Snetkov de se présenter, et il aperçut la foule des gentilshommes se pressant autour du maréchal de la noblesse qui lisait quelque chose. Lévine se rapprocha. Répondant aux gentilshommes, Snetkov parlait de la confiance et de l'amitié que lui témoignait la noblesse, bien qu'il en fût indigne, car son seul mérite résidait dans son dévouement à la noblesse à laquelle il avait consacré douze années de service. Il répéta plusieurs fois : « J'ai servi selon mes forces, fidèlement, loyalement; j'apprécie vos démarches et vous remercie. » Puis tout à coup les larmes l'empêchèrent de continuer et il quitta la salle. Ces larmes provenaient-elles de la conscience de l'injure que lui était faite, de son attachement à la noblesse ou de la tension de la situa-

tion dans laquelle il se trouvait, ainsi entouré d'ennemis? Toujours est-il que son émotion gagna la majorité des gentilshommes, et que Lévine ressentit de la tendresse pour Snetkov.

Dans la porte, le maréchal de la noblesse se rencontra avec lui.

— Pardon, excusez-moi, je vous prie, dit-il, comme s'il avait affaire à un inconnu; mais reconnaissant Lévine il sourit timidement.

Il sembla à Lévine qu'il voulait dire quelque chose que l'émotion l'empêchait d'exprimer. L'expression de sa physionomie et de toute sa personne, en uniforme décoré et culottes blanches galonnées, rappela à Lévine, au moment où il marchait hâtivement vers lui, l'attitude de l'animal traqué à la chasse qui se sent en danger. Cette expression du visage du maréchal de la noblesse toucha d'autant plus Lévine que, la veille encore, il était allé chez lui pour ses affaires de tutelle et l'avait vu dans son rôle de brave père de famille. La grande maison aux meubles démodés, les vieux valets dépourvus d'élégance, pas très soignés mais très respectueux, évidemment d'anciens serfs qui n'avaient pas changé de maître; l'épouse, grosse, bonasse, en bonnet de dentelle et châle turc, qui caressait sa jolie petite-fille, l'enfant de sa fille; le fils, un beau garçon, lycéen de sixième, qui rentrant du lycée vint baiser la grosse main de son père; les paroles douces et les gestes importants du

maître de la maison, le souvenir de tout cela faisait naître involontairement en Lévine le respect et la compassion. Maintenant le vieillard lui paraissait touchant et pitoyable et il désirait lui dire quelques mots aimables.

— J'espère que vous resterez notre maréchal, dit-il.

— J'en doute, répondit-il en regardant autour de lui d'un air effrayé. Je suis vieux et fatigué, que de plus jeunes et de plus dignes que moi prennent ma place.

Et le maréchal de la noblesse disparut par une porte latérale.

Le moment le plus solennel était venu. On allait procéder aux élections. Les chefs des deux partis adverses comptaient sur leurs doigts les boules blanches et noires.

La discussion sur le cas de Flérov, non seulement valait au nouveau parti la boule de Flérov, mais lui faisait gagner du temps, si bien qu'on parvint à ramener trois gentilshommes privés, grâce aux intrigues du vieux parti, de la possibilité de prendre part au vote. Deux gentilshommes qui avaient un faible pour le vin, avait été amenés en état d'ivresse par les partisans de Snetkov; et on avait, au troisième, enlevé son uniforme. Informé de ces faits, le nouveau parti, pendant qu'on discutait le cas de Flérov, envoya quelqu'un des siens chercher un uniforme pour le gentilhomme,

et on ramena un des deux ivrognes à la séance.

— J'en ramène un; je l'ai fait revenir avec de l'eau, dit en venant vers Svajski, le propriétaire qui s'était chargé d'aller le chercher. Il n'est pas en trop mauvais état; ça ira.

— Il ne tombera pas? demanda Svajski en hochant la tête.

— Non, il est d'aplomb; mais il ne faut rien lui laisser boire; sous aucun prétexte... Je l'ai dit au sommelier...

XXIX

La salle, longue et étroite, où se trouvait le buffet était remplie de monde. L'agitation allait croissant, et sur tous les visages on lisait l'inquiétude. Les plus inquiets de tous étaient les chefs de partis qui connaissaient tous les détails et le compte de toutes les boules. C'étaient eux qui devaient conduire la bataille. Les autres, comme des soldats avant l'action, tout en se préparant au combat cherchaient à se distraire. Les uns dégustaient, debout ou assis devant les tables ; d'autres allaient et venaient le long de la salle en fumant des cigarettes, ou causaient à des amis qu'ils n'avaient pas vus depuis longtemps.

Lévine ne fumait pas et n'avait pas faim. Il ne voulait pas se joindre à ses amis, c'est-à-dire à Serge Ivanovitch, Stépan Arkadiévitch, Sviajski et les autres, car il venait d'apercevoir parmi eux

Vronskī, en uniforme de chambellan, qui causait avec animation.

La veille encore, au cours des élections, Lévine l'avait remarqué et évité soigneusement, ne désirant pas le rencontrer. Il se réfugia près d'une fenêtre, tout en examinant les groupes qui se formaient et prêtant l'oreille à ce qu'on disait autour de lui. Il était mécontent, car au milieu de tous les autres, animés, inquiets, intéressés, lui seul, ainsi qu'un vieillard édenté, en uniforme de marine et qui, marmonnant entre ses lèvres, venait de s'asseoir près de lui, ne s'intéressaient nullement à ce qui se passait et ne savaient que faire de leur personne.

— C'est une telle crapule ! je le leur ai dit, mais non... Comment donc ! Pendant trois ans il n'a pu y arriver, disait véhémentement un propriétaire de taille moyenne, et très excité, dont les cheveux pommadés tombaient sur le col brodé de son uniforme, tandis qu'il frappait fortement du talon de ses bottes neuves étrennées évidemment pour la circonstance.

Il jeta un regard mécontent sur Lévine et lui tourna le dos.

— Oui, c'est une affaire malpropre. Il n'y a pas d'autre mot, continua d'une voix perçante le propriétaire.

Puis un grand groupe de propriétaires entourant un gros général se dirigea rapidement du côté de Lévine. Les propriétaires évidemment cherchaient

un coin où ils pourraient causer sans être entendus.

— Comment osent-ils dire que j'ai ordonné de lui voler son pantalon ? Il l'a laissé au cabaret, je pense ; je m'en moque de son titre de prince. Qu'il n'aille pas répéter de pareilles choses ! C'est de la canaillerie !

— Mais, permettez ! Ils se basent sur l'article de la loi, disait-on dans un autre groupe : la femme doit être inscrite comme femme de gentilhomme.

— Au diable votre article ! Je parle à cœur ouvert ! C'est pourquoi nous sommes des gentilhommes. Il faut avoir confiance...

— Votre Excellence, allons prendre un verre de fine champagne...

Un autre groupe suivait un gentilhomme qui criait quelque chose à haute voix. C'était un des trois ivrognes.

— J'ai toujours conseillé à Marie Séménovna d'affermir ses terres, sans quoi elle n'en retirera rien, disait d'une voix agréable un propriétaire à moustaches blanches en vieil uniforme de général de l'état major.

C'était ce même propriétaire que Lévine avait rencontré chez Svajski. Il le reconnut aussitôt. Leurs regards se rencontrèrent et ils se saluèrent.

— Enchanté de vous revoir ! Certes je me rappelle vous avoir rencontré l'année dernière chez Nicolas Ivanovitch, dit le vieillard.

— Et comment va votre propriété? demanda Lévine.

— Mais toujours avec perte, répondit le propriétaire avec un sourire résigné comme s'il n'en pouvait être autrement. Mais comment se fait-il que vous preniez part à notre COUP D'ÉTAT? dit-il prononçant mal ce mot français. La Russie entière paraît s'y être donné rendez-vous; nous avons des chambellans, peut-être des ministres, dit-il, désignant la belle personne de Stépan Arkadiévitch, qui en culotte blanche dans l'uniforme de chambellan marchait à côté d'un général.

— Je vous avouerai que je ne comprends guère l'importance de ces élections, dit Lévine.

Le propriétaire le regarda.

— Mais qu'y a-t-il à comprendre? Et quelle importance peuvent-elles avoir? C'est une institution désuète qui ne se maintient que par inertie. Regardez les uniformes, ils le disent assez. C'est une réunion de juges de paix, d'arbitres ruraux et non de gentilshommes.

— Pourquoi en ce cas y venez-vous? demanda Lévine.

— Par habitude, pour entretenir des relations; par une sorte d'obligation morale. Et à vrai dire, j'y joins aussi une question d'intérêt. Mon gendre désire se présenter comme conseiller de tutelle. Ils ne sont pas riches, il a besoin de se caser... Mais pourquoi des personnages comme ceux-ci y

viennent-ils? et il indiqua le monsieur sarcastique qui avait pris la parole dans la salle de réunion.

— C'est une génération nouvelle de gentils-hommes.

— Nouvelle, oui, mais de gentilshommes, non. Ce sont des propriétaires terriens ; nous sommes, nous, des seigneurs. Peut-on compter parmi les gentilshommes ceux qui attaquent les droits de la noblesse?

— Mais puisque selon vous c'est une institution surannée?...

— C'est vrai, néanmoins il y a des institutions vieilles qui doivent être respectées. Par exemple, Snetkov... Nous ne valons peut-être pas grand-chose, mais nous n'en avons pas moins duré mille ans... Supposez que vous traciez devant votre maison un nouveau jardin, et qu'à cet endroit se trouve un arbre séculaire... que cet arbre soit vieux, crevassé, cependant vous n'irez pas l'abattre pour mettre à sa place un massif de fleurs, et vous disposerez les massifs de façon à conserver l'arbre ; celui-là ne repousserait pas en un an, dit-il prudemment, et, aussitôt il changea de conversation : Eh bien, et vos affaires à vous ?

— Elles ne sont pas brillantes, elles ne me donnent que cinq pour cent.

— Sans compter votre travail. Vous valez aussi quelque chose ! Je le vois, par exemple, pour moi. Avant de m'occuper de mes terres j'avais un emploi

qui me donnait trois mille roubles par an ; maintenant je travaille davantage, et je m'estime heureux si j'ai mes cinq pour cent... et mon travail n'est pas rétribué.

— Pourquoi le faites-vous, alors ? si c'est une perte sûre.

— Oui, pourquoi ? Que voulez-vous ? c'est par habitude, et on sait qu'il le faut. Je vous dirai plus, continua le propriétaire s'appuyant contre la fenêtre : mon fils n'a aucun goût pour l'agriculture, ce sera un savant, de sorte qu'il n'y aura personne après moi, pour continuer... Et malgré tout je m'obstine. Tenez, cette année, j'ai même planté un jardin.

— Oui, oui, dit Lévine, c'est tout à fait juste. On dirait que nous sentons un devoir à remplir envers la terre... Ainsi moi, à mon exploitation, je ne trouve pas mon compte, cependant, je continue de m'en occuper.

— J'ai un marchand pour voisin, continua le propriétaire ; l'autre jour il est venu me faire visite ; nous avons parcouru le domaine, puis le jardin, et ensuite il m'a dit : Chez vous, Stépan Vassiliévitch, tout est en très bon ordre, mais le jardin est un peu négligé — et mon jardin est très bien tenu. — A votre place, je ferais couper ces tilleuls, vous en avez un millier, chacun d'eux vous donnerait deux bonnes planches, et le bois de tilleul a de la valeur.

— Oui, et du prix qu'il en tirerait, il achèterait du bétail, ou bien des terres qu'il affermerait aux paysans, termina en souriant Lévine, qui avait dû entendre déjà de pareils calculs. Et il se ferait une fortune, tandis que vous et moi remercions Dieu s'il nous permet de pouvoir conserver la nôtre pour nos enfants.

— Vous êtes marié, m'a-t-on dit?

— Oui, répondit Lévine, avec une orgueilleuse satisfaction. Oui, continua-t-il, n'est-il pas étrange de vivre ainsi sans calculer, comme si nous étions chargés, comme les vestales antiques, de garder un feu quelconque?

Le propriétaire sourit sous ses moustaches blanches.

— Il en est bien parmi nous certains qui, comme notre ami Nicolas Ivanovitch, ou un nouveau venu, le comte Vronski, prétendent introduire chez nous l'industrie agricole; mais jusqu'ici cela n'a servi qu'à manger son capital.

— Pourquoi n'arrivons-nous pas à faire comme le marchand? Pourquoi ne coupons-nous pas les arbres pour vendre des planches! dit Lévine revenant à l'idée qui l'avait frappé.

— Mais vous l'avez dit : nous gardons le feu, et l'autre affaire ne convient pas aux gentilshommes. Notre œuvre de gentilhomme ne se fait pas ici aux élections, mais là-bas, dans notre coin. C'est un instinct de caste. Ainsi j'observe parfois les

paysans : un bon paysan s'obstinera à louer le plus de terre possible, et qu'elle soit bonne ou mauvaise, il labourera quand même, sans aucun calcul, même en pure perte.

— Nous sommes tous pareils ! dit Lévine. Très heureux de vous avoir rencontré, ajouta-t-il en voyant approcher Sviajski.

— Nous nous retrouvons pour la première fois depuis le jour où nous avons fait connaissance chez vous, dit le propriétaire, et nous avons bavardé longuement.

— Et vous avez certainement médité du nouvel ordre de choses, fit Sviajski avec un sourire.

— Naturellement.

— Il faut bien se soulager le cœur.

Sviajski prit Lévine sous le bras et l'emmena vers les siens.

Il était maintenant impossible d'éviter Vronskī. Il était là avec Stépan Arkadiévitch et Serge Ivanovitch et regardait précisément du côté de Lévine.

— Enchanté ! dit-il, tendant la main à Lévine. Il me semble que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer... chez la princesse Stcherbatzkī.

— Je me rappelle parfaitement notre rencontre, répondit Lévine qui devint pourpre et se tourna aussitôt vers son frère pour lui parler.

Vronskī sourit légèrement et s'adressa à Sviajski sans témoigner aucun désir de poursuivre son entretien avec Lévine. Mais celui-ci, gêné de sa grossièreté, tout en causant avec son frère, se retournait sans cesse vers Vronskī, cherchant le moyen de la réparer.

— Où en êtes-vous maintenant? demanda Lévine en regardant Sviajski et Vronskī.

— A Snetkov. Il faut qu'il se décide, répondit Sviajski.

— Et lui, y consent-il ou non?

— Précisément, ni l'un ni l'autre, dit Vronskī.

— Et s'il se désiste, qui proposera-t-on? demanda Lévine se tournant vers Vronskī.

— Celui qui voudra! dit Sviajski.

— Vous peut-être? demanda Lévine.

— Certainement non, répondit Sviajski gêné en jetant un regard inquiet sur le monsieur sarcastique qui se trouvait près de Serge Ivanovitch.

— Alors qui? Névédovski? continua Lévine en sentant qu'il s'aventurait sur un terrain dangereux.

— En aucun cas! répondit le monsieur sarcastique.

C'était Névédovski lui-même. Sviajski le présenta à Lévine.

— Alors, toi aussi, te voilà entraîné? dit Stépan Arkadiévitch en échangeant un regard avec Vronskī. C'est comme aux courses. On peut tenir un pari.

— Oui, cela entraîne, dit Vronskī. Et une fois qu'on a commencé, on veut voir la fin. C'est la lutte! dit-il en fronçant les sourcils et contractant les muscles de son visage.

— Quel homme d'affaires remarquable, ce Sviajski! Chez lui tout est si clair, si net.

— Oh! oui! fit distraitement Vronski.

Un silence suivit pendant lequel Vronski — puisqu'il fallait regarder quelque part — regarda Lévine : ses jambes, son uniforme, son visage, et remarquant ses yeux sombres, dirigés sur lui, pour lui adresser la parole, il dit :

— Comment se fait-il que, vivant toujours à la campagne, vous ne soyez pas juge de paix? Vous n'êtes pas en uniforme de juge de paix..

— Parce que la justice de paix me semble une institution absurde, répondit d'un air sombre Lévine qui attendait l'occasion de causer avec Vronski pour effacer sa grossièreté de tout à l'heure.

— J'aurais cru le contraire, dit Vronski très calme mais un peu étonné.

— C'est un jouet, interrompit Lévine. Les juges de paix ne sont point nécessaires. Pendant huit années, je n'ai eu affaire à eux qu'une seule fois, et j'en ai obtenu un jugement contraire au bon sens. Le juge de paix réside à quarante verstes de chez moi, et pour une affaire de deux roubles, je dois envoyer un avocat auquel j'en donne quinze.

Et il raconta qu'un paysan qui avait volé de la farine chez un meunier, accusé de vol par celui-ci, le poursuivit pour calomnie.

Tout cela était maladroit, ridicule; Lévine lui-même le sentait.

— C'est un tel original! fit Stépan Arkadiévitch

avec un bon sourire. Mais il me semble qu'on vote. Allons.

Et ils se séparèrent.

— Je ne te comprends pas, dit Serge Ivanovitch, qui avait remarqué la sortie maladroite de son frère. Je ne comprends pas qu'on puisse manquer à ce point de tact politique. Décidément, nous autres Russes, en sommes dépourvus. Le maréchal de la noblesse de la province est notre adversaire ; et je te vois à tu et à toi avec lui, tu lui demandes de se représenter. Et le comte Vronski... je n'en ferais pas mon ami. Il m'a invité à dîner, et je n'ai pas accepté, mais c'est un des nôtres, alors pourquoi s'en faire un ennemi ? Ensuite tu demandes à Névédovski s'il se présentera... Cela ne se fait pas.

— Ah ! je n'y comprends rien du tout, rien du tout ! Tout cela est sans importance ! dit Lévine d'un air sombre.

— C'est possible ; mais tu t'en mêles et tu gâtes tout !

Lévine se tut et ils entrèrent ensemble dans la grande salle.

Le maréchal de la noblesse de la province s'était décidé à poser sa candidature, bien qu'il sentit dans l'air les intrigues tramées contre lui et qu'il sût qu'il n'était pas le candidat de tous les districts. La salle était silencieuse.

Le secrétaire déclara d'une voix haute la candidature aux fonctions de maréchal de la noblesse,

du capitaine de la garde impériale Mikhaïl Stépanovitch Snetkov.

Les maréchaux de districts allèrent avec des assiettes contenant les boules de leurs stalles de district à la grande table de la province et les élections commencèrent.

— A droite, chuchota Stépan Arkadiévitch à Lévine quand celui-ci avec son frère s'approcha de la table.

Mais Lévine avait oublié tous les calculs qu'on lui avait expliqués et il craignait une erreur de la part de Stépan Arkadiévitch ; Snetkov était un adversaire. En s'approchant de l'urne, il tenait la boule de la main droite, mais une fois devant l'urne, craignant de se tromper, il la passa dans la main gauche et la mit à gauche. Les habitués des scrutins qui se trouvaient près de l'urne, rien qu'au mouvement du coude comprirent de quel côté la boule était déposée, et ils froncèrent les sourcils, l'air fâché.

Le silence s'établit et on entendit compter les boules. Ensuite une voix prononça le nombre des boules noires et des boules blanches.

Le vieux maréchal avait une très forte majorité.

Des clameurs s'élevèrent ; on se précipita vers la porte. Snetkov entra ; les gentilshommes l'entourèrent et le félicitèrent.

— Maintenant, c'est fini ? demanda Lévine à Serge Ivanovitch.

— Cela commence, au contraire, répondit celui-ci en souriant. Le candidat de l'opposition peut avoir plus de voix.

Lévine avait complètement oublié cela. Il se rappela seulement maintenant qu'il y avait là une finesse quelconque ; mais il ne voulut pas se donner la peine de chercher en quoi elle consistait. L'ennui le gagnait ; il voulait s'enfuir de cette foule.

Comme personne ne faisait attention à lui, se croyant inutile, il se dirigea avec précaution vers la petite salle du buffet, et ressentit un grand soulagement en se retrouvant de nouveau avec les valets. Le vieux serviteur lui proposa de manger quelque chose. Lévine y consentit. Il prit une côtelette aux haricots blancs, causa avec les valets sur les maîtres d'autrefois, puis comme il ne désirait pas retourner dans la salle où il se sentait mal à l'aise, il fit un tour dans les tribunes.

Les tribunes étaient pleines de dames élégantes qui se penchaient sur le rebord afin de ne pas perdre un mot de ce qui se disait en bas. Près des dames, assis ou debout, se trouvaient des avocats très élégants, des professeurs de lycée en lunettes, des officiers. On ne parlait que des élections : on disait que le maréchal de la noblesse était fatigué ; on vantait l'habileté des discussions. Lévine entendit dans un groupe faire les louanges de son frère. Une dame disait à un avocat :

— Je suis ravie d'avoir entendu Koznichev. Pour

avoir ce plaisir on peut se passer de dîner. C'est un vrai régal ! Quelle clarté ! et on entend tout. Chez vous, au palais, personne ne parle ainsi. Il n'y a guère que Maïdel et encore, il est loin d'être aussi éloquent.

Lévine se trouva une place près de la rampe d'appui, et, se penchant, il se mit à regarder et à écouter.

Tous les gentilshommes étaient groupés par districts.

Au milieu de la salle se tenait un monsieur en uniforme qui proclamait d'une voix forte :

— Candidat à la fonction de maréchal de la noblesse de la province, le capitaine en second Eugène Ivanovitch Apoukhtine !

Il se fit un silence de mort, au milieu duquel retentit la voix faible d'un vieillard.

— Se retire !

— Candidat : le conseiller à la cour Pierre Pétrouitch Bole ! reprit la même voix.

— Se retire ! prononça une voix jeune et perçante. Les mêmes déclarations de candidatures continuèrent auxquelles on répondait toujours : « Se retire ! » Cela dura près d'une heure. Lévine accoudé à la rampe regardait et écoutait. D'abord il s'étonna, ne comprenant nullement ce que cela signifiait, ensuite, persuadé qu'il ne comprendrait jamais, il devint triste ; puis, au souvenir de l'émotion et de l'inquiétude qu'il avait lues sur tous ces visages, il

devint encore plus triste. Il résolut de partir et descendit. En traversant le vestibule il rencontra un gentilhomme triste, les yeux gonflés, qui marchait de long en large. Il le salua. Il rencontra aussi un couple: une dame qui trottinait rapidement, en frappant du talon, et l'élégant substitut du procureur.

— Je vous disais bien que vous ne seriez pas en retard, disait le procureur au moment où Lévine se reculait pour laisser passer la dame.

Lévine était près de la sortie et tirait déjà de sa poche de gilet son numéro de vestiaire quand le secrétaire le rejoignit :

— Venez, Constantin Dmitritch. On vote !

Le candidat était Névédovski qui avait déclaré si résolument qu'il ne se présenterait pas.

Lévine s'approcha de la porte de la salle. Elle était fermée. Le secrétaire frappa. La porte s'ouvrit et Lévine aperçut devant lui deux gentilshommes tous deux très rouges.

— Je n'en puis plus ! dit un propriétaire.

Puis Lévine aperçut le maréchal de la noblesse de la province. Son visage était effrayant de fatigue et de peur.

— Je t'ai dit de ne pas laisser sortir ! cria-t-il au gardien.

— Je ne laisse qu'entrer, Votre Excellence !

— Seigneur Dieu !

Et soupirant profondément, le maréchal de la noblesse, en culottes blanches, fatigué, la tête

baissée, s'avança au milieu de la salle vers la grande table.

On vota, puis on fit les calculs ; Névédovski se trouva élu maréchal de la noblesse. Plusieurs étaient gais ; plusieurs étaient contents ; plusieurs étaient enchantés ; d'autres mécontents et malheureux. Tant qu'à Snetkov, il ne pouvait cacher son désespoir.

Quand Névédovski sortit de la salle, une foule enthousiaste l'entoura et le suivit, comme elle avait suivi le premier jour le gouverneur qui avait ouvert les élections, et de même qu'elle avait suivi Snetkov quand celui-ci avait été élu.

Le nouvel élu et plusieurs autres personnes appartenant au parti triomphant dinaient ce jour-là chez Vronski.

Celui-ci était venu aux élections, d'une part, parce qu'il s'ennuyait à la campagne et qu'il lui fallait affirmer son indépendance aux yeux d'Anna, d'autre part, pour remercier Svajski, en lui apportant son concours aux élections, de toutes les démarches qu'il avait faites pour lui, aux élections des zemstvos, et surtout pour remplir strictement tous les devoirs que comportait la situation de gentilhomme et de propriétaire terrien qu'il s'était choisie.

Mais il ne s'attendait nullement à être intéressé, entraîné par ces élections, et à s'en acquitter aussi bien. Il était un nouveau venu parmi les gentilshommes, mais il avait obtenu un vrai succès, et il

ne se trompait pas en pensant s'être acquis quelque influence parmi eux. Cette influence était due, en partie à sa fortune, à son nom, à la belle maison qu'il occupait en ville, maison que lui avait cédée son vieil ami Schirkov qui s'occupait d'affaires financières et qui avait fondé à Kachine une banque florissante, il la devait encore à son excellent cuisinier, qu'il avait amené de la campagne, à son amitié avec le gouverneur, un de ses anciens camarades dont il s'était fait le protecteur, et surtout, à son amabilité égale pour tous, qui changea bientôt l'opinion des gentilshommes sur son prétendu orgueil.

Vronski sentait lui-même qu'à l'exception de ce monsieur étrange, qui était marié à Kitty Stcherbatzki, lequel, A PROPOS DE BOTTES, se mettait stupidement en colère et qui lui avait dit quantités de choses absurdes et déplacées, tous les gentilshommes dont il avait fait connaissance étaient devenus ses partisans. Il voyait clairement, et les autres s'en rendirent parfaitement compte, qu'il avait beaucoup contribué à l'élection de Névédovski. Et maintenant chez lui, à cette table, où l'on fêtait cette élection, il éprouvait le sentiment agréable du triomphe de son élu. Les élections l'avaient moins séduit que la pensée de se présenter lui-même aux élections, plus tard, s'il était marié. Après avoir assisté au triomphe de son jockey, il se décidait à courir en personne.

Mais ce jour on fêtait la victoire du jockey. Vronskī était assis au haut de la table. A sa droite il avait le jeune gouverneur de la province, un général de la suite impériale. Pour tout le monde c'était le chef de la province, c'était lui qui avait ouvert solennellement les élections, lui qui avait prononcé le discours d'ouverture, et tous, comme le remarquait Vronskī, lui témoignaient du respect et de la déférence. Pour Vronskī, au contraire, le gouverneur, c'était tout simplement Maslov — Katka, comme on l'avait surnommé au corps des pages — qui était gêné en sa présence et que lui, Vronskī, tâchait de mettre à l'aise.

A sa gauche était assis Névédovski, au visage jeune, résolu et sarcastique. Avec lui, Vronskī était simple et plein d'égards.

Sviajski supportait gaîment son insuccès. Ce n'était pas même un insuccès, et en tendant sa coupe de champagne vers Névédovski il dit lui-même qu'on ne pouvait choisir un plus digne représentant du nouveau parti de la noblesse, ajoutant que tous les honnêtes gens se félicitaient du succès de ce jour et acclamaient l'élu.

Stépan Arkadiévitch, content de la satisfaction générale, s'amusait franchement. Pendant le dîner on se rappela les divers épisodes de l'élection. Sviajski reprenait ironiquement le discours larmoyant du maréchal de la noblesse et remarquait, en s'adressant à Névédovski, que Son Excellence

serait forcée de choisir une autre méthode de contrôle plus compliquée que les larmes. Un autre gentilhomme raconta en plaisantant que pour le bal projeté, le maréchal de la noblesse avait fait venir des valets en bas bleus qu'il faudrait maintenant renvoyer, à moins que le nouveau maréchal de la noblesse ne veuille donner ce bal avec des valets en bas bleus.

Tout le temps du dîner, en s'adressant à Névédovski, on disait : « Notre maréchal de la noblesse » et « Votre Excellence » ; et on avait à prononcer ces mots le plaisir qu'on a à appeler une nouvelle mariée, madame, et à lui donner le nom de son époux.

Névédovski affectait d'être indifférent à ce titre et même de le dédaigner, mais on voyait qu'il était enchanté et faisait des efforts pour dissimuler une joie indiscrete dans ce milieu libéral.

Pendant le dîner on envoya des dépêches aux amis qui s'intéressaient aux élections, et Stépan Arkadiévitch, très en gaité, envoya à Daria Alexandrovna la dépêche suivante : « Névédovski élu ; vingt voix de majorité. Félicitations. Fais savoir. » Il la dicta à haute voix, ajoutant cette réflexion : Il faut bien leur faire plaisir.

Mais Daria Alexandrovna, en recevant le télégramme, regretta le rouble qu'il coûtait et comprit que son mari avait bien diné. Elle savait que c'était une de ses faiblesses, après un bon repas, de
FAIRE JOUER LE TÉLÉGRAPHE.

Tout était excellent; les vins étaient des meilleurs crus étrangers; tout se passa simplement, correctement et gaiement. Les vingt convives qui étaient au dîner avaient été choisis par Sviajski; tous appartenaient au parti des « nouveaux » et, en outre, étaient spirituels et distingués.

On porta des toasts demi-plaisants au nouveau maréchal de la noblesse, au gouverneur, au directeur de la banque, etc., et « à notre charmant amphitryon ».

Vronskī était content. Il ne se serait jamais attendu à trouver en province tant de distinction et de simplicité. Vers la fin du dîner, la gaieté redoubla. Le gouverneur pria Vronskī d'assister à un concert au profit de « nos frères », organisé par sa femme, qui désirait faire sa connaissance.

— Il y aura un bal et tu verras notre beauté. Elle est remarquable.

— NOT IN MY LINE, répondit Vronskī qui aimait cette expression, mais il sourit et promit de venir.

Au moment où l'on commençait à fumer, en sortant de table, le valet de chambre de Vronskī s'approcha de lui, portant une lettre sur un plateau.

— Un exprès de Vosdvienskoié, dit-il d'un air important.

— C'est étonnant comme il ressemble au substitut du procureur Sventitzki, dit quelqu'un en français, parlant du valet de Vronskī, pendant que celui-ci, les sourcils froncés, lisait la lettre.

La lettre était d'Anna. Avant même de la lire, il en connaissait le contenu. Supposant que les élections ne dureraient pas plus de cinq jours, il avait promis d'être de retour le vendredi. Or on était au samedi ; la lettre devait être pleine de reproches ; celle qu'il avait expédiée la veille pour expliquer son retard n'était probablement pas arrivée à temps.

Le contenu de la lettre était juste ce qu'il avait pensé, mais sa forme était inattendue et lui fut désagréable. « Annie est très malade. Le docteur craint une inflammation. Seule je perds la tête. La princesse Barbe est plutôt un embarras qu'une aide. Je t'attendais avant-hier soir, et je t'écris pour savoir où tu es et ce que tu fais. Je voulais partir moi-même, mais j'ai pensé que cela te serait désagréable. Donne une réponse quelconque, afin que je sache ce que je dois faire. »

L'enfant est malade et elle a voulu partir ! L'enfant est malade, et ce ton agressif !

Le contraste de la gaieté de cette réunion et de cet amour exigeant auquel il devait retourner, frappa Vronski. Mais il fallait s'en aller, et la nuit même il partit par le premier train.

Anna, avant le départ de Vronskī pour les élections, s'étant dit que les scènes qui se répétaient chaque fois qu'il devait s'absenter pouvaient refroidir plutôt que l'attacher, avait résolu de faire les plus grands efforts pour supporter avec calme la séparation. Mais le regard froid et impérieux avec lequel il lui annonça qu'il s'absentait, la blessa, et à peine était-il parti que ses bonnes résolutions s'évanouirent. Restée seule, elle commenta ce regard, y vit l'affirmation de son droit à la liberté, et, comme toujours, elle arriva à la même conclusion : à la conscience de sa déchéance. « Il a le droit de partir où et quand il veut, et même de me quitter. Il a tous les droits ; moi, je n'en ai aucun. Mais sachant cela il ne devrait pas agir ainsi... Et qu'a-t-il fait ? Il m'a regardée d'un œil froid, sévère. Évidemment c'est peu, c'est vague..., cependant,

il ne me regardait pas ainsi autrefois ; et ce regard signifie beaucoup... Il se refroidit à mon égard... » pensa-t-elle.

Malgré cette conviction, elle ne pouvait rien faire : elle ne pouvait en rien modifier leurs relations. Maintenant comme autrefois, elle ne pouvait le retenir que par l'amour et l'attrait. En accumulant les occupations dans la journée, en prenant de la morphine la nuit, elle chercha à chasser la terrible vision de ce qu'il arriverait s'il cessait de l'aimer.

Il est vrai qu'il y avait encore un moyen, non pour le retenir — pour cela elle ne voulait que son amour — mais pour être liée à lui de façon qu'il ne la puisse pas quitter ; c'était le divorce et le mariage. Et elle résolut de ne plus résister sur ce point et d'y consentir dès que lui ou Stiva lui en parlerait.

Elle vécut avec de telles pensées pendant les cinq premiers jours de son absence.

Les promenades, les conversations avec la princesse Barbe, les visites à l'hôpital et principalement la lecture remplissaient ses journées. Mais le sixième jour, quand le cocher revint seul, elle sentit qu'elle n'avait plus la force d'étouffer ses pensées sur lui et sa vie loin d'elle. Sur ces entrefaites sa fille tomba malade. Elle se mit à la soigner ; mais cela non plus ne parvenait pas à la distraire, la maladie de la fillette était, il est vrai,

très légère. D'ailleurs Anna avait beau faire, elle ne pouvait aimer cette enfant, ni même feindre de l'aimer.

Le soir du sixième jour, la crainte de l'abandon de Vronskī devint si grande qu'elle voulut partir ; mais après avoir réfléchi, elle se contenta d'écrire ce billet étrange, que Vronskī reçut, et sans le relire, l'envoya par un exprès.

Le lendemain matin, elle reçut sa lettre et regretta de lui avoir écrit. Aussitôt elle fut prise de la crainte de revoir ce regard froid et sévère, qu'il avait jeté sur elle en partant, surtout quand il apprendrait que sa fille n'avait pas été sérieusement malade. Malgré tout, elle était contente de lui avoir écrit. Maintenant Anna s'avouait qu'il se refroidissait à son égard, qu'il abandonnerait à regret sa liberté pour retourner près d'elle, néanmoins elle était heureuse de son retour. Qu'il soit froid, mais qu'il soit ici, près d'elle, qu'elle connaisse chacun de ses mouvements !

Assise, au salon, sous la lampe, elle lisait un livre nouveau de Taine, écoutant au dehors les rafales du vent, et croyant à chaque instant entendre la voiture. Après s'être trompée plusieurs fois, elle entendit distinctement la voix du cocher et le roulement de la voiture sous le péristyle. La princesse Barbe, qui faisait une patience, l'entendit également. Anna se leva en rougissant. Mais au lieu de courir à sa rencontre comme elle le faisait d'habi-

tude, par deux fois elle s'arrêta. Soudain elle se sentit honteuse de son mensonge, et se demanda avec inquiétude comment il la recevrait. Toutes ses susceptibilités s'étaient évanouies et elle ne redoutait plus que le mécontentement de Vronski. Elle se rappela que depuis deux jours sa fille était tout à fait bien portante, et elle en voulait presque à l'enfant de s'être rétablie au moment même où elle envoyait sa lettre. Mais à l'idée qu'elle allait le revoir, voir ses mains, ses yeux, entendre sa voix, oubliant tout, joyeuse, elle courut à sa rencontre.

— Comment va Annie? demanda-t-il avec inquiétude en regardant Anna qui accourait vers lui.

Il était assis et le valet lui retirait ses bottes fourrées.

— Beaucoup mieux.

— Et toi? demanda-t-il en se secouant.

Elle lui saisit les deux mains et l'attira vers elle, sans le quitter des yeux.

— J'en suis bien aise, dit-il, en regardant froidement sa coiffure et sa toilette qu'il savait avoir été mise pour lui.

Ces attentions lui plaisaient; mais elles lui plaisaient depuis trop longtemps. Et cette expression sévère qu'elle redoutait tant s'arrêta sur son visage.

— J'en suis heureux. Et toi, comment vas-tu? demanda-t-il en lui baisant la main après s'être essuyé la barbe mouillée par le froid.

« Tant pis ! pensa Anna. Pourvu qu'il soit ici, tout m'est égal ; et quand il est là, il ne peut pas, il n'ose pas ne pas m'aimer. »

La soirée se passa gaiement en présence de la princesse Barbe qui se plaignit qu'en son absence Anna prenait de la morphine.

— Que pouvais-je faire ? Mes pensées m'empêchaient de dormir. Quand il est là je n'en prends jamais... presque jamais.

Vronskī parla des élections, et Anna sut le questionner habilement et l'amener à parler de ses succès. A son tour, elle lui raconta ce qui s'était passé en son absence, et ne lui dit que des choses pouvant lui être agréables.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Anna voyant que de nouveau elle l'avait repris, voulut effacer l'impression désagréable produite par la lettre ; elle dit :

— Avoue que tu as été mécontent de ma lettre et que tu n'y as pas cru ?

Aussitôt elle comprit que malgré la tendresse qu'il lui témoignait, il ne pardonnait pas.

— Oui, dit-il, la lettre était si étrange... Tu disais qu'Annie était malade et cependant tu voulais venir...

— L'un et l'autre étaient vrai.

— Je n'en doute pas.

— Si, tu en doutes. Je vois que tu es fâché.

— Pas du tout. Ce qui me contrarie, c'est que tu ne veuilles pas admettre des devoirs...

— Quels devoirs? Celui d'aller au concert?

— N'en parlons plus!

— Pourquoi n'en pas parler?

— Je veux dire qu'il peut se rencontrer des devoirs impérieux. Ainsi, il faudra que j'aille à Moscou pour la maison... Mais, Anna, pourquoi t'irriter ainsi? Ne sais-tu pas que je ne puis vivre sans toi?

— Si c'est ainsi, dit Anna changeant subitement de ton... si cette vie t'ennuie, si tu arrives un jour pour repartir le lendemain comme font...

— Anna, ne sois pas cruelle... tu sais que je suis prêt à te donner ma vie...

Elle ne l'écoutait pas.

— Si tu pars à Moscou, je t'accompagnerai... Je ne reste pas seule ici... Vivons ensemble ou séparons-nous.

— Je ne demande qu'à vivre avec toi, mais pour cela il faut...

— Le divorce? j'écrirai... Je reconnais que je ne puis continuer à vivre ainsi... mais j'irai avec toi à Moscou...

— Tu dis cela d'un air de menace... mais ne pas me séparer de toi, c'est tout ce que je souhaite, dit Vronskī en souriant.

Mais en prononçant ces paroles affectueuses, le regard froid, méchant d'un homme exaspéré, brilla dans ses yeux.

Elle vit ce regard et le comprit :

« Quel malheur! » disait-il.

Jamais l'impression qu'elle ressentit en ce moment ne s'effaça de son esprit.

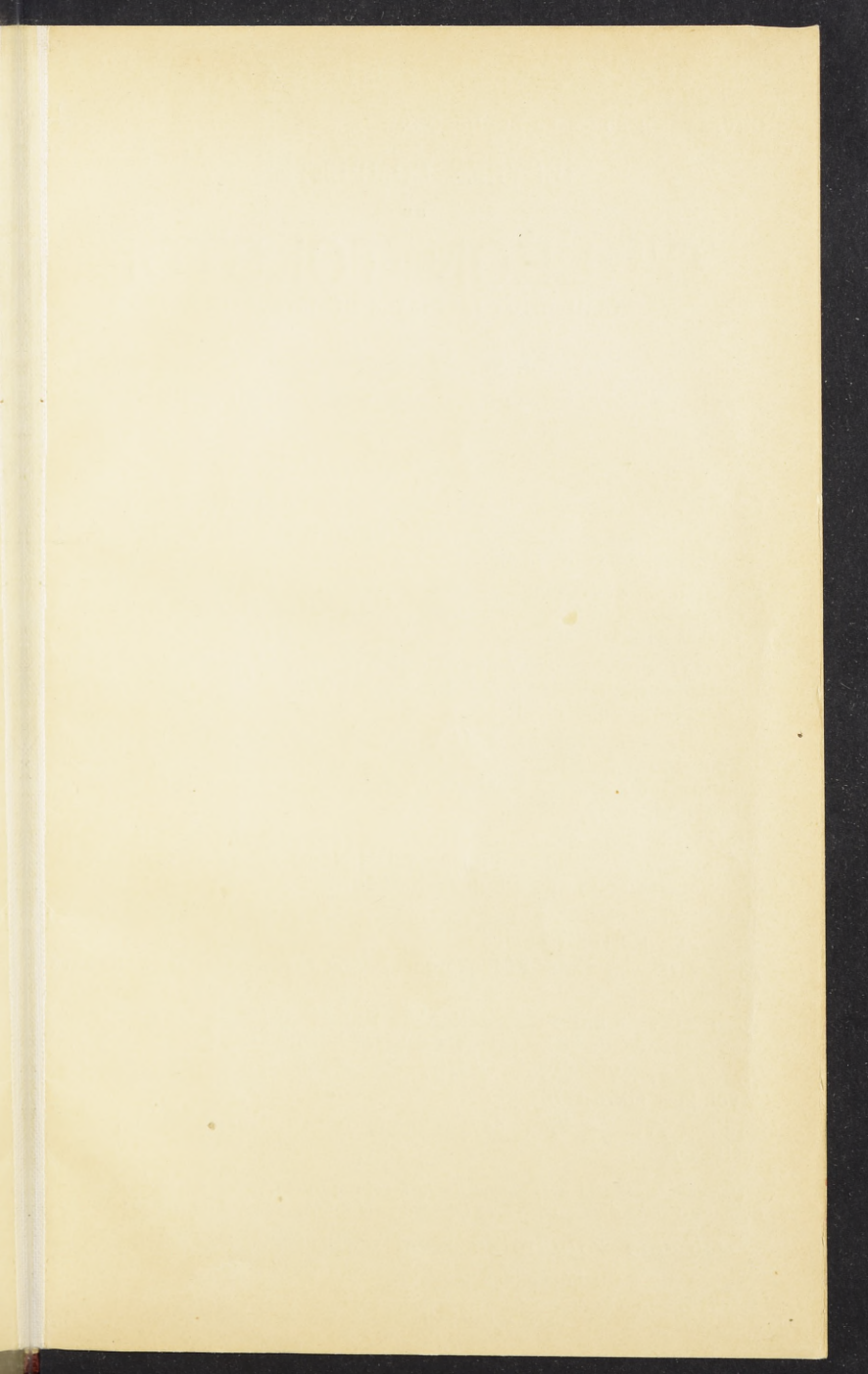
Anna écrivit à son mari pour lui demander le divorce, et vers la fin de novembre, après s'être séparée de la princesse Barbe qui devait aller à Pétersbourg, elle vint s'installer à Moscou avec Vronskï.

Attendant d'un jour à l'autre la réponse d'Alexis Alexandrovitch et en même temps le divorce, elle vivait tout à fait maritalement avec Vronskï.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE ET DU TROISIÈME VOLUME
DE *Anna Karénine*.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME
DES ŒUVRES COMPLÈTES DU C^{TE} LÉON TOLSTOÏ.

ÉMILE COLIN ET C^{IE} — IMPRIMERIE DE LAGNY



Ouvrage en cours de publication :

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

C^{TE} LÉON TOLSTOÏ

TRADUCTION LITTÉRALE ET INTÉGRALE

DE

J.-W. BIENSTOCK

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX DE TOLSTOÏ

Ont déjà paru :

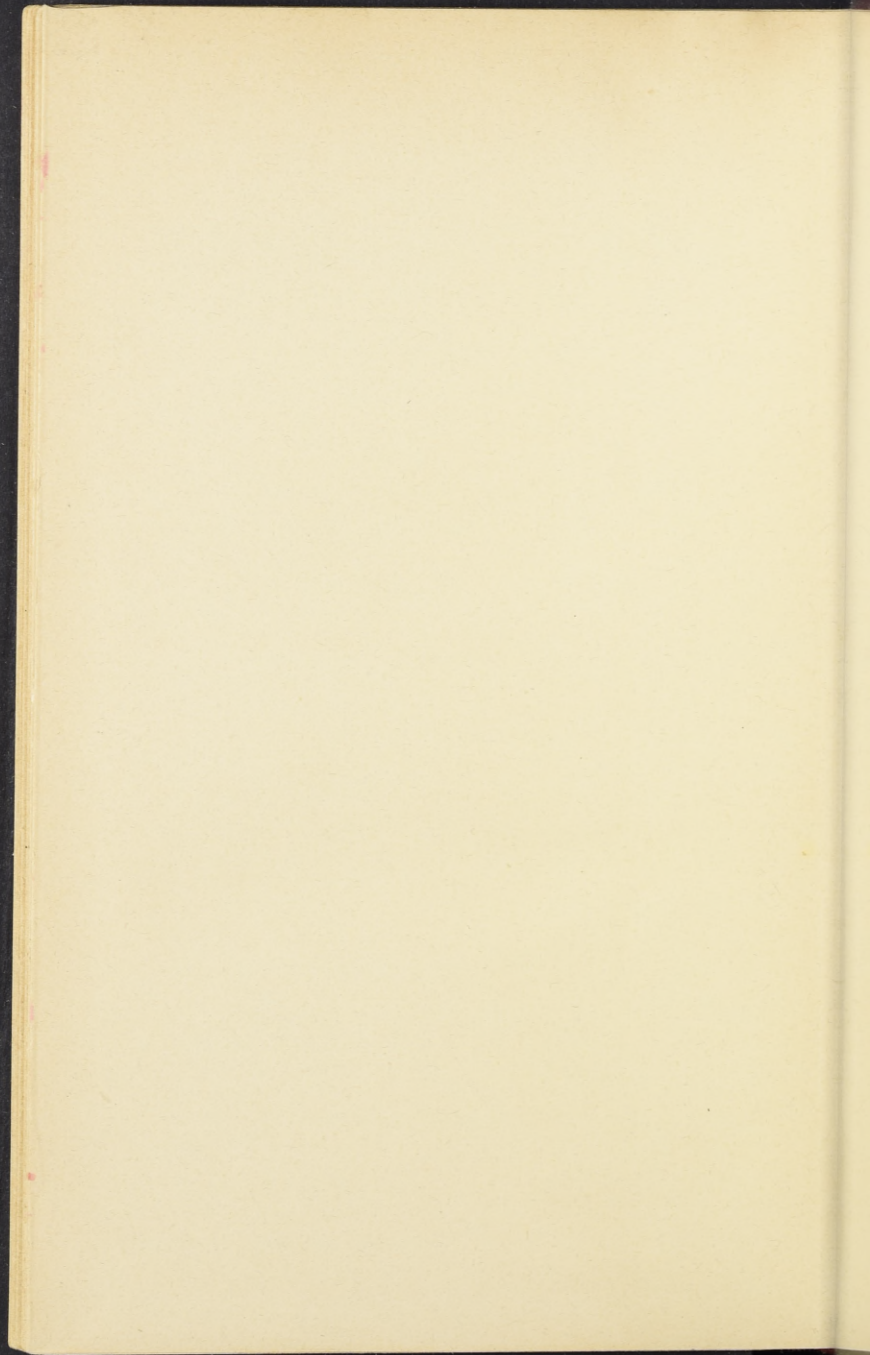
- TOME I^{er}. — *L'Enfance. — L'Adolescence*, nouvelles (1852-1854).
- TOME II. — *La Jeunesse*, nouvelle (1855-1857). — *La Matinée d'un Seigneur*, nouvelle (1852).
- TOME III. — *Les Cosaques*, nouvelle du Caucase (1852) — *L'Incur-sion*, récit d'un volontaire (1852). — *La Coupe en Forêt*, récit d'un Junker (1854-1855).
- TOME IV. — *Sébastopol*, nouvelle (1854-1856). — *Une Rencontre au Détachement*, nouvelle (1856). — *Deux Hussards*, nouvelle (1856). — *Préface inédite* (1889).
- TOME V. — *Le Journal d'un Marqueur*, nouvelle (1856). — *Une Tourmente de neige*, récit (1856). — *Albert*, récit (1857). — *Du Journal du Prince Nekhludov*, Lucerne (1857). — *Le Bonheur conjugal*, roman (1859).
- TOME VI. — *Trois morts*, récit (1859). — *Polikouchka*, nouvelle (1860). — *Kholstomier*, histoire d'un cheval (1861). — *Les Décembristes*, fragments d'un roman projeté (1863-1878).
- TOMES VII, VIII, IX, X, XI et XII. — *Guerre et Paix*, roman, six volumes (1864-1869).
- TOME XIII. — *Articles Pédagogiques. — La revue « Iasnaïa-Poliana »* (1862).
- TOME XIV. — *Sur l'Instruction du peuple* (1875). — *Compositions et adaptations pour les enfants* (1869-1872).
- TOMES XV, XVI, XVII et XVIII. — *Anna Karénine*, roman, quatre volumes (1873-1876).
- TOME XXVI. — *Que devons-nous faire ?* étude philosophique (1884-1885).

Chacun de ces ouvrages forme un fort volume in-16, sous couverture illustrée et est orné d'un portrait de l'auteur pris à l'époque où il a écrit son œuvre.

Chaque volume se vend séparément : 2 fr. 50

Il paraît une œuvre tous les deux mois.





Zs 1

TOLSTOÏ

—
ŒUVRES

17

—
ANNA
KARÉNINE

—
3

Zs

1

BIBLIOTHÈQUE
PUBLIQUE

